This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HW AWHQ 2

Harvard College
Library

FROM THE FUND IN MEMORY OF
Henry Wadsworth Longfellow
BEQUEATHED BY HIS DAUGHTER
Alice M. Longfellow
MDCCCCXXIX

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME TROISIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIÈRE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

TOME TROISIEME.

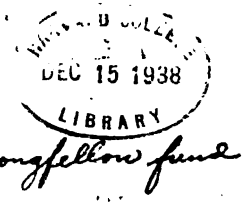
A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

37582.2.50
v.



INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE

DE HOUDART DE LA MOTHE,

Représentée pour la premiere fois
le 6 avril 1723.

NOTICE

SUR LA MOTHE.

Antoine Houdart de La Motte naquit à Paris le 17 janvier 1672. Un esprit facile, agréable, mais trop souvent sophistique, caractérisoit le talent de cet auteur. Dans ses ouvrages, dont le genre est extrêmement varié, il montra des ressources d'invention; mais on y remarqua un défaut de vérité qui, malgré le goût dominant du dix-huitieme siecle, les empêcha presque tous de survivre à celui qui les avoit composés. L'application des théories paradoxales de cet auteur influa sur son caractere, sur ses écrits, et sur le goût même du siecle, qui ne parut point en accueillir les résultats: un coup-d'œil sur la vie de La Mothe et sur ses différentes productions suffira pour le prouver. Après avoir abandonné l'état d'avocat auquel ses parens le destinoient, La Mothe se livra à son goût pour l'art dramatique: n'osant encore travailler pour le théâtre françois,

il fit une petite piece qui fut représentée à la comédie italienne. Le jugement sévere du public dessilla les yeux du jeune homme: une chûte humiliante à un théâtre où l'on ne jouoit alors que des farces, et où les succès étoient aussi faciles que peu honorables, détruisit toutes les espérances de l'auteur, éteignit pour le moment un desir de gloire trop prématuré, et plongea La Mothe dans le plus affreux désespoir : il se retira à la Trappe pour y cacher sa honte. L'austérité de l'ordre respectable auquel il s'étoit attaché ne pouvoit long-tems convenir à un jeune poëte qui avoit goûté les plaisirs du monde, que le dépit avoit pu en détacher momentanément, mais à qui de longs malheurs n'en avoient pas fait sentir les dégoûts tardifs.

Il revint à Paris où il essaya d'obtenir, en marchant sur les traces de Quinault, les succès qui lui avoient été refusés à la comédie italienne. Ses tentatives furent heureuses ; et les opéra de l'Europe galante et d'Issé le firent connoître avantageusement. Ses nouveaux triomphes lui firent croire qu'il avoit un talent marqué pour la poé-

sie lyrique. A cette époque, J. B. Rousseau donnoit ses plus belles odes ; ce genre, qui avoit été un peu négligé dans le siecle précédent, ouvroit une carriere neuve aux poëtes qui pourroient y obtenir de la supériorité : Rousseau s'y étoit distingué; et les connoisseurs s'accordoient tous à le considérer comme le digne successeur de nos grands poëtes. La Mothe, dont le premier espoir avoit été rempli par des succès dans l'art dramatique, voulut aussi acquérir de la gloire dans un genre qui étoit alors fort à la mode, mais auquel *malheureusement* son talent ne pouvoit se prêter que très difficilement. Il fit paroître un volume d'odes que quelques amis eurent l'air de préférer à celles de Rousseau : les bons critiques, en y remarquant de l'esprit et de la raison, n'y trouverent ni cette poésie harmonieuse, ni ces images, ni ces mouvemens impétueux, ni ce beau désordre qui doivent caractériser l'ode; ils n'y virent que quelques moralités, quelques pensées ingénieuses rendues en vers souvent durs et prosaïques.

Pendant cette lutte des amis de La Mothe et

des admirateurs de Rousseau, la mort de Thomas Corneille fit vaquer une place à l'académie françoise. Les deux rivaux se la disputerent: les petits moyens d'intrigue, les insinuations flatteuses et adroites d'un homme d'esprit l'emporterent sur les titres respectables d'un homme de génie. La Mothe fut nommé; et le juste dépit de Rousseau lui attira cette multitude d'ennemis dont les calomnies le forcerent quelques années après à quitter la France.

Depuis long-tems La Mothe, honoré de toutes les dignités littéraires, vouloit prouver qu'il en étoit digne en méritant dans l'art des Corneille et des Racine les palmes qu'il avoit obtenues sur le théâtre de Quinault. Comme ses succès lui avoient fait un grand nombre d'ennemis, il sentit que cette entreprise n'étoit pas sans danger: il résolut de garder d'abord l'anonyme, et de ne se faire connoître que lorsque le sort de sa piece seroit assuré. Les Maohabées, dans lesquels on remarqua une action vive et rapide, des situations pathétiques, et de profondes combinaisons, réussirent au-delà des espérances du poëte. Son secret

fut si bien gardé pendant les premieres représentations que personne ne se douta qu'il en fût l'auteur; le bruit courut même que cette tragédie étoit un ouvrage posthume de Racine. On ne peut attribuer cette conjecture qu'à l'adresse de La Mothe qui avoit peut-être fait répandre ce bruit, ou à l'une de ces méprises grossieres où tombe quelquefois le public, lorsqu'il ne juge un ouvrage que sur quelques fausses apparences. Les imitations fréquentes des passages de l'Écriture qui se trouvent dans les Machabées avoient pu donner lieu à cette opinion, qui ne peut cependant se soutenir après le moindre examen. Quelle différence en effet entre le style de La Mothe et celui de Racine! Pour que le lecteur puisse en juger, je citerai un des passages les plus brillans des Machabées où l'on trouve quelques idées tirées de la Bible. Salmonée parle à Antiochus:

Nos prophetes nous ont annoncé nos disgraces,
Le tonnerre vengeur confirmoit leurs menaces;
Nous avons vu vingt fois au milieu des éclairs
Des combats obstinés ensanglanter les airs:

Sache que ton courroux, orgueilleux de nous nuire,
Sert malgré toi le Dieu que tu penses détruire.
Ne crois pas cependant qu'à jamais condamné
Ce peuple à ton courroux soit tout abandonné;
Si tu vois succomber au poids de nos miseres
De lâches déserteurs de la foi de leurs peres,
Ces Juifs n'étoient point Juifs, et l'ange de Sion
Entre les noms élus ne comptoit plus leur nom:
Leurs prieres n'étoient que de vaines paroles
Qui profanoient le temple autant que tes idoles;
Et malgré tes succès, ta fureur aujourd'hui
Ne lui prend que des cœurs qui n'étoient plus à lui.

Les idées de ce morceau sont énergiques et vraies; mais peut-on comparer au style de Racine ces vers prosaïques et presque entièrement dépourvus d'élégance?

Romulus, qui suivit les Machabées, eut beaucoup moins de succès: le peu d'unité dans l'action en est le principal défaut. La Mothe, toujours soigneux de faire l'apologie de ses fautes dans les discours qui accompagnent ses pieces, ne manque pas de subtilités et de distinctions pour justifier la tragédie de Romulus: il prétend que les unités de tems, de lieu, et d'action, ne

sont point nécessaires: il se borne à prescrire *l'unité d'intérêt;* comme si cette unité, qui résulte des trois autres, pouvoit exister dans une piece dont l'action dureroit plusieurs années, se passeroit dans les différentes parties du monde, et se subdiviseroit en une multitude d'évènemens! La Mothe donne pour exemple en faveur de ce système le sujet de Coriolan. Voici comme il dispose le plan: dans le premier acte, ce sénateur, accusé par les tribuns, défendu par les consuls et par les citoyens qu'il a sauvés, est condamné par *le peuple* à un exil perpétuel; dans le second, on peint le désespoir de sa famille, et la douleur sombre et effrayante avec laquelle il s'en sépare; dans le troisieme, l'audace qu'il a de se présenter au général des Volsques qu'il a vaincu tant de fois, le respect de ce général pour un si grand homme avec lequel il se fait honneur de partager le commandement de l'armée; dans le quatrieme et dans le cinquieme, on voit ce héros aux portes de Rome qu'il assiege et qu'il a réduite à la derniere extrémité; les députations des consuls et des prêtres; et enfin les supplica-

tions d'une mere qui obtient grace pour Rome d'un fils qui sent bien en la lui accordant que les Volsques vont le punir de sa clémence comme d'une trahison. Au premier coup-d'œil ce sujet doit paroître séduisant; mais on doit remarquer que cette multiplicité d'actions, ce changement continuel du lieu de la scene, le long espace de tems qui doit s'écouler pendant toutes ces révolutions, fatiguent l'attention du spectateur et anéantissent l'intérêt.

L'expérience a confirmé cette opinion; c'est une anecdote littéraire du dix-huitieme siecle digne d'être consignée dans ce recueil. M. de La Harpe, dont le goût s'est toujours montré si pur et si sévere, et qui dans toutes ses tragédies a été le scrupuleux observateur des regles prescrites par les anciens, se laissa séduire par l'éclat du sujet de Coriolan, et voulut essayer d'exécuter l'idée de l'auteur de Romulus. Ce fut une singularité assez piquante que de voir l'auteur de Warvik entrer dans l'école de La Mothe qu'il avoit si souvent critiqué. Malgré l'éloquence des passions, la peinture fidele des caracteres, cette piece, qui est

une de celles que M. de La Harpe ait le plus fortement écrites, n'obtint qu'un succès passager. Cet exemple doit confirmer les jeunes poëtes dans l'opinion que les regles des unités sont absolument nécessaires au grand ressort de l'art dramatique, qui est l'intérêt.

La Mothe suivit ce précepte dans la tragédie d'Inès de Castro, qui eut un grand succès, et qui est restée au théâtre: quoiqu'il continuât toujours à soutenir ses paradoxes, il se conforma cette fois aux lois de la tragédie.

Oedipe, derniere tragédie de la Mothe, ne réussit point. Alors il commença à s'élever contre la poésie: ce fut un champ assez vaste pour les paradoxes de cet auteur que celui où il put condamner les chefs-d'œuvre qui jusqu'alors avoient fait l'admiration des peuples policés; toutes les ressources, toutes les subtilités de son esprit fin et délié y furent prodiguées: enfin, pour joindre l'exemple au précepte, il refit en prose sa tragédie d'Oedipe. Je rapprocherai un morceau de chacune de ces deux pieces; et l'on verra que dans la tragédie les vers même de La Mothe sont

préférables à sa prose. Jocaste parle à sa confidente:

Phédime, c'en est fait, j'attends le coup mortel.
Sur quelque infortuné qu'ici la foudre tombe,
Je le sais, il faudra que Jocaste succombe;
Mais, je te l'avouerai, dans cette extrémité
Je sens du désespoir naître ma fermeté.
Un rayon d'espérance entretenoit mon trouble:
Oui, puisqu'à chaque instant votre fureur redouble,
Grands dieux! au coup fatal je sais me présenter,
Et le braver du moins s'il ne peut s'éviter.
Te dirai-je encor plus? j'y suis presque insensible.

Voici la traduction en prose:

J'attends donc le coup mortel: sur quelque tête qu'il tombe, j'en périrai sans doute; mais, je te l'avoue, le désespoir me tient lieu de fermeté. Oui, le moindre rayon d'espérance me rendroit tout mon trouble; mais je sais braver des maux inévitables. Te dirai-je encore plus? le souvenir terrible de la destinée que mon courage et ma prudence ont prévenue efface presque l'horreur des maux qui m'attendent.

La Mothe se donna pour inventeur d'un nouveau genre lorsqu'il proposa de faire des tragé-

dies en prose : cette prétention n'étoit pas fondée, puisque Scudéry en avoit fourni un exemple dans sa tragédie d'Axiane, piece entièrement oubliée. M. Sedaine essaya en vain, plusieurs années après la mort de La Mothe, de faire jouer une tragédie en prose intitulée *Paris sauvé;* M. de Voltaire, qui fut instruit des démarches de l'auteur du Déserteur, écrivit à ses amis que c'étoit *l'abomination de la désolation* dans l'empire de Melpomene.

Il n'entre point dans mon sujet de parler avec quelques détails de l'Iliade de La Mothe, et de ses disputes avec madame Dacier. Je remarquerai à l'occasion de ses fables qu'il se servit quelquefois du même moyen qu'il avoit employé si heureusement pour faire réussir une de ses tragédies : il les faisoit lire comme si elles eussent été des ouvrages posthumes de La Fontaine, et il se jouoit en secret du peu de tact des prétendus connoisseurs.

La Mothe faisoit les délices des sociétés dans lesquelles il étoit admis, par une douceur à toute épreuve, et sur-tout par une patience sans exemple dans un homme de lettres pour écouter

le babil des sots et des ignorans. Il pensoit que l'on pouvoit tirer parti de l'homme le moins spirituel en le faisant parler des objets qui lui étoient familiers. On cite de lui un mot qui fait beaucoup d'honneur à la modération de son caractere : un jeune homme, sur le pied duquel il marcha dans une foule, le frappa : Monsieur, lui dit La Mothe, vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.

Cet homme, dont l'esprit avoit brillé avec tant d'éclat, dont la société avoit été si recherchée, eut le malheur de ne pas conserver d'amis lorsqu'il fut devenu infirme : il mourut presque abandonné en 1731.

PRÉFACE.

L'HONNEUR singulier qu'on a fait à ma tragédie de l'écrire dans les représentations m'a fait craindre des éditions précipitées, qui m'auroient chargé devant le public de bien des fautes que l'infidélité des copistes auroit ajoutées aux miennes: un mot pour un autre jette souvent de l'obscurité ou de la bassesse sur toute une phrase; l'accident peut même aller jusqu'au contre-sens; et ces méprises multipliées auroient répandu un air de négligence et de faute jusque sur les endroits les plus heureux. J'ai voulu prévenir ce malheur, plus considérable qu'on ne pense aux yeux d'un auteur; car, il faut l'avouer, notre délicatesse poétique regarde presque une édition fautive de nos vers comme un libelle diffamatoire.

Voilà donc ma tragédie telle que je l'ai faite, et, j'ajoute, telle que je suis capable de la faire: mon respect pour le public ne m'a pas permis de rien négliger de ce que j'ai cru le plus propre à l'attacher et à lui plaire. Je serois bien tenté de faire valoir ici les moyens que j'ai pris pour y réussir; mais je remets la petite vanité qui m'en presse à une autre fois: j'exposerai dans un dis-

cours à part mes sentimens particuliers sur la tragédie, et que je ne donnerai, à mon ordinaire, que comme des conjectures; mais je ne puis m'empêcher d'avancer déja en général qu'il faut un peu de courage aux auteurs dans quelque genre qu'ils travaillent. Point de nouveauté sans hardiesse. Où en seroit l'art si l'on s'en étoit toujours tenu à cette imitation timide qui n'ose rien tenter sans exemple? on ne nous auroit pas laissé à nous-mêmes de quoi imiter.

Les enfans que j'ai hasardés sur la scene, et les circonstances où je les fais paroître, ont paru une nouveauté sur notre théâtre. Quelques spectateurs ont douté d'abord s'ils devoient rire ou s'attendrir; mais le doute n'a pas duré, et la nature a bientôt repris ses droits sur tous les cœurs: on a pleuré enfin; et, s'il m'est permis de ne rien perdre de ce qui me fait honneur, quelques uns ne m'ont critiqué qu'en pleurant.

Si je rentre dans la carriere, j'avertis le public que j'aurai encore le courage de m'exposer à ses premieres répugnances toutes les fois que j'espérerai lui procurer de nouveaux plaisirs; et j'invite mes confreres les dramatiques à être encore plus hardis que moi, et toujours à proportion de leur habileté.

Si je n'ai rien changé à ma piece, ce n'est pas

que des gens d'esprit ne m'aient fait quelques objections qui m'ont même ébranlé; mais, je les prie de m'en croire, d'autres gens d'esprit ont applaudi particulièrement aux endroits attaqués, et par des raisons qui me gagnoient aussi: docilité pour docilité, on ne s'étonnera pas que j'aie déféré aux approbateurs.

Il a paru une critique imprimée à laquelle je me dispense de répondre; je persiste dans la résolution d'en user toujours de même avec des censeurs passionnés et de mauvaise foi: quand il y auroit même de l'esprit dans leur ouvrage, je crois devoir ce dédain aux mauvais procédés; et en *effet, pour* ramener les hommes à l'amour de la raison et de la vertu il faudroit mépriser jusqu'aux talens qui osent en violer les regles.

On m'a fait le même honneur que Scarron a fait à Virgile, on m'a travesti. J'ai ri moi-même de la mascarade qui m'a paru réjouissante: je me garde bien de trouver à redire que les traits de critique n'en soient pas solides; il suffisoit pour la nature de l'ouvrage qu'ils fussent plaisans, ou bouffons même, pour dire encore moins; au lieu qu'un critique sérieux est obligé d'avoir raison.

J'ai laissé dans la piece * un vers de Corneille,

* Acte II, scene II.

que la force de mon sujet m'avoit fait faire aussi; et quand on m'a fait appercevoir qu'il étoit du Cid *, je n'ai pas cru devoir me donner la peine de l'affoiblir pour le déguiser.

---

* Acte II, scene VII :

Vous parlez en soldat; je dois agir en roi.

AVIS.

J'avois dédié mon ouvrage à M. le cardinal Dubois; je lui avois même lu mon épître: et comme ce n'étoit ni à la dignité ni à la puissance, mais à l'amitié seule que s'adressoit mon hommage, mes sentimens n'ont pas changé par sa perte, et ma plus douce consolation en le perdant auroit été de rendre public ce tribut sincere que je rendois à ses grandes qualités, et, j'ose le dire, à sa tendresse pour moi: mais on m'a fait peur du contre-tems. J'ai craint que mon épître ne parût une affectation de singularité, et j'ai fait céder, quoiqu'à *regret*, *les* conseils de mon zele au respect de l'usage.

ACTEURS.

ALPHONSE, roi de Portugal, et surnommé le Justicier.

LA REINE.

CONSTANCE, fille d'un premier mariage de la Reine, et promise à D. Pedre.

D. PEDRE, fils d'Alphonse.

INÈS, fille d'honneur de la Reine, et mariée secrètement à D. Pedre.

D. RODRIGUE, prince du sang de Portugal.

D. HENRIQUE, grand de Portugal.

PLUSIEURS AUTRES GRANDS du conseil du roi de Portugal.

L'AMBASSADEUR du roi de Castille.

SUITE DE L'AMBASSADEUR.

D. FERNAND, domestique de D. Pedre.

DEUX ENFANS de D. Pedre et d'Inès.

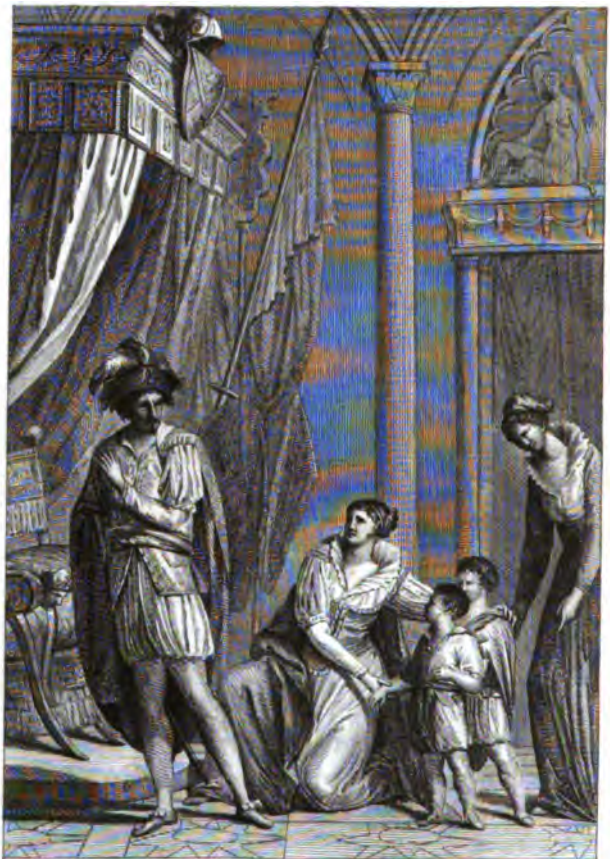
LA GOUVERNANTE des deux enfans.

PLUSIEURS COURTISANS.

MENDOCE, capitaine des gardes.

GARDES.

La scene est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.



Perin del. *Guyot Sculp.*

Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels.....

Acte V. Sc. V.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

ALPHONSE, *à sa suite.*

Mon fils ne me suit point... Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits...
(*à D. Rodrigue*).
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire...
(*à Henrique*).
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire...
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur...
(*à la reine, en voyant entrer l'ambassadeur de Castille*).
Reine, de Ferdinand voici l'ambassadeur.

SCENE II.

ALPHONSE, L'AMBASSADEUR ET SA SUITE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'infant couvre votre famille
Autant qu'au Portugal est chere à la Castille,
Seigneur; et Ferdinand, par ses ambassadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, seigneur, goûtez cette gloire suprême
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-tems par leur postérité!
Don Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence;
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons:
Vous traciez la carriere où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école:
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains
Il frappe; et de nouveau tombent les Africains;

Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés;
La victoire est commune entre des alliés;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus tendre lien :
Sa mere de son trône a passé sur le mien;
Et le même traité qui me donna sa mere
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frere.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus constans,
Par l'horreur des combats retardé trop long-tems,
Rassemblant aujourd'hui l'alégresse et la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur!
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez; de mes desseins instruisez la Castille;
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'infant.
(*L'ambassadeur, sa suite, D. Rodrigue, D. Henrique, les courtisans, et les gardes sortent.*)

SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

ALPHONSE, *à la reine.*

Oui, madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux;
Mais je ne pus alors lui refuser la grace
Que de l'amour d'un pere implora son audace:
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même, armant son bras, j'animai son courage:
La fortune est souvent compagne de son âge;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au ciel, passé mon espérance;
Des Africains domtés implorant ma clémence
La moitié suit son char et gémit dans nos fers;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie!
Et tandis que pour lui mon transport se déploie,
Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse

Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux au gré de mes souhaits
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
Auprès de la princesse il est presque farouche;
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche,
Et de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas apperçu sa beauté.
S'il résistoit, seigneur?...

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage:
Excusez la fierté de ce jeune courage;
C'est un héros naissant de sa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé;
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse;
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son cœur refuse de sceller.

S'il résistoit, seigneur?...

ALPHONSE.

S'il résistoit, madame?
De quelle incertitude alarmez-vous mon ame!
Mon fils me résister! juste ciel! j'en frémis;
Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils.
S'il poussoit jusque là l'orgueil de sa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois;
Que lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple,
Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
S'il n'est le plus soumis est le plus odieux.
Mais, madame, écartons de funestes images;
D'un coupable refus rejetez ces présages:
Je vais à la princesse annoncer mon dessein;
Et j'en avertirai mon fils en souverain.

(*il sort.*)

SCENE IV.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Tandis qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer

Du mystere fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'infant toute la confidence;
Je ne jouirois pas sans vous de sa présence;
S'il honore ma cour, ses yeux, toujours distraits,
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grace, éclaircissez de trop justes alarmes:
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes?
A ce cœur prévenu quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mere?
Les cœurs à son aspect partagent mes transports;
La *nature* a pour elle épuisé ses trésors;
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste,
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devroient-ils encor laisser craindre un affront?

INÈS.

Madame, croyez-vous le prince si sauvage
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage?
Jusque dans ses secrets je ne pénetre pas;
Mais, avec moi souvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez en me trompant d'attirer mon courroux.
Je le vois, ce n'est point la princesse qu'il aime;

Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel! de moi?

LA REINE.

De vous-même.

Je vous crois son amante; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper;
Car, je veux bien ici vous découvrir mon ame:
Celle qui de don Pedre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,
Victime dévouée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le transport d'une mere.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux:
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne;
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc; sachez ce que le prince pense:
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance;
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups:
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.

(*elle sort*).

SCENE V.

INÈS.

O ciel! qu'ai-je entendu? quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi!

SCENE VI.

D. PEDRE, D. FERNAND, INÈS.

INÈS, *à D. Pedre.*

Ah! cher prince, apprenez tout ce que je redoute:
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

D. PEDRE.

(*à D. Fernand.*) (*à Inès*).
Veillez-y, don Fernand... Madame, quels malheurs
(*D. Fernand se retire dans le fond du théâtre*).
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez; ne tenez plus mon ame suspendue.

INÈS.

Cher prince, c'en est fait, votre épouse est perdue!

D. PEDRE.

Vous perdue!... Et pourquoi ces mortelles terreurs?

INÈS.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'horreurs
Qu'en vous donnant ma main prévoyoit ma tendresse:
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse;
Il va vous demander pour elle cette foi
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi;
Pour comble de malheur la reine me soupçonne.
Si vous voyiez la rage où son cœur s'abandonne,
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux!...
Eh! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse,
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir
Que par la seule mort qui peut nous désunir?

D. PEDRE.

Calmez-vous, chere Inès, votre frayeur m'offense.
Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi?

INÈS.

Ah! prince, pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie:
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie;
Je sais ce que ma mort vous coûteroit de pleurs,
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le savez, l'espoir d'être un jour couronnée
Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée;
Et quand j'ai violé la loi de cet état
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat,

Vous savez que, pour vous me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein,
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse
Accuser en mourant ma timide tendresse:
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé:
Il falloit vous sauver, et j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas; le ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud je chérirois l'honneur
D'avoir jusqu'à ma mort fait tout votre bonheur.

D. PEDRE.

Ne doutez point, Inès, qu'une si belle flamme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame;
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux;
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous:
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la reine écouter ma colere;
Et même le respect que je dois à mon pere,
Si je tremblois pour vous...

INÈS.

Ah! cher prince, arrêtez:
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour rappelez-vous sans cesse

La grace que de vous exigea ma tendresse ;
Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux
Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidele,
Et de n'allumer point de guerre criminelle,
Et, dans quelque péril que me jetât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi.

D. PEDRE.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours je vais tout hasarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder...
Mais, s'il le faut, fuyez; que le plus sûr asyle
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse:
Les Africains défaits il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus ;
Il faut lui déclarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'hymen de l'infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté;
Il voudra sans égard m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose...
J'en frissonne d'horreur, chere Inès; mais le roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;

Et moi, désespéré... Fuyez, fuyez, madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame:
Fuyez!

INÈS.

Non; en fuyant, prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher je le décelerois:
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence;
Ne nous revoyons plus; et, contraignant nos feux,
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

D. PEDRE.

J'y consens, chere Inès. Alphonse va m'entendre:
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS.

Que me promettre, hélas! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

D. PEDRE.

Adieu; reposez-vous sur la foi qui m'engage:
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous!

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu.
Nous nous disons peut-être un éternel adieu!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Quoi! me flatté-je en vain, seigneur, que ma priere
Touche un roi que je dois regarder comme un pere?
Et ne puis-je obtenir que, par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée
Lui-même impatient vînt hâter la journée,
Qu'il en pressât les nœuds, et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
Je sais par quels sermens ces nœuds sont arrêtés;
Mais le tems n'en est pas prescrit par les traités,
Et mon frere chargea votre seule prudence
D'unir pour leur bonheur votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, madame, en ce moment

De vous voir témoigner si peu d'empressement:
Cette noble fierté sied mieux que le murmure;
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure;
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre:
Le dessein en est pris, et je lui vais apprendre....

CONSTANCE.

Ah! de grace, seigneur, ne précipitez rien;
Entre vos intérêts daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire,
Si toute ma tendresse et mes respects profonds
Et de fille et de pere ont devancé les noms,
Daignez attendre encor!

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris!... Hélas! s'il pouvoit l'être,
Si, moins digne, seigneur, du sang qui l'a fait maître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un héros,

Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne fruit des exploits qui l'ont trop différé,
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayiez laissé voir si peu d'impatience;
Que, loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D. PEDRE.

J'espérois plus, seigneur, de l'amitié d'un pere :
N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire?
J'ai cru sur cet hymen que mon roi voudroit bien
Entendre mon silence et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien !... A ce mot téméraire
Je sens que je commande à peine à ma colere;
Et si je m'en croyois... Mais, prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté;
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées
Qui des enfans des rois reglent les destinées
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et pour être achevés veuillent l'aveu des cœurs?

Non, prince; loin du trône un penser si bizarre;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare :
Nous sommes affranchis de la commune loi ;
L'intérêt des états donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire
De n'aprouver d'hymen que celui qui sait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs et des esprits;
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix:
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D. PEDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'état;
Et je ne croirai point commettre un attentat
De vous *dire*, seigneur, que, malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi ;
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi?
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?....
Déja de mes discours frémit votre courroux;
Mais regardez, seigneur, un fils à vos genoux:
Prêtez à mes raisons une oreille de pere.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mere,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse:
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret

Que le fond de mon cœur vous oppose à regret;
Et cependant, il faut que je vous le révele,
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance,
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique;
Épargnez-moi de grace un ordre tyrannique,
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime; et déja d'un discours qui m'offense
Vous auriez éprouvé la sévere vengeance,
Si, malgré mon courroux, ce cœur trop paternel
N'hésitoit à trouver en vous un criminel;
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole
Que mon amour pour vous balance ma parole:
Écouterois-je ici vos rebelles froideurs
Tandis qu'à Ferdinand par ses ambassadeurs
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des rois la majesté sacrée
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels,
Si leur trône n'est pur autant que les autels,
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de dieu même?

Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidele?
Que des fleuves de sang....

D. PEDRE.

Ah! seigneur, est-ce à vous
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre:
Quand on est sûr de vaincre a-t-on peur de combattre?
La victoire a toujours couronné vos combats,
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes:
Soumettez la Castille, et que tous nos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon pere!

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi:
Vous parlez en soldat; je dois agir en roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune audacieux dont le cœur ne respire
Que les sanglans combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets!
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare:
Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois?

N'auroit-il donc rangé les peuples sous nos lois
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône, et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis:
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs peres;
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux,
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux,
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand dans ces excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y: quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez:
Aujourd'hui mon sujet, don Pedre, obéissez;
Et, sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. PEDRE.

Seigneur, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot: je ne le puis.

SCENE III.

ALPHONSE, D. PEDRE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à la reine.*

Madame, qui l'eût cru? je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je desire;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille
Il me couvre de honte, et vous et votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?
Si de sa résistance il a quelque complice....

LA REINE.

Sa complice, seigneur, vous la voyez....

ALPHONSE.

Inès?

INÈS.

Moi!

LA REINE.

Le prince, séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice;
Il immole ma fille à cet indigne amour.

J'en ai prévu l'obstacle; et depuis plus d'un jour
Les regards de l'ingrat toujours fixés sur elle
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus:
Ils se sont en secret long-tems entretenus;
Et tous deux, confirmant mes premieres alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÈS, *au roi.*

C'est en vain qu'on m'accuse; et vous ne croirez pas...

D. PEDRE.

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime....
(*à Alphonse.*)
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même:
Mais laissez sur moi seul tomber votre courroux:
Inès n'est point coupable, et jamais....

ALPHONSE.

Taisez-vous.
(*à la reine*)
Madame, en attendant qu'elle se justifie
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie;
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D. PEDRE.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder?

Vous exposez ses jours.....

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat! Je mets encore un terme à ma vengeance:
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. PEDRE, *à part.*

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable.
Je sors.... mais je crains bien de revenir coupable.
(*il sort.*)

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

C'en est donc fait, l'ingrat se soustrait à ma loi!
Que vais-je devenir? serai-je pere ou roi?
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre?....
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre!
(*il sort.*)

SCENE V.

LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisseroit désarmer sa colere,
Vous ne fléchirez point une jalouse mere;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le prince cruel qui nous ose outrager,
Pourroit.... Vous pâlissez à ce nouveau danger?
Tremblez; plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCENE VI.

LA REINE, CONSTANCE, INÈS, GARDES.

LA REINE, *à Constance.*

Ah! ma fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,
Madame? Tout ici conspire à m'alarmer.

J'ai vu sortir le prince enflammé de colere,
Et la même fureur éclate au front du pere.
De quels malheurs....

LA REINE.

Le prince ose vous refuser.
(*lui montrant Inès.*)
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.....
(*aux gardes.*) (*à part.*)
Gardes, conduisez-la.... Ma fille est outragée;
Mais, dussé-je en périr, elle sera vengée!

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins:
Quand je serai vengée en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne. Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violens que le courroux lui donne,
Il faut, de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès, suivons ce que le ciel m'inspire;
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends; qu'on la fasse venir:
Je vais voir si je dois pardonner, ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle.
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et, plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête:
Un des siens me le vient d'avouer à regret;

Tous les jours, auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ses entretiens goûter l'appât perfide:
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
Celles que séduiroit son audace impunie?
De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiere sujette
Des enfans de ses rois médite la défaite?
Que, profitant d'un âge ouvert aux vains desirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse un esclave?
Délivrez vos enfans de ce funeste écueil;
De ces fieres beautés épouvantez l'orgueil,
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir; et mon premier transport
Avec vos sentimens n'étoit que trop d'accord:
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance;
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(*la reine sort.*)

Et vous-même jugez par d'illustres effets
Si je sais au service égaler mes bienfaits.
Rodrigue est de mon sang: il vous aime, madame;
Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme:
Je vous donne à ce prince; et par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison;
Mes peuples, par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidele.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les rois est presque leur égal.

INÈS.

Des services des miens vantez moins l'importance;
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense:
S'ils ont versé leur sang il étoit votre bien;
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si, trop genéreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois pour unique faveur
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre:
Eh! que me serviroient les honneurs éclatans
D'un hymen que jamais l'amour...

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe; ce discours confirme mes alarmes;
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'est donc pour mon fils que vous vous réservez,

Et c'est contre son roi vous qui le soulevez?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort desirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée;
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur:
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur;
Et le rebelle, en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si, plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée?

INÈS.

O ciel! que pensez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un nœud criminel je vous savois liés,
Téméraires, tremblez! n'espérez point de grace;
L'opprobre et le supplice expieroient votre audace:
C'est votre même aïeul dont je vante la foi
Qui, pour l'honneur du trône, en a dicté la loi,
Et jusque sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous...
Inès, si vous osiez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

LA REINE, *à Alphonse.*

Ah! seigneur, prévenez la derniere disgrace:
Le coupable don Pedre est déja dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein;
De tous côtés s'éleve une clameur rebelle;
Chaque moment grossit la troupe criminelle:
Tous jurent de le suivre, et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE, *à part.*

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir!
C'en est fait: allons donc me perdre, ou le punir.
(*à la reine.*)
Vous, retenez Inès.

(*il sort.*)

SCENE V.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage,
Perfide!

INÈS.

Épargnez-vous la menace et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant courroux
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiete;
Si don Pedre périt, vous êtes satisfaite:
L'un et l'autre péril accablent mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils;
Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle! quand c'est vous qui le forcez au crime?
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi?...
Mais que fais-je? pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,

On vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.
De don Pedre et de vous mes malheurs sont le crime;
Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime!...
Quel bruit entends-je!... O ciel! c'est l'infant que je voi.
O désespoir! sachons ce que devient le roi.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

D. PEDRE, INÈS.

D. PEDRE, *l'épée à la main.*

Enfin à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inès, dérober votre vie:
Venez...

INÈS.

Qu'avez-vous fait, prince, et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?
Quoi! don Pedre, l'objet d'une flamme si belle,
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien...
Mais qu'apperçois-je? ô ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

D. PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur:
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur;
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon pere

A nos premiers efforts opposer sa colere,
J'ai fui de sa présence, et, quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins,
Et sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince; je crains le crime, et non point le trépas;
Dans ce désordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre pere, et courez le défendre;
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux;
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux:
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent qu'à vous sauver coupable.

D. PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté;
Je ne crains que pour vous un monarque irrité:
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace;
Et je reviens alors lui demander ma grace.
J'écoute jusque-là l'inflexible courroux,
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Reprenez s'il se peut toute votre innocence:
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour donnez-moi vos remords.
Mais, si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,

Je demeure en ces lieux, et j'y suis votre otage.

D. PEDRE.

Quoi, barbare! osez-vous refuser mon secours?

SCENE VII.

D. PEDRE, CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE, *à D. Pedre.*

Ah! don Pedre, fuyez! il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence:
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté;
Tout est paisible: il vient; et sa colere aigrie,
S'il vous voit...

D. PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse? et par quelle bonté
Prendre un soin que don Pedre a si peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de tems; hâtez-vous, et fuyez:
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale...
O ciel! le roi paroît.

SCENE VIII.

ALPHONSE, D. PEDRE, LA REINE, CONSTANCE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part, sans voir D. Pedre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rebellion tu recevras le prix;
(*l'appercevant.*)
Rien ne peut te sauver... Mais je vois le perfide...
(*à D. Pedre.*)
Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître! rends ton épée, ou m'en perce le sein;
Choisis.

D. PEDRE.

Ce mot, seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible:
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours:
Disposez-en, seigneur; mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étois armé:
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir; et, bravant mon effroi,

Elle veut en ces lieux vous répondre de moi;
Reconnoissez du moins ce courage héroïque:
(*montrant la reine.*)
Délivrez-la, seigneur, d'une main tyrannique
Qui pourroit...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins;
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi.

D. PEDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, seigneur, d'ordonner mon supplice:
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée,
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée:
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison;
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison:
Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inès n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'état,
Punir sur mille cœurs cet horrible attentat;
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE, *aux gardes.*

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il soit arrêté dans son appartement...

(*à D. Pedre.*)

Fils ingrat et rebelle, où réduis-tu ton pere?...

(*à part.*)

Faudra-t-il immoler une tête si chere?...

(*à la reine.*) (*à Constance.*)

Rentrez avec Inès... Ne suivez point mes pas:
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à un garde.*

Qu'on amene mon fils.

(*le garde sort.*)

SCENE II.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE.

Que mon ame est émue!
Quel sera le succès d'une si triste vue,
Si, toujours inflexible, il brave encor mes lois?
Je vais donc voir mon fils pour la derniere fois!
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance;
Et, formé sur mes pas au mépris du repos,

Ne l'ai-je vu sitôt égaler les héros,
Que pour avoir à perdre une tête si chere?
N'étoit-il donc, ô ciel! qu'un don de ta colere?...
Seul tu me consolois, mon fils, et sans chagrin
Je sentois de mes jours le rapide déclin;
Dans un digne héritier je me voyois renaître:
Je croyois à mon peuple élever un bon maître;
Et, de ton regne heureux présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire et leur bonheur.
Que devient désormais cette douce espérance?
Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance;
Ton pere et tes sujets vont te perdre à la fois;
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois...
Ta *mort!... et cet* arrêt sortiroit de ma bouche!
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner; mais mon cœur combattu
Ressent l'horreur du crime en suivant la vertu.
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon ame,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels:
J'ai du moins reconnu que, malgré ton ivresse,
Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendresse;
J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourois de douleur sans pouvoir me haïr...
Mais de quoi m'entretiens-je, et que prétends-je faire?
Au mépris de mon rang ne veux-je être que pere?
Ah! ce nom doit céder au sacré nom des rois.

Quittons le diadême, ou vengeons-en les droits:
En pleurant le coupable ordonnons le supplice;
Effrayons mes sujets de toute ma justice;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

SCENE III.

ALPHONSE, D. PEDRE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Pedre.*

Le conseil est mandé, prince; je vais l'entendre:
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace;
L'obéissance encor peut réparer l'audace:
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.
Achevez de le vaincre; un repentir sincere
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un pere:
C'est moi qui vous en prie; et, dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin; dégagez ma promesse:
Il faut aujourd'hui même épouser la princesse;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur, mais vous êtes perdu.

D. PEDRE.

Connoissez votre fils, seigneur; malgré son crime
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime:
Les plus affreux périls ne sauroient m'ébranler;
Vous rougiriez pour moi s'ils me faisoient trembler:
Je ne crains point la mort; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon pere,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentimens; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine?
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide;
Raffermis ma justice encore trop timide;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

D. PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

D. PEDRE.

Que faut-il?

ALPHONSE.

Obéir.

D. PEDRE.

Elle m'est donc ravie;

Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE.

(*aux gardes*). (*à D. Pedre*).

Faites entrer les grands... Et vous, prince, sortez.

SCENE IV.

ALPHONSE, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, ET LES AUTRES GRANDS DU CONSEIL, MENDOCE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Rodrigue et aux grands.*
(*le roi, D. Rodr. et les grands s'asseyent*).

Que chacun prenne place... Hélas! à mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes;
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis;
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous et moi, d'une vaine tristesse;
Que la seule justice ici soit la maîtresse:
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.
Vous savez que l'infant, par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle;
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais les armes à la main;
Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proie à ce peuple perfide
Qui promettoit ma tête et mon trône à l'ingrat,

Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine:
Vous avez vu le crime; ordonnez-en la peine...
(*à D. Rodrigue*).
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, seigneur?
Je vous ai pour Inès fait connoître mon cœur:
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'infant seul de ma flamme est l'obstacle fatal,
Et vous me commandez de juger mon rival!
Consultez seulement votre propre clémence;
Ce que *vous* ressentez vous dit ce que je pense:
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports; mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence;
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire?
Qui sous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu; mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils,
Et, sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les traités?
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés?

Je n'ose dire plus.

ALPHONSE.

Acheve.

D. HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien; tu le dois.

D. HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne régnerez plus qu'au gré de son caprice:
Le peuple, qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'état aux discordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête:
Il a sauvé mes jours, et je proscris sa tête!...
Mais je dois à mon roi de sinceres avis:
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE, *à part.*

De la foi d'un sujet ô prodige héroïque!
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique?
(*à D. Henrique*).
Je vois ce qu'il t'en coûte; et tu m'apprends trop bien
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême

L'emporte dans mon cœur sur la nature même.
(*aux autres grands*).
Je vois trop vos conseils; ce silence, ces pleurs,
M'annoncent mon devoir en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie;
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que pere, il seroit pardonné.
Consolez-vous; songez que ma prompte vengeance
Délivre vos enfans d'une injuste puissance;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi,
Et qu'un sujet rebelle est tyran s'il est roi.
L'arrêt en est porté: que chacun se retire...
(*à Mendoce*).
Et vous, de son destin, Mendoce, allez l'instruire.
(*D. Rodrigue, les grands, et Mendoce sortent*).

SCENE V.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Mais quel sera le mien?... Malheureux! qu'ai-je fait?...
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait?...
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine!...
Sévere Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus?

Je prononce un arrêt que mon cœur désavoue...
Eh bien! que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné!... mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCENE VI.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare;
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu:
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer? ciel! et puis-je l'entendre?

LA REINE, *à Alphonse.*

Quel supplice cruel pour un pere si tendre!
Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame? Quand j'ai fait ce que je devois faire;
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,

C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mere!...
Je vais le pleurer seul.

(*il sort.*)

SCENE VII.

LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Ah! si je vous suis chere,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace:
Allez, parlez, pressez, vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis: de mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

(*la reine sort.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à un garde.*

Garde, cherchez Inès; qu'un moment on l'amene:
Je dois l'entretenir par l'ordre de la reine.

(*le garde sort.*)

SCENE IX.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à part.*

Il le faut. Pour sauver de si précieux jours
De ma propre rivale implorons le secours:
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle même!
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCENE X.

CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE.

Don Pedre est condamné, madame.

INÈS.

O désespoir!

CONSTANCE.

Vous savez mon amour; et vous avez pu voir
Que, malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux:
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux;
Mais quel foible secours contre un roi si sévere!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,

Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui.
Je suis prête à tenter pour obtenir qu'il vive
Tout ce que vous feriez si vous n'étiez captive;
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre:
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat:
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher; songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermit ma constance.
Il me reste, madame, encore une espérance:
Vous seule, auprès du roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès;
La reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre:
Parlez vous-même au roi; qu'il consente à m'entendre.
J'espere en le voyant désarmer son courroux;
Je sauverai le prince, et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zele:

Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux;
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez: je vais au roi faire parler mes larmes;
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés;
Il n'importe pour qui: qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu? Vous êtes outragée,
Ma *fille, et vous* semblez craindre d'être vengée.
Quels sont donc vos desseins, et pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encore Inès?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposer à voir deux amans odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux?

CONSTANCE.

Ah! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse:
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille,
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits;

Ils croyoient avec moi voir arriver la paix:
Quelle paix, juste ciel! quelle paix sanguinaire!
Je leur apportois donc la céleste colere;
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du pere assassiner le fils.
Quoi! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un héros, leur unique espérance?
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs!
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espere;
Mais, madame, à ce prix qu'elle me seroit chere!

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez;
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes:
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Eh! comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain?
Don Pedre a pu lui seul vous faire cet outrage;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas;
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il est, madame, je l'adore.

Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable... O fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée?
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi...
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter
Son orgueil n'auroit pas long-tems à se flatter.
Je ne dis rien de plus: la fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus, et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi sauvez ces malheureux!

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes?

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

ALPHONSE, *à Constance.*

Princesse, je n'ai pu résister à vos larmes;
Je vais entendre Inès; on la conduit ici:
Mais elle espere en vain... Laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez en l'écoutant qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable!

(*La reine et Constance sortent.*)

SCENE III.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

C'est, je n'en doute point, pour la derniere fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.
(*montrant un des gardes.*)
Mais avant tout, seigneur, agréez que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.
(*au garde.*)
Faites ce qu'elle veut.

INÈS, *au garde.*

Revenez sans tarder.

(*Le garde sort.*)

SCENE IV.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Vous l'avez condamné, seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui:
Vous ne l'écoutez point; l'inflexible justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice:
Vous voulez aux dépens des destins les plus chers
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste; des rois c'est le devoir suprême:
Mais le crime apparent n'est pas le crime même:
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas:
A ces titres, seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si malgré les traités il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais les armes à la main
Il n'a point attenté contre son souverain:
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence;
Mais il croit me devoir ce généreux silence;
Et, pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.

Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,
Le devoir les a faits; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux! ciel! que viens-je d'entendre?
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœu

INÈS.

Ah, seigneur! mon aveu ne cherche point de grace:
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace;
Et je ne prétends rien en vous éclaircissant
Que livrer la coupable, et sauver l'innocent:
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ai mérité la mort; mais, seigneur, cette loi
N'engageoit point le prince, et ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir:
A mes propres regards j'en suis moins criminelle;
Mais aux vôtres, seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut tomber trop tôt votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui j'ai conservé sa vie;
Pour le sauver encore Inès se sacrifie.
Je me livre sans crainte aux plus séveres lois;
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois!

ALPHONSE.

Non, non; quelque pitié qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus je saurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,
Et je satisferai mes sermens et les lois.

SCENE V.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Eh bien! seigneur, suivez vos barbares maximes:
On vous amene encor de nouvelles victimes;
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux:
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître;
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnoître:
Consommez votre ouvrage, et que les mêmes coups
Rejoignent les enfans, et la femme, et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je! quels discours! que d'horreurs j'envisage!

INÈS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels...
(*à ses deux enfans.*)
Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels...

(*à Alphonse.*)

D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris,
La grace d'un héros, leur pere et votre fils?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime:
Épuisez sur moi seule un sévere courroux;
Mais cachez quelque tems mon sort à mon époux;
Il mourroit de douleur; et je me flatte encore
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, *à un garde.*

Allez chercher mon fils; qu'il sache qu'aujourd'hui
Son pere lui fait grace, et qu'Inès est à lui.

(*Le garde sort.*)

SCENE VI.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Juste ciel! quel bonheur succede à ma misere!
Mon juge en un instant est devenu mon pere!
Qui l'eût jamais pensé qu'à vos genoux, seigneur,
Je mourrois de ma joie, et non de ma douleur?

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfans que j'embrasse

Me font déja goûter les fruits de votre grace;
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les sermens, plus puissans que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse:
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble! que deviens-je, et qu'est-ce que je sens?
Des plus vives douleurs quels accès ménaçans!
Mon sang s'est tout-à-coup enflammé dans mes veines...
(*à la gouvernante.*)
Éloignez mes enfans; ils irritent mes peines.
(*La gouvernante et les enfans d'Inès sortent.*)

SCENE VII.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Je succombe... J'ai peine à retenir mes cris.
(*à Alphonse.*)
Hélas! seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils!

ALPHONSE, *à part.*

Ah! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux! où fuirai-je? et de tant d'attentats...

SCENE VIII.

ALPHONSE, D. PEDRE, INÈS, D. FERNAND, GARDES.

D. PEDRE, *sans voir Inès.*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas!

ALPHONSE.

Laissez-moi...

D. PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès!

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux;
Tu la vois expirante.

D. PEDRE *tombant entre les bras de D. Fernand.*

Ah! tout mon sang se glace.

INÈS, *à D. Pedre.*

J'éprouve en même tems mon supplice et ma grace,
Cher prince: je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort
Je me vois votre épouse avec l'aveu d'un pere,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincere.

D. PEDRE.

Votre mort!... Que deviens-je!... A ces tristes accens

Quel affreux désespoir a ranimé mes sens!
Inès, ma chere Inès pour jamais m'est ravie!
(*il veut se frapper.*)
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie!

ALPHONSE.

Ah! mon fils, arrêtez.

D. PEDRE.

Pourquoi me secourir?
Soyez encor mon pere en me laissant mourir...
(*à Inès en se jetant à ses pieds.*)
Que j'expire à vos pieds; et qu'unis l'un à l'autre
Mon ame se confonde encore avec la vôtre!

INÈS.

Non, cher prince, vivez: plus fort que vos malheurs,
D'un pere qui vous plaint soulagez les douleurs;
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante:
Par ses soins généreux songez que vous vivez...
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés!...
Plus heureuse que moi... Consolez votre pere;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.
Aimez nos chers enfans; qu'ils soient dignes... Je meurs:
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs!

FIN D'INÈS DE CASTRO.

EXAMEN

D'INÈS DE CASTRO.

Cette piece eut dans la nouveauté autant de succès que nos meilleures tragédies : elle dut les suffrages qu'elle obtint à l'extrême simplicité d'un sujet touchant et dramatique, à la grande rapidité de l'action, et à plusieurs situations pleines d'intérêt. Lorsqu'elle fut imprimée, on critiqua avec raison la foiblesse du *style*; on reprocha à l'auteur d'avoir négligé les développemens, et de n'avoir, pour ainsi dire, fait qu'esquisser les caracteres de ses principaux personnages. La Mothe, qui avoit trop d'esprit pour ne pas sentir combien il étoit inférieur aux grands maîtres dans l'art de peindre les nuances des passions, avoit eu l'adresse d'y suppléer par une action habilement combinée, et qui marche avec tant de vîtesse qu'elle ne laisse pas au spectateur le tems de réfléchir aux développemens qui manquent à la piece.

La fable intéressante de cette piece est tirée d'un épisode charmant de la Lusiade. La Mothe a trouvé les principaux ressorts dans deux tragédies anciennes que l'on ne lit plus. L'idée de donner à Inès une rivale généreuse est tirée d'une tragi-comédie de Rotrou, intitulée, *Laure persécutée*. Dans cette derniere piece Laure, jeune fille d'un rang obscur, est aimée par

le fils du roi de Hongrie, destiné par son pere à l'infante de Pologne. La princesse traite avec beaucoup d'indulgence l'amante du prince qu'elle doit épouser: on trouve dans le rôle de Laure des morceaux pleins de naïveté et de sentiment. Je me bornerai à citer la scene où Laure cherche à excuser aux yeux de l'infante le penchant qu'elle a pour le prince. Après avoir parlé de ses efforts pour y résister, elle ajoute :

Mais qui peut fuir l'amour? est-il rien qu'il ne touche?
En un pareil combat la force du vainqueur
N'excuse-t-elle pas la foiblesse du cœur?
Je n'en rougis donc point; j'aime, et l'objet que j'aime
Répond de même ardeur à mon amour extrême,
Ou, puisque le premier il engagea ma foi,
Je paie, à dire mieux, l'amour qu'il a pour moi.

Inès, dans la tragédie de La Mothe, est absolument dans la même situation; on regrette qu'elle ne se livre pas avec assez de confiance à sa rivale généreuse.

Un des caracteres qui contribuent le plus à l'effet dramatique d'Inès de Castro, c'est celui de la reine, mere de Constance, que sa tendresse exaltée pour sa fille entraîne aux plus affreux excès contre la malheureuse amante de don Pedre. Ce caractere, vrai et théâtral, se trouve dans une tragédie de Corneille, que M. de Voltaire a traitée avec une sévérité souvent révoltante. Dans Théodore, vierge et martyre, Marcelle se livre aux emportemens les plus furieux contre celle qu'elle soupçonne d'être l'amante du

jeune homme destiné à sa fille. Je citerai un fragment de ce rôle, et je le rapprocherai d'un passage du rôle de la reine de Portugal dans la même situation. Marcelle s'adresse à Théodore; elle lui parle de Placide qu'elle croit son amant:

Mais comme avec le tems il pourroit vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler pour vous mieux avertir
Qu'il seroit mal-aisé de vous en garantir;
Que si ce qu'est Placide enfloit votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui
Quiconque m'oseroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'éleve.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'acheve:
Ne servez point d'obstacle à ce que je prétends;
N'acquérez point ma haine en perdant votre tems;
Croyez que me tromper c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

Ces vers peignent très bien la fureur concentrée d'une mere blessée dans ce qu'elle a de plus cher La Mothe, en développant moins les sentimens de la reine de Portugal, a peut-être mieux réussi à exprimer ce qu'elle doit éprouver de haine pour Inès:

Car je veux bien ici vous découvrir mon ame:
Celle qui de don Pedre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le cœur des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,

Victime dévouée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le transport d'une mere.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux:
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne;
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.

On doit remarquer que Corneille a eu grand soin de ne pas mettre dans la bouche de Marcelle un seul mot qui puisse compromettre sa fille : elle ne parle que de Placide, et elle dissimule avec adresse l'intérêt que Flavie peut y prendre; la Mothe, au contraire, fait dire à la reine de Portugal tout ce qu'elle doit penser; elle ne garde aucune mesure. Il paroît, d'après l'effet que produisent les menaces de la reine, que des convenances si délicates ne doivent pas toujours être observées au théâtre.

Loin de blâmer La Mothe d'avoir employé des situations tirées de deux anciennes tragédies presque oubliées, on doit lui savoir gré d'avoir fait revivre les conceptions heureuses de Rotrou et de Corneille: on doit aussi faire remarquer que parmi les tragédies du second ordre Inès de Castro est peut-être celle dont le plan soit le plus sage, et qui sans moyens extraordinaires inspire l'intérêt le plus vif.

Quelquefois La Mothe, en voulant faire des contrastes frappans, n'a point de naturel, et manque l'effet théâtral; l'abus de l'esprit se fait sur-tout sentir dans

une scene du IVe acte d'Inès de Castro. Don Pedre s'est révolté contre son pere, il a été arrêté les armes à la main, et deux conseillers doivent décider de son sort : l'un des juges est le rival du prince ; il a assez de grandeur d'ame pour plaider sa cause : ceci ne passe point les bornes du vraisemblable ; mais ce qui est évidemment contraire à la vérité, c'est que l'autre juge, qui doit la vie à don Pedre, prononce l'arrêt de mort contre son bienfaiteur. La singularité de cette scene en fit le succès dans la nouveauté ; elle a depuis éprouvé le sort des conceptions dramatiques qui ne sont pas fondées sur une connoissance parfaite du cœur humain ; elle n'a été accueillie qu'avec froideur.

FIN DE L'EXAMEN D'INÈS DE CASTRO.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE

DE PIRON,

Représentée pour la premiere fois
le 6 février 1733.

NOTICE

SUR PIRON.

Alexis Piron naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Son pere avoit beaucoup de goût pour la poésie, et dans ses momens de loisir s'amusoit à faire des *noëls* en patois bourguignon. La naïveté de cet idiôme convenoit très bien à ce genre de poésie; et bientôt la réputation du pere de Piron s'étendit dans toute la Bourgogne: tous les ans, à l'avent, les nombreux amateurs des *noëls* attendoient avec impatience les productions du poëte dijonnois; quand leur attente étoit trompée il y avoit beaucoup de murmures, et l'on revenoit tristement aux *noëls* de l'année précédente. Le pere de Piron étoit très lié avec le célebre Lamonnoye, de l'académie françoise; il lui inspira le goût de la poésie bourguignonne: c'est à leur liaison que l'on doit ces fameux *noëls*, bien supérieurs aux poésies languedociennes de Goudouly, et que les connoisseurs placent au rang des pro-

ductions poétiques les plus agréables par leur naïveté et par leur tournure originale. Alexis Piron puisa donc dans la maison paternelle le goût qu'il témoigna dès son enfance pour la poésie. Presque tous ceux qui ont parlé de ce poëte se sont amusés à recueillir les bons mots qui lui sont échappés, ou qu'on lui a faussement attribués: comme si la vivacité des reparties eût été le seul talent de Piron, ils ne l'ont considéré que sous ce rapport; et, tout en donnant une opinion incomplete de cet homme célebre, ils n'ont publié que des anecdotes qui ont perdu presque tout leur sel lorsqu'elles n'ont plus été accompagnées des circonstances qui les avoient fait naître. Nous suivrons une marche absolument opposée: en faisant connoître sommairement les principaux évènemens de la vie de Piron, nous nous étendrons sur ses ouvrages qui, beaucoup plus que ses bons mots, lui ont assigné une place distinguée dans la littérature.

Après avoir fait ses études avec succès il s'arrêta quelque tems sur le choix d'un état. Ses parens auroient desiré qu'il entrât dans la carriere

de l'église ; mais lorsqu'il leur eut déclaré qu'il n'avoit aucune vocation pour un état aussi sérieux, ils eurent la prudence de ne pas insister. La médecine n'eut pas un plus grand attrait pour Piron ; il frémissoit à la seule idée des accidens auxquels peuvent donner lieu l'ignorance ou l'inattention d'un médecin. Restoit le barreau, pour lequel il se décida. Il se livra à la jurisprudence avec plus de zele que de goût ; et au bout de quelques années il auroit pu se suffire à lui-même par ses travaux, si la ruine entiere de ses parens ne l'eût mis dans l'impossibilité de continuer ses études. Dans cette extrémité il ne trouva d'autre ressource que d'aller chercher fortune à Paris. Recommandé au chevalier de Belle-Isle, il fut d'abord employé par lui à copier des mémoires manuscrits : les graces de son esprit ne contribuerent nullement à lui faire obtenir ce misérable emploi ; la beauté de son écriture décida seule le chevalier, qui n'avoit pas même voulu voir Piron. Pour comble de malheur Piron se trouva au bout d'un an dans la même situation que Gilblas avec le duc de Lerme. Il ne se servit

point d'un apologue pour obtenir le salaire de ses travaux: il imagina un moyen qui lui parut plus persuasif et plus ingénieux; il attacha au col d'une chienne favorite des vers dans lesquels il exposoit sa détresse au chevalier. Piron raconte cette circonstance de sa vie avec une gaieté si naïve, que je crois devoir lui laisser dire à lui-même quel fut le résultat de sa tentative. « En « arrivant à Paris je me trouvai dans la néces- « sité d'entrer chez le chevalier de Belle-Isle, qui « m'employa à copier toutes sortes de vieux gri- « moires du comte de Boulainvilliers, qu'il regar- « doit comme les oracles de la sibylle: j'avois « pour compagnon de travail un soldat aux gar- « des, qui de son côté copioit à vingt sous par « jour d'autres miseres à sa portée; notre labo- « ratoire commun étoit un bouge de laquais. « Ayant travaillé pendant plusieurs mois, n'en- « tendant pas parler du chevalier, ne l'ayant « pas même apperçu, et ayant besoin d'argent « pour vivre, je m'avisai d'attacher des vers au « col d'une chienne de chasse qui nous tenoit « quelquefois compagnie, espérant que le cheva-

« lier, en voyant ces vers, s'informeroit au moins « de qui ils étoient, et me paieroit; mais je fus « trompé dans mon attente ». Le secrétaire du chevalier de Belle-Isle fit connoissance avec Piron, et fut frappé de la finesse et de l'originalité de son esprit. A cette époque une partie de la ville d'Arcis fut consumée par les flammes: un particulier riche fit rebâtir quelques maisons, et les officiers municipaux de cette ville désirerent perpétuer par une inscription cet acte de bienfaisance. On s'adressa au secrétaire du chevalier, *qui jugeant* Piron beaucoup plus en état que lui de faire cette inscription, le pria de s'en occuper. Piron fit presque sur-le-champ ces vers, où la précision est jointe à la clarté et à l'élégance:

La flamme avoit détruit ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence:
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, et la reconnoissance!

Piron ayant quitté l'emploi peu lucratif qu'il avoit chez le chevalier de Belle-Isle, travailla pour le théâtre de la Foire, où il obtint de grands

succès. Francisque étoit alors directeur de ce théâtre, qui attiroit, comme aujourd'hui les théâtres du boulevard, la meilleure compagnie. Les comédiens françois, effrayés de la désertion de leur spectacle, avoient employé tous les moyens imaginables pour faire manquer l'entreprise de Francisque. Parmi les entraves qu'ils lui avoient imposées il s'en trouve une remarquable: les comédiens avoient fait défendre au théâtre de la Foire de jouer aucune piece à dialogue; la pantomime et le monologue lui étoient seuls permis. Francisque désespéré eut recours à Piron, qui en une nuit composa Arlequin Deucalion, piece en trois actes où un seul acteur parle. Cette production singuliere est une de celles qui donne peut-être l'idée la plus juste de l'esprit et du caractere de Piron: il passe en revue presque tous les poëtes de son tems, il parodie leurs vers, mais avec une gaieté franche et sans aucune méchanceté. On s'étonne des ressources immenses qu'il a trouvées pour remplir l'obligation qui lui étoit imposée; aucun moyen ne paroît forcé, et l'on voit avec plaisir l'effusion

des saillies d'un esprit fin et jovial qui sait tirer parti des moindres circonstances.

L'enjouement et les bonnes qualités de Piron l'avoient fait admettre dans quelques sociétés de Paris. Madame de Mimeure, amie de M. de Voltaire, avoit goûté l'esprit du jeune auteur, le recevoit chez elle, et lui avoit accordé sa protection. L'amitié qu'elle lui témoignoit déplut à Voltaire: il venoit de recevoir une ode licencieuse que Piron avoit autrefois composée à Dijon, et qui, malgré les soins de l'auteur pour l'anéantir, commençoit à se répandre manuscrite. Voltaire crut perdre Piron auprès de madame de Mimeure en lui montrant cette ode et en lui en faisant connoître l'auteur. Piron ne nia point la faute qu'il avoit faite dans sa jeunesse; il fit valoir, pour s'excuser, son repentir et les soins qu'il s'étoit donnés afin d'étouffer cette production indigne de lui. Sa candeur lui valut sa grace, et madame de Mimeure continua à le traiter comme auparavant. Quelques épigrammes malignes furent la seule vengeance qu'il tira du procédé de M. de Voltaire.

Malheureusement pour Piron cette faute de sa jeunesse influa sur le reste de sa vie: les personnes qui ne le connoissoient pas le regarderent comme un homme sans mœurs; et lorsque ses ouvrages l'eurent mis dans le cas d'aspirer aux honneurs littéraires, on lui opposa toujours l'ouvrage licencieux qui s'étoit répandu sous son nom. Leçon terrible mais utile pour les jeunes écrivains qui consacrent leurs talens à des écrits contre les mœurs! En parlant de son ode Piron s'excuse ainsi: « Que vous dirai-je enfin? ce n'au-« ront été que des rimes cousues presque en pleine « table à de la prose qui s'égayoit à la ronde sur « la fin d'un repas; folie très blâmable, on ne « peut trop le dire ni trop le répéter, mais si « courte, qu'en faveur et de l'âge et des circon-« stances, un sage n'auroit attendu qu'à peine « au lendemain pour passer l'éponge dessus.... « Plus de prescription pour vous; quarante années « de repentir sincere, de mœurs irrépréhensibles, « d'ouvrages approuvés et décens; oui ces qua-« rante années vis-à-vis de deux heures de fol en-« thousiasme ne seront plus pour vous, grace

« à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un « moment, et qu'un moment perdu ». Piron oublie de dire que parmi ces zélateurs on pouvoit compter le chantre de la Pucelle, qui avoit trop de reproches à se faire à lui-même pour en adresser aux autres sous ce rapport.

Piron, que sa modestie avoit jusqu'alors empêché de faire des essais littéraires plus sérieux que ses comédies de la Foire, tenta enfin de travailler pour le théâtre françois. La comédie de l'École des Peres, qui porta d'abord le nom des *Fils ingrats*, eut un grand succès, et se soutint long-tems au théâtre: les connoisseurs y remarquerent un talent décidé pour la poésie dramatique; le dialogue en est vif et piquant; l'action marche avec rapidité: mais on peut reprocher à Piron d'avoir un des premiers introduit sur la scene françoise le comique larmoyant, dont il s'est tant moqué dans la suite: la versification est un peu dure; le patois d'un paysan qui joue un grand rôle est quelquefois inintelligible; et les caracteres des trois fils ne sont pas assez marqués. A cette époque on commençoit à affecter

pour les enfans cette espece d'idolâtrie qui ne sert qu'à corrompre leur caractere et qu'à leur préparer les plus grands chagrins pour le reste de leur vie : rien ne leur résistoit dans la maison paternelle; on cédoit à tous leurs caprices sous le prétexte frivole de ne pas troubler le bonheur de leur enfance; et il étoit d'un excellent ton de leur laisser prendre cette familiarité qui anéantit entièrement le respect qu'un fils doit à son pere. Piron releve cette manie avec beaucoup de force. Dans l'Ecole des peres, une jeune personne pleine de douceur plaint un pere qui, après avoir tout donné à ses enfans, éprouve leur ingratitude; l'interlocuteur répond :

C'est bien fait : faut-il plaindre
Ces peres vrais fléaux de la société,
Tout pétris des fadeurs de la paternité,
Qui de leurs yeux benins couvent leur sotte race,
Prétendent qu'ainsi qu'eux chacun s'en embarrasse,
Regardent de travers et traitent de fâcheux
Quiconque ose ne pas s'y complaire autant qu'eux ?

Le succès que Piron avoit obtenu par cette co-

médie l'engagea à s'essayer dans la carriere tragique. Le tableau du philosophe Calysthene opposant à l'ambition d'Alexandre déja corrompu les principes de la doctrine de Lycurgue; les persécutions que ce sage éprouva; sa mort; enfin les beautés poétiques d'une catastrophe qui rappelle une des époques les plus brillantes de l'histoire ancienne; tous ces avantages déterminerent Piron à s'exercer sur ce sujet. Il y mit beaucoup de simplicité; il s'appliqua à donner aux différens caracteres les couleurs qui leur convenoient, et à tirer des situations intéressantes et des contrastes frappans des personnages qu'il employoit dans son action. Le succès ne répondit pas à son attente; sa piece parut froide, et n'obtint que quelques représentations: cependant elle contribua à étendre la réputation de l'auteur; on remarqua que son talent pour les vers s'étoit perfectionné, et plusieurs belles tirades resterent dans la mémoire des amateurs. Quelques traits du rôle de Calysthene méritent sur-tout d'être retenus. Anaxargue, courtisan d'Alexandre et ennemi du Spartiate, veut lui

faire croire qu'il va lui céder la faveur du roi; le philosophe lui répond :

On a vu plus d'un roi, sans que je m'en étonne,
Et plus d'un tyran même abdiquer la couronne;
Un prodige plus grand, plus rare par malheur,
C'est de voir à la cour abdiquer la faveur :
Certes, je conclurois, à cet effort insigne,
Que, las d'en abuser, vous en devenez digne.

Le séjour que fit Piron dans une campagne charmante du comte de Livry lui inspira le desir de faire une pastorale ; il s'amusa dans cette retraite à tracer un joli tableau des Courses de Tempé. Piron avoit vu dans la société du comte un homme qui avoit le ridicule de mettre du mystere aux actions les plus simples : ce caractere lui parut digne d'être placé au théâtre ; et l'auteur partagea son loisir entre cette comédie et la pastorale dont nous venons de parler. Les deux pieces furent représentées le même jour : la comédie tomba, et la pastorale réussit; ce qui fit dire à Piron : « Le public m'a baisé sur une « joue, et m'a donné un bon soufflet sur l'au« tre ». Les Courses de Tempé ne se sont pas sou-

tenues sur le théâtre françois : ce genre, qui nous est venu de l'Italie, exclut le naturel, et ne peut réussir long-tems à côté des chefs-d'œuvre qui doivent leur plus grand charme à cette précieuse qualité ; d'ailleurs le style trop nerveux de Piron ne se prêtoit que très difficilement à la molle élégance qui caractérise la pastorale.

Le peu de succès qu'avoit obtenu Calysthene ayant été attribué à l'extrême simplicité de la fable, Piron conçut un plan beaucoup plus compliqué pour sa tragédie de Gustave. Cette piece, qui eut un succès décidé immédiatement après Zaïre, étant restée au théâtre, fait partie de notre recueil. La Métromanie, que nous avons placée parmi les comédies, est le chef-d'œuvre de Piron : il se surpassa dans cet ouvrage, sous les rapports du style, de la contexture du plan, et de la peinture des caracteres. Il n'est que trop vrai que cette piece fut d'abord refusée par les comédiens. Piron s'en plaint dans des vers adressés à Clairaut :

En quel désert éloigné
Et sous quel antre sauvage

Cacher un infortuné
Tout d'une voix condamné
Par un tel aréopage ?
Exilé du sacré vallon,
Où me cacher dans ma disgrace ?
O mers, profondes mers, dont le fier Aquilon
A pétrifié la surface,
Gouffre où naquit Borée, engloutissez Piron,
Et le cachez sous votre glace !

Piron fut bien dédommagé de la disgrace momentanée que lui firent éprouver les comédiens, par le succès toujours soutenu de la Métromanie, que l'on place au premier rang des comédies qui ont paru pendant le dix-huitième siecle.

Fernand Cortès, qu'il donna immédiatement après la Métromanie, fut loin d'avoir le même sort : l'auteur, par un chef-d'œuvre, avoit rendu le public difficile sur ses productions; on le jugea avec une sévérité sans exemple, et dans le tumulte d'une représentation orageuse sa piece fut à peine entendue. Elle se releva un peu les jours suivans, mais elle ne put se soutenir. Il faut convenir qu'il existe des défauts

essentiels dans la contexture de cette piece: l'amour de Montezume pour une jeune Espagnole qu'il n'a vue qu'une fois, sa rivalité avec Cortès, contribuent sur-tout à donner de l'invraisemblance à la conception principale de cette tragédie; mais on y trouve de très belles scenes, et des détails poétiques pleins de force et d'originalité. On peut attribuer aussi la chûte de cette piece à une circonstance qui dut à cette époque influer beaucoup sur le jugement des spectateurs: M. de Voltaire avoit peint dans *Alzire les Espagnols* sous les couleurs les plus odieuses; on oublioit leurs actions éclatantes, leurs conquêtes presque incroyables, pour ne se rappeler que leurs excès et leurs fureurs: Piron ne dut-il pas révolter tous les *amis de l'humanité* en donnant à Cortès les qualités héroïques que lui attribuent les historiens?

En 1750 la mort de l'abbé Terrasson laissa une place vacante à l'académie françoise: les amis de Piron, et principalement le président de Montesquieu, l'exhorterent à faire les visites d'usage. Il n'y consentit qu'à regret, craignant

l'opposition de plusieurs membres dont quelques saillies imprudentes lui avoient fait des ennemis. Son pressentiment étoit vrai; il fut écarté, et M. de Mairan fut élu. Trois ans après il vaqua une nouvelle place d'académicien: les amis de Piron se réunirent, lui épargnerent toutes les démarches, et le firent nommer à la place de l'archevêque de Sens. Il recueilloit enfin dans sa vieillesse le fruit de ses travaux; mais ses ennemis reparlerent de l'ode licencieuse qu'il avoit faite plus de quarante ans auparavant: on la montra à l'évêque de Mirepoix, qui en parla au roi, ce qui fit exclure l'auteur de la Métromanie. Le président de Montesquieu réclama vainement au nom de l'académie; l'arrêt fut irrévocable: Louis XV voulut dédommager Piron, en lui donnant une pension de mille francs.

Piron étoit très recherché dans les premieres sociétés de la capitale: sa conversation pleine de saillies vives et piquantes faisoit les délices de tous ceux qui l'écoutoient; un caractere sûr et toujours égal, une gaieté maligne qui n'alloit jamais jusqu'à la méchanceté, rendoient son commerce infiniment agréable. Madame de

Tencin, dont la maison, sans être un bureau d'esprit, étoit le rendez-vous des gens de lettres les plus aimables, distingua Piron et l'attira chez elle. Cette circonstance de la vie de Piron peut servir de réponse à ceux qui ont représenté l'auteur de la Métromanie comme un homme grossier et sans éducation.

Ce qui put donner lieu à ce bruit que répandirent les ennemis de Piron après sa mort, c'est que pendant quelques années il fit partie d'une fameuse société qui se réunissoit au caveau *tous les dimanches*, et qui, après un repas où les lois de la sobriété n'étoient pas toujours observées, s'entretenoit d'objets littéraires, et faisoit des lectures. Cette réunion, où se trouvoient des hommes célebres par leur gaieté, ne conservoit pas toujours la décence d'expressions qui caractérise la bonne compagnie : elle plaisoit à Piron, qui n'y voyoit qu'un délassement innocent, et une occasion de se livrer sans contrainte à son caractere enjoué. L'admission d'un trop grand nombre de personnes rompit bientôt cette société. . . . . .

Piron fit ses efforts pour obtenir l'amitié de

Crébillon, son compatriote, qu'il regardoit comme son maître. Il paroît que quelques nuages s'éleverent entre eux : malgré l'injuste prévention que Crébillon eut pendant quelque tems contre son éleve, Piron défendit généreusement la tragédie de Pyrrhus contre des diatribes suscitées par Voltaire. Il avoit connu J. B. Rousseau avant son exil, et l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre ne s'étoit point affoiblie par l'éloignement. Piron alla le voir à Bruxelles, et dissipa un moment les chagrins de ce grand poëte. « Je possede ici depuis quel-« ques jours, disoit Rousseau, un de mes com-« patriotes au Parnasse, M. Piron, que le ciel « semble m'avoir envoyé pour passer le tems « agréablement dans un séjour où je ne fais « qu'assister tristement aux plus grands repas « du monde ; M. Piron est un excellent préser-« vatif contre l'ennui. »

Piron, devenu aveugle dans sa vieillesse, avoit près de lui une niece qui le soignoit avec tout le zele de l'amitié et de la reconnoissance. Elle se maria à l'insu de son oncle, et elle lui fit mystere de son nouvel état, de peur qu'il ne

crût qu'elle pourroit l'abandonner par la suite. Piron ne tarda point à découvrir cette union; mais il eut la délicatesse de ne point paroître savoir le secret de sa niece. Lorsqu'on lui lut le testament de son oncle elle vit qu'il étoit instruit de tout, puisqu'il la désignoit par son nom de femme.

Pendant le cours de sa vie Piron avoit composé un grand nombre de pieces fugitives dans lesquelles on remarque un esprit original et toujours gai : l'élégance y est trop sacrifiée à la précision. Ses épigrammes sont, après celles de Rousseau, les pieces de ce genre où l'on trouve les traits les plus piquans et les mieux rendus. Dans sa vieillesse il fit quelques odes sacrées, et il paraphrasa les Psaumes de la Pénitence. Le début de l'ode sur le temple de S.-Sulpice mérite d'être remarqué :

Auguste et pompeux édifice,
Digne palais du roi des rois,
Que votre voûte retentisse
Des sons éclatans de ma voix !
De l'Esprit saint qui vous habite
Une inspiration subite

Fait naître en moi d'heureux transports,
Et de la harpe renommée,
Honneur de l'antique Idumée,
Me promet les divins accords.

Le mouvement de cette strophe, la pompe des expressions, l'élévation des idées, rappellent un éleve et un ami de J. B. Rousseau.

Piron mourut le 21 janvier 1773, âgé de 83 ans.

A MONSIEUR LE COMTE

DE LIVRY,

En lui envoyant ma tragédie de Gustave écrite de ma main.

Comte, de plus en plus je ressemble à l'amour;
Mais c'est par un endroit qui fera peu d'envie:
La lumiere à mes yeux sera bientôt ravie.
O comte aimable à voir! je vais perdre le jour
Long-tems peut-être avant la vie!

Le philosophe en moi parle du mieux qu'il peut:
La cécité, dit-il, a de grands avantages,
Même elle a fait parfois l'ambition des sages.
Ici-bas, il est vrai, l'on voit plus qu'on ne veut,
Quand on lit bien sur les visages.

Foible soulagement que se forge l'esprit!
Le seul qu'offre mon cœur à ma douleur mortelle,
Ce sera de songer dans la nuit éternelle
Que mes derniers regards, dans ce dernier écrit,
Vous auront témoigné mon zele.

Il a pris, dira-t-on, bien de la peine en vain,
Et ce prétendu zele est d'une étrange espece;
L'esprit avec la vue apparemment lui baisse :
A quoi bon présenter un brouillon de sa main,
Quand le mis au net est sous presse.

Mais c'est ne raisonner, ne sentir qu'à moitié.
De l'amour délicat j'ai suivi le système :
On veut de sa main propre écrire à ce qu'on aime.
Eh ! pourquoi le respect, l'estime, et l'amitié,
Ne penseroient-ils pas de même?

Pour vous au fond du cœur j'ai ces trois sentimens :
Qu'au lecteur à jamais ce manuscrit l'atteste.
J'épargne un long éloge à votre front modeste;
J'ai dit ce que je dois vous dire en ces momens :
Le public va lire le reste.

A MONSIEUR LE COMTE

DE LIVRY,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ, SON PREMIER MAITRE-D'HOTEL, etc.

MONSIEUR,

Ce que le cours de cette piece imprimée, s'il étoit heureux, auroit de plus agréable pour moi, ce seroit qu'en vous la dédiant j'en répandrois plus au loin le sentiment de reconnoissance qui me fait de cet hommage un devoir indispensable. Il est vrai que je commets une espece d'indiscrétion, et que ceci s'ajuste mal à votre noble façon de penser: je n'en saurois douter à l'extréme attention qu'en me prodiguant vos bienfaits vous avez eu de m'en cacher la source. Ne m'avoir pas voulu mettre moi-même dans votre secret, c'est avoir encore moins voulu sans doute y mettre le public: Mais, MONSIEUR, *je ne dois pas, ce me semble,*

déférer aveuglément aux délicatesses d'une pareille répugnance. Celle que je sens à me taire est, je crois, de nature à devoir être écoutée préférablement à la vôtre. Pardonnez-moi donc, MONSIEUR, *si je me satisfais au risque de vous déplaire innocemment: laissez-moi commencer à m'acquitter selon mon pouvoir; laissez-moi publier, à la gloire de l'humanité, qu'en m'obligeant depuis long-tems par les endroits les plus sensibles et les plus essentiels, vous avez craint les remerciemens comme un autre eût craint l'ingratitude; en sorte qu'il m'a fallu recourir aux plus subtiles recherches pour découvrir quelle étoit l'invisible main d'où me venoient continuellement de si bons offices. Générosité bien pure, bien rare, et bien digne d'avoir eu pour objets des talens plus capables de la célébrer que ne le sont les miens. Mais, après tout, de quoi sert le talent où le sentiment supplée? qu'importe tout l'art du monde où l'expression la plus simple peut tenir lieu de la plus vive éloquence? En aurai-je moins publié, en saura-t-on moins qu'il n'a pas dépendu de vous,* MONSIEUR, *que vous n'ayez été jusqu'à la fin un* BIENFAITEUR *anonyme? et une qualité si extraordinaire ne fera-t-elle pas toujours, entre mille autres, un des beaux endroits de votre éloge? Une partie de cet éloge est déja gravée dans le*

cœur des grands et des petits, qui vous aiment; l'autre se manifeste assez dans les honneurs que vous a décernés l'équité du prince. Pour moi, le seul auquel j'aspire, c'est de me faire connoître par-tout où je pourrai pour l'homme du monde qui est et qui doit être toute sa vie, avec la plus vive reconnoissance et le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PIRON.

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR LE COMTE

DE LIVRY,

EN 1755.

Comte, qui dans mon cœur revis à tous momens,
Et dont la bonté peu commune
Me fit sentir les premiers agrémens
Que répand sur la vie un rayon de fortune!
Belle et grande ame à sentimens,
Si digne d'un beau sort, si visiblement née
Pour habiter les lieux charmans
Où l'on nous peint la vertu couronnée:
Près de toi j'y vole en esprit;
Que ma reconnoissance et t'y parle et t'y suive!
Le plus doux des devoirs veut qu'elle te survive,
Puisque le bienfait te survit *.
Reconnois, aime encor cette muse naïve
A qui chez toi tant de fois ont souri
L'Amphitrion et le convive;

* M. le comte de Livry avoit laissé à l'auteur une pension de six cents livres.

Dont le ton naturel fut le ton favori,
Et qui fit si souvent de ses chansons à table
Retentir l'écho délectable
Du vestibule de Livry.
La verve me transporte au-delà du Cocyte:
Je les vois ces beaux lieux que ta chere ombre habite,
Rendez-vous des plaisirs de la terre et des cieux,
Séjour pur et délicieux,
Retraite et céleste et champêtre
Ouverte aux seuls amis des hommes et des dieux,
Où tu ne pouvois manquer d'être;
Lieux où l'on nous dit qu'un héros
S'amuse, s'exerce, et s'applique
A ce qui fit sa peine ainsi que son repos;
Achille, à manier la pique,
Orphée, un instrument lyrique,
Et Diomede, des chevaux;
Où dans sa cervelle héroïque
Corneille en conséquence arrange un plan tragique,
Le grand Condé, des bataillons,
Quinault, des mots pour la musique,
Et Descartes, des tourbillons.
* Là, sous un des beaux pavillons
Qu'ait jamais dressé la nature,
Plafonné de jasmins, de pampre, et de lauriers,

* Conspicit ecce alios dextrâ lævâque per herbam
Vescentes, lætumque choro Pæana canentes,
Inter odoratum lauri nemus.

AENEID. lib. VI.

Parqueté de gazon, lambrissé de rosiers,
J'apperçois ta noble figure
Brillante des rayons de l'immortalité,
Qui, faisant les honneurs d'une fête éternelle,
Représente avec grace, aisance, et dignité;
Invite, engage, arrête, et retient auprès d'elle
L'amateur délicat de tout ce qui s'appelle
Ordre, choix, élégance, abondance, et gaîté.
A ta voix attrayante accourent à la ronde,
Pour se venir ranger à tes côtés,
Nombre de gens d'élite, et même des beautés,
Celle-ci brune, l'autre blonde,
Dont les aimables qualités,
Les dons et les talens firent en notre monde
Sentir de celui-ci les pures voluptés:
Que leurs noms soient un mystere;
Sur des levres de coral
Leur doigt me fait un signal
Qui m'ordonne de me taire.
Bien à regret je m'y rends.
Que j'ose au moins nommer tes hôtes,
Et les nommer sans observer les rangs:
Est-il ici petits et grands,
Conditions basses ni hautes?
Non; c'est comme chez toi, quand le poëte admis
Dans le cercle brillant de tes nobles amis,
De Bourgogne avec eux y célébroit les côtes,
Et par eux investi des droits du siecle d'or,
A tout son enjoûment donnoit un plein essor,
Sans que sa liberté fût mise au rang des fautes.

Fait au bruit des festins, souple, ardent, vif, et gai,
Zélé panégyriste, et rival de Nolai,
A tout ce que tu veux le premier se dévoue
Le complaisant, le doux, le nectareux Launai;
Des trésors de la table il fait l'offre et l'essai;
Avec son appétit sa langue se dénoue,
Et s'embarrassant peu (comme souvent je fai)
S'il réussit ou s'il échoue,
Plein de son La Fontaine, ou de son Mézerai,
Il conte en prose, en vers, rit, boit, mange, te loue;
Et te louant dit toujours vrai.
Vient ensuite à pas lents le généralissime
Saint-Martin, philanthrope à la fois et Timon,
Grave ensemble et joyeux, goguenard et sublime,
Citant à tout propos Torsac et Cicéron,
Merlin-cocaie, Horace, Euripide et Scarron;
Digne par cela seul du suffrage unanime
Qui chez toi dans sa main mit le sceptre d'Aimon.
Fête unique et solennelle,
Dont l'appareil glorieux
Eût mérité d'un Appelle
Le pinceau laborieux,
Et dans un tableau fidele
De passer à nos neveux
Par toute autre main que celle
De l'auteur du Paresseux.
Tems écoulé! tems heureux
En comparaison du nôtre!
Hélas! tous plaisirs ont pris fin!
Jeunes gens, quel siecle est le vôtre?

Dans un cercle ou dans un festin
Tout étoit sage ou calotin:
Nul à présent n'est l'un ni l'autre;
Et, grace au persiflage intrus,
L'ennui, qui n'ose ici paroître,
De chez vous ne disparoît plus.
Applaudis-toi de n'y plus être,
Comte, et de te voir au milieu
De cette même compagnie
Que là-haut t'amenoit le dieu
De la rime, de l'harmonie,
Des sciences, des arts, du goût, et du génie.
Je te revois avec elle en effet;
Je vois l'irréparable et gracieux Mouret,
Boze, La Faye, Aimon, Chirac, La Peyronie,
Fuzelier, Grécourt, et Danchet:
Celui-ci d'un signe de tête,
De loin me disant grand-merci
Des vers qu'a fait ma muse honnête
Sur son entrée en ces lieux-ci *;
Et je le remercie aussi,
L'ayant dans ce petit ouvrage
Chargé, comme chacun le sait,
De te présenter mon hommage;
Ce que sans doute il aura fait.
D'Esculape, d'Amour, des sœurs de Calliope
Je vois l'aimable sectateur,
Le nouveau débarqué, Procope,

* Danchet aux Champs-Elysées, poëme.

Galant couru, poete et docteur.
Plus récemment encor sorti de la nacelle
Où jamais l'on n'entra vif,
Arrive à grands pas Nivelle,
Dont la muse au ton plaintif
A si fort mis en cervelle
Momus au bec affilé,
Qu'il crie encore après elle :
« C'est Melpomene en dentelle!
« C'est Thalie en effilé »!
Ah! treve, et plus de querelle.
Notre ami désabusé
Du socque informe et bronzé,
Dont j'ai donné le modele *,
A ce coup l'a déchaussé;
Et le pied débarrassé
Vole où le bon goût l'appelle.
Son génie ayant passé
Par la céleste coupelle,
Naturellement sensé,
S'est aisément redressé;
Et déja l'ami Nivelle
Dans tes repas de grand cœur
Préfere au bon le meilleur,
A l'humeur sombre la belle,
Le chaud à la tiédeur,

* Piron, en désignant Lachaussée sous le nom de Nivelle, convient qu'il avoit lui-même donné le mauvais exemple du comique larmoyant dans son Ecole des Peres.

Le piquant à la fadeur,
L'ambrosie à l'asphodele. *
Soit antipathie ou raison,
J'évitois, je frondois son phlegme de Caton;
Mais sous des cieux nouveaux toute chose nouvelle:
Comte, loin de le fuir, le comble de mes vœux,
Laissant dès ce moment ma dépouille mortelle,
Seroit d'avoir entre vous deux,
Telle que je la vois, une place éternelle.
En attendant mon passe-port,
De lui pour t'amuser daigne apprendre mon sort;
Qu'il te dise comment, malgré les vents contraires,
Ma barque enfin surgit au port:
Tu fus sensible à mes miseres,
Tu *le seras* à mon bonheur;
Apprends donc par sa bouche et la grace et l'honneur
Que m'ont fait à la fois ses illustres confreres
Et leur auguste protecteur.
Mais du banquet divin reprenons les délices:
Serrez-vous! place, place à tous ces ex-seigneurs
Qui de notre théâtre ont passé les coulisses!
Tous guerriers distingués, ou fins ambassadeurs,
Tous des Ajax ou des Ulysses:
Ceux-ci n'enviant plus du pas les vains honneurs,
Mais ayant oublié sous des astres meilleurs
Et l'Espagne, et le Nord, et Vienne, et l'Angleterre,

* Plante qu'on faisoit croître anciennement auprès des tombeaux, dans la persuasion où l'on étoit que les mânes s'en nourrissoient.

Sans autre affaire que les leurs,
Que le repos et ses douceurs,
L'esprit libre, le front couronné de lierre,
Tels enfin qu'autrefois, quand la saison des fleurs
Et l'oranger hors de sa serre
Avoient à peine reverdi
Tes bois, ton parc, et ton parterre,
On les voyoit, rasant les plaines de Bondi,
Chez toi voler, vers le midi,
Des extrémités de la terre.
Ta main, ta noble main, d'un jet preste et hardi
A la ronde a versé le nectar à plein verre.
Quelqu'un s'écrie: Au sage Seneterre!
Les conviés ont applaudi;
Et des crystaux en l'air le bloc est arrondi.
Survient du monde; on se resserre:
Au bon pere bacha Mehemet-Effendi!
Au duc! à mylord! à Czar-Pierre!
A Charles d'Armagnac, homme et prince excellent,
Jadis fier et brave à la guerre,
Autant qu'en paix doux et galant!
A son nom de nectar une cruche est sablée,
Et l'on en va sabler une autre que voilà.
La délicieuse assemblée!
(Que n'en suis-je encore!) où déja
Par aucun contre-tems la fête n'est troublée;
Tous sereins, lumineux, satisfaits, et rians!
D'inquiétudes, pas la moindre!
Seulement quelquefois ils sont impatiens
De revoir leurs amis, qui sont si peu friands

Du bonheur d'aller les rejoindre
Qu'à tous nos médecins sans cesse ils se font voir.
Tant mieux, tant mieux! leur dit Procope;
Que de là naisse votre espoir:
Qui mieux que moi doit le savoir?
Dès que chez ces messieurs la faculté galope,
Vous allez bientôt les ravoir.
Devant le grand Chirac on rit d'un trait si libre.
Ne tient-il qu'à cela? vous n'avez qu'à vouloir;
J'en ai mille en mon sac au moins de ce calibre,
Qui même pourroient mieux valoir:
Bonnes gens, laissez-moi de grace être des vôtres!
Et tant défunts soyez-vous,
Je vous ferai voir à tous
Qu'un vivant en vaut bien d'autres.
Est-ce ici la langue du lieu?
Non, je détonne. Où suis-je? Ah! l'illusion cesse!
Je revois nos cieux; le jour baisse;
Tout disparoît. Cher comte, adieu.
Oh! comme tout s'en va, tout s'éclipse, et tout passe!
Quelle différence, grand dieu!
Je me sentois tout de feu,
Et je me sens tout de glace:
Mais je m'en étonne peu,
Hélas! je te parlois, te voyois face à face!
Tout le cœur en étoit; l'esprit avoit beau jeu;
Et je vais faire une préface.

PRÉFACE.

A l'amour près, qu'il a fallu faire entrer dans mon sujet pour me conformer à l'usage bien ou mal établi sur nos théâtres, tout est ici très exactement tiré de l'histoire des Révolutions de Suede, publiée par M. l'abbé de Vertot, l'un des écrivains de nos jours qui, pour l'étendue des lumieres, la solidité du jugement, les graces de l'esprit, et la noble simplicité du style, a le mieux mérité de tenir parmi nous la plume historique.

Ainsi le caractere du barbare Christierne, celui du vertueux Frédéric et celui du grand Gustave; l'emprisonnement de ce dernier contre le droit des gens; son évasion long-tems après les malheurs de sa patrie mise à feu et à sang à la faveur de sa détention; sa fuite et ses pénibles épreuves au fond des déserts glacés de la Dalécarlie; sa marche contre l'usurpateur avec une poignée de sauvages que, dans sa misere, il avoit su gagner, aguerrir, et discipliner; sa tête mise à prix; *la menace de faire expirer devant lui sa mere dans les plus cruels tourmens s'il ne mettoit bas les armes;* son combat sur la glace; sa pleine victoire, suivie de son couronnement à Stockholm, et de

celui du prince Frédéric en Danemarck; enfin la catastrophe de Christierne détrôné, abhorré, et chassé de toutes parts; tous ces évènemens répandus, les uns dans les expositions, les autres dans l'action de cette piece, sont puisés immédiatement à la source que j'indique.

Que ce détail serve de réponse en général à tous ceux qui m'ont reproché le romanesque; et que l'article de *la mere menacée d'une mort cruelle aux yeux de son fils s'il ne mettoit bas les armas* serve en particulier à redresser l'auteur des feuilles qui nous venoient de Londres, en 1733, sous ce titre connu, LE POUR ET CONTRE, *ouvrage périodique d'un goût tout nouveau, par l'auteur des* Mémoires d'un Homme de qualité.

Cet auteur, de romancier devenu subitement critique et journaliste, me traite sans aucun ménagement, vol. I, n° 6, page 134: non content d'attribuer tout l'honneur du succès de ma piece aux talens éminens de nos acteurs tragiques, et de pousser la froide et mordante hyperbole jusqu'à dire *qu'on soupçonnoit les comédiens de l'avoir eux-mêmes fait imprimer, pour donner une juste opinion de leur habileté à ceux qui viendroient a la lire après avoir appris les applaudissemens qu'elle a reçus,* il veut encore me dépouiller impitoyablement du peu qui pourroit

après cela me revenir de ma misérable part d'auteur; il se plaint que je l'ai dépouillé lui-même, A propos de quelques personnages qui lui ont paru de trop dans la piece, il me dénonce comme son plagiaire en s'écriant: *Quel besoin de la mere de Gustave, si ce n'est pour avoir occasion de prendre le sujet d'une scene intéressante, dans le quatrieme tome des* Mémoires d'un Homme de qualité? Sur quoi, en vrai paon jaloux d'une de ses plus belles plumes, et qui veut l'arracher à la prétendue corneille, il renvoie à cette note au bas de la page: *Dona Pastrino tient le poignard suspendu sur le sein de dona Diana de Velez.*

Je voudrois bien, pour l'amour du lecteur, du journaliste, et de moi-même, avoir pu me dispenser de cette petite discussion polémique, qui peut-être ne sera guere amusante pour tous les trois; mais on doit, je crois, réponse publique, malgré qu'on en ait, à toute imputation publique, et surtout lorsqu'elle existe, comme celle-ci, dans des écrits aussi dignes de passer à la postérité que le sont ceux de l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité, et de Manon Lescot.

Ce que je vois d'un peu plus fâcheux encore pour ce célebre auteur, aussi bien que pour moi, qui suis son partisan et qui voudrois n'avoir qu'à le faire admirer en tout, c'est qu'en me forçant

de me justifier, il me réduit à la nécessité de l'accuser et de le convaincre lui-même du propre plagiat qu'il me suppose.

En effet le sujet de cette scene intéressante qu'il revendique si hautement, où l'ai-je trouvé? où l'ai-je pris? où naturellement je le devois trouver, où j'avois tout droit de le prendre, dans l'histoire des Révolutions de Suede, c'est-à-dire dans l'histoire même de mon héros qui y est comprise. Remarquons ensuite que cet ouvrage si connu et si digne de l'être est fort antérieur aux Mémoires d'un Homme de qualité; et de là nous conclurons que c'est sur l'auteur de ces Mémoires, non sur moi, que retombe à plomb et que demeure imprimée la tache du plagiat.

L'histoire est ici ma source unique, authentique et légitime; plus j'y prends, plus je suis en regle. Jetons les yeux sur les préfaces de Corneille et de Racine, nous y verrons que moins ces grands maîtres ont substitué du leur dans un sujet pris de l'historien, plus ils s'en sont félicités: l'émotion effectivement naît plutôt du vrai que du faux. Plus donc le plan d'une tragédie est travaillé sur l'historique, mieux il est conçu; et tout épisode imaginé alors pour être lié au fait principal n'est jamais qu'une machine auxiliaire qu'on tolere en faveur ou de la sécheresse du fond, ou du

goût particulier de notre théâtre. Mon sujet dans sa source se trouvant donc heureusement enrichi d'un incident aussi pathétique que celui *d'une mere menacée de la mort aux yeux de son fils victorieux s'il ne met bas les armes*, n'eussé-je pas été bien mal habile, bien mal instruit de mes droits et de mes avantages, si j'eusse fait scrupule d'en user parceque j'aurois su qu'un autre se les seroit injustement appropriés? Étoit-ce à lui de les réclamer et de m'en faire un sujet de reproche, comme s'il ne savoit pas, ainsi que je viens de le dire, qu'autant le poëte dramatique a bonne grace de suivre l'histoire pas à pas, autant il sied mal au romancier de ne pas s'en écarter le plus qu'il peut, afin de ne devoir qu'à soi seul le mérite d'un ouvrage qui n'en a guere d'autres que celui de l'invention?

Je serai avec lui de meilleure composition sur la propriété des honneurs du premier succès. Il la décerne aux comédiens; je la leur abandonne: le plus ou le moins d'habileté dans les acteurs influe en effet presque toujours sur le sort des nouveautés; c'est une vérité dont j'ai trop profité et trop souffert pour ne pas l'attester, et pour n'en pas convenir avec qui le voudra: oui, sans doute, l'acteur est alors un de nos principaux mobiles, quand sur-tout nous n'avons pas le don

ni les facultés nécessaires pour présider également aux répétitions et aux premieres représentations; pour donner le ton d'abord aux acteurs, ensuite aux spectateurs, et puis à tous les journalistes; pour savoir enfin, à toute sorte de prix, tant par nous-mêmes que par nos dévoués, prévenir, captiver, violenter, harceler, acheter même, s'il le faut, les suffrages, quels qu'ils soient, de poids ou non, pourvu qu'ils soient bruyans ou nombreux; dût la piece, de dessus le théâtre où elle viendroit de triompher, aller échouer sous la presse, et grêler le libraire après avoir un peu refait le comédien. Oui, encore une fois, tout auteur qui se sera produit sur la scene sans de si belles précautions, tout auteur, dis-je, honnêtement jaloux de ne réussir que par les bonnes voies, ne pourra guere y parvenir d'emblée qu'à la faveur des talens du comédien; et s'il en sort à son honneur, sa cause alors, fût-elle aussi bonne par elle-même que la mienne au fond peut-être étoit douteuse, il doit leur en attribuer le gain pour la meilleure partie; ou c'est un présomptueux, et, qui pis est, même un ingrat.

Où le succès commence à nous devenir un peu plus propre c'est aux diverses reprises, et quand, après la retraite des premiers acteurs, la piece remise au théâtre produit toujours le même effet

entre les différentes mains de ceux qui les remplacent. Alors la critique, qui fut si vive et si prématurée, soutiendra-t-elle encore que l'auteur n'y est pas pour quelque chose? ce seroit en vouloir trop aussi à l'amour-propre de son prochain, en bien craindre les égaremens, et pousser étrangement loin le charitable soin de les réprimer. Que ce beau zele se tranquillise sur mon compte en s'assurant que je ne suis pas plus enflé du succès théâtral qui a continué, que je le fus de celui qui l'annonça; or celui-ci ne me tourna pas la tête le moins du monde. Je ne fus donc pas assez enorgueilli du premier accueil fait à Gustave pour avoir eu besoin que l'auteur du POUR ET CONTRE se mît si fort en peine de me rappeler à mon néant; puisque même encore aujourd'hui, quand je serois assez peu sensé pour me laisser éblouir du bonheur constant des reprises et pour m'oser prévaloir d'un titre si foible, je serois toujours forcé de redescendre bientôt à ma place aux cris humilians de la plupart de mes lecteurs, juges séveres, mais éclairés, à qui rien n'impose, et qui, non sans grande apparence de raison, n'attribuent la bonne fortune de cette tragédie qu'à l'un des défauts qu'ils lui reprochent, je veux dire à la multiplicité des évènemens.

J'avoue que je venois de me trouver si mal de

la simplicité du sujet de Calysthene, que je laissai l'esprit s'emparer de tous les *remplissages* que lui présenta l'imagination, tant que le jugement crut n'y rien voir qui donnât la moindre atteinte aux trois unités principales.

Je ne dissimule pas, comme on voit, et je prétends encore moins excuser absolument ce défaut si sensible dans ma piece; je pense là-dessus comme tout autre, et comme le plus simple raisonnement invite à penser, sans le secours des poétiques. Rien n'est mieux sans doute que de savoir, avec un sujet simple, entretenir pendant le cours de cinq actes l'attention du spectateur dans toute sa vivacité, sans autre magie que celle du flux et du reflux des passions embellies de cette élégance et sage et continue dont fut doué l'unique et l'inimitable Racine. Quiconque y parviendra méritera toujours infiniment plus que celui qui, bondissant, pour ainsi dire, d'incidens en incidens, se tire enfin d'affaire moins par la fertilité de son propre fonds que par celle d'un sujet aussi fourni que celui-ci.

La multiplicité des évènemens sans contredit est inexcusable quand elle affoiblit, qu'elle exténue, et qu'elle absorbe l'intérêt principal; quand elle est mal amenée, mal tissue, et mal débrouillée; les objets se dispersent alors et se croisent; l'at-

tention du spectateur se divise avec ces objets; et l'esprit les suivant quelque tems avec contention, se relâche enfin, s'embarrasse, et se perd dans le labyrinthe; dès-lors l'ouvrage n'amuse plus, il égare, il fatigue; et par-là même il cesse d'être un ouvrage d'agrément; ce n'est plus pour les spectateurs qu'une étude vaine et fatigante.

Mais si au contraire tous ces évènemens procedent sans peine les uns des autres, se succedent par une progression immédiate; s'ils s'entrelacent et se démêlent avec ordre et sans embarras; si, toujours subordonnés à l'action *principale*, ils ne font, en conduisant à la catastrophe, que la suspendre agréablement; si ce ne sont enfin que des points de lumiere très vifs et très distincts qui sur le chemin arrêtent le regard sans le trop fixer et sans faire perdre de vue le centre essentiel et lumineux où ils doivent tous aboutir et s'éteindre: reprocher l'abondance alors, je le crois pouvoir dire, c'est mauvaise humeur, peut-être mauvaise foi; je dirai même ingratitude.

Or, pour faire voir comme les évènemens se produisent ici, s'enchaînent, et se développent naturellement et sans confusion, je vais, en joignant à l'historique par où j'ai débuté, ce

qu'exigeoit de moi l'usage du théâtre francois, je vais, dis-je, dans le moins d'espace que je pourrai, dévider ici tout le fil de ma fable; et conduire ce fil d'un bout à l'autre précisément et localement comme il se trouve étendu dans le cours du poëme.

A la vérité j'ôte par-là un peu du plaisir de la surprise à ceux qui, lisant cette préface, n'auroient encore ni vu ni lu la piece: mais peut-être aussi n'auront-ils voulu ni la voir ni la lire, par une prévention fondée sur le rapport des feuilles périodiques du tems; et cette analyse alors pourra les en guérir, ou les encourager du moins à juger des choses par eux-mêmes. Combien de meilleurs ouvrages en tous genres ont souffert et souffrent encore du dégoût qu'en ont inspiré d'avance à des curieux nonchalans ces sortes d'arrêts épistolaires que dictoient à la hâte l'ignorance, l'erreur, et la partialité? ne doutons pas même qu'ils n'aient fait tomber la plume des mains à plus d'un bon écrivain dont la juste délicatesse se sera révoltée vis-à-vis d'un pareil désagrément; car enfin c'étoit avoir à passer par une espece d'insulte avant que d'en être au vrai péril, et se voir déja pour ainsi dire à moitié proscrit en arrivant au pied du seul tribunal où l'on doit commencer à tout craindre. Ayant donc essuyé

cet échec, je ne m'en puis relever que par un extrait, qui sans cette raison seroit aussi déplacé qu'inusité dans une préface.

Déployons d'abord l'avant-scene, c'est-à-dire, la matiere des expositions.

FABLE DE L'AVANT-SCENE.

Adélaïde, fille de Sténon, prince et administrateur de Suede, avoit été dès l'enfance engagée par son pere à Gustave, à qui elle demeuroit attachée par l'inclination la plus tendre. A la mort de *Sténon*, quand cet amant étoit devenu la ressource unique de sa princesse et le dernier défenseur de la liberté des Suédois, il se trouvoit malheureusement détenu prisonnier à Copenhague, contre le droit des gens, par les ordres de Christierne, roi de Danemarck et de Norwege, surnommé pour ses cruautés le Néron du Nord. Celui-ci, à la faveur d'un avantage si mal acquis, s'étant avancé sans obstacle jusqu'au pied des murs de Stockholm, avoit pris la ville d'assaut et y avoit commis toutes les cruautés d'un vainqueur de son caractere. Entre autres violences, en haine et de Gustave et de la mémoire de Sténon, il avoit fait emprisonner Adélaïde sans daigner seulement

la voir ni l'entendre. Il avoit aussi fait enfermer avec elle, sans qu'il s'en doutât, et à titre de simple suivante, Léonor, mere de Gustave, laquelle passoit pour avoir péri dans le massacre général. Quelque tems après des raisons d'état avoient engagé Christierne, qui étoit marié et sans enfans, à conclure contre son gré le mariage de sa prisonniere avec Frédéric, héritier présomptif de ses deux couronnes. Ce prince, vivement épris des charmes d'Adélaïde, mais aussi vertueux que Christierne l'étoit peu, non seulement avoit eu la grandeur d'ame de sacrifier son bonheur au repos de cette amante infortunée, mais poussoit encore la magnanimité jusqu'à justifier, jusqu'à solliciter même auprès du tyran les délais qu'elle demandoit; jusqu'à flatter enfin l'espérance assez mal fondée qu'elle conservoit toujours de revoir bientôt son libérateur. Aussi Christierne, également impatienté et des égards de l'un et des retardemens de l'autre, avoit cru se mieux faire obéir en portant lui-même ses ordres à la princesse. Il l'avoit donc vue, et de ce moment en étoit devenu éperdument amoureux. Dès-lors, occupé du soin de satisfaire sa passion effrénée en prenant la place de Frédéric, et ne se faisant pas une affaire quand il en seroit tems d'en agir avec lui sans aucune mesure, il

avoit songé d'abord à se débarrasser de la reine par un divorce; et dans le même tems, pour ôter à la princesse un reste d'espérance nuisible à ses desseins secrets, il avoit mis à prix la tête du rival aimé, la tête de Gustave, dont les armes victorieuses ne l'alarmoient déja que trop; car ce prince, qui de son côté ne s'étoit pas endormi, ayant enfin trompé la vigilance de ses gardes et ramassé quelques troupes, venoit à grandes journées venger et délivrer sa princesse et sa patrie. Son armée n'étoit pas loin de Stockholm; et, d'intelligence avec un parti considérable qu'il s'y étoit fait, il tenoit embusquée aux portes de la ville l'élite de ses troupes prête à fondre au premier signal. Mais au moment d'un triomphe qu'il regardoit comme assuré, craignant, non sans raison, que son ennemi réduit au désespoir ne le privât du fruit de sa victoire, en attentant dans sa rage à la personne d'Adélaïde, il avoit devant tout formé le hardi projet de l'enlever, et ne s'étoit reposé de l'exécution que sur lui-même. C'est où les choses en sont quand la toile se leve, et que Christierne en raconte une partie, flatté des deux plus agréables nouvelles qu'il pouvoit recevoir; l'une vraie, c'étoit la mort de la reine; l'autre fausse, c'étoit la mort de Gustave.

FABLE DE LA PIECE.

Gustave donc, qui s'est fait devancer du bruit de sa mort, et de qui la personne est inconnue * à Christierne, s'annonce et se présente à lui comme un guerrier qui, dans un combat singulier, vient de se défaire de l'ennemi dont il avoit mis la tête à prix: il répond d'une maniere précise à toutes les questions qu'on lui fait, et rejette fièrement ce prix en noble et zélé citoyen qui n'avoit eu en vue que sa propre gloire, le repos de son maître et celui de sa patrie. L'honneur *seul* ayant donc été son motif, il ne veut pour toute récompense que le dégagement d'une parole qu'il a cru pouvoir donner à son adversaire expirant; c'est de remettre à la princesse en main propre

---

* CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
D'un tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et, rendu par le tems méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.

Acte II, scene III.

un billet où cet amant malheureux, en lui faisant ses derniers adieux, lui conseille de céder au tems: Christierne reconnoît l'écriture, et ne voyant rien dans le billet qui ne lui fasse desirer que la princesse le voie, il accorde à l'inconnu l'entrevue qu'il demande. Gustave a donc un tête-à-tête avec Adélaïde; il l'instruit du bon état des affaires, et du projet de son enlèvement: elle lui apprend qu'il en est un plus essentiel et plus difficile encore à tenter; c'est celui de sa mere, qu'il croyoit avoir perdue, et qui non seulement est vivante, mais qui de plus, sur le bruit de la mort de son fils (la douleur l'ayant trahie et fait reconnoître) venoit d'être mise dans les fers, où d'un instant à l'autre elle est en danger du dernier supplice. Il s'agit donc de s'assurer avant tout d'un si précieux otage: Adélaïde s'y emploie vivement la premiere en faisant agir Frédéric, qui demande en effet à Christierne la liberté de Léonor, mais avec tant de hauteur et si peu de succès, que, déja désagréable et suspect au tyran, il perd la sienne lui-même et se voit arrêté. Gustave de sa part, comme on peut croire, n'agit pas moins avec toute l'ardeur que son devoir exige; mais ses mesures, qui jusque-là n'avoient été prises que pour le salut de la princesse, étant ici doublement précipitées, ne sauroient être bien

justes : aussi se réduisent-elles à tenter un peu brusquement au poids de l'or la fidélité des gardes ; et, par un hasard que le plus sage eût pu ne pas prévoir, non seulement les gardes se trouvent incorruptibles, mais, qui pis est, ils feignent de ne le pas être. Ce dernier contre-tems fait tomber Gustave dans le plus funeste piege qu'on puisse appréhender pour lui : trop plein de confiance, il est trahi, saisi, chargé de fers, et conduit à Christierne ; il est reconnu pour Gustave au transport douloureux de sa mere, devant qui, sur de forts soupçons, le tyran le fait paroître exprès en cet état : il est envoyé tout de suite à l'échafaud. N'y ayant donc plus rien à ménager, sa faction leve l'étendard ; on l'arrache des mains de ceux qui le menent à la mort : le signal se donne, ses troupes se montrent, et suivi d'elles il revient et rentre au palais. Christierne n'y étoit plus ; comme le plus foible, à la premiere nouvelle de ce tumulte il avoit fui ; et emmenant avec lui la princesse il tâchoit de regagner sa flotte, où ses fideles serviteurs avoient eu la précaution de transporter par avance et Frédéric et Léonor. Gustave le poursuit et l'atteint qu'il n'étoit encore que sur la partie des eaux glacées qui séparent la côte et la rade : après un combat rare, opiniâtre, et sanglant, il arrache Adélaïde

au ravisseur, et le laisse échapper, ignorant malheureusement que Léonor demeuroit en son pouvoir; il ne l'apprend qu'au moment que, de retour au palais, on lui propose de la part du tyran l'horrible alternative ou de la voir poignarder sur le tillac, ou de livrer la princesse. L'heure qu'on lui laisse pour se résoudre suffit aux Danois pour faire éclater sur la flotte une conspiration formée de longue main en faveur de Frédéric : il en est fait assez de mention dans le cours de la piece pour que ce dernier incident qui dénoue ne soit pas une pure machine. Ainsi Frédéric de la captivité remonte sur un trône que son peu de goût pour la souveraineté lui avoit fait céder à Christierne; en roi digne de l'être, en rival généreux, il signale son avènement par renvoyer la mere au fils, et avec elle leur ennemi commun chargé des fers dont ils sortoient tous les trois. Gustave se venge, mais en héros; il laisse la vie avec la liberté à Christierne, et le fait embarquer à l'instant pour aller traîner l'une et l'autre où l'on voudra bien qu'il en jouisse. La tendresse et la valeur couronnées couronnent à leur tour l'heureux dénouement.

Que voit-on là d'obscur, de vague, de forcé, et qui ne tienne intimement à l'intérêt principal? tout n'y est-il pas clair, naturel, préparé, con-

duit, et dans le degré de vraisemblance qu'on peut raisonnablement exiger des pieces de théâtre? La simplicité resserre, il est vrai, le plan de Calysthene en une seule page, et la multiplicité en fait occuper ici quatre ou cinq à celui de Gustave. Si leur différence est grande à cet égard, celle de leur sort ne le fut pas moins : Calysthene est tombé, Gustave a réussi. Peut-être aussi ni l'un ni l'autre n'eut-il ce qu'il mérita; je suis fondé du moins à le croire sur ce que le premier dans sa disgrace a trouvé des apologies jusque sous la plume de feu M. l'abbé Desfontaines et sur les levres de M. de Voltaire, deux priseurs compétens, et qui ne penchoient pour moi rien moins que vers la flatterie; au lieu que ces mêmes apologistes se sont tû sur Gustave, et que mes autres confreres les auteurs ne m'ont jamais félicité de sa chance que de ce ton dont à la cour on se félicite les uns les autres des graces du maître. Je m'en tiens donc au bon ton, à celui dont mes deux illustres défenseurs se servirent en faveur de l'infortuné Calysthene; je m'endors sur leur généreuse protection et les en remercie. Quant au trop heureux Gustave, de quelque façon qu'ils en aient pensé eux et les mécontens, tous conviendront au moins que si le public l'a injustement favorisé, c'est de ces injustices qu'un auteur

lui pardonne aisément; et moi de mon côté je conviens que ce ne sont pas de ces lauriers si bien plantés ni si verdoyans que le poëte ait lieu de se reposer fort tranquillement à leur ombre.

De tant d'évènemens en effet rassemblés les uns proche des autres il ne pouvoit manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux appelés par les néologues *coups de théâtre;* légers phénomenes, jolis éclairs, toujours les très bien venus et revenus sur le moderne horizon de nos parterres; coups d'autant plus sûrs ici de leur effet dans la nouveauté qu'ils étoient animés du feu séduisant et soutenus de la figure intéressante d'un *des plus* brillans acteurs* qui depuis Baron aient joint sur le théâtre les finesses de l'art aux dons de la nature. Rapporter le succès en partie à la facilité de satisfaire au goût dominant, en partie au talent de l'acteur, c'est, je crois, apprécier la piece à-peu-près ce que ceux qui la rabaissent le plus veulent bien qu'elle vaille : ils doivent être contens. Tâchons maintenant de répondre à d'autres objections.

Pour commencer par l'excès de confiance qu'on reproche à Christierne, quand même à toute ri-

---

* Dufresne.

gueur on auroit quelque raison, ne pourrois-je pas dire qu'en pareil cas n'avoir raison qu'à toute rigueur c'est avoir extrêmement tort? Ne nous doit-on pas laisser dans nos poëmes quelques libertés, quelques licences même, en considération du plaisir qui en résulte aussi-bien qu'en dédommagement du mauvais rôle que, vis-à-vis des écrits utiles, jouent ces pénibles bagatelles? « Malheureux « ouvrages, dit sensément l'auteur d'Alzire dans « l'épître dédicatoire, qui n'ont qu'un tems, qui « doivent leur mérite à la faveur du public et à « la faveur du théâtre, pour tomber ensuite dans la « foule et dans l'obscurité »! Tant de veilles pour si peu de fruit méritent bien, dis-je, quelques commodités et quelque tolérance: nous qui n'ambitionnons qu'à divertir et qu'à plaire, demandons-nous trop pour notre peine un peu gratuite quand nous demandons quelque relâchement sur la rigidité du vrai et du vraisemblable? Aussi depuis le Cid jusqu'à Zaïre, qui précéda immédiatement Gustave, le théâtre a-t-il joui du privilege qu'on veut m'ôter et que je réclame? Auroit-il été révoqué précisément pour moi? et l'indulgence diminueroit-elle à mesure que les talens diminuent? Mais faisons voir que l'indulgence de mes juges part encore d'un plus grand principe d'équité.

Tout le monde sait que la peinture a deux sortes de vrai, le vrai simple et le vrai idéal : la poésie a les deux mêmes sortes de vraisemblable ; le vraisemblable simple est celui qui dans un évènement se présente naturellement à l'esprit ; le vraisemblable idéal consiste en un choix de diverses conjonctures qu'on rassemble, et qui rarement se trouvent réunies dans le cours d'un évènement ordinaire. Le poëte alors, pour former un objet bien théâtral, dispose à son gré des coups de la fortune, à-peu-près comme le peintre pour embellir son tableau commande en quelque sorte à la nature : c'est ce vraisemblable idéal que mes censeurs appellent *impossibilité ;* mais, selon l'usage du théâtre, on verra qu'il n'y a plus rien que de régulier dans la crédulité de Christierne, et que je n'ai pas pris mes aises si fort à la volée qu'on veut le faire penser. D'abord tout est préparé ; le bruit de la mort de Gustave a devancé son arrivée ; Christierne en a déja parlé comme d'une chose qu'il ne révoque plus en doute. Il étoit pourtant nécessaire pour le vraisemblable simple qu'il demandât à voir la tête qu'on lui apporte ; il n'y manque pas non plus : pourquoi, dit-il à l'inconnu,

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

L'inconnu étant Gustave lui-même, si le tyran

insiste par-delà un certain point, la pyramide aussitôt s'éboule: il insiste donc, mais ne passe pas mes vues; et c'est ici où, à la faveur du vraisemblable idéal, je prends décemment mes commodités dramatiques. Christierne interroge cet inconnu sur son nom, sur les lieux, sur les tems, et sur les circonstances: est-ce en croire les gens si fort les yeux fermés? les réponses sont positives, mais enveloppées à la vérité sous quelques mots à double entente, si agréables au théâtre en ces sortes de cas; mots pesés si curieusement par l'auditeur mis au fait; mots officieux qui sauvent également le héros et de la honte du mensonge devant lui-même, et du danger de la vérité devant le tyran: de plus la contenance ferme et tranquille du brave inconnu, le noble refus qu'il fait du salaire honorablement acquis, ses sentimens imposans et relevés qui frappent le tyran lui-même d'admiration, la teneur artificieuse du billet qu'il donne à lire, enfin cette facilité qu'il y eut toujours à persuader les hommes de ce qu'ils desirent le plus ardemment; tout cela, n'en déplaise à la chicane des mal-intentionnés, tout cela, dis-je, devant des auditeurs entraînés de bonne foi par l'amour du plaisir, suffit, et de reste, pour établir la confiance dans le cœur d'un tyran de théâtre, et pour asseoir en conséquence la pierre fondamentale de mon édifice.

Je n'aurai pas recours au vraisemblable idéal pour justifier l'aveuglement prétendu volontaire dont on taxe Adélaïde: elle a long-tems, dit-on, son amant devant elle sans le reconnoître. Elle ne l'a point d'abord devant elle; quand il s'y trouve ensuite elle ne le voit point: rien n'est plus naturel ni plus dans la vraisemblance; on en va juger. Que le lecteur veuille bien seulement se faire un peu spectateur; le jeu, que je le prie de se représenter, doit aider à mon raisonnement.

Comment Adélaïde pourroit-elle reconnoître sitôt Gustave? dans quelle circonstance, en quel instant paroît-il? au moment qu'elle ne peut plus douter de sa mort qui vient de lui être confirmée; au moment que sa chere Léonor arrachée d'entre ses bras est peut-être livrée au bourreau; au moment enfin qu'on lui déclare qu'elle ait à venir aux autels pour y donner sa main; trois coups de foudre qui, l'accablant à la fois, font qu'elle ne voit, n'entend, ni ne sent plus. Qu'on se la figure donc au-devant du théâtre, abymée en elle-même et comme pétrifiée, tandis que du fond Gustave s'avance à pas lents; Gustave annoncé comme un simple particulier porteur des dernieres volontés de celui qu'elle ne croit plus en vie; Gustave changé par onze ou douze ans d'ab-

sence et de travaux, et sur-tout aux yeux d'une personne qui n'en avoit que dix ou onze lors de leur séparation; enfin Gustave jaloux, et justement alarmé des préparatifs du mariage de la princesse, vivement intéressé par conséquent à ne se pas laisser démêler sitôt, pour la mieux pénétrer, et voir quel effet la lecture du billet qu'il apporte va produire en elle; il avance, dis-je, à pas lents et le front baissé vers Adélaïde, qui, sans l'envisager, sans presque tourner la tête, prend le billet après quelques mots mal articulés qu'à peine elle écoute, et qu'il ne prononce que d'une voix basse et altérée: voilà dans quelle position, de part et d'autre, se donne et se reçoit ce billet qui arrache à la princesse les larmes, les plaintes et les regrets les plus tendres; Gustave alors tout transporté tombe à ses pieds, et se fait reconnoître. Est-ce là cette absurdité, cette situation si dénuée de toute vraisemblance? les clairvoyans qui demandent où sont les yeux de la princesse voudroient-ils bien nous dire maintenant où étoient les leurs? et ne sont-ils pas eux-mêmes accusables de l'aveuglement volontaire qu'ils lui imputent?

Venons à Léonor. Absolument parlant on eût pu se passer ici de ce rôle de mère; mais n'eût-il pas fallu toujours celui d'une confidente à sa

place, puisque cette mere en fait l'office, et que de tous les tems la bienséance et le dialogue en exigerent une à côté de nos princesses? or on ne sait que trop ce que cette sorte de rôle postiche (même dans M. Racine qui ne s'en passa jamais) entraîne souvent après soi de foible et d'ennuyeux. Qui n'eût cru bien faire de fondre ce personnage oisif et nécessaire dans celui d'une mere qui donne lieu à de grands incidens? Dèslors de froid et de subalterne le rôle devient noble, intéressant, et par conséquent celui d'une principale actrice. Où la scene eût donc été vide et rampante elle est ornée et soutenue; le pathétique et le grand prennent la place du ridicule et du languissant; enfin la chaleur, également répandue dans tout le corps de l'ouvrage, en vivifie un membre frappé d'une paralysie invétérée, et fait ainsi mouvoir ce corps en entier. S'il y a dans tout cela quelque surabondance, en est-ce une au fond si vicieuse?

Ce que je n'accorderai jamais, c'est que la piece ait pu se passer de Frédéric; et ce que je nie encore davantage, c'est que son caractere ne soit ni héroïque ni naturel; mollir sur ce second article ce seroit prévariquer. Il ne s'agit plus ici de ma cause, il ne s'agit pas moins que de celle des mœurs.

Ce prince est, dit-on, foible et méprisable au point d'en être une espece de monstre en morale; 1° parcequ'il s'est démis volontairement des droits qu'il avoit sur deux couronnes; en second lieu parcequ'aimant une belle princesse (que le devoir et l'amour attachent à un héros qui l'adore), il ne se prête pas à la politique d'un tyran qui la lui veut faire épouser. Ce sont là, suivant mes critiques, les rêves d'une imagination déréglée, et deux excès de générosité qui ne sont ni l'un ni l'autre dans la nature.

Voilà donc deux si beaux triomphes sur soi-même relégués parmi les faits monstrueux. Pour moi, ce que je trouve ici de vraiment monstrueux, c'est que cela puisse le paroître, et ce qui l'est peut-être encore plus, c'est qu'il y ait des gens qui ne se fassent pas une affaire du déshonneur où l'on s'expose en l'osant dire ouvertement. J'aurois cru, vu la corruption raffinée de nos mœurs, l'hypocrisie et plus d'usage et plus déliée. Qu'on manque de goût pour les vertus peu communes, cela n'est que trop possible et que trop ordinaire; mais qu'un peu de pudeur au moins ne plâtre pas ce manque de goût; encore une fois une si rare indifférence sur ce qu'on laisse à penser de soi, en pensant si mal tout haut, me paroît sans comparaison moins

naturelle que celle qu'on reproche à mon Frédéric sur les intérêts de son amour et de sa grandeur. Mais quoi? c'étoient encore ici de ces sortes d'*honnêtes gens* crayonnés dans la préface de l'École des Peres, qui trouvoient à redire que je nommasse *fils ingrats* des enfans enrichis par un pere qu'ils abandonnent dans son indigence: « Ce ne sont, disoient-ils froidement, que des « hommes faits comme les autres, que des hom- « mes uniquement occupés de leurs intérêts par- « ticuliers ». Ces honnêtes gens effectivement se connoîtroient-ils mieux que moi aux hommes de leur tems? et seroit-ce là véritablement comme *ils* sont faits? en ce cas je m'écrie avec Curiace:

Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Et j'ajoute sur le ton de Xipharès, en revenant à Frédéric:

Si l'avoir peint tel est un crime,
Mon esprit n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Mon cœur est mille fois plus criminel que lui.

Car en composant ce rôle, je m'en souviens très bien, je sentois plus que je n'imaginois; et j'y

prenois trop de plaisir après tout pour que la fiction ne fût pas plus que moins dans l'ordre des choses naturelles. En effet, et je l'ai toujours pensé, la générosité (ce mot pris dans toutes ses acceptions, et sur-tout dans celle dont il s'agit ici) est de toutes les vertus la seule peut-être qui, sans risque de dégénérer en vice, peut ne se point prescrire de bornes; c'est de plus, selon moi, celle de toutes les vertus dont la pratique doit être la plus délicieuse à qui l'exerce: mais aussi ce genre de félicité dans toute son étendue n'étant réservé qu'à la grandeur et qu'à l'opulence, et me trouvant né si loin de l'une et de l'autre, je me dédommageois en poëte, c'est-à-dire que mon esprit se transplantoit dans le cœur d'un prince de ma fabrique, et que là, comme dans la sphere natale d'un sentiment si glorieux à l'humanité, il se délectoit à lui donner tout l'essor imaginable. Ne suffit-il pas que cette félicité soit déja pour moi purement chimérique, sans que, me soutenant que le principe l'est aussi, l'on me la veuille encore totalement anéantir? On n'en viendra point à bout: le principe est bon; les deux sacrifices que je fais faire à Frédéric sont dans la nature. Eh, quoi? parceque la haute vertu seroit malheureusement devenue plus rare que la scélératesse, celle-ci conserveroit sur nos

théâtres un air de vraisemblance qu'on ne trouveroit plus à l'autre? graces au ciel le scandale ne va pas encore si loin. La clémence d'Auguste dans Cinna nous paroît aussi vraisemblable pour le moins que la rage effrénée de Cléopâtre dans Rodogune, que les forfaits de Narcisse, de Mathan, et de Rhadamiste. Disons plus; n'y a-t-il pas de la méchanceté d'esprit, ou tout au moins de la noire misanthropie, à croire qu'il n'est plus d'ames de la belle trempe? Quand même il ne s'en trouveroit plus (ce qu'à Dieu ne plaise que je suppose pour plus d'un moment), ne suffiroit-il pas ici pour ma justification qu'autrefois il y en *ait eu, et qu'il* fût fort à souhaiter qu'il y en eût encore aujourd'hui? or il est sûr qu'autrefois il y en eut. Le refus du trône a dans l'histoire plus que ses équivalens; des ames, qu'assurément on ne taxera pas de foiblesse, Dioclétien, Charles V, tant d'autres, et, sans sortir du lieu de ma scene, Christine de Suede, tous ont abdiqué l'autorité souveraine; effort qui passe peut-être celui de la refuser: tel en effet pourroit ne la jamais ambitionner qui l'ayant en main ne s'en dessaisiroit jamais. Quant à sacrifier les intérêts d'une passion aussi frivole que l'amour au bonheur de la personne aimée, ou seulement à celui d'un rival estimable, nous en avons pour exemples signalés

la continence de Scipion ; et le don qu'Alexandre fit de sa maîtresse au peintre qui en devint amoureux. Allons plus loin : la vengeance est une passion bien autrement puissante encore sur le malheureux cœur humain que l'amour et que l'ambition ; témoin ces vers d'Atrée :

Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cependant combien de pardons généreusement accordés ! Qui ne sait le bel acte et l'excellent mot de M. de Guise ? tous les deux si pieusement et si fidèlement employés dans le dénouement d'Alzire, où en expirant Gusman dit à Zamore qui vient de le poignarder :

Ton dieu t'a commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand *ton bras* vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

Cela n'a paru ni romanesque ni fabuleux, quoique transféré dans le cœur et la bouche d'un Espagnol, et d'un Espagnol des plus féroces.

Si je n'ai donc peint l'homme tel qu'il est, je l'ai peint assurément tel qu'il fut. Au pis aller, n'eussé-je fait que le peindre tel qu'il doit être,

j'aurai du moins rempli le devoir le plus essentiel de mon état; j'aurai joint l'utile à l'agréable. Du reste Frédéric, dans tout ce qu'il dit, exprime du mieux que j'ai pu les sentimens de courage et d'honneur convenables pour imprimer à son désintéressement tout le caractere de noblesse que ce désintéressement doit avoir.

Plus d'un lecteur vertueux et sensé désapprouvera peut-être une apologie si sérieuse, ne pouvant se persuader que la censure ait pu l'etre: rien n'est pourtant plus vrai; et j'ai cru devoir y répondre sérieusement, parcequ'il arrive souvent qu'en gardant le silence la bonne cause demeure en butte à la froide et mauvaise plaisanterie, laquelle prend toujours faveur, et quelquefois racine.

Quant à la versification de ma piece je me tais; non que je l'avoue aussi négligée qu'on le veut dire, tant s'en faut. Eh! qui mieux que moi peut savoir le contraire? Il n'y a point ici de négligence; les efforts n'ont discontinué précisément qu'où le talent manquoit. Mais je vois ce que c'est; n'ayant eu en vue que la précision, la clarté, l'ordre, l'énergie, et le naturel dans un poëme aussi plein d'évènemens et d'action que celui-ci, je n'aurai fait de mes personnages rien moins que des poëtes; attentif uniquement à remuer

le cœur, ou à saisir l'imagination, j'aurai trop négligé de flatter l'esprit et l'oreille; figures brillantes, métaphores écartées, grands mots, longues épithetes, maximes téméraires, portraits malins, madrigaux, etc., j'aurai trop mis tout cela malheureusement au rang de ce qu'Horace appelle *nugæ canoræ*; en un mot j'aurai trop supposé à mon siecle un goût pareil à celui de nos anciens, « qui aimoient mieux, dit le sage moderne auquel nous devons l'Histoire critique de la Philosophie « être émus par les beautés « fortes qui résultent du tout ensemble, que par « les beautés de détail. »

Jusque-là je n'aurai peut-être pas eu grand tort; mais il me restera toujours celui d'avoir laissé à desirer dans mes vers plus de pompe et d'harmonie qu'il n'y en a. Des illustres du métier ont avancé que cette pompe et cette harmonie, essentielles à la vérité dans l'épopée et dans l'ode, non seulement ne l'étoient point dans le dramatique, mais que même elles y étoient quelquefois nuisibles et déplacées: ils s'abusoient; M. Racine témoigne contre eux; ses endroits les plus simples s'en sont trouvés et susceptibles et toujours embellis : mais ce grand homme emporte avec lui le secret d'un si précieux mélange; ses successeurs ont moins recueilli l'héritage

qu'ils ne l'ont démembré; chez les uns on desire cette chaleur et ce beau simple si essentiels, et chez les autres cette harmonie si desirable. Vouloit-on que je réunisse en moi, misérable glaneur, des trésors que je n'ai pas seulement eu l'avantage de partager? Cette versification-ci sera donc assurément destituée de pompe et d'harmonie, et principalement de cette harmonie exquise si chere à nos déclamateurs de ruelles, qui, plus environnés de leur talent imaginaire que touchés des vraies beautés de ce qu'ils savent par cœur, vont récitant à qui veut et ne veut pas les entendre, tantôt avec emphase:

Rhodes, des Ottomans le redoutable écueil, etc. *

ou d'un air voluptueux et passionné:

Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, etc. **

ou bien d'un ton fier et farouche:

Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage, etc. ***

---

* Bajazet, acte II, scene I.

** Britannicus, acte II, scene I.

*** Rhadamiste, acte II, scene II.

Encore une fois je n'ai rien fait pour ces mauvais comédiens-là; et dès-lors je sens dans quel néant devant eux je dois tomber à la lecture: mais je ne m'intéressois qu'à mes spectateurs, pour qui j'espere avoir assez fait, en cas que l'on admette ce principe avancé par un écrivain versé dans ces matieres * : « Ce n'est autre chose, « dit-il, que la prononciation qui constitue la « douceur ou la rudesse des mots; et l'oreille juge « de l'harmonie d'après la prononciation seule ». Or les vers de Gustave, tels qu'ils sont, furent très bien prononcés et fort bien reçus: l'auteur du POUR ET CONTRE, comme on a vu, n'en rend que trop bon témoignage. Je pourrois donc n'être pas tout-à-fait sans réplique sur ma versification: mais la prétérition n'est déja que trop longue; et qui ne sait d'ailleurs le danger qu'il y a de se trop bien défendre, ne courût-on que le risque d'avoir raison devant des adversaires qui ne le prétendent et ne le pardonnent jamais? Ne nous brouillons avec personne: un auteur doit le plus qu'il peut s'assurer de l'indulgence de tout le

* Réfutation des principes de M. Rousseau de Geneve, page 22.

monde ; un auteur tel que moi plus qu'aucun autre; et de celle de ces messieurs plus que de celle des gens raisonnables, qui n'en manquent jamais.

STANCES

*En tête d'un exemplaire présenté à la reine de Suede * en 1733.*

Digne sang du grand roi que j'ai peint dans mes vers,
Du prix de ses hauts faits pacifique héritiere,
D'un coup-d'œil obligeant qu'enviera l'univers
Favorisez l'essor d'une muse étrangere.

Il nous suffit souvent pour nous faire un grand nom
Du seul nom des héros que nous faisons paroître:
Si de les bien chanter je n'ai pas l'heureux don,
J'ai du moins, comme on voit, celui de m'y connoître.

Virgile, Ovide, Horace, à nos derniers neveux
Iront à plus d'un titre, et d'un titre bien juste;
Le talent toutefois, qui fit beaucoup pour eux,
Peut-être aura-t-il fait moins que le nom d'Auguste.

Gustave est un héros, est un ** nom dont l'appui
Peut aussi me transmettre à la race future;
Grand guerrier, tendre amant, fils vertueux; en lui
Triomphent la valeur, l'amour, et la nature.

---

* Ulric Eléonor, derniere princesse du sang de Gustave.

** Gustave est l'anagramme d'Auguste.

Plus d'un prodige encore illustra sa maison ;
CHARLES, CHRISTINE, ADOLPHE, à l'envi l'ont ornée.
Les retrouvant en vous, l'Europe avec raison
Admire vos vertus, sans en être étonnée.

Tous quatre à la Suede ont coûté bien des pleurs :
Mais vos prospérités finiront leur histoire ;
Et sans avoir jamais eu part à leurs malheurs,
Vous n'aurez partagé que leur trône et leur gloire.

Tout vous en est garant, les droits de vos aïeux,
L'amour de vos sujets, les vœux du Nord, les nôtres ;
L'heureuse étoile enfin du prince aimé des cieux
Dont les nobles destins se sont unis aux vôtres.

ACTEURS.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suede.
ADÉLAÏDE, princesse de Suede.
CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norwege.
FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.
LÉONOR, mere de Gustave.
CASIMIR, seigneur suédois.
RODOLPHE, confident de Christierne.
SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.
GARDES.

La scene est à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suede.

Perin del. *Massard fils Sculp.*

Adelaïde aux pieds du bourreau de Sténon !

Acte IV. Sc. VIII.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révere-t-on la loi?
Et tandis que Stockholm exige ma présence
Le Danemarck en paix souffre-t-il la régence?
La reine...

RODOLPHE.

Elle n'est plus, seigneur; et cette mort
Peut-être enleve un sceptre au monarque du nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'état

Que le peuple sous lui respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;
Et s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort; sa chûte et décide et prononce:
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce,
Nouvelle dont le bruit effrayant les mutins
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suede, et retint suspendu
Entre Gustave et moi l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix; il n'a plus eu d'asyle;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler:
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets ayant détruit la cause;
Et, le chef abattu, le reste est peu de chose:
Laissons donc pour un tems ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune
Dont l'époux dès long-tems méditoit l'infortune;
Oui, la mort la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avoient donc condamnée?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée,
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tû.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, seigneur, en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle!

CHRISTIERNE.

Oui; la fille de Sténon,
Héritiere du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé;
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, seigneur, vous est si chere,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espere?

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent ainsi nous-mêmes contre nous
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups;
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueillit une beauté si rare!
Écoute, et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.

Par un dernier assaut cette ville emportée
Couvroit de ses débris la mer ensanglantée;
La vengeance y faisoit éclater sa fureur,
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur:
Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons; la hache en fait tomber les portes:
J'entre, on fuit devant nous, le sang coule, et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris:
Mourante entre les bras d'une femme éperdue
Adélaïde alors fut offerte à ma vue;
Sa pâleur à mon œil de colere enflammé
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé;
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille:
Les armes de son pere ont fait périr mon fils;
Et cette image alors fut tout ce que je vis:
De peur de trahir même un courroux légitime
Je détournois les yeux de dessus la victime;
Et ce courroux ainsi libre dans son essor
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor:
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée;
Mais on adore ici le sang dont elle est née:
Il étoit important de tout pacifier;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'état et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi:

Il y fut; le penchant suivit l'obéissance.
Mais quoiqu'il eût pour lui rang, mérite, et naissance,
Qu'au plus dur esclavage en s'offrant il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main:
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse, et des graces
Où *la tendre* langueur fait remarquer ses traces!
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment;
Ni jamais dans un cœur l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible
Que de loin dominoit un rival invincible?
Je n'osai donc parler: mon feu se renferma;
Mais sous ce feu couvert le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.

Frédéric ici donc est le seul qui me gêne:
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine,
Qu'il parte; et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidele;
Mais il est adoré dans le parti rebelle;
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois:
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen.
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible,
Et sur-tout au moment qu'environné d'amis
Son amour offensé se croiroit tout permis;
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse:
Cependant sous le joug ramenant les Danois,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre;
Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient dès qu'il lui plaît un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume
Je sens que ta présence adoucit l'amertume:

Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas:
Veille, écoute, et vois tout, ne te ralentis pas;
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde:
Fais-la de sa prison passer dans ce palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès:
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire;
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Va; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE.

Des faveurs que le ciel m'annonce et me prépare
Un si fidele ami sans doute est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit;
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit:
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante
Siegent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante,
Un sommeil inquiet en suspend les travaux;
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi! pour objet de crainte ou de guerre éternelles,
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles!
J'ai domté les premiers, et les autres cent fois
D'un châtiment sévere ont ressenti le poids:
Déja, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître.

Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître!
Redoutez un courroux trop souvent rallumé,
Traîtres! je serai craint, si je ne suis aimé.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

Frédéric, savez-vous le destin de la reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend; et le devoir m'amene.

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi qu'infidele à son roi,
Mon peuple ose pour vous s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue; et je n'ambitionne...

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guere à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt
Pour toute confidence eût reçu son arrêt:
Je vous connois si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses feux.

FRÉDERIC.

A de pareils égards je dois être sensible;
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible,

Il le sera toujours; et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux...

FRÉDÉRIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide!
Ne persécutons plus la triste Adélaïde:
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le tems, loin d'en être affoibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort, ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre! quoi! Gustave...

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une secrete main vendue à mon courroux.

Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas:
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes:
Du reste vantez-lui vos soins officieux;
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux;
Elle y peut revenir: mais plus de résistance;
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus;
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon ame dès long-tems, seigneur, vous est connue;
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue
Les malheurs de Gustave, et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis:
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes,
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant:
L'inhumain! et je suis son sujet! lui mon maître!

Ah! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé:
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé.

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang!
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux;
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos:
Je ne méprisai point les droits de ma naissance;
J'évitai le fardeau de la toute-puissance,
Je cédai sans effort des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux;
D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat qui tient lieu de victoire
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire,
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté;
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;
Que de moi la princesse apprenne son malheur;

Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur !
Évitons-la; fuyons; prévenons ma foiblesse:
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse à regret le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile?
Et quand je le voudrois serois-je assez tranquille?
Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi:
Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse-moi.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble à chaque instant peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive;
Avec quelque douceur il parle à sa captive:
Ce changement, qui tient en suspens mes esprits,

De ma soumission devoit être le prix:
Vous l'êtes-vous promise? auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, madame; vous-même avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non; sincere et soumis, j'ai sur votre constance
Ainsi que mes discours réglé mon espérance:
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint! ah, seigneur! le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs:
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime;
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes;
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes,
Et votre appui sans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire;
Grace au ciel elle a su plus noblement agir,

Et je puis en goûter les effets sans rougir;
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance:
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer;
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave; il en a pour garant
La volonté d'un pere, et d'un pere expirant:
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance;
« Il sera mon vengeur, soyez sa récompense ».
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits; j'en compte encore un, son malheur,
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique;
Exil où mon image est sa ressource unique!
Cela seul en mon cœur a droit de le graver;
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire un jour en ces lieux le ramene,
De ce héros instruit de vos bontés pour moi
L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
J'espere tout encor, seigneur, puisqu'il respire;
Et c'est vous tous les jours qui me le daignez dire.
Il m'aime; il saura vaincre, il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez! quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le roi, madame; et vous savez...

ADÉLAÏDE.

Je sais que le barbare ose tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage.
Adieu. (*Il sort.*)

LÉONOR, *le suivant.*

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE.

Ah! mon cœur a frémi, seigneur! Gustave est mort!

SCENE VI.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame, et par vos soins je m'y vois arrivée:
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas.
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,

Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux qu'à regret je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une ame plus virile:
Est-ce à vous à pleurer quand sa mere est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance:
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment;
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

ADÉLAÏDE.

Ah! le prince eut toujours de nobles sentimens;
Frédéric est sincere.

LÉONOR.

Oui; mais, madame, il aime:
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même;
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier peut-être est aussi dans l'erreur;
Se plaisant au récit d'évènemens semblables,
Le peuple a de tout tems donné cours à des fables.
Gustave (sans chercher d'exemples au dehors)

Sur ce mauvais garant me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son pere
L'opinion publique enveloppant sa mere,
Sans doute quand le bruit en parvint jusqu'à lui
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui:
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit; que dis-je? il triomphe peut-être!
Pour un heureux augure acceptons mon espoir;
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux;
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux
Ce ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main le foudre;
De la pourpre royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussiere un front sans diadême,
Restoit dans cet opprobre en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour?

ADÉLAÏDE.

Eh *bien donc*! de Sophie attendons le retour;
Sophie à ses parens pour un moment rendue
Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue:
Vous aurez jusque-là suspendu mes tourmens;
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CASIMIR.

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire:
Ce fer le lui réserve; il mourra, fût-ce aux yeux
Du cruel abreuvé d'un sang si précieux:
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper;
Souffre donc...

SCENE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah, seigneur! où courez-vous? d'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur...

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même et je me fais horreur!
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide;
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde:
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit;
Mes pleurs l'ont détrompée; et j'en porte la peine:
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincere?
Elle craint mon amour; elle croit que j'espere,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentimens d'un rival inhumain:
Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect;
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable:

Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable:
A sa honte, à la mienne, il veut être obéi;
Et s'il me servoit moins je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Qué sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Eh! c'est là le sujet de mon emportement.
Je courois la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes,
Et là-dessus du moins la laisser sans effroi:
Christierne venoit de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me sens l'ame outrée:
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même:
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime;
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, seigneur: abattez qui vous brave;
Attaquez-le en un tems où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits,
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris;
Vos armes dans le cours d'une si juste guerre
Auront l'appui du ciel, et les vœux de la terre.

Que dis-je? le tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé;
La clameur vous couronne; et la flotte informée
Déja du même zele est sans doute animée.
Éclatez; la victoire est sûre et n'est pas loin:
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin;
Je le fus trop long-tems des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie:
Meure le scélérat dont le bras l'a servi!
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi.
Trop content si je suis la derniere victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu. Le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part, voyant Gustave qui détourne la vue à sa rencontre, et semble vouloir l'éviter.*

Devrois-je d'un défi favoriser le traître?
(*haut, et tirant l'épée*).
Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours!
Je ne t'imite point, lâche! défends tes jours.

GUSTAVE, *se découvrant et allant à lui.*

Arrête: ouvre les yeux, Casimir; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zele outrage:
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux.

CASIMIR, *se jetant à ses pieds.*

Que vois-je? quel prodige! Ah! seigneur, est-ce vous?
Vous de qui la Suede a pleuré la disgrace?

GUSTAVE.

Parlons bas. Leve-toi, Casimir, et m'embrasse;
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même dans vos bras à peine je m'en croi;
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême;
Vous vivant! vous ici! vous dans le palais même
D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connois Christierne, et sais où je m'expose:
Sois tranquille; j'espere encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour:
Plus avant que jamais rentre en ma confidence.
Mais se peut-on parler ici sans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré;
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas sitôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin rassure un feu timide
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé;
Le fidele Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger;
Ami, Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue:
De vos secrets, seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence:
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,

Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître),
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible;
Travesti, mais des miens par-tout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert triomphe impunément:
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même;
Là je vois mon devoir écrit de tout côté,
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, un fille, une mere plaintive,
Tout m'émeut; tout retrace à mon ame attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
Périrent sous le fer les auteurs de mes jours:
Et juge de ma tendre et vive impatience
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis; mon aspect les anime;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime:
Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Ameneront l'alarme et le meurtre à ma suite;
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer avant l'instant fatal
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;

Je veux de ce palais enlever ma princesse:
Dans ce dessein qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer;
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner:
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde;
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. *Lorsque* le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et rendu par le tems méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric;
Ami, j'y réfléchis. Dis-moi, comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidele à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide;
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde;

Quoiqu'amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent:
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse;
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse;
Du tyran qui le sert il déteste l'appui:
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame.

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous;
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame et moins noble et moins tend
Moins Frédéric prétend, plus il a dû prétendre:
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice;
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier:
On l'estime, on l'eût plaint; il m'eût fait oublier.
Déja peut-être... mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire;
Sors: je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,

Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir, et de n'en craindre plus.

SCENE IV.

GUSTAVE.

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde!
Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide
Qui vient changer la face et les destins du nord?
Ce guerrier redouté qui, méprisant la mort,
Jusque dans son palais vient braver Christierne?
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne!
De quoi *jaloux* encor? j'en rougis; mais, hélas!
Tendre et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?
Quelqu'un paroît, gardons que ce trouble n'éclate.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Quel air tranquille et fier! je vois ce qui la flatte,
Elle croit qu'on la trompe; et loin de renoncer...
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui, seigneur; triomphez, et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin.

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance;
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir;
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce chef téméraire
A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez pour vous tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? dans quel tems?

GUSTAVE.

A Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant peut-être
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis: comment triomphas-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage:
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors quand je cueille un laurier
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(*à Rodolphe.*) (*à Gustave.*)
J'aime sa noble audace. Indique ton salaire:
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé,
Un intérêt si bas l'auroit mal animé;
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie;
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez pour tout salaire acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole:
Prononce; que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit par un dernier effort;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait:
Je connois sa main; donne: oui, c'est elle en effet.
(*il lit.*)
« Adieu, princesse infortunée.
« La victoire n'est pas du plus juste parti:
« Je vous servois; je meurs; telle est ma destinée;
« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encor, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs:
« Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs ».
(*à Gustave, lui rendant le billet.*)
Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à vous demander.

CHRISTIERNE.

Quoi?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte,
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte.

CHRISTIERNE.

Je t'entends; c'eût été le premier de mes soins.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien! lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave: elle verra sa lettre;
Et son dernier avis peut enfin la soumettre:
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute un peu de tems...

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe, demain;
C'est tout le tems que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence;
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infideles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce: osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procede
Que du feu de la guerre allumée en Suede:
Ici, par mon hymen, quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt, par la peur, tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zele.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu sans injustice opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir, ou de la posséder.
Il n'est point de péril que l'amour ne dédaigne;
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent:
Elle le verra peu, mes soins vous en répondent;
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien: daignez plaire; essayez

D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée!
Voulez-vous...

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse...
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je laime, et je regne. Crois-tu
Que du lien formé la saintété soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine;
Les noms de roi, d'époux, ne désarment-il pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas;
L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme;
D'un amant couronné tu relevois les droits,
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible:
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible;
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui le jour qu'en ces lieux je portois le trépas
Soutenoit la princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie,
Seigneur; Adélaïde est par elle affermie
Dans le ressentiment qu'elle fait éclater:
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter;
Je dis plus, je la crois tout autre qu'on ne pense;
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence,
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide:
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter:
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter;
Use en homme éclairé de ton zele ordinaire;
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénetrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va; mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple; que tout pour demain s'y dispose:
Préviens-en de ma part la fille de Sténon;
De l'époux seulement laisse ignorer le nom;
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire

Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant...

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,

Ni de retardement; je le veux, obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! chere Sophie, après tant de misere,
Libre enfin, tu t'es vue entre les bras d'un pere?
Je partage avec toi... Mais je vois à tes pleurs
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture!
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé par-tout le deuil et le ravage:
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant:

Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte,
Un désert est resté; vaste et lugubre enceinte
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-tems par la main des bourreaux!
Mon pere fut du nombre, et je viens de l'apprendre:
Mais en vain je demande où repose sa cendre;
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton pere fut fidele et cher à sa patrie;
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure!
Vois gémir à la fois l'amour et la nature...
Car enfin, sois sincere; en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! eh! quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles;

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur! ne l'oubliez jamais!
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur! oubliez-vous vous-même
Combien, depuis quel tems, à quel titre je l'aime?
Oubliez-vous, madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le desir de lui plaire occupa mon enfance;
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux
Un souvenir si cher attendrit nos adieux:
Bien que mon second lustre alors finit à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne;
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels;
A ma vive amitié je mesurois la sienne:
Mon pere fut le sien, sa mere étant l mienne;
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux,
Ils faisoient notre joie. Ah! madame, est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enleve, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire?
Qui seroit-ce? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux!

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que dans notre infortune
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,

Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh! que vous voyant libre et moins tyrannisée,
Etrangement tantôt je m'étois abusée!
A de justes remords j'imputois sa douceur;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur:
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'état,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE.

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre;
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCENE IV.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Non, madame; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits:
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit déja n'est plus la sienne:
Ce palais reconnoît en vous sa souveraine;
Commandez-y, madame, et remplissez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
Si tout dans ce palais se doit assujettir,
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir:
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire:
Il est d'affreux climats qui bornent cet empire,
La nature y languit loin de l'astre du jour;
Mon repos, mon bonheur est là; c'est le séjour,
L'asyle et le palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître;
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner:
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir;
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire:
Votre pere n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser;
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser:
La fortune se sert de votre malheur même
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare

Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits;
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique
De ses pareils toujours fonda la politique:
Mais quel tems choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent du moins s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse,
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
Qui pour premier trophée à cette horrible fête
De Gustave égorgé verra porter la tête?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile:
Du vainqueur à jamais le pouvoir est tranquille,
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur, se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure?
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?

Téméraire! en nommant le gendre de Sténon
Respecte d'un héros l'auguste caractere,
Sur-tout en adressant la parole à sa mere.

RODOLPHE.

Vous sa mere!

ADÉLAÏDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort;
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, madame: le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je rép nds de ses jours dès qu'elle vous est chere;
Elle vivra: souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin,
Et que pour contenir la douleur qui l'égare
D'avec vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel! et qui t'en a chargé?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé.
Gardes!

ADÉLAÏDE.

Qu'oses-tu faire? est-ce là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR.

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas desiré hâtera le moment:
Le tyran m'offriroit une grace inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asyle;
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs.
Eh quoi! vous me laissez désolée et confuse?
A mes embrassemens ma mere se refuse?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous? Eh bien! je les reçois,
Madame; honorez-m'en pour la derniere fois:
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance;
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié?
Et le sexe et le rang y sont sans privileges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrileges;
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris?
A tant d'indignités opposons le mépris;
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate;
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter;
A qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave;
Redemandez le sang d'un pere, d'un époux:
Pleurez-les, pleurez-moi; vengez-les, vengez-vous!
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si, fidele à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez: c'est trop offenser votre foi;

Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi.
(*à Rodolphe.*)
Adieu. Fais ton devoir. (*Elle sort.*)

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne.

SCENE V.

ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Madame, une autre voix plus forte que la sienne
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mere sur le fils ne l'emportera pas:
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même;
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain:
On a de lui pour vous un billet de sa main;
Ses derniers sentimens s'y font assez connoître.
Un des siens vous l'apporte, et je le vois paroître.
Je vous laisse.

SCENE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE, *à part et au fond du théâtre.*

J'ai vu tout ce que j'avois craint:
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint;

Au temple où tout est prêt ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, *sans presque tourner les yeux de son côté.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite:
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort;
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE, *élevant un peu la voix, et s'avançant lentement.*

Son malheur jusque-là n'est digne que d'envie,
Madame; à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre;
Il croyoit...

ADÉLAÏDE, *sans l'envisager.*

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, madame; au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos sermens affranchi vos appas;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Il eût dû s'épargner des efforts superflus.

(*l'ayant ouvert.*)

C'est lui-même. Ecoutons un amant qui n'est plus.

(*après avoir lu bas quelque tems.*)

. . . . . (*haut.*)

« D'une félicité vainement attendue,

« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs :
« Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs ».
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide!
Injuste Frédéric, est-ce là ta vertu?
Ton rival expiroit; de quoi te prévaux-tu?
Son aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre;
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah! sur ce titre en vain ton espoir est fondé!
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerois-je descendre?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre,
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.
(*se tournant vers Gustave.*)
(*il est à ses pieds.*)
Dites-moi... Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

ADÉLAÏDE.

Ah!... Je le reconnois, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paie avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure!

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens,
Cruel! Je n'attendois qu'une mort, et tu viens
M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue!

GUSTAVE, *se relevant avec fierté.*

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame; si j'accorde aux vainqueurs votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres vainqueurs que moi:
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés...

ADÉLAÏDE.

Songez et voyez où vous êtes!
Si quelqu'un...

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous;
Casimir nous seconde et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!
Avoir de mes regrets prolongé la durée!
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs;
Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie;
Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,

Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt:
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé...

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'un moment plutôt mon amour offensé
A cette jalousie injuste et criminelle
Opposoit un témoin bien cher et bien fidele!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez; je vous venge; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé:
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé:
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui dans son désespoir vous saisissant peut-être,
Le poignard à nos yeux levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire:
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand;
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais;
La valeur attend là votre auguste présence:

A l'instant mon triomphe et le vôtre commence;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens
Immoler les auteurs de vos jours et des miens.
Vous pleurez! doutez-vous du succès de mes armes?

ADÉLAÏDE.

Non, je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déja fait, que ne peut votre bras?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas;
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage!

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame; quel est-il?

ADÉLAÏDE.

Ce fidele témoin
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chere à vous qu'à votre épouse;
Votre mere.

GUSTAVE.

Ma mere! Eh quoi! ma mere vit?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce tems inconnue:
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé;
De ce qu'elle est par elle on vient d'être informé;
Et déja dans la tour elle rentre peut-être...

SCENE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'apperçois Frédéric, seigneur; il va paroître:
Sortons.

GUSTAVE.

Ah, Casimir! qu'ai-je appris? Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE.

Gustave...

GUSTAVE.

Demeurez, et calmez cet effroi:
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre osant trop entreprendre!
Laissez de Frédéric implorer le crédit...

SCENE VIII.

ADÉLAÏDE.

Il m'échappe. Imprudente! où suis-je, et qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire? O fatale journée,
Par quels évènemens seras-tu terminée?

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien,
Madame; cet amour se justifiera bien.
De notre hymen en vain la pompe se prépare;
Malheur à qui l'ordonne! oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est tems d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême:
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même;
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, soyez libre, et partons cette nuit:
La flotte est toute à moi, je disposerai d'elle;
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle;
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits:
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes:
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes;
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux j'y dois remédier.

D'un si juste projet soyez l'heureux mobile;
Où je retrouve un trône acceptez un asyle,
Madame; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaissent et ma gloire et le bonheur de tous.

ADÉLAÏDE.

Non; je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde
Dont je serois, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté:
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue:
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue!
Sa vie est en péril; et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand:
De Gustave en effet seroit-elle la mere?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chere,
Et tout le prix du tems qu'avec moi vous perdez.
Seigneur, avant la nuit si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

SCENE X.

FRÉDÉRIC.

Laissons là mon départ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux:
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance:
Léonor dont l'orgueil osa la balancer
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore

S'il cede ou s'il résiste au feu qui le dévore :
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué,
Mais presque sur-le-champ l'ordre s'est révoqué;
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;
Et moi d'un entretien que vous ne cherchez pas
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras :
Sur mes pas devant vous il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant rendons-la manifeste,
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue;
Dans la place publique où fut lu son arrêt
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est:
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et de là devant moi fais paroître sa mere.
Voici le prince. Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plutôt de fâcheux entretiens.

SCENE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez desiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas tems enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas?
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé (puisse pour notre gloire
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!),
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis;
Un coup infructueux joindroit la mere au fils.
La princesse m'implore, et nous la redemande:
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministere.
Le rival de Gustave en doit craindre la mere:
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend;
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi! cette ame hautaine...

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi! je lui porterois cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non: j'ai parlé; ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfit.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance:
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs se flatte aveuglément:
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire:
Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur; je vous crois; je l'ai mal entendue:
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due,
Je le veux; mais en dois-je aimer moins l'équité?
Et ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux;
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chere; oui, seigneur, je l'adore;

Je l'ai dit mille fois, je le répète encore;
Si j'en étois aimé, le soin de son repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux;
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies:
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
Rien ajouter au poids des fers d'une captive
Si digne du haut rang dont le destin la prive,
Rien devoir en un mot à ses nouveaux malheurs;
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la dernière fois enfin je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare;
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets
Nous-mêmes et nos rois, et nos premiers sujets:
Je dis plus; cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor),
Dès qu'elle a par ma voix demandé Léonor,
Léonor de ma main lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus:
Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait: loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré

Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Et pour qui donc?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même:
Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi, moi pour qui son cœur est tout de glace?
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer.
Quoi! seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance, et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadême?
Pour voir gémir le foible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices!
Que dis-je? malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde, et j'en suis estimé;

Je survis au rival qui seul en est aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul je me le défends, et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux;
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole:
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre;
Mais j'ai de mon côté comme vous à me plaindre;
Et laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide! cette nuit où vouliez-vous aller?
Gardes!

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le méchant m'accable,
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable!
Protege Adélaïde en foudroyant l'ingrat;
Et que ce soit ici son dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

SCENE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

Que l'on suive ses pas, allez; qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.
Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement;
Eh quoi! devois-je encor souffrir qu'un téméraire...

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect, tout vous doit l'être ici;
Et ce qui me surprend doit vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus sur un projet perfide
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier inconnu.....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un imposteur,
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits...

RODOLPHE.

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots...

RODOLPHE.

Est en nos mains: de plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave! d'où te naît ce soupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens qui gardoit Léonor:
Dans ces empressemens pour cette prisonniere
On a cru voir un fils alarmé pour sa mere;
Le garde incorruptible a feint de l'écouter:
Par ce moyen sans bruit on a su l'arrêter.
Je l'ai vu; sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante;
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez vous jugerez de même.
Mais pour nous en convaincre usons de stratagême:
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens;
Songeons donc à percer prudemment ce mystere.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen; tu m'amenois sa mere?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment
Pour vous entretenir de cet évènement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra: s'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi;
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mere alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir:
Il me trahit; ceci le condamne, et m'éclaire;
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre: va, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

Votre juge offensé n'est pas inexorable:
Dans vos premiers transports vous étiez excusable;
Peut-être dans les miens me suis-je trop permis;
En les désavouant cessons d'être ennemis;

Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent;
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse:
Car exposant des jours si chers à la princesse
Vous exposez les siens. Songez y, Léonor;
Sauvez-la; sauvez-vous; il en est tems encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise;
A mes intentions rendez-la plus soumise;
En un mot réparez ce que vous avez fait;
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espere pas, tyran, que mon orgueil se lasse:
Le tien se satisfait à me parler de grace,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va; j'ai de la princesse affermi le courage:
Pour moi je respirois après un long orage,
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir;
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? Nous pleurons, moi Gustave et son pere;
Elle, un trône usurpé, son pere et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous;
Et du traité ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage!

Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin?
Le ciel favorisa mes armes légitimes;
Son père et ton époux en furent les victimes:
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a point trempé;
Suis-je son meurtrier? veut-on que je réponde
D'un coup...?

LÉONOR.

Mérites-tu, lâche, qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils?
Et son assassin vient t'en demander le prix!
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître!
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu par ce détour excuser ta fureur?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave
Inflige au scélérat des tourmens ignorés;
Que du monstre à mes yeux les membres déchirés
Nous prouvent...

CHRISTIERNE.

J'y consens; qu'il meure en ta présence:
Tu verras si le crime ici se récompense;
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe, paroissez.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, LÉONOR, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens, regarde ces fers:
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches?
Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis;
Qu'on l'immole; frappez!

LÉONOR, *retenant le bras du garde.*

Arrête!

CHRISTIERNE.

Ah! c'est ton fils!

GUSTAVE.

Oui, je le suis: je fais cet aveu sans contrainte:
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte;
Mais mon propre péril me défend d'en user;
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux! fils d'un malheureux pere!
Dans quel état le sort te rend-il à ta mere!

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument;
La seule piété nous ravit la victoire.

Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux;
Et voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre),
Daignez, ou retenir, ou me cacher vos pleurs;
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misere,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mere?
Que perdez-vous, madame? un fils déja pleuré;
Mais moi, qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds avec la vie, une mere, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin,
Pour tout laisser.... hélas! à qui?

LÉONOR.

Qu'on me soutienne!

GUSTAVE.

Ma mere!... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine!
Elle se meurt! Soldat, frappe! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse, et d'effroi!
Frappe!

CHRISTIERNE.

Prenez soin d'elle; emmenez-la, Sophie,
Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCENE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Gustave, il n'est pas tems encore de mourir;
Il faut auparavant, ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds: à quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours;
Tu n'y remarqueras que de légers détours
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue:
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur à mon gré plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise:

Je te l'ai dit ; celui qui t'eût fait succomber
Sait arracher la palme et non la dérober ;
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée :
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire, ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort ;
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue.
Tu regnes, et je meurs : triomphe ; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court, triomphe avec effroi :
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte ;
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours ; et tandis que tu l'es
Éprouve ma constance au milieu des supplices :
Je n'y dirai qu'un mot, c'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point, tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie :
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie ;
A qui tout est suspect tout est indifférent ;
Le sang des Suédois coulera par torrent :
Que sur un échafaud le tien les en instruise ;
Va-s-y trouver la mort. Gardes, qu'on l'y conduise,
Et que dans un moment je me sache obéi.

SCENE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *courant à Gustave.*

Ah! prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je ouï?
(*se jetant au-devant des gardes.*)
Soldats, n'avancez point! n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle princesse:
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse;
Si Gustave en doutoit vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?
Fléchissez; Léonor, moi, tout vous y convie.
(*tombant aux pieds de Christierne.*)
Serez-vous sans pitié, seigneur? et ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui? vous l'entendez, madame.

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame
Plaignez mon infortune et daignez m'écouter!

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter:
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence;
Sa grace est aux autels.

ADÉLAÏDE, *bas.*

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mene où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien.
(*à Adélaïde.*)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle;
Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidele.

SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien, et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui;
Que si le fils périt, la mere est condamnée;

Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible?
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer?
Les droits que la naissance attache à ma personne?
Ah! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne!
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés;
Jouissez-en; jamais les ai-je réclamés?
Ces droits depuis dix ans cédés au droit des armes
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je un seul instant regrettés? non, seigneur;
Toute ambition cesse où regne la douleur;
De mon pere égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours,
Ou, moins sévere, hélas! terminez-en le cours;
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidele et magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux,
Qu'elle a même déja nommé du nom d'époux.

Veut-on qu'Adélaïde infidele, parjure....

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure!
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir:
Aussi-bien l'on conspire; et je dois un exemple.
Holà, gardes!

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple!
Contentez Frédéric, et le faites chercher!
Qu'il vienne! sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable
Qui trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté:
Nous saurons achever sans lui cet hyménée;
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de reine, et vous le demandez?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgraces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces,
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor, et tout votre pays....
Rodolphe de retour! que viendrois-tu m'apprendre?

SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre;
Par ces lieux détournés on peut gagner le port:
Fuyons! vous tenteriez un inutile effort.
Grace à l'activité d'Othon qui nous devance
Le prince et Léonor sont en votre puissance;
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, fuir!

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi:
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes;
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes;
Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, et paroît au moment
Que la place déja de mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine:
Le nombre nous accable; et, pour tout dire enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main;
Rien ne l'arrête; il vole; et bientôt....

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie!

(*emmenant Adélaïde.*)

Je cours le recevoir. Toi, tremble! et de ta joie
Viens payer à ses yeux ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *s'arrêtant.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie!
(*à Rodolphe.*)
Fuis avec elle, ami; ton roi te la confie:
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumiere, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin? suis-je reine, ou captive?
Parle; dois-je bénir, ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, madame; j'étois dans ce palais errante
Lorsque sans mouvement, pâle, froide, et mourante
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs;
Étoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée:
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée;
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'évènemens et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite;

Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain :
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface
Mes ravisseurs fuyoient, et franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux:
J'en croyois Frédéric, et je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir;
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir:
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie
Je demandois la mort, quand ce prince en furie
Du palais, où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, et nous joint;
On se mêle: je veux regagner le rivage;
Par-tout je me retrouve au centre du carnage:
La fortune se joue en ce combat fatal;
Sur la glace long-tems l'avantage est égal;
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse,
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage et de mourantes voix
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre;

La glace en mille endroits menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise, et s'épanche en glaçons
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissons.
Rien encor, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste mieux que moi tu n'es pas informée;
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée:
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli,
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que sans chefs nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure, en proie à ses transports,
L'épouvantable abyme où je retombe alors....

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée:
Madame, espérez tout: cessant d'être ennemi
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Et que peut-il pour moi? que veux-tu que j'espere,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mere?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée,
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Elle dont le malheur n'est venu que du mien,

Qui me tint lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien!
Son sang paieroit bientôt la commune alégresse;
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse;
Elles ont décidé, madame. On vient à nous.

SCENE II.

ADÉLAÏDE, CASIMIR, *qui veut rentrer en voyant Adélaïde*, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Casimir! Casimir! pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos miseres?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos peres.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor.....

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous;
Mais par des furieux qui refusoient la vie
Presque de pas en pas sa course ralentie
Veut qu'il combatte encore et vainque à chaque instant.
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
« Je saurai disperser cette foule impuissante:
« Dans la tour cependant ma mere est gémissante;
« Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
« Et pour la rassurer instruis-la de mon sort».
Je le quitte et j'accours; mais, hélas! du rivage
Sur un navire exprès approché de la plage
Je découvre.... ô spectacle où de la cruauté
Triomphe sous nos yeux l'horrible impunité!
Christierne à ses pieds d'une main forcenée
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre déja haussant pour se venger
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger:
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues,
Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu;
Et par un trait lancé ce billet est rendu.

ADÉLAÏDE, *le recevant.*

Ah! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.
(*elle lit bas.*)

SCENE III.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à ceux qui le suivent.*

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse;
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.
(*appercevant et abordant Adélaïde.*)
O faveur que du ciel je n'osois presque attendre!
Que de graces déja n'ai-je pas à lui rendre,
Madame; vous vivez! et par d'heureux moyens
Les secours de Sophie ont secondé les miens;
Vous vivez! Quelle crainte en mon cœur est cessée!
Dans quel état affreux je vous avois laissée
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé!

ADÉLAÏDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie;
Il eût avec le trône abandonné la vie:
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour-à-tour;
J'avois à rassurer la nature et l'amour:
Vous et ma mere avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite;

Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus:
Je vous vois, je respire; il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chere,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mere:
Voyons-la. Quelle joie après tant de malheurs!...
Mais que m'annonce-t-on? je ne vois que des pleurs:
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie...
Casimir?... Tout se tait. Ah! ma mere est sans vie!

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE, *lui donnant le billet.*

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

GUSTAVE *lit.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colere,
« Gustave. Je t'accorde une heure pour le choix.
« Songe à ce que tu peux; songe à ce que tu dois:
« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mere».
Le barbare en fuyant l'avoit en son pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir;
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste ciel! à qui donc sera dû votre appui?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique:
Je pourrois tout encor sur son ame héroïque,
Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul! ce n'est pas lui que l'échange concerne?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh! qui donc?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne?

ADÉLAÏDE.

Lui-même: j'apprenois ce dernier coup du sort
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame;
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme.
(*à Casimir.*)
Va le trouver, ami, sache s'il y consent.
De ce courroux ma mere est l'objet innocent:
Qu'il accepte au lieu d'elle un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste!

Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mere, je le vois, n'a plus que moi pour elle.
(*il veut sortir.*)

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah! prince, où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mere, ni moi?
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre?
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre?
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras?
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel, qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déja contre une telle image;
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,

Respecte ta patrie, et daigne au moins songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos miseres;
La cruauté sans frein brisera ses barrieres,
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur, et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire, et ta mort!

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé:
Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels seroit empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup.... que j'aurois dû prévoir,
Que ma mere pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre:
Madame, encouragez ma mere à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein;
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin
Pour Stockholm et pour vous cessez d'être alarmée:

Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards,
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma mere et ma patrie;
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant:
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déja l'on me soupçonne;
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.
(*à Sophie.*)
Adieu: retenez-la.

ADÉLAÏDE, *se jetant au-devant de lui.*

Vainement on l'espere!

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mere?

ADÉLAÏDE.

Non, mais t'accompagnant, je veux.....

SCENE V.

GUSTAVE, LÉONOR, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

LÉONOR.

Régnez, mon fils:
Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut alloit coûter de larmes!

GUSTAVE.

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne laissant une foible espérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,
Partoit, et, de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressoit les matelots:
Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête;
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidele aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde, et me tendant la main,
Honteux de mes liens, les détache lui-même:
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
« Madame, je vous rends à votre illustre fils;
« Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix.
« Allez, et de la paix soyez le premier gage:
« Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage;
« C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
« Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner».
Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,

Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on ramene avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCENE VI.

GUSTAVE, LÉONOR, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'allégresse par-tout, seigneur, vient de renaître:
Christierne enchaîné devant vous va paroître;
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime:
De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCENE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, *chargé de fers*, LÉONOR, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE, GARDES.

GUSTAVE.

Quel spectacle! ô fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice!

Tigre, l'horreur, l'opprobre, et le rebut du Nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort;
Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître!
Sur ces terribles lieux où je te parle en maître,
Leve les yeux, barbare, et les leve en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant:
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres profanés, et ces murs, et ces voûtes,
Et l'ombre de mon pere, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison;
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-tems la clémence;
Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi:
J'ai vu lever le fer sur ma mere et sur moi;
La reine a craint encore un destin plus horrible...

CHRISTIERNE.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible:
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtroit mon désespoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déja devroit être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu:
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage:
Je la satisfais donc; je t'épargne: survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis;

Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante:
Même à ta liberté je défends qu'on attente;
Errant et vagabond, jouis-en si tu peux:
Exécrable par-tout, sois par-tout malheureux,
Par-tout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne, et que dans le moment
De ce monstre à jamais on purge le rivage.
Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE.

EXAMEN

DE GUSTAVE.

L'époque à laquelle se passe l'action de cette piece est très bien choisie. Un royaume gémissant sous le joug d'un tyran étranger est soudain délivré par un de ces hommes extraordinaires que la providence semble appeler aux grandes entreprises, et pour lesquels les obstacles de tout genre, les dangers les plus pressans, les revers les plus funestes, deviennent des moyens imprévus de succès qui ne font qu'ajouter à l'éclat de leur triomphe. Piron, en traitant ce sujet, avoit non seulement une belle époque à représenter, mais il avoit à peindre des mœurs qui n'avoient point encore été offertes sur le théâtre, et des caracteres absolument neufs. Peut-être le desir de produire de grands effets dramatiques, de nouer une intrigue compliquée, d'amener des coups de théâtre, l'a-t-il éloigné de cette simplicité que l'on admire dans presque tous nos chefs-d'œuvre, et lui a-t-il fait négliger les ressources fécondes que l'histoire lui présentoit. Le rapprochement du caractere historique de Gustave, et de celui qu'il déploie dans la tragédie, pourra servir à jeter quelque lumiere sur cette question.

Gustave avoit ce courage entreprenant que le vulgaire traite de témérité lorsqu'il n'est pas couronné par le succès; dirigeant constamment tous ses projets

vers le salut de son pays, il rapporta toutes ses actions à cette grande pensée; ni la crainte des supplices, ni la honte, encore plus cruelle pour un héros, de vivre long-tems dans la misere et dans une espece d'abjection, ne purent le détourner un moment de l'idée dont il étoit sans cesse tourmenté. Après être devenu le prisonnier de Christierne par la plus infâme trahison, il s'échappe dans une partie de chasse; et sans appui, sans aucun moyen, il tente inutilement de faire déclarer contre le tyran la ville de Lubeck. Le peu de succès de cette entreprise ne le décourage pas; instruit que les troupes allemandes au service de son ennemi ont quelque motif de plainte, il pénetre déguisé dans une ville de guerre, et tâche de les soulever: obligé de fuir sous l'habit d'un paysan, il n'échappe à ce danger que pour essayer de se jeter dans Stockholm; les Danois le découvrent, ils le poursuivent, et ne le manquent que d'une heure. Un couvent de chartreux avoit été fondé par ses ancêtres; Gustave, abandonné de ses amis, contraint à remettre son entreprise à d'autres tems, se résout à se retirer dans ce monastere: dans la solitude il pourra mûrir ses projets, combiner avec sagesse les moyens de délivrer son pays, et lier d'utiles correspondances; la paix de cette retraite, en contrastant avec le trouble de son ame, servira à calmer les emportemens d'un caractere trop ardent, et le héros pourra y acquérir la réserve et la prudence qui lui manquent encore: les religieux refusent de recevoir le fils de leurs bienfaiteurs. Gustave se cache dans une province éloignée, chez un ancien domes-

tique de sa famille ; c'est là qu'il apprend le massacre des sénateurs et de la noblesse de Suede. Cette affreuse nouvelle ne le fait point désespérer du salut de son pays ; il forme aussitôt le projet de se retirer dans la Dalécarlie, province septentrionale de la Suede, et d'en soulever les paysans ; dépouillé en route de tout ce qu'il possede, il n'a plus d'autre ressource que de se louer comme ouvrier pour travailler dans les mines de cuivre. Reconnu bientôt à sa physionomie noble et majestueuse, il cherche à renouer son entreprise avec deux gentilshommes du pays : l'un, foible et timide, lui inspire des soupçons ; l'autre, feignant de le servir, est prêt à le livrer à ses ennemis. Un pauvre curé lui donne un asyle, lui fait des partisans ; et bientôt Gustave paroît dans les plaines de Mora, où la fête de Noël avoit attiré une multitude de paysans : il les harangue ; tous se déclarent pour lui : une armée se forme, et s'augmente à mesure qu'elle s'avance dans le cœur du royaume ; les villes ouvrent leurs portes ; les ennemis fuient devant le libérateur de la Suede ; et Gustave monte sur un trône où il est appelé par sa naissance, par son courage, et par son génie aussi actif que persévérant. Ce tableau en raccourci des principales actions de Gustave peut donner une idée de son caractere : ce caractere est-il fidèlement peint dans la tragédie de Piron ?

L'auteur choisit pour son action le moment où Gustave, à la tête de son armée, est aux portes de Stockholm ; il suppose que Christierne défend cette ville contre son compétiteur, et qu'il a en son pouvoir

Adélaïde, maîtresse de Gustave, ainsi que Léonor, mere de ce héros. Gustave, avant d'attaquer la ville, forme le dessein d'y pénétrer en secret pour enlever Adélaïde, sur laquelle il craint que la férocité de Christierne ne puisse s'exercer: ce projet est digne de lui; mais on voit avec peine que dans la piece il ne justifie pas la haute opinion que l'on s'est formée de son génie. Le grand nombre des ressorts qui font mouvoir l'action nuisent au développement du caractere de ce héros: présenté à Christierne, il lui fait croire que Gustave est mort, et que c'est lui qui l'a tué. Cette combinaison est tirée d'un tragédie de Lagrange, qui fait partie de ce recueil: il faut convenir que Piron l'a rendue plus dramatique par les circonstances qu'il a ajoutées; mais on peut lui reprocher deux invraisemblances qu'il n'a pas assez cachées: il est étonnant que Christierne ne connoisse pas le prince qui a été son prisonnier, et que le roi de Danemarck croie si facilement à la mort supposée d'un général qui assiege la ville, et dans l'armée duquel il doit avoir des espions.

Le rôle de Gustave en général ne présente que des projets avortés presque aussitôt que formés; on ne reconnoît pas dans ce prince le génie inventif dont il étoit doué, et ces ressources inopinées qu'il devoit à ses malheurs et à sa longue expérience. Gustave reconnu par Christierne, envoyé à l'échafaud, est sauvé par ses amis sans que l'on remarque qu'il ait eu une grande part au soulèvement fait en sa faveur; vainqueur dans Stockholm, il en a chassé son rival, qui a emmené avec lui la mere de Gustave, et qui menace

de la faire périr si Adélaïde ne lui est pas rendue. Le héros est dans une situation terrible, mais il ne coopere en rien au salut de sa mere: un prince danois fait soulever la flotte, délivre Léonor, et la rend à son fils.

On voit que dans cette tragédie le rôle de Gustave ne répond que foiblement à l'idée que l'histoire nous a donnée de son caractere: ce défaut est racheté par de grandes beautés de situation, et par plusieurs traits brillans. Le caractere de Frédéric est plein de dignité et de noblesse; il fait un contraste très heureux avec celui de Christierne. Cette piece, malgré des critiques fondées, est restée au théâtre; elle a été souvent remise, et toujours avec succès. M. de La Harpe a vainement tenté de traiter le même sujet; Piron, qui vivoit encore, parle ainsi de cette piece: « A la premiere repré-« sentation de la tragédie de Gustave par M. de La « Harpe, on écouta d'abord patiemment, on continua « par bâiller prodigieusement, et l'on finit par tourner « le dos au théâtre. Lorsque l'acteur vint faire l'an-« nonce, on cria: *Bon ou mauvais, rendez-nous « Piron.* »

FIN DE L'EXAMEN DE GUSTAVE.

DIDON,

TRAGÉDIE

DE LE FRANC DE POMPIGNAN,

Représentée pour la premiere fois
le 21 juin 1734.

NOTICE

SUR LE FRANC DE POMPIGNAN.

Jean-Jacques Le Franc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 août 1709. Destiné aux premieres places de la magistrature, l'amour des lettres ne lui fit pas négliger des études plus sérieuses. Doué d'un esprit sage et d'une grande aptitude au travail, il sut concilier avec les occupations de son état celles qui devoient le conduire à une connoissance approfondie de la littérature ancienne. Loin d'imiter la plus grande partie des poëtes de son tems, qui méprisoient les ressources de l'érudition, et qui, dans leurs productions prématurées, n'annonçoient trop souvent que la plus ridicule ignorance, M. Le Franc sentit, comme les grands poëtes du siecle de Louis XIV, qu'il est nécessaire, avant d'exercer son talent, d'avoir acquis un fonds riche et bien choisi de connoissances variées.

En 1734 il vint à Paris pour faire représenter

sa tragédie de Didon. Cette piece eut un grand succès. L'auteur, qui n'avoit que vingt-cinq ans, donnoit les plus belles espérances; une versification douce et élégante, quelques idées très dramatiques, annonçoient un poëte tragique qui pourroit balancer dans la suite les triomphes qu'obtenoit alors M. de Voltaire. Personne ne parut s'élever contre le jugement du public. L'auteur, que les suffrages de la capitale auroient pu enivrer, ne se laissa point éblouir par les louanges qui lui furent prodiguées; il revint dans sa patrie pour remplir les devoirs de sa place. Il paroît que les philosophes, qui à cette époque cherchoient à entraîner dans leur parti tous les hommes qui avoient un talent distingué, firent des efforts pour associer à leur secte le jeune magistrat; c'est du moins à ce motif que l'on peut attribuer les témoignages d'amitié que lui donna M. de Voltaire: « Avec quel homme de « lettres, lui écrivoit-il en 1738, aurois-je donc « voulu être uni, sinon avec vous, monsieur, qui « joignez un goût si pur à un talent si marqué? « Je sais que vous êtes non seulement homme de

« lettres, mais un excellent citoyen, un ami ten-
« dre : il manque à mon bonheur d'être aimé
« d'un homme comme vous. »

Pouvoit-on présumer qu'après une telle lettre M. de Voltaire se livreroit contre l'auteur de Didon à toute la rage de la haine et du dénigrement? Il paroît que la premiere cause de leur refroidissement fut un sujet de tragédie que l'un et l'autre avoit traité. M. de Voltaire n'eut pas de peine à l'emporter au tribunal des comédiens sur un rival moins actif que lui : M. Le Franc retira sa piece, et renonça pour toujours au théâtre.

Les divisions qui régnoient entre les cours souveraines et le ministere inspirerent à M. Le Franc du dégoût pour son état. Il venoit d'épouser une femme très riche; le desir de l'indépendance, celui de cultiver la société des gens de lettres, le porterent à se fixer à Paris, où il pouvoit vivre avec un certain éclat. Il étoit loin de prévoir les orages qui l'attendoient, et qui devoient lui être suscités par ces mêmes hommes dont il vouloit se rapprocher. M. Le Franc n'éprouva d'abord

aucun désagrément: comme il avoit abandonné la carriere dramatique pour ne se livrer qu'à des traductions et à des recherches littéraires, il excita peu d'envie; les philosophes cependant ne lui pardonnerent pas de les avoir dédaignés. A cette époque la philosophie moderne exerçoit plus que jamais sa dangereuse influence; l'autorité, qu'elle devoit bientôt détruire, sembloit la protéger; et le crédit des novateurs, tant à la cour que dans les grandes sociétés de Paris, étoit devenu tout-puissant. Après avoir prêché la tolérance tant que le ministere les avoit réprimés, ils devinrent persécuteurs aussitôt qu'ils eurent le pouvoir; ils disposoient de tous les moyens de dénigrer, de déshonorer, et de perdre leurs ennemis. L'affiliation à leur secte de plusieurs hommes en place les rendoit maîtres d'un grand nombre d'emplois, et quelquefois même des dignités: ils pouvoient aussi se servir contre leurs adversaires des coups d'autorité, contre lesquels cependant ils ne cessoient de s'élever dans leurs ouvrages.

Diderot avoit publié ses violentes diatribes contre toutes les idées reçues, soit en politique,

soit en philosophie, soit en littérature. Quoique ses ouvrages fussent obscurs, incohérens, et n'offrissent que quelques étincelles d'imagination, ils avoient trouvé beaucoup de lecteurs, par le goût que le public témoigne ordinairement pour des sophismes nouveaux. La doctrine de Rousseau sur la souveraineté du peuple, ses idées républicaines, ses erreurs politiques et morales, étoient généralement reçues : M. de Voltaire multiplioit à l'infini les pamphlets satiriques dans lesquels il couvroit de ridicule ce que les hommes ont de plus sacré. Helvétius venoit de faire paroître le livre de l'Esprit, monument des idées morales de ce tems, où l'égoïsme, l'insensibilité, et le matérialisme sont érigés en système. Les adversaires de ces nouvelles doctrines paroissoient accablés sous le poids de l'opinion publique entièrement corrompue par les sophistes : des exemples récens prouvoient combien il étoit dangereux de heurter une secte aussi puissante. Ce fut alors que M. Le Franc fut reçu membre de l'académie françoise pour remplacer Maupertuis.

Il conçut le projet aussi hardi que périlleux d'attaquer la philosophie moderne dans le lieu même où étoit le centre de sa puissance. Son discours de réception se fit attendre six mois: il vouloit mettre tout le soin possible à un ouvrage qui devoit, ou produire un grand bien, ou perdre infailliblement son auteur. Enfin M. Le Franc parut à l'académie françoise: il soutint avec autant de force que de modération son opinion sur la philosophie moderne; il prouva que la corruption des mœurs, la foiblesse de l'administration, l'inquiétude vague qui commençoit à se faire remarquer parmi les peuples, avoient pour causes les doctrines nouvelles et les attaques portées au christianisme. Il sembloit prévoir les grands bouleversemens qui devoient être bientôt produits par ces théories dangereuses. Dans cet ouvrage dirigé contre des hommes qui ne gardoient aucune mesure, il eut la sagesse de n'employer que le langage de la raison; il ne se livra à aucun emportement contre ses adversaires; il poussa même la réserve jusqu'à ne désigner aucun des hommes dont il vouloit réfuter les principes.

Ce discours, qui produisit un grand effet, excita la fureur de tout le parti opposé; il n'y eut pas de persécutions que l'on ne préparât à celui qui avoit osé attaquer la philosophie moderne en pleine académie. M. de Voltaire fit paroître sur-le-champ un écrit anonyme, où les outrages les plus sanglans, les injures les plus grossieres, furent prodigués au nouvel académicien : on pourra juger de ce libelle par le passage suivant, qui prouve que M. Le Franc n'avoit que trop bien jugé l'influence des nouveaux systêmes:

« Quand on prononce devant une académie un « de ces discours dont on parle un jour ou deux, « et que même quelquefois on porte aux pieds « du trône, c'est être coupable envers ses conci- « toyens que d'oser dire dans ce discours que la « philosophie de nos jours sappe les fondemens « du trône et de l'autel: c'est jouer le rôle d'un « délateur d'oser avancer que la haine de l'auto- « rité est le caractere dominant de nos produc- « tions; et c'est être délateur avec une imposture « bien odieuse, puisque non seulement les gens « de lettres sont les sujets les plus soumis, mais « qu'ils n'ont même aucun privilege, aucune pré-

« rogative qui puissent leur donner le moindre « prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus « criminel que de vouloir donner aux princes et « aux ministres des idées si injustes sur des sujets « fideles dont les études font honneur à la na- « tion ; mais heureusement les princes et les mi- « nistres ne lisent point ces discours, et ceux qui « les ont lus une fois ne les lisent plus ». Les évènemens qui se sont passés sous nos yeux ont suffisamment prouvé si la philosophie moderne étoit ou n'étoit pas ennemie de l'autorité. Au reste on voit que M. de Voltaire ne ménageoit pas ses adversaires : il reproche à M. Le Franc d'avoir fait le personnage d'un vil délateur, et il dit sérieusement qu'on est *criminel* quand on parle aux princes et aux ministres le langage de la vérité. J'ai choisi un des passages les plus modérés de ce libelle; on peut juger du reste. Le prétexte le plus spécieux de la secte philosophique pour attaquer M. Le Franc portoit sur ce qu'à l'académie on ne doit point parler de religion. L'auteur de Didon répondit d'une maniere aussi mesurée que satisfaisante à tous ces griefs. « C'est

« mon discours à l'académie françoise, dit M. Le « Franc, qui m'a valu ce tissu de calomnies et ce « débordement d'injures. On me fait un crime « d'avoir élevé ma voix pour la religion dans une « compagnie littéraire; où l'anonyme a-t-il appris « qu'il soit défendu de parler de religion dans « l'académie françoise? Il n'est pas permis sans « doute et il ne seroit pas convenable d'y discuter « des matieres théologiques; les matieres d'état « n'y doivent pas être traitées non plus: s'ensuit-il « de là que, dans l'éloge d'un ministre, ou d'un « négociateur, ce fût manquer au gouvernement « que de louer et de circonstancier des opérations « déja finies, des traités exécutés et publiés? Enfin « où l'anonyme a-t-il trouvé que venger la reli- « gion contre les esprits forts ce fût traiter des « matieres de religion? Cette derniere expression « signifie les discussions dogmatiques, les disputes « de l'école, les controverses entre les théologiens « de même communion ou de communion diffé- « rente; et j'avoue que rien de tout cela ne peut « être, dans quelque occasion que ce soit, du res- « sort d'un discours académique: aussi ne suis-je

« pas tombé dans cet inconvénient. Du reste je « n'ai point déféré au trône ni à l'académie les « incrédules et les esprits forts: je ne suis l'en- « nemi de personne; je ferois du bien à ceux « même qui m'ont fait du mal, et je hais autant « la persécution et le trouble que j'aime la sou- « mission et la paix ». On voit avec quelle noblesse M. Le Franc sait se défendre; il ne se permet aucune injure contre ceux qui le calomnient et qui l'outragent.

M. Le Franc, dégoûté de Paris dont ses ennemis lui avoient rendu le séjour insupportable, se retira dans le château de Pompignan: l'étude approfondie des auteurs grecs et latins, la composition de plusieurs ouvrages utiles et agréables, la traduction des plus beaux morceaux des prophetes, toutes ces occupations qui avoient fait les délices de sa jeunesse, le dédommagerent des disgraces qu'il avoit éprouvées, et confirmerent l'idée que l'on s'étoit formée de ses talens poétiques et de sa vaste littérature. Le talent le moins contesté à M. Le Franc fut celui de la poésie lyrique; ses plus grands ennemis ne purent ré-

voquer en doute qu'il ne dût être placé immédiatement après J. B. Rousseau. Tout le monde connoît sa fameuse strophe sur la mort de ce poëte célebre, et le moyen qu'employa M. de La Harpe pour la faire juger impartialement par M. de Voltaire, qui, ne sachant pas que M. Le Franc en étoit l'auteur, s'écria, *Ah! mon dieu, que cela est beau!* On n'a pas cité aussi souvent la premiere strophe de cette ode, qui est aussi riche de mouvement et d'expressions:

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

Cette strophe réunit tous les charmes de l'harmonie à la variété et à la beauté des images.

Les poésies sacrées de M. Le Franc sont celui

de ses ouvrages que M. de Voltaire a le plus couvert de ridicule. Pour donner une idée de ce jugement, presque confirmé par un public habitué à croire M. de Voltaire sur parole, et qui n'eut pas même la curiosité de vérifier, en lisant l'ouvrage, si la critique étoit fondée, je citerai deux fragmens du psaume de la création, l'un dans le genre lyrique, l'autre dans le genre descriptif. Le poëte parle de Dieu:

Fait-il entendre sa parole ?
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles
Des légions d'esprits fideles
A sa voix s'élancent dans l'air;
Un zele dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Le morceau descriptif est presque aussi beau que celui que l'on vient de lire: on y remarquera sur-tout le mérite de la difficulté vaincue:

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,

Et la plus foible créature
Est l'objet de ses tendres soins :
Il verse également la seve
Et dans le chêne qui s'éleve
Et dans les humbles arbrisseaux ;
Du cedre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base aux nids des oiseaux ;
Le daim léger, le cerf, et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile ;
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

On doit à M. Le Franc une traduction des tragédies d'Eschyle : les tableaux énergiques de ce pere de la tragédie grecque y sont rendus avec force : le seul reproche que l'on puisse faire au traducteur est d'avoir quelquefois altéré son original en voulant adoucir quelques peintures un peu prononcées. La version de M. Dutheil, qui a paru depuis, est plus fidele et moins élégante. On doit remarquer le discours qui précede la traduction de M. Le Franc ; c'est une dissertation lumineuse sur les mœurs dramatiques des anciens.

Le Voyage du Languedoc par M. Le Franc est dans le goût du voyage de Chapelle et Bachaumont: on y trouve moins de négligence, mais il n'offre point autant de grace et d'abandon. Les connoisseurs ont remarqué dans cet ouvrage un tableau des spectacles des anciens où les combats des gladiateurs sont peints avec beaucoup d'énergie; ce morceau est sur le ton de la haute poésie:

Là nos yeux étonnés promenent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars:
Nous contemplons l'enceinte où l'arene, souillée
Par tant de sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre
Qu'ont épargné les ans, la vengeance et la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venoit d'un front serein et de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide;
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour et volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée
Déclaroit sans pitié sa barbare pensée,

Et conduisoit de l'œil le poignard suspendu
Dans le flanc d'un captif à ses pieds étendu!

Tous ces travaux d'un genre différent, où l'on remarque un talent distingué, obtinrent à peine à M. Le Franc une estime qui lui étoit disputée par des ennemis implacables. Cependant les connoisseurs l'admiroient en silence, et attendoient pour déclarer hautement leurs sentimens l'instant fatal où la mort de cet homme célebre auroit désarmé l'envie. M. l'abbé Maury, depuis cardinal, s'exprima ainsi sur M. Le Franc dans cette même académie dont un zele trop ardent lui avoit attiré la haine : « M. Le Franc, dont le « principal mérite étoit pendant sa vie une espece « de secret pour une partie de la nation, a fondé « sa réputation sur des titres aussi variés que dura- « bles. En effet, avoir possédé une littérature « vaste et féconde, et réuni à une connoissance « approfondie de l'hébreu, du grec, du latin, de « l'espagnol, de l'italien, de l'anglois, le talent « d'écrire en vers et en prose dans sa propre lan- « gue, la plus difficile de toutes; avoir allié une « érudition immense aux dons de l'imagination,

« et mérité des succès au théâtre, dans les tribu-
« naux, dans les académies; avoir su passer des
« plus hautes conceptions de la poésie aux recher-
« ches de l'histoire, aux méditations de la morale,
« aux calculs de la géométrie, aux défrichemens
« même de la science numismatique; avoir par-
« couru tous les domaines de la littérature, et
« s'être mesuré tour-à-tour, par des tentatives
« plus d'une fois heureuses, avec Virgile et Ra-
« cine, Pindare et Rousseau, Boileau et Horace,
« Anacréon et les commentateurs de la langue
« des Grecs; avoir ajouté à cette variété de con-
« noissances et de talens les lumieres d'un juris-
« consulte, souvent même les vues d'un homme
« d'état; enfin avoir couronné par de bonnes
« actions une carriere si honorable, et consacré
« les travaux d'un homme de lettres et les vertus
« d'un citoyen par les principes et les motifs de
« la religion : tel est le tableau que présente la vie
« de cet écrivain justement célebre. »

M. Le Franc, retiré dans une campagne charmante, partageoit ses soins entre l'étude et la bienfaisance: loin du bruit et des intrigues de la

capitale, il oublioit qu'il avoit des ennemis; une piété sincere, une libéralité éclairée, firent la consolation de ses derniers jours. Il appela dans sa terre des religieuses de la charité, et il leur donna la direction d'un hospice qu'il avoit fondé et doté richement. Il visitoit souvent les pauvres auxquels il avoit offert si généreusement un asyle, et son plus doux plaisir en quittant ses travaux étoit de les consoler et de les secourir.

Tant que M. Le Franc fut magistrat il mérita l'estime de sa province par son aptitude au travail et par son intégrité: dans la retraite il se concilia par des vertus plus rares quoique moins brillantes, l'affection de tous ceux qui l'approchoient. Malgré les efforts de la haine et de la mauvaise foi, sa réputation littéraire a conservé jusqu'à nos jours un grand éclat; et la tragédie de Didon, restée au théâtre, lui a donné le rang d'un des premiers poëtes tragiques du second ordre. Il mourut dans sa terre de Pompignan le 1er novembre 1784.

PRÉFACE *.

On a toujours regardé les amours de Didon et d'Énée comme une des plus belles inventions de Virgile. Le premier et peut-être l'unique objet de ce poëte étoit de flatter l'amour-propre de ses concitoyens, et sur-tout de l'empereur; ainsi son héros ne descend aux enfers que pour apprendre les noms et les exploits des fameux Romains qui doivent naître un jour sur la terre; Vénus ne lui donne un bouclier fait par Vulcain que pour y tracer à ses yeux la naissance et l'éducation miraculeuse de Romulus et de Remus, la gloire de leurs descendans, leurs conquêtes, leurs divisions, leurs guerres civiles, la défaite d'Antoine, et ce magnifique triomphe d'Auguste qui dura trois jours. Enfin, pour ne pas m'écarter de l'épisode qui fait le sujet de cette tragédie, quoi de plus ingénieux que de conduire le fondateur de la nation romaine chez la reine de Carthage, d'inspirer à Didon un amour vio-

* Cette préface étoit écrite avant la mort de M. le président Bouhier: le lecteur s'en appercevra dans l'endroit où l'on répond à ce savant académicien. (*Note de l'auteur.*)

lent pour Énée, d'arracher celui-ci aux charmes d'une passion incompatible avec sa gloire et contraire aux ordres du destin, d'établir par cette fatale séparation la haine et la rivalité des deux peuples, et d'annoncer en même tems la supériorité des Romains sur les Carthaginois?

Si cette partie de l'Enéïde a dû être intéressante pour les compatriotes de Virgile, elle ne l'est guere moins pour ses lecteurs: c'est un prince échappé de l'incendie de Troie, un héros que les Grecs poursuivent avec fureur, à qui les nations étrangeres refusent même l'hospitalité, qu'une tempête affreuse a jeté sur les côtes d'Afrique, et qui se trouve lui-même réduit à la derniere extrémité lorsque Vénus l'envoie chez Didon. Cette princesse, aussi malheureuse que lui, persécutée par son frere et tyrannisée par les rois ses voisins, sacrifie ses propres intérêts à son amour pour Énée; elle lui offre sa main avec sa couronne et comble de bienfaits les Troyens. Cependant les dieux lui enlevent ce qu'elle a de plus cher; son amant la quitte; et cette reine infortunée aime mieux mourir que de survivre à la perte qu'elle vient de faire.

« En effet, dit Racine, * nous n'avons rien de

* Préface de la tragédie de Bérénice.

« plus touchant dans tous les poëtes que la sé-
« paration de Didon et d'Énée dans Virgile. Eh!
« qui doute que ce qui a pu fournir assez de
« matiere pour tout un chant d'un poëme hé-
« roïque où l'action dure plusieurs jours, ne
« puisse suffire pour le sujet d'une tragédie,
« dont la durée ne doit être que de quelques
« heures »?

J'ai souvent été surpris que Racine ait donné la préférence à Bérénice sur Didon. Ce dernier sujet, bien plus théâtral que l'autre, auroit produit entre les mains de ce grand homme une tragédie égale à ses meilleurs poëmes. Il ne seroit point tombé dans les fautes que j'ai faites, et auroit enchéri sur le peu de beautés qu'on a daigné remarquer dans ma piece.

Après avoir présenté le sujet de Didon par le beau côté, en voici le vice et les inconvéniens. Didon, dans l'Enéïde, se livre trop légèrement à son goût pour un étranger, qui n'est, à le suivre de près, qu'un amant sans foi, qu'un prince foible, qu'un dévot scrupuleux. J'ai dû nécessairement abandonner Virgile dans le caractere de mon héros: j'ai même osé donner des bornes à l'excessive piété d'Énée; je l'ai fait parler contre l'abus des oracles et l'impression dangereuse qu'ils font souvent sur l'esprit des peuples. J'ai

voulu qu'il fût religieux sans superstition, qu'il agît toujours de bonne foi, soit avec les Troyens quand il veut demeurer à Carthage, soit avec Didon quand il se dispose à la quitter; en un mot qu'il fût prince et honnête homme.

J'écrivis en 1734 que Virgile *étoit un mauvais modele* pour les caracteres. L'expression est dure, et ne convenoit point à mon âge ni à mon peu d'expérience: je la rétracte aujourd'hui, par respect pour Virgile, en pensant toujours de même, par respect pour la vérité.

Un écrivain illustre, et que j'honore à tous égards, a pris vivement contre moi le parti du prince des poëtes latins: il m'a fait l'honneur d'employer à me réfuter une partie de la préface qu'il a mise à la tête d'un de ses ouvrages *. J'attendois pour lui répondre une occasion de le faire à propos. Elle se présente aujourd'hui naturellement; il ne trouvera pas mauvais que je la saisisse. D'ailleurs je fais gloire de penser comme lui sur les anciens en général, et sur Virgile en particulier. C'étoit un poëte incomparable et qui avoit reçu de la nature un privi-

* La traduction de quelques morceaux de Pétrone, d'Ovide, et de Virgile, par le président Bouhier.

lege exclusif pour l'art des vers; car, dans quelque langue que ce soit, il n'est point de versification qui approche de la sienne. Mais ce poëte incomparable, ce versificateur unique avoit aussi des défauts, et sa partie foible étoit l'art des caracteres. M. le président Bouhier n'en convient pas: ce que j'ose reprendre dans Virgile il le trouve admirable; et je sais que son sentiment est d'un très grand poids.

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

« Comment a-t-on pu, dit-il, traiter de prince « foible un héros aussi vaillant, aussi intrépide « qu'Enée est représenté dans l'Enéïde? En quelle « occasion a-t-il montré quelque foiblesse indigne « de son caractere? Sera-ce parceque Virgile « l'a dépeint quelquefois versant des larmes? « Mais Achille, l'indomtable Achille n'en verse- « t-il pas dans Homere quand on lui enleve « Briséïs? ne pleure-t-il pas amèrement en ap- « prenant la mort de son cher Patrocle? Le ter- « rible Ajax n'en fait-il pas de même en d'autres « occasions? »

Ces citations sont exactes; l'application ne l'est pas. Les guerriers de l'Iliade pleurent quel-

quefois, je l'avoue; mais de quelle maniere et dans quelles circonstances? ce n'est point à tout propos comme Enée, qui pleure plus souvent et plus abondamment lui seul que tous les guerriers d'Homere ensemble.

Diomede, l'un des combattans aux jeux funebres de Patrocle, dans la course des chars, pleure de rage quand Apollon lui fait tomber le fouet de la main. Agamemnon pleure de dépit et de douleur dans le conseil de guerre qu'il tient pendant la nuit, pour annoncer aux chefs de l'armée, battus et poursuivis par Hector jusque dans leurs retranchemens, qu'il faut promptement lever le siege et reprendre le chemin de la Grece. Achille pleura quand Eurybate et Talthybius, hérauts d'Agamemnon, eurent emmené Briséïs.

Qui ne voit d'abord que ce ne sont point là des pleurs de foiblesse ni de pusillanimité? Ces attendrissemens continuels ne supposent pas une grande fermeté d'ame. On voit des personnes qui expriment tous leurs sentimens par des larmes; le plaisir, la douleur, la joie, l'admiration, les font pleurer: ce sont de fort honnêtes gens dans la société civile; mais ce seroient de médiocres personnages dans un poëme épique. Le don des larmes sied mal à un héros. . . .

Madame Dacier prétend que Virgile a puisé

dans Homere jusqu'à l'idée même du sien. Énée dit à Pandare : « Fils de Lycaon, que la colere des dieux est terrible »! C'est d'après ce mot qu'a été formé le principal caractere de l'Enéide. Cette remarque de madame Dacier n'est point frivole et renferme beaucoup de sens en peu de mots. Énée joue dans l'Iliade un rôle assez subalterne, quoiqu'il y ait pourtant ses traits distinctifs comme les autres; car, en fait de personnages, tout est peint, tout est vivant dans Homere. Mais, en qualité de poëte grec, il a cru devoir par-tout déprimer les Troyens; Énée près de combattre contre Diomede se croit déja vaincu, et n'a d'espérance qu'en la vîtesse de ses chevaux; Diomede, au contraire, compte si audacieusement sur la victoire, qu'il ordonne d'avance à Sthénélus de courir aux chevaux de son ennemi et de les mener au camp : l'opposition de ces deux caracteres est frappante. De pareils coups de pinceau ne sont pas communs chez Virgile. Ne pourroit-on pas dire qu'il n'a pas assez perdu de vue dans son poëme la médiocrité d'Énée dans l'Iliade? Souvent on est foible avec beaucoup de valeur; et tel est, si je ne me trompe, le héros de l'Enéide.

Le reproche d'amant sans foi ne paroît pas plus solide à M. le président Bouhier que celui de prince foible: il faudroit, selon lui, qu'Énée *se*

fût lié à Didon par quelque engagement solennel; mais on n'en trouve, ajoute-t-il, *aucun vestige dans toute la narration de Virgile.* Je lis, ou j'entends bien différemment le quatrieme livre de son poëme; j'y apperçois non seulement des vestiges, mais des preuves plus claires que le jour de tous les faux sermens qu'Énée a faits à Didon.

Etablissons en premier lieu si c'est ici un prince ferme et raisonnable, un pere de famille qui doit de bons exemples à son fils, un chef de nation, et le fondateur désigné du plus grand empire de la terre; ou bien un aventurier, un séducteur de princesses. Dans ce dernier cas il a pu croire que les bontés de la reine et les sermens dont on est prodigue en pareille occasion, et qu'il ne lui avoit pas refusés, au moins dans la grotte, ne l'engageoient que médiocrement avec elle: mais on jugera autrement si l'on ne considere en lui, suivant le dessein de Virgile, qu'un personnage grave, qu'un prince toujours occupé de ses infortunes passées, de son état présent, et de l'oracle des dieux; qu'un pere soigneux de l'éducation de son fils, et qui lui enseigne de bonne heure à supporter courageusement les revers et les travaux:

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
Fortunam ex aliis.

Il semble qu'un homme de ce caractere ne doive point abuser de la foiblesse d'une femme, d'une reine, de sa bienfaitrice. Pourquoi flatter sa passion? pourquoi souffrir qu'elle parle publiquement de mariage consommé?

> Nec jam furtivum Dido meditatur amorem,
> Conjugium vocat.

Il y a plus; on ne peut douter qu'il n'ait promis à cette princesse de régner avec elle à Carthage: Jupiter en est alarmé; il envoie Mercure, qui trouve Énée au milieu des architectes et des ouvriers, donnant des ordres pour le plan des fortifications et la disposition des édifices, et ne pensant en aucune façon aux préparatifs de son départ; ce qui lui attire des reproches très vifs de la part du messager des dieux.

Je finis cette discussion, déja beaucoup trop longue, en me couvrant du bouclier de l'académie *della Crusca*, l'une des plus respectables compagnies littéraires de l'Europe. Voici comme elle s'explique sur le caractere d'Énée, dans son apologie du Roland furieux de l'Arioste, contre le dialogue de Camillo Pellegrini sur la poésie épique:

« Quel personnage pour Énée, qui étoit d'un « âge mûr, et qui avoit un fils déja grand, auquel

« il devoit donner de bons exemples, de courir « les aventures galantes, et de faire l'amour « comme un jeune homme dans le tems qu'il « étoit chargé des entreprises les plus impor- « tantes, et que les dieux lui avoient révélé « qu'ils le destinoient à fonder l'empire romain! « Quelle trahison d'abandonner indignement une « reine, qui, après l'avoir tiré de la misere, l'avoit « reçu dans ses bras et comblé de mille biens! « Vit-on jamais de plus noire perfidie? et c'est « une raison puérile (*è scusa da bambini*) et « contre toute vraisemblance de prétexter les or- « dres de Jupiter, etc... » Les expressions de l'original sont moins mesurées que celles de la traduction.

Le fameux Rousseau a peint Énée d'après nature, ou, pour mieux dire, d'après Virgile, dans une ode que tout le monde connoît:

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son pere à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?

Je m'appuierai encore des réflexions de M. l'abbé Desfontaines : il me permettra bien de rapporter ici ce qu'il m'écrivoit en 1740, dans le tems qu'il travailloit à sa belle traduction de Virgile : « Je vous avoue que le caractere misé-« rable d'Énée me dégoûte bien : un auteur qui « donneroit aujourd'hui un pareil caractere à son « héros, soit dans un poëme, soit dans un roman, « seroit sifflé. Énée est un homme foible et un « dévot insipide ». Tant d'autorités prouvent au moins que mon sentiment dans cette dispute littéraire n'est ni absurde ni singulier.

Il ne seroit pas aussi facile de justifier les défauts de ma tragédie, sur lesquels le succès qu'elle eut dans sa nouveauté ne m'a jamais ébloui : c'est le coup d'essai d'un âge sans expérience ; une piece composée sans le secours d'amis connoisseurs, et dans le fond d'une province. J'aurois peut-être mieux fait de ne la point livrer au public ; mais je ferois plus mal encore de la lui laisser avec toutes ses imperfections : on n'est pas forcé de s'ériger en écrivain, mais on est obligé de corriger ses écrits.

D'ailleurs on ne risque rien à s'enrichir des beautés de Virgile. Je n'avois point profité de toutes celles qui pouvoient embellir ma piece : j'avoue que je sentis bien, en composant cet ou-

vrage, que je ne saisissois pas tout ce qu'il y a de plus fort et de plus théâtral dans le quatrieme livre de l'Énéïde: les avant-coureurs du trépas de Didon forment un tableau effrayant, auquel je n'avois substitué que de la tendresse et de la douleur; en un mot la prochaine mort de Didon, le *pallida morte futurâ* ne régnoit point assez dans le cinquieme acte, qui avoit besoin en cela d'être remanié.

On a pu remarquer aussi que Madherbal promet à Iarbe, dans la premiere scene du premier acte, de représenter fortement à la reine qu'il est de son intérêt de préférer ce jeune prince à tout autre; ce qui sembloit annoncer une scene entre Didon et ce ministre: cependant il n'en est plus parlé; car je compte pour rien ces deux vers du troisieme acte (scene quatrieme):

J'ai cru devoir vous dire, en ministre fidele,
Tout ce que m'inspiroit votre gloire et mon zele.

Il faut quelque chose de plus pour la justesse et la netteté de la conduite théâtrale: j'y ai remédié par une scene entiere que j'ai ajoutée au premier acte. On en trouvera aussi une nouvelle au commencement du quatrieme, entre Achate et Madherbal. A cela près les autres corrections

portent sur le dialogue en général, sur des vers foibles, des expressions négligées, des mots parasites, et des rimes peu exactes.

On m'objectera peut-être que j'ai mis le récit d'une apparition au cinquième acte, contre l'usage constamment observé de ne placer ces sortes de morceaux que dans le premier acte, ou dans le second tout au plus. Je répondrois, si je n'avois pas d'autre excuse, que l'on peut quelquefois s'écarter des routes frayées, pourvu que l'on arrive à son but aussi vîte et sans s'égarer. Mais Virgile vient ici à mon secours: dans son poëme, comme dans ma tragédie, les circonstances que j'ai décrites sont essentiellement liées avec le dénouement de l'action; Didon ne voit des spectres que quand elle a des remords, et les remords ne viennent que quand Énée s'en va: tout cela est dans la nature; et les véritables regles sont de peindre les passions au naturel.

Un étranger illustre*, mais que ses liens aca-

* M. l'abbé Venuti, l'un des fondateurs de l'académie de Crotone, correspondant honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, associé de l'académie de Bordeaux et de celle de Montauban. Il est arrière-neveu du savant Philippo Venuti, l'un des trois auteurs qui ont travaillé au meilleur commentaire que l'on ait sur Virgile. Son frère est surintendant des cabinets du pape. (*Note de l'auteur.*)

démiques, si j'ose m'exprimer ainsi, ont naturalisé parmi nous, et qui joint à beaucoup de génie l'érudition la plus agréable et la plus variée, avoit traduit Didon en italien dans l'état où elle fut imprimée pour la premiere fois en 1734. Je n'avois pas le bonheur de le connoître quand il fit cet honneur distingué à ma tragédie: je lui ai confié depuis mon manuscrit; et il m'a répété souvent, avec une candeur peu commune chez les gens de lettres, qu'en traduisant Didon il avoit souhaité plus d'une fois tous les changemens que j'y ai faits.

Heureux si les beautés de sa poésie pouvoient rendre la mienne supportable aux yeux d'une nation qui a produit les plus grands poëtes, et qui ayant reçu des mains des Grecs tous les talens et tous les arts, les a répandus avec tant de profusion chez tous les peuples de l'Europe!

J'apprends dans ce moment que les comédiens, à qui on avoit confié à mon insu et contre mes intentions le nouveau manuscrit de cette piece, l'ont remise au théâtre, sans avoir adopté d'autre changement que le nouveau cinquieme acte; ce qui a dû produire un effet bizarre, ce dernier acte étant beaucoup moins vide de choses, et bien plus travaillé que les quatre premiers tels qu'on les a dans l'ancienne édition.

Je me flatte que celle-ci réparera bientôt les inconvéniens de cette représentation tronquée.

C'est tout ce que j'avois à dire sur une tragédie que le public a honorée de son indulgence, et que je voudrois bien rendre digne de son approbation.

ACTEURS.

DIDON, reine de Carthage.

ÉNÉE, chef des Troyens.

IARBE, roi de Numidie.

MADHERBAL, ministre et général des Carthaginois.

ACHATE, capitaine troyen.

ÉLISE, BARCÉ, } femmes de la suite de Didon.

ZAMA, officier d'Iarbe.

GARDES.

La scene est à Carthage, dans le palais de la reine.

Perin. del. *Massard Jeune Jourdan Sculp.*

Et mes derniers soupirs sont encore pour toi !

Acte V. Sc. IV.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Revenez de ta surprise; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrace.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami!

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, seigneur, et j'ai frémi;
Iarbe sur ces bords! Iarbe dans Carthage!
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer!
Vous, héros de l'Afrique, et fils de Jupiter!
Quel important besoin, ou quel malheur extrême

Vous fait quitter ici l'éclat du diadême,
Et pourquoi...

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.
J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,
Je viens, sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice...
Que sais-je? n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même, et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux!... Qu'ai-je entendu? Quoi! vous aimez la reine?
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amene?
Vous, seigneur?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différens.
Jadis, par mon aïeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon;
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître.
Je te vis détester les crimes de ton maître;
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le palais du roi;

On y pleuroit encor le trépas de Sichée;
A son époux Didon pour jamais arrachée
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés:
Je la vis; ses beaux yeux aux larmes condamnés
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes.
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes;
Contre Pygmalion je voulois la servir:
A ta reine en secret j'allois me découvrir;
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon ame séduite.
Quelle fut ma tristesse, ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur:
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violens
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlans.
Après quatre ans entiers l'auteur de mes miseres
Me rendit par sa mort le sceptre de mes peres;
Je passai de l'exil sur le trône des rois:
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvemens la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisans d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur au fond de leurs provinces
Que d'un peuple étranger arrivé dans nos ports
Les murs de jour en jour s'élevent sur ces bords:

J'apprends que, de son frere évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Libye...
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force et croît à tout moment:
Dans ce nouveau transport je me flatte, j'espere
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangere
Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi le plus puissant de l'empire africain;
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance...
Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglans affronts.
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette superbe reine;
Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux,
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux:
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre:
Des refus de Didon j'ai trop long-tems gémi;
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi!

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique!
Il menace, il gémit, des pleurs mouillent ses yeux!
(*à part.*)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux,
Que dans le cœur des rois vous mettez de foiblesse!...

(*à Iarbe.*)

Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi;
Seigneur, fuyez la reine.

IARBE.

Acheve; explique-toi:
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes;
Acheve, Madherbal; dis-moi tout, si tu m'aimes!

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus,
Vous ne formeriez point des desirs superflus!
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,
J'ai quitté pour Didon l'heureuse Phénicie:
Instruit que, sans relâche en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit, aux bords où le destin l'exile,
Contre un frère cruel mendier un asyle,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés:
La reine dans ses murs à peine encor tracés
Reçut avec transport un serviteur fidele,
Et de sa confiance elle honora mon zele.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asyle aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour;

Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable;
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls par leur présence accrus:
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir en secret Énée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine... Ah! c'est trop m'outrager!
Je venois la fléchir; il faut donc me venger!
Les Tyriens, eux-même indignés contre Enée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée;
Toi-même verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant?
Ta chûte des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal: c'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, seigneur, moi rebelle!... Ah! j'en frémis d'horreur!...
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur:
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos desirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire:
Mais si de Madherbal le zele parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidele.

Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir...
On ouvre... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCENE II.

DIDON, IARBE, MADHERBAL, ÉLISE, BARCÉ,
SUITE DE DIDON DANS LE FOND.

IARBE, *à Didon.*

Reine, j'apporte ici les vœux d'un souverain:
Iarbe par ma voix vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis en vous voyant vous promettre son cœur;
Pour un hymen si beau tout parle, tout vous presse.
De nos vastes états souveraine maîtresse,
En impuissans efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frere éclater le courroux;
Qu'il redoute lui-même une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot, et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblans
Respecteront vos murs encore chancelans;
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il desire;
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,

Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frere qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux:
Je dis plus; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance;
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangere?
Faut-il que mes refus excitent sa colere?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espere, ou que j'ose prétendre:
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;
C'en est assez pour moi: mais je ne regne pas
Pour donner lâchement un maître à mes états.

IARBE.

Vos états?... Mais enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez?
Ce rivage et ce port compris dans la Libye
Ont obéi long-tems aux rois de Gétulie;
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre:
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre;
Ministre audacieux, sachez que votre roi
Sans doute est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique:
Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique?
Eh! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant quelle haine ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes?
Que dis-je? ce rivage où les vents et les eaux
D'accord avec les dieux ont poussé mes vaisseaux,
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes,
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes,
Des sables, des torrens, et des monts escarpés;
Voilà donc ces pays, ces états usurpés?...
Mais devrois-je, à vos yeux rabaissant ma couronne,
Justifier le rang que le destin me donne?
Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois:
Je regne; il n'est plus tems d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.

J'obéis à ma reine, et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frere
Pensez-vous que les flots vous servent de barriere?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer;
Ici les Africains, peuple indomtable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers, et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours
Aux autels de l'hymen implorez du secours;
Votre gloire en dépend encor plus que la nôtre:
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre;
Daignez au rang suprême associer un roi.

DIDON.

J'estime vos conseils autant que je le doi;
Je les ai prévenus. Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul sans doute est digne de vous plaire;
Les plus grands rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés;
L'étendard de la guerre et le son des trompettes

Vous avertit assez des périls où vous êtes:
Du moins que votre époux ait plus que des aïeux;
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux,
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces:
Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes;
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux:
C'est régner sur les rois que de choisir entre eux;
Mais choisissez, madame; et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain?
Iarbe...

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez; et je rends grace au zele
D'un ami, d'un ministre, et d'un guerrier fidele.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.
(*Madherbal sort.*)

SCENE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

Hélas! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon ame!
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé;

Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé!...
(*à Elise et à Barcé.*)
O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes, qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ÉLISE.

Eh! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?
Sujette dans l'Asie, et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas:
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs!

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous que depuis la mort de votre époux Sichée
Tant de superbes rois ont en vain recherchée?
Échappé du courroux de Neptune et de Mars
Un étranger paroît; il charme vos regards;
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie!

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon ame est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour;
Je reconnois sa mere à mon funeste amour!
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite
Votre reine elle-même ait hâté sa défaite:

J'ai combattu long-tems; et dans ces premiers jours
La mort même et l'enfer venoient à mon secours:
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée;
Mais ces tristes objets sont enfin disparus:
Énée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus!...
Hélas! avec quel art il a su me surprendre!
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre
J'écoutois le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux!...
(*à part.*)
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême!...
(*à Elise.*)
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime...
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Énée, et je cours l'arrêter:
Tantôt sous ces remparts que la Grece environne
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le suis, et des Grecs défiant le courroux,
Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups:
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troie ensanglantée:
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement;

A travers mille feux je cherche mon amant;
Je tremble que du ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie;
Mes vœux des immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours,
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire
Je crains également sa mort ou sa victoire;
Je crains que des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir.
(*à part.*)
Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes:
Mais, pardonne à l'amour qui cause mes alarmes,
De ta chûte aujourd'hui je rends graces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux.

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frere qui vous hait et d'un rival jaloux...
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance...

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer...
Quoi! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime;

Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourmens divers suivent le diadême;
Et le destin des rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

TANDIS que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentimens de mon cœur agité.
En vain à mes desirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre;
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour:
Les jeux et les plaisirs regnent dans cette cour,
Cependant son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la reine;
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble, et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asyle, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Énée à ce langage;
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage!
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, seigneur,
Qui seule d'un héros doit payer la valeur;
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête...
Eh quoi! vous balancez! quel charme vous arrête?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux,
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphans
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reste des Troyens échappé du carnage:
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les ministres des dieux;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le prêtre et les oracles.
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord;
Là, par un vent plus doux conduit jusques au port,
J'ai vu des nations ensemble conjurées
Les armes à la main nous fermer leurs contrées;
Plus loin, quand mes soldats accablés de travaux
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme, et traçoient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,

Je vis les dieux armés de foudres et d'éclairs
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre;
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés:
Ainsi dans l'univers proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Énée et les Troyens trouvent par-tout la Grece!
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui:
Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asyle et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats,
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix, et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux
Importuner encor les oracles des dieux?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice:
Le malheur, votre exemple, en ont fait des héros;
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos desirs et vos pas;
Un soin plus séduisant...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas,
Je brûle pour Didon; sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime.
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appeloit à sa cour;
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne:
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne:
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens:
L'un à l'autre connus par d'affreuses miseres,
Le destin nous rassemble aux terres étrangeres:
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?
Que dis-je? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme après le naufrage
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déja contre nous ils murmuroient tout bas:
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine;
Ses regards, ses discours, garans de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,

Sur le front d'une reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspiroit déja le respect et l'amour:
Avec quelle douceur écoutant ma priere,
Dans le noble appareil d'une pompe guerriere,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux.
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse:
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse;
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême,
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;
Et le vôtre, seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger quand il devroit le fuir:
Déja, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure;
Il croit que chaque instant retarde ses destins;
Si la gloire une fois...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine...
Je la vois... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour!

(*Achate sort.*)

SCENE II.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

DIDON, *à Enée.*

Seigneur, il étoit tems que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi:
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire:
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien,
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage:
Je termine vos maux, vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon ame!
Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma flamme!
(*à part.*)
Quoi! je serois à vous?... Espoir trop enchanteur,

Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur?
(*à Didon.*)
Mais ma crainte peut-être en secret vous offense?
Pardonnez, le malheur nourrit la défiance...
Ah! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur roi!...

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, seigneur? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zele:
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler;
Ma princesse... (*il hésite.*)

DIDON.

Achevez; vous me faites trembler!

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un peuple si long-tems à ses vainqueurs funeste;
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce peuple infortuné,
A soumettre les rois croit être destiné..
Les Troyens sur mes pas veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres;
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs desirs:
Leurs chefs osent déja condamner mes soupirs;
Je tremble que du ciel les sacrés interpretes

Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secretes,
Et qu'un zele indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire,
Il soumet aisément le crédule vulgaire;
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat, entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cede sans la connoître à la religion,
Et se fait un devoir de la rebellion...
Ah! si le même jour où mon ame contente
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,
(*voyant Didon changer de visage.*)
Une gloire barbare... Hélas! vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu? cruel! quel funeste langage!...
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage;
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets?
Je voulois les combler et de bien et de gloire;
Ils veulent donc ma mort?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire;
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, madame, et vous triompherez:
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée

Du trouble dont votre ame est déja possédée...
Je vous quitte: il est tems d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens;
Mais, dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,
Ni les dieux offensés, ni le destin jaloux,
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.
(*Il sort.*)

SCENE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Elise.*

Élise, que deviens-je, et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon ame interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! ô ciel!... Non, non, je ne puis le penser:
Il m'aime; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?...
(*à part.*)
Est-ce toi, peuple ingrat!... est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez sans pitié mon ame infortunée?
Qui dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant!... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat...

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat!
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée!
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs, et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent:
Assez et trop long tems leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance;
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance,
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non; il faut qu'avec lui mon ame s'éclaircisse...
J'y vole... Un seul instant redouble mon supplice...

SCENE IV.

DIDON, BARCÉ, ÉLISE.

DIDON, *à part.*

Mais que nous veut Barcé?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame: il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet empire.

DIDON, *à part.*

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et peut-être mes pleurs... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!
(*à Elise.*)
Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Élise, tu connois quel est le sort d'un roi:
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse;
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers!...
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers...
(*à Barcé.*) (*à Elise.*)
Appelez ce Numide... Et vous, qu'on se retire.

(*Barcé sort d'un côté, et Elise d'un autre.*)

SCENE V.

DIDON.

Que vient-il m'annoncer?... Que pourrai-je lui dire?

SCENE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? votre hymen est enfin publié!
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage,
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins si votre cœur, sans desirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte....
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux!...
Achevez sans rougir ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique, et couronnez Énée:
Il sera votre époux, il défendra vos droits;
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens...

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez cependant rejoindre votre maître;
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix:
J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, madame, il choisit; et vous verrez sans doute
Éclater des fureurs que pour vous je redoute!...
Vous épousez Énée; et votre bouche, ô ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel.
(*à part.*)
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un roi.

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe...

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle! c'est moi:
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire
Conduit dans les climats où regne votre frere,
Je vous vis; vos malheurs firent taire mes feux...
Un autre parleroit des tourmens rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse:
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé;

Peut fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage;
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse, et que suit le parjure:
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats:
Dites un mot, madame, et je vole aux combats;
Je domterai, s'il faut, l'Afrique et votre frere:
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux...
Mais quoi! je connois trop cette vertu sévere
Dont votre auguste front porte le caractere:
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maître de tant d'états, doit l'être de son ame;
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non, ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du dieu que l'olympe révere:
J'admire vos exploits, votre amitié m'est chere;
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,

Ou si de mes refus vous voulez me punir:
Si, dans les mouvemens du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,
Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport;
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber enfin sous une injuste guerre,
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

IARBE.

Dieux! quel trouble est le mien! le feu qui me dévore
Malgré ses fiers dédains peut-il durer encore!

SCENE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

Où courez-vous, Zama?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous;
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous;
Un bruit sourd et confus...

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus tems de feindre:
Iarbe est découvert; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorsqu'on s'attend à voir de toutes parts
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine...

IARBE, *à part.*

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?
La rage et le dépit me font verser des pleurs!
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?...
Et toi, qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi, qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me possede;
Une prompte vengeance en est le seul remede:
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu;
Sous le joug malgré moi je me sens abattu:
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne;
Un excès de foiblesse est indigne du trône:
Je sais qu'un souverain, un guerrier tel que moi
N'est point fait pour céder à la commune loi;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il regne avec courage;
Et qu'un grand cœur enfin devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger:
Sans doute; et de mes feux je dois rougir peut-être;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître.
Que sais-je! la fureur ne peut-elle à son tour
Dans un cœur outragé succéder à l'amour?

Ou, si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance
Adoucira les soins qui troublent mon repos;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.
Ah! si votre ame en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur;
Ils arment vos sujets. Non, je ne puis, seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front?
Songez...

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la reine; un autre me l'enleve!
Ah! s'il faut malgré moi que leur hymen s'acheve,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement!...

(*à part.*)

A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse!
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles états;

J'ai voulu contre tous défendre ton empire,
Et tu veux me forcer, ingrate ! à le détruire.

MADHERBAL.

Eh, bien ! suivez, seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant;
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime
En amant furieux plus qu'en roi magnanime:
C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois sans en frémir son danger et le mien.
Avec la même ardeur, avec le même zele
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle;
Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh ! que m'importe à moi ce frivole murmure
Pourvu que ma vengeance efface mon injure?
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers?
Eh ! crois-tu que le dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangere
Au sang de Jupiter indignement préfere
Un transfuge échappé des bords du Simoïs,
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici du fond de la Phrygie
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie?

J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour;
Ces superbes remparts, témoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que, la flamme à la main,
Jusque dans ces palais me frayer un chemin:
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Éthiopie;
Dans ses déserts brûlans j'armerai la Nubie;
Des peuples inconnus suivront mes étendards:
Un déluge de feu couvrira vos remparts;
Et, si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre!
(*il sort.*)

SCENE II.

MADHERBAL.

Juste ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs!...
(*appercevant entrer Elise.*)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs?

SCENE III.

MADHERBAL, ÉLISE.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,

Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes:
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçans;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la reine a dû s'attendre.
Je courois sur vos pas la chercher en ces lieux...
(*voyant paroître Didon.*)
Je la vois... la douleur est peinte dans ses yeux.

SCENE IV.

DIDON, MADHERBAL, ÉLISE.

DIDON, *à Elise.*

Ah! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers Phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs prêtres ont déja fait dresser des autels;
Ils entraînent Énée aux pieds des immortels...
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce;
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.

Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi...
Et ce moment peut-être est funeste pour moi!

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, madame, à d'autres soins:
L'amour a ses momens, l'état a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,
Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis,
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre ame,
Ou du moins quelque tems balancer votre flamme:
Avant que votre cœur pour la derniere fois
Aux yeux même d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire, en ministre fidele,
Tout ce que m'inspiroit votre gloire et mon zele;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur:
Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son ame est engagée,
Résister trop long-tems ce seroit le trahir:
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense

Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront par mes soins nos citoyens troublés:
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée:
Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour!
Je ne le cache point, instruit de cette injure,
Autour de ce palais votre peuple murmure;
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément;
Et si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage...

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici! qu'ose-t-on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples;
La cour de plus d'un prince en offre des exemples:
Mais un traître jamais ne doit être imité.

Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi dans mon palais j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains?...
(*à Madherbal.*)
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez, et que ma garde assure sa retraite;
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon:
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.
(*Madherbal sort.*)

SCENE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes!
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...
(*à part.*)
Qu'il tarde à revenir!... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, *voyant paroître Enée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble.

SCENE VI.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du théâtre, en appercevant Didon, et en voulant s'éloigner.*

Dieux! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons... Mon destin va donc être éclairci!...
(*à Enée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, seigneur?

ÉNÉE.

Malheureuse princesse,
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir...
Mais que dois-je penser? je vous entends gémir!...
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah! de trop de soupçons mon ame est dévorée...
Seigneur!...

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné!
Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.

Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre :
Il s'explique, madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous, ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-tems dans le sein de la nue :
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé.
« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine;
« Il ne t'est pas permis de disposer de toi:
« Fuis des murs de Carthage, abandonne la reine;
« Le destin pour une autre a réservé ta foi ».
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon ame se noie!
J'ai voulu vainement combattre leurs projets:
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine :
Que vous dirai-je enfin? accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...
(*il hésite à poursuivre.*)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon ame!

Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres, et mon fils...

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel! vous avez tout promis!...
Où suis je? N'est-ce point un songe qui m'abuse?
Est-ce vous que j'entends?... Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai? ce jour va donc nous séparer?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes;
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!...
M'oublier!... Ah! cruel! de quelle affreuse idée
Mon ame en vous perdant se verra possédée!
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous;
Je romps la foi jurée à mon premier époux;
Des rois les plus puissans je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage;
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit encore aller plus loin!...
Hélas! de notre hymen la pompe est ordonnée;
Je volois dans vos bras, cher et barbare Énée!...
Mais que dis-je? ton sort ne dépend plus de toi:
Je t'ai livré mon cœur, tu m'as donné ta foi;
Les sermens font l'hymen, et je suis ton épouse:
Oui, je la suis, Énée!

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse!

Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups?...
(*à Didon.*)
Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous!
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage;
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage,
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres états:
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse;
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse,
Climats trop fortunés où l'on vit sous vos lois!
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits!...
Adieu: vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend, n'arrêtent votre fuite;
Vous rompez sans gémir les liens les plus doux....
Mais pour votre départ quel tems choisissez-vous?

Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde;
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde....
Ah! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie;
Et puisqu'il faut enfin vous perdre pour toujours,
Que je vous perde au moins sans craindre pour vos jours.

ÉNÉE.

A vos desirs, aux miens le ciel est inflexible.
Hélas! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible!
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport;
Effrayés par l'oracle et pleins d'un nouveau zele,
Ils volent dès ce jour où le ciel les appelle:
Moi-même vainement je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter;
(*Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.*)
Je les verrois bientôt... Mais quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux.

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros, ni des dieux!
Au milieu des rochers tu reçus la naissance!
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux!

Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Libye ?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie ?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui dans l'univers proscrit, désespéré,
Environné par-tout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles ?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur ?...
Ah ! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante;
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante !
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels ?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi
Qui d'une foible amante ont abusé la foi !
Crains d'attester encor leur puissance suprême !
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même !...
Mais tu ne connois point leur austere équité;
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité !

ÉNÉE.

Hélas ! que vos transports ajoutent à ma peine !
Moi-même je succombe; et mon ame incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois....
Didon !...

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel ! pour la derniere fois.
Va, cours, vole au milieu des vents et des orages;

Préfère à mon palais les lieux les plus sauvages;
Cherche au prix de tes jours ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats:
Hélas! mon cœur charmé t'offroit dans ces asyles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles!
Cependant tes refus ne peuvent me guérir;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux les redoublent encore....
Je devrois te haïr, ingrat! et je t'adore!
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords;
Mais ne crois pas du moins me quitter sans remords;
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare;
Et du haut de ces murs, témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas!

(*elle veut s'éloigner.*)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah! madame, arrêtez!....

DIDON, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, perfide!

ÉNÉE.

Où courez-vous? souffrez que la raison vous guide!

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux vous serez obéie....

(*Didon sort avec Elise.*)

SCENE VII.

ÉNÉE.

Elle fuit !... Arrêtez !... Prenons soin de sa vie.
(*il fait quelques pas pour suivre Didon.*)

SCENE VIII.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *arrêtant Enée.*

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur roi.
Partons; le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi:
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.
(*il sort.*)

SCENE IX.

ACHATE.

Que vois-je?... quel transport de son ame s'empare?...
Courons; sachons les soins dont il est combattu...
Dieux, faut-il que l'amour surmonte la vertu !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MADHERBAL, ACHATE.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon prince, et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes:
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes;
Le ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfans de Sidon.
Obéissez aux dieux et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée!
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protege épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi
Qui gémis sur ma reine, et qui plains votre roi:
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble;
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble,
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Enée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ;
S'il differe d'un jour il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise:
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la reine, ame de ses conseils,
Et par elle sans doute instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministere est remis dans vos mains:
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,

Et pouvois-je?...

MADHERBAL, *l'interrompant*,

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugemens sinistres;
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des foiblesses du prince et des maux de l'état...
Emplois trop enviés que la foudre environne!...
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!
Heureux qui pour son roi plein de zele et d'amour,
Le sert dans les combats, et jamais à la cour!...
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine:
Je venois de mes soins rendre compte à la reine;
Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais:
Cependant nos soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zele!...
La porte s'ouvre... On vient... C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir, et n'attends que la mort.

(*il s'éloigne.*)

SCENE II.

ÉNÉE, ACHATE, ÉLISE.

ÉNÉE, *à Elise.*

Élise, que la reine étouffe ses alarmes;
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes:
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,

D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen desiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.
(*Elise sort.*)

SCENE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

(*à part.*) (*à Enée.*)
Dieux! le permettrez-vous!... Seigneur, votre présence
Me rend tout à la fois la vie et l'espérance;
Vos vaisseaux réparés couvrent déja les mers;
Les cris des matelots font retentir les airs:
Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde;
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef en secret accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur!

ACHATE.

Que dites-vous? l'amour!... Ah! je ne puis vous croire;
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire!
Elle parle, elle ordonne, il lui faut obéir;
Ce n'est pas vous, seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches;
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches....
Mais que veux-tu? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts.
Cependant, tu le sais, et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer;
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible:
Je contenois mes feux prêts à se soulever;
Le dessein étoit pris... je n'ai pu l'achever;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même....
Je courois vers Didon quand tes empressemens
Commençoient d'attester la foi de mes sermens.
Que m'importoit alors une vaine promesse?
Je tremblois pour les jours de ma chere princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi:
Je ne puis sans frémir en retracer l'image;
Son ame de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes:
Et jusque dans ses yeux mourans, noyés de pleurs,

Je lisois son amour, mon crime, et ses malheurs...
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence:
Je n'en saurois rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la priere,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entiere;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir, et les dieux!

ACHATE.

Qu'entends-je?... Est-il bien vrai?... Quelle foiblesse extrême!
Quoi! l'amour?... Non, seigneur, vous n'êtes plus vous-même...
Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers!

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrois-tu que mon ame timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés
Si chacun des mortels connoissoit par lui-même
Le pénible embarras qui suit le diadême;
Ce combat éternel de nos propres desirs,
Et le joug de la gloire, et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentimens, unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire!
Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux:
Témoin de nos revers, sans partager nos peines,

Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus, ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs:
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre ame aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle sans retour languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possede son cœur, je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidele adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels!
« Recueillez les débris de ma triste patrie,
« Et ses dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie;

« Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains
« Comme un gage éternel du respect des humains;
« Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée :
« Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée ;
« Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur » !
Ainsi parloit Hector; ainsi parloit l'honneur...
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre ame...
Aimez donc; devenez l'esclave d'une femme...
Mais il vous reste un fils; ce fils n'est plus à vous;
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux:
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent:
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils jeune encor deviez guider les pas;
Ses neveux fonderont une cité guerriere,
Qui changera le sort de la nature entiere,
Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déja dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre:
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siecles futurs ne verront point la fin;
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérans du monde !

ÉNÉE.

Arrête !... C'en est trop !... Mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés....
Quel feu pur et divin ! quel éclat de lumiere

Embrase en ce moment mon ame tout entiere!...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux:
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours dont la force me touche,
Je reconnois les dieux qui parlent par ta bouche....
Eh bien! obéissons.... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmans qui m'alloient engager...
(*à part.*)
Viens; je te suis.... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu que mon ame tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante:
Ne l'abandonnez pas; daignez la consoler!
C'est à vous seuls, grands dieux, que j'ai pu l'immoler...
(*à Achate.*)
Allons.

ACHATE, *à part, appercevant Didon.*

Ah! c'est la reine!... O funeste présage!

ÉNÉE, *à part.*

O dieux!... Et vous voulez que je quitte Carthage!...
(*on entend le bruit d'une foule prochaine*).
Mais quels cris, quel tumulte!...

SCENE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses gardes qui sont en dehors.*
Ouvrez-leur mon palais...
A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.
Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.
Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.
Par qui?

DIDON.
Par les Troyens.

ÉNÉE, *à part.*
Ah! prince malheureux!...
(*à Achate.*)
Achate, c'en est trop! vous me répondrez d'eux!
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.
(*Achate sort.*)

SCENE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne; oublions leur offense!
Ils suivoient un faux zele; et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir...
Hélas! c'est la pitié qui seule vous arrête!
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête...
(*à part.*)
O douleur! ô foiblesse! ô triste souvenir!...
De mon saisissement je ne puis revenir...
(*à Enée.*)
Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée...
Elise m'a parlé, seigneur... si je l'en crois,
Mon ame sur la vôtre a repris tous ses droits....
Cher prince, contre vous mon cœur est sans défense!
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez d'un seul mot sans cesse m'égarer:
Mon sort est de vous croire et de vous adorer.

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon ame éperdue!
J'obéissois aux dieux... mais je vous ai revue,
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis malgré moi sacrilege à vos pieds....

Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse?
Les dieux triompheront s'ils combattent sans cesse;
Maîtres de nos destins et de nos cœurs...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends;
Et ma funeste erreur a duré trop long-tems!
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître...
Mes yeux s'ouvrent, seigneur, et je dois vous connoître.
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur?...
Didon en vous aimant sait se rendre justice;
Je ne méritois pas un si grand sacrifice:
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés;
Vos feux et vos sermens par la gloire effacés...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée?

DIDON.

Vous voulez me quitter... vous le voulez, Énée!
Je le sens, je le vois; et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus...
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez du moins les maux qu'il me prépare.
Iarbe... Hélas! seigneur, combien je m'abusois!
Iarbe a su par moi que je vous épousois:

Il l'a cru : les flambeaux, les chants de l'hyménée
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée...
Etrangere en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours;
Et vous, à qui mon cœur sacrifioit sans peine
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,
Vous, que je préférois au fils de Jupiter,
Vous, dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre, et la honte, et les larmes !...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers !...
Après cela partez; mes ports vous sont ouverts.

SCENE VI.

DIDON, ÉNÉE, MADHERBAL.

MADHERBAL, *à Didon.*

Les Africains, madame, avancent dans la plaine;
Ils ont même occupé la montagne prochaine :
Un nuage de sable élevé jusqu'aux cieux
Et le déclin du jour les cachent à nos yeux;
Mais, s'il en faut juger et par leurs gens de guerre
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe au sein de vos états,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE.

(*à part.*) (*à Didon.*)

Qu'entends-je?... Sur ces bords c'est moi qui les attire,
Reine; c'est donc à moi de sauver votre empire:
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir.

DIDON.

Quoi! vous-même?... Ah! seigneur, que mon ame attendrie...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! quel autre que moi doit exposer sa vie?
Je pardonne à des rois sur le trône affermis
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi, qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens!...

(*à Madherbal.*) (*à Didon.*)

Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chere princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons l'un et l'autre assurer votre état,
Vous au pied des autels, et moi dans le combat!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

L'acte commence vers la fin de la nuit.

SCENE PREMIERE.

DIDON.

Venez à mon secours, dieux, ô dieux, que j'implore!...
Fantôme menaçant, quoi! tu me suis encore?...
Quel effroi! quelle horreur! quel supplice nouveau!...
Rentrez, mânes sanglans, dans la paix du tombeau!...
Que vous importe, hélas! qu'une foible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidele?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur
Un époux qui n'est plus est-il un dieu vengeur?...
(*appelant.*)
Elise, entends mes cris, et que ma voix t'éveille!...
Elise!... O ciel!...

SCENE II.

DIDON, ÉLISE.

ÉLISE, *à part, sans reconnoître d'abord Didon.*

Quel bruit a frappé mon oreille?
Quelle clameur plaintive!...

DIDON.

Approche... soutiens-moi...
Je me meurs!...
(*Elle se jette dans les bras d'Elise, qui la reçoit et la reconnoît.*)

ÉLISE.

Quoi! madame, est-ce vous que je voi?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres;
Les flambeaux presque éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayans le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit?...
(*Voyant Didon près de tomber en foiblesse.*)
Vous tremblez dans mes bras! tout votre sang se glace!
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface;
Et vos regards, par-tout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON, *à part avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée!
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée!

ÉLISE.

Rassurez vos esprits : ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse;
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur...
Hélas ! je meurs d'amour, de honte et de douleur !

ÉLISE, *à part.*

Dieux, écartez les maux que son ame redoute !...
(*à Didon.*)
Eh ! quel nouveau malheur vous désespere?

DIDON.

Ecoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours...
La nuit du haut des airs précipitoit son cours;
Dans ce vaste palais tout dormoit, hors ta reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne;
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur:
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout-à-coup la douleur qui m'accable;
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi:
La porte s'ouvre; un spectre a paru devant moi:
Des flots de sang couloient de ses larges blessures;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures:
« Malheureuse ! a-t-il dit, que devient ta vertu?
« Didon, je t'adorois; pourquoi me trahis-tu »?

A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée;
Son ombre tout en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me leve: un feu pâle a brillé dans la nuit;
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où menent du palais les plus secretes routes;
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zele a consacrés,
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle...
Hélas! à mes sermens j'étois alors fidele!...
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris,
L'autel en est couvert, et cent torches funebres
Ramenent la clarté dans le sein des ténebres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux autrefois l'objet de mes regrets:
Je sens couler mes pleurs... j'approche, et je m'écrie:
« O toi, qui fus long-tems la moitié de ma vie,
« Epoux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
« Recueillir de ma main tes restes précieux;
« Sur la tombe où repose une cendre si chere
« Que le ciel soit plus pur, la terre plus légere!
« Appaisé par mes pleurs, content de mes remords,
« Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts!
« Permets que je t'implore, et que ces mains profanes
« Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes »!
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!

L'eau coule et disparoît; des flots de sang jaillissent!
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent!
D'infernales clameurs ont retenti trois fois;
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abymes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes!

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux...
Juge de ma terreur dans ces momens affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas!

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévere,
Et les cris de Sichée ont armé sa colere:
Je frémis du récit que je viens d'écouter;
Sur vous l'orage gronde; il le faut écarter...
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse;
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse:
De la mer Atlantique elle a quitté les bords,
Carthage la possede; employez ses efforts:
Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres;
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chere Elise, mon sort est au fond de mon cœur:
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise;
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.
Est-il tems de fléchir la colere céleste?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçoient le triste évènement;
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure
Enée a prévenu le retour de l'aurore:
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé.
Suivi de Madherbal il revient m'en instruire...
(*le jour paroît.*)
J'attends... Mais le soleil déja commence à luire;
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux:
Les clameurs du soldat ne se font point entendre;
L'ennemi fuit.

SCENE III.

DIDON, BARCÉ, ÉLISE.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. A la clarté des premiers feux du jour.
J'ai vu de toutes parts sur nos sanglantes rives
Des Africains rompus les troupes fugitives:
Carthage est délivrée; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, *à part.*

O triomphe! ô succès! victoire inespérée!...
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée,
Dieux puissans, qui sauvez mon trône et mes sujets!
Faites grace à mon cœur et rendez-lui la paix!...
(*à Barcé.*)
Énée à mes regards va-t-il bientôt paroître?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame...

DIDON.

Eh bien! Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être;
Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux,

Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusques au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux! que me dites vous?... On ne voit point Énée?
(*à part.*)
Cependant il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival?...
Quel trouble me saisit!... Mais je vois Madherbal.

SCENE IV.

DIDON, MADHERBAL, BARCÉ, ÉLISE.

DIDON, *à Madherbal.*

Que venez-vous enfin m'annoncer?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône, et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,
Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes:
Les feux des Africains nous servent de flambeaux;
On invoque les dieux, et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,

Se dévoue à la mort, et jure par sa reine:
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités:
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche;
On observe en frappant un silence farouche:
Le sable est abreuvé du sang des Africains;
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains;
La mort couvre leur camp de ses voiles funebres,
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténebres,
Ne retentit encor, dans ces momens d'horreur,
Ni des cris des mourans, ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille; on crie, on prend les armes:
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'alarmes;
Il arrive, il ne voit que des gardes errans,
Des soldats massacrés l'un sur l'autre expirans,
Et par-tout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entiere et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups;
Les combattans surpris, reculant en arriere,
Autour de ces rivaux forment une barriere:
Ils fondent l'un sur l'autre, ils brûlent de fureur,
Et disputent long-tems d'adresse et de valeur;
Mais le dieu des combats regle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle, et tombe aux pieds d'Énée;
Il expire: aussitôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,

Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens:
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse,
« Qu'Énée et les Troyens regretteront sans cesse,
« Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
« Goûter dans ces climats une profonde paix!
« J'espérois vainement de partager son trône;
« L'inflexible destin autrement en ordonne:
« Trop heureux quand le ciel m'arrache à ses appas,
« Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses états,
« Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
« Lui laisse des garans de ma reconnoissance!...
« Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
« Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part.*

Dieux cruels!

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô ciel!... Devois-je le prévoir?
Il m'abandonne; il part!... O honte! ô désespoir!
O comble de malheurs où le destin me plonge!...
Quoi! je n'en puis douter? ce n'est point un vain songe?...
Quoi! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus?...
Il part!... Quoi! c'en est fait, je ne le verrai plus?...
A ses derniers sermens tandis que je me livre,

L'ingrat fuit, sans me voir, sans m'ordonner de vivre!
Il veut donc que je meure?... Eh! qu'ai-je fait, hélas!
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre?
Ou de son pere Anchise ai-je outragé la cendre?
Je l'ai comblé de biens lui, ses sujets, son fils;
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis...
(*à Elise.*)
Elise, en est-ce fait? n'est-il plus d'espérance?...
Ah! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence...

ÉLISE, *l'interrompant.*

Hélas! que dites-vous? les ondes et les vents
Déja loin de l'Afrique...

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien! je vous entends,
(*à part.*)
Il n'y faut plus penser... Ah! barbare! ah! perfide!...
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son pere et ses dieux!...
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Eh! la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime!
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier!...
Cruel! tu t'applaudis de ce triomphe insigne!...
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne!
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat! je mourrai; mais ma haine vivra!

Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle!
Mon peuple héritera de ma haine pour toi;
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde!
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

ÉLISE.

Quels vœux! quelle fureur et quels transports de haine!...
Cachez des mouvemens peu dignes d'une reine;
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis... Il est tems que ma douleur finisse;
Il est tems que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens...
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...
(*à part.*)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame

La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux, ne les exaucez pas!...
(*elle se frappe d'un poignard et se tue.*)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas!

ÉLISE, *à part.*

Ah! ciel!

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir!

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse!

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse:
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort...
(*à part.*)
Que n'ai-je pu, grands dieux, maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente!...
J'en ai goûté long-tems les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernieres langueurs...
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée!
Ne crains point ma colere... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi!
(*elle meurt.*)

FIN DE DIDON.

EXAMEN

DE DIDON.

Le quatrieme livre de l'Énéide offroit à M. Le Franc la situation la plus touchante qui ait été peinte par les anciens : mais l'auteur avoit à surmonter de grandes difficultés pour mettre ce sujet au théâtre. D'abord la situation d'une amante abandonnée avoit déja été traitée dans Bérénice et dans Ariane, et tous les sentimens qu'elle pouvoit offrir paroissoient avoir été épuisés : Virgile d'ailleurs ne fournissoit au poëte moderne que deux ou trois scenes ; et le caractere d'Énée, que quelques critiques ont jugé peu digne de l'épopée, étoit encore bien moins propre à réussir sur notre théâtre. Nous croyons nécessaire de rappeler ici les moyens que M. Le Franc a employés pour suppléer au vide de cette action, et les ressorts dont il s'est servi pour la faire mouvoir. Le rôle d'Iarbe, introduit dans cette piece, fait un contraste très heureux avec celui d'Énée ; on regrette qu'il ne se trouve pas une seule fois avec le héros troyen. Nous avons déja observé que les auteurs dramatiques ne devoient point éviter de mettre en présence l'un de l'autre les principaux personnages de leurs pieces, et que les beautés théâ-

trales naissent ordinairement des grandes difficultés surmontées; une entrevue de ces deux personnages auroit pu donner plus d'éclat au rôle d'Enée, qui auroit opposé un courage tranquille à l'impétuosité du monarque africain. Le caractere de Madherbal, ministre de Didon, est très heureusement placé dans cette piece; sa franchise, sa sévérité, contribuent beaucoup à l'effet du tableau de deux amans entraînés par leurs passions. Dans l'admirable épisode de Virgile, Didon est présentée plutôt comme amante que comme reine: M. Le Franc a saisi ce dernier moyen de caractériser la reine de Carthage. Dans le premier acte elle soutient, en présence d'Iarbe, la dignité de son rang, et l'on reconnoît dans la noblesse et la fierté de ses expressions la fondatrice d'un grand état. Le rôle d'Énée se trouve relevé par une action éclatante qui précede son départ: Iarbe attaque la ville naissante, le prince troyen marche contre lui, remporte une grande victoire, et cede ensuite aux volontés des dieux, en laissant à la reine des regrets encore plus douloureux.

Ces différentes combinaisons, qui ne dénaturent en rien le fond du sujet, le rendent dramatique, et ont fourni à l'auteur le moyen de remplir la longue carriere de cinq actes. Souvent M. Le Franc a imité heureusement les beaux morceaux du quatrieme livre de l'Énéide: nous en citerons un qui est plein de sentiment et de force, et où sont répandues les plus riches couleurs poétiques. Après le départ d'Énée Didon,

emportée par sa passion, jure une haine éternelle aux Troyens:

Tum vos, ô Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
Munera: nullus amor populis nec fœdera sunto.
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires.
Littora litoribus contraria, fluctibus undas,
Imprecor, arma armis: pugnent ipsique nepotesque.

Voici comme M. Le Franc a imité cet admirable morceau:

Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde!
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

On regrette que M. Le Franc n'ait point placé à la fin de sa piece les derniers mots que Virgile met dans

la bouche de Didon. Cette reine est décidée à mourir; ses fureurs sont appaisées : toute sa tendresse s'est réveillée; elle arrête ses yeux sur les armes d'Énée, et elle dit :

Dulces exuviæ, dum fata deusque sinebant,
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis.
Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi:
Et nunc magna mei sub terras ibit imago.
Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi;
Ulta virum, pœnas inimico a fratre recepi;
Felix, heu! nimiùm felix, si littora tantùm
Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ!

Cette courte récapitulation de la vie de Didon au moment où elle va mourir, la tendre exclamation qui termine cette tirade, auroient, nous le croyons, ajouté à l'effet du dénouement de la tragédie de M. Le Franc, qui a très heureusement surmonté les difficultés de son sujet, et qui a lié avec beaucoup d'art ses propres conceptions à celles de Virgile; mérite qui suffiroit seul pour le placer parmi nos bons écrivains.

FIN DE L'EXAMEN DE DIDON.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE

DE LA NOUE,

Représentée pour la premiere fois
le 23 février 1739.

Laudem a crimine sumit.
Ovid. Met. lib. VI.

NOTICE

SUR LA NOUE.

Jean Sauvé de La Noue naquit à Meaux en 1701. Quoique doué d'un esprit très juste, il eut une jeunesse orageuse: la suite de ses erreurs le porta à quitter sa famille pour embrasser l'état de comédien. Il n'avoit pas une figure avantageuse, et il n'annonçoit pas un grand talent pour la déclamation. Ces obstacles, qu'il surmonta depuis par la supériorité de son esprit et par les connoissances qu'il sut acquérir, l'empêcherent alors de débuter à Paris, et semblerent le reléguer dans la foule obscure et peu estimée des comédiens de province : heureusement le goût de l'étude le préserva des travers où son état paroissoit devoir l'entraîner. Il se fit estimer à Lyon, où il débuta avec succès dans les premiers rôles de tragédie. On reconnut en lui des qualités solides, et l'on commença à s'appercevoir qu'il ne se borneroit point à la culture de l'art auquel les

circonstances l'avoient forcé de se consacrer. Des connoissances littéraires et un goût épuré le firent rechercher par les hommes instruits; un ton noble et décent lui ouvrit l'entrée de la meilleure compagnie. Quelque tems après, ses protecteurs lui procurerent le privilege du théâtre de Rouen: il resta dans cette ville pendant cinq ans; et les soins pénibles qu'exige l'administration d'une troupe de comédiens ne l'empêcherent pas de cultiver la poésie dramatique, pour laquelle il annonçoit de grandes dispositions.

Son premier ouvrage fut la tragédie de Mahomet second. Ce sujet avoit déja été traité sans beaucoup de succès par Chateaubrun: La Noue le conçut d'une maniere plus dramatique, et s'attacha sur-tout à conserver le coloris local. Deux rôles très beaux, quelques scenes écrites avec l'éloquence des passions, firent réussir cette piece au-delà des espérances de l'auteur; mais les critiques séveres y remarquerent de l'emphase, du faux-brillant, et des incorrections. Ces défauts, qui se font beaucoup plus appercevoir à la lecture qu'à la représentation, n'empêcherent point Mahomet second de rester au théâtre.

En 1739, époque à laquelle cette tragédie fut représentée, M. de Voltaire avoit obtenu de grands succès dans l'art de Sophocle et d'Euripide, et commençoit à exercer dans la littérature cette influence irrésistible qui ne fit que s'accroître par la suite. La Noue lui envoya sa piece en implorant la protection d'un homme si célebre. Il paroît qu'elle plut à Voltaire, à qui la réputation naissante de l'auteur ne pouvoit inspirer aucun ombrage : « Votre tragédie, lui écrivit-il, « est arrivée à Cirey comme les Kœnig, les Ber- « nouilli en partoient : les grandes vérités nous « quittent; mais à leur place les grands sentimens, « et de beaux vers, qui valent bien des vérités, « nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier « parmi les poëtes qui ayez été à la fois acteur et « auteur tragique; car La Thuilerie, qui donna « Hercule et Soliman sous son nom, n'en étoit « pas l'auteur; et d'ailleurs ces deux pieces sont « comme si elles n'avoient point été. Votre ou- « vrage étincelle de vers de génie et de traits « d'imagination : c'est presque un nouveau genre. « Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les « vers d'une tragédie; mais aussi les François

« n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides?
« A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une
« jeune princesse, ne mettent dans leurs discours
« que de la simplicité et de la grace; mais il me
« semble que certains héros étrangers, des Asia-
« tiques, des Américains, des Turcs, peuvent par-
« ler sur un ton plus fier et plus sublime, *Major*
« *e longinquo.* J'aime un langage hardi, métapho-
« rique, plein d'images, dans la bouche de Ma-
« homet second, comme dans Mahomet le pro-
« phete; ces idées superbes sont faites pour leurs
« caracteres; c'est ainsi qu'ils s'exprimoient eux-
« mêmes. On prétend que le conquérant de Con-
« stantinople, en entrant dans Sainte-Sophie,
« qu'il venoit de changer en mosquée, récita
« deux vers sublimes du Persan Sadi, *Le palais*
« *impérial est tombé; les oiseaux qui annoncent*
« *le carnage ont fait entendre leurs cris sur les*
« *tours de Constantin.* On a beau dire que ces
« beautés de diction sont des beautés épiques,
« ceux qui parlent ainsi ne savent pas que So-
« phocle et Euripide ont imité le style d'Homere.
« Ces morceaux épiques, entre-mêlés avec art

« parmi des beautés plus simples, sont comme « des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer « l'horizon et se mêler à la lumiere douce et égale « d'une belle soirée. »

On voit que M. de Voltaire, en prodiguant des complimens, veut excuser ses propres défauts: on lui a justement reproché d'avoir trop répandu les couleurs épiques dans ses tragédies. Sans doute, lorsque le sujet le demande, un poëte tragique doit se servir du style figuré: Racine en a donné d'illustres exemples dans Esther et dans Athalie; mais quand la situation ne l'exige pas, on devient froid si l'on substitue des images au langage simple des passions. De ce que Mahomet s'est rappelé deux vers de Sadi en entrant dans l'église de Sainte-Sophie, il ne s'ensuit pas qu'il ait parlé comme le poëte persan.

Deux ans après, M. de Voltaire ayant composé sa tragédie de Mahomet le prophete, s'occupa des moyens de la faire représenter à Paris. Il éprouva beaucoup d'obstacles, et il conçut le projet de l'essayer en province: il porta ses vues sur la troupe de La Noue, qui étoit alors à Lille. Avant

de la faire jouer, il lui envoya sa tragédie manuscrite avec ces vers :

Mon cher La Noue, illustre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant:
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, frippon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

La tragédie de M. de Voltaire, dans laquelle La Noue joua le rôle de Mahomet, eut un grand succès à Lille. M. de Voltaire fut très content de cette représentation, quoiqu'il ne trouvât point au principal acteur une figure assez noble pour les premiers rôles de tragédie. « Je sais, écrivoit-il « à M. d'Argental, que La Noue a l'air d'un fils « rabougri de Beaubourg; mais aussi il joue, à « mon sens, d'une maniere plus forte, plus vraie, « et plus tragique que Dufresne. »

Le roi de Prusse, ayant entendu parler de La Noue, voulut avoir auprès de lui un homme qui

réunissoit le double talent de poëte et d'acteur. Le projet d'un théâtre françois fut formé à Berlin; mais cet établissement, qui auroit fait honneur à notre littérature, ne put avoir lieu; la guerre qui se déclara à cette époque empêcha La Noue de remplir ses engagemens: il se trouva chargé d'une troupe de comédiens qu'il fut obligé de payer; et n'ayant obtenu que de foibles dédommagemens, sa fortune en souffrit beaucoup. L'ordre et l'économie réparerent bientôt ce désastre. Dans l'impossibilité de tenter une grande entreprise en pays étranger, La Noue prit la résolution d'abandonner pour jamais les théâtres de province, et de se fixer à Paris: sa réputation l'y avoit précédé, et la comédie françoise s'empressa de le recevoir. Il débuta, en 1742, par le rôle du comte d'Essex: ce rôle, qui exige une belle figure, un port majestueux, un organe sonore, ne paroissoit pas convenir aux moyens de La Noue; cependant le public lui sut gré de sa grande intelligence: sa diction noble et correcte lui concilia les suffrages des connoisseurs, et son succès fut complet.

Quatre ans après sa réception au théâtre français, La Noue, qui étoit parvenu à faire une bonne tragédie, voulut essayer s'il pourroit obtenir le même triomphe dans la comédie. A cette époque, le ton de la haute compagnie n'étoit plus le même que du tems de Louis XIV; on commençoit à rejeter les bienséances qui avoient autrefois maintenu les différences d'âge et d'état; tout ce qui portoit le caractere de l'étiquette étoit proscrit; et l'on faisoit consister la politesse dans une aisance de manieres et de mœurs qu'un esprit encore délicat pouvoit à peine garantir de l'indécence. On avoit substitué au goût de la bonne plaisanterie celui des allusions fines et des mots à double entente, à la galanterie noble et réservée un commerce plein de familiarité. La Noue peignit très bien ces mœurs dans la Coquette corrigée; mais il ne remarqua point que ces intrigues de boudoir, ces petites noirceurs, ne pouvoient fournir les grands traits et exciter la gaieté franche qui distinguent la bonne comédie: il eut du moins le mérite d'avoir cherché l'élégance et la pureté du style. Si l'on excepte

quelques traits de mauvais goût qui tiennent au tems où l'auteur fit cette piece, on doit avouer qu'elle est généralement écrite d'une maniere ingénieuse et piquante: quelques tirades surtout méritent d'être distinguées. Le poëte présente un homme d'honneur qui détourne un jeune étourdi du projet de compromettre une femme:

Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre et de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte; elle est volage:
Le secret en est un dont rien ne te dégage:
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

La Noue, dans un autre passage, donne également des leçons très morales d'une maniere délicate et ingénieuse. Clitandre parle à une coquette d'une femme qu'il lui offre pour modele:

Elle a de son esprit étendu les lumieres;
Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité:

Après quelques momens que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on : tout cela se retrouve ;
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins.

Il pourra paroître étonnant que La Noue n'ait pas fait représenter cette comédie au théâtre auquel il étoit attaché : l'extrême différence de cette piece avec celles de Moliere et de Regnard, qui étoient encore suivies, quelques intrigues de coulisse, empêcherent probablement La Noue d'essayer sa piece sur le théâtre françois : elle fut représentée pour la premiere fois par les comédiens italiens, qui avoient alors une troupe françoise très bien composée. Le succès qu'elle obtint décida enfin les acteurs du théâtre françois à la jouer ; elle est restée à leur répertoire.

La Noue obtint plusieurs récompenses très flatteuses : il fut chargé par la cour du divertissement qui eut lieu pour le mariage du dauphin. M. de Voltaire concourut à cette fête, et y fit représenter sa comédie-ballet de la Princesse de Navarre. « Le duc de Richelieu, dit M. de Voltaire, « fit élever un théâtre de cinquante-six pieds de

« profondeur dans le grand manege de Versailles, « et fit construire une salle dont les décorations « et les embellissemens furent tellement ménagés « que tout ce qui servoit au spectacle devoit s'en- « lever en une nuit, et laisser la salle ornée pour « un bal paré qui devoit former la fête du lende- « main ». C'est dans cette salle superbe que Zélisca, de La Noue, fut représentée. Elle soutint le parallele avec la piece de M. de Voltaire, et valut à son auteur la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens, avec une pension de mille livres. Dans le même tems le duc d'Orléans lui donna la direction de son théâtre à Saint-Cloud.

La Noue s'étoit toujours repenti des folies de sa jeunesse, et n'avoit jamais aimé l'état de comédien, que la nécessité l'avoit forcé d'embrasser: il profita de l'aisance que les graces de la cour et une grande économie lui avoient procurée pour se retirer et se consacrer entièrement à la composition de plusieurs ouvrages dramatiques dont il avoit fait le canevas. Il avoit commencé une tragédie d'Antigone, dont il reste

quelques fragmens : le discours de Créon lorsqu'il proclame la loi qui défend sous peine de mort de donner la sépulture à Polynice, est plein de force et d'éloquence. La Noue avoit donné un soin particulier à ce morceau ; il pensoit que s'il étoit possible de faire adopter au public la vraisemblance de cette loi, et de le familiariser avec les préjugés des Grecs sur la sépulture des morts, ce sujet, qui n'a jamais réussi au théâtre françois, seroit un des plus beaux que l'on pût traiter. Le seul ouvrage dramatique que La Noue ait pu terminer dans sa retraite est la petite comédie de l'Obstiné, où l'on trouve du vrai comique et beaucoup de vivacité dans le dialogue.

La Noue eut des liaisons avec les hommes de lettres les plus distingués de son tems. J. J. Rousseau eut assez de confiance en lui pour le consulter sur une de ses comédies, et lui témoigna toujours une estime particuliere. Lorsque Rousseau composa sa fameuse Lettre sur les spectacles, il chercha à prouver qu'il étoit impossible que les comédiens eussent des mœurs ; et La Noue valut à quelques uns de ses camarades une hono-

rable exception : « S'ensuit-il de là, dit Jean-Jac-
« ques, qu'il faille mépriser tous les comédiens?
« il s'ensuit au contraire qu'un comédien qui a
« de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est
« doublement estimable, puisqu'il montre par là
« que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les
« passions de l'homme et sur l'ascendant de sa
« profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer
« est de l'avoir embrassée : mais trop souvent un
« écart de jeunesse décide du sort de la vie ; et
« quand on se sent un vrai talent, qui peut
« résister à son attrait? Les grands acteurs por-
« tent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais
« qu'il faut mépriser. »

La Noue mourut dans sa retraite, le 15 novembre 1761.

PRÉFACE.

Tout le monde convient que le sujet de Mahomet second est un des plus difficiles que l'on ait mis sur la scene; et j'ose dire que la façon dont je l'ai traité ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéresser par Mahomet et pour Mahomet, sans cependant détruire son caractere: j'ai senti toute la charge que je m'imposois; c'est au public à décider si j'ai succombé sous sa pesanteur.

Mon dessein a été de faire une piece sans épisodes: le développement du cœur de Mahomet, le péril et la mort d'Irene, voilà les seuls objets auxquels j'ai tout sacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné aussi malgré moi dans des défauts que j'ai vus, que je n'ai point prétendu dissimuler, et que je veux encore moins excuser.

Je n'ai point assez travaillé, et j'ai trop peu de lumieres pour oser décider, mais je crois avoir observé que dans un sujet simple les caracteres, qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'auteur, deviennent dans l'exécution la partie la plus gênante et la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que dans ces sortes de pieces il y a toujours un caractere transcendant, qui pour ainsi dire engloutit tous les autres, et dont le développement demande beaucoup d'étendue; de sorte que l'auteur est obligé non seulement de resserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier la marche et les mouvemens des autres personnages qui entrent dans la construction de sa fable. De *combien* d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, et d'exemples tirés des plus grands maîtres?

L'unité d'intérêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achèvement des caracteres subalternes; plus on le partage cet intérêt, plus on l'affoiblit. L'art consiste donc à le rejeter toujours dans son entier sur les principaux personnages; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls: or je demande comment finir des caracteres exclus des situations, et dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur et à l'action d'un autre? *Judicent periti.*

J'aurois pu faire du visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les princes voisins, l'intéresser pour un frere de Mahomet, etc.; j'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du sultan: il hait, il cherche à nuire, il

souleve l'armée; la révolte mene à la catastrophe: voilà tout ce que j'en ai voulu tirer. Le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jeter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractere de Théodore n'est pas mieux fini; peut-être est-il plus défectueux; et, par les mêmes raisons, j'aurois pu le mettre vis-à-vis Mahomet, opposer grandeur à grandeur: je l'ai sacrifié à mon héros; bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irene. Tous ces ménagemens jettent nécessairement sur lui un reproche de foiblesse et d'indécision, que j'ai vu, mais dont je me suis cru obligé de le laisser chargé pour un plus grand bien. Sa présence et son peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage: supprimez le personnage, Irene se tait sur son amour, ou devient criminelle en l'avouant; donnez-lui plus de force, ou il obscurcit Mahomet et se saisit de l'attention du spectateur, ou il change la suite des évènemens.

Mon dessein, par ce détail, n'est pas d'autoriser ces deux caracteres, mais seulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer, et qui m'ont empêché de profiter dans l'impression des justes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du mufti ; il tient si peu de place dans la piece qu'il seroit ridicule de lui en donner une ici. Quoiqu'il aide au visir à soulever l'armée, je me serois bien gardé de le produire sur la scene pour ce qu'il y dit, s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, et ce sera, si on me le permet, sur la catastrophe de cette tragédie.

Aux premieres représentations, on me fit un crime de l'action de Mahomet ; on auroit souhaité, ou que j'eusse fait sauver Irene, ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; et je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce vers décisif :

Frémissez, c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés, que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet sur la scene que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé, le spectateur étoit ému : *je devois achever*, dit-on, et le rendre témoin d'une exécution violente qui auroit porté son horreur et sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi ; les mœurs et les regles en seroient blessées, et je respecterai toujours les unes et les autres. Il ne m'appartient pas de don-

ner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre sur le théâtre; exemple dangereux qui dégénéreroit bientôt en habitude de carnage, et qui d'un spectacle innocent et régulier, tel que le nôtre, feroit en peu de tems une arene sanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma piece, selon moi, le seul dénouement qui lui convînt; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été possible. Au reste je ne me flatte point d'avoir rencontré juste dans l'un, ni réussi dans l'autre: je dis mon sentiment sans vouloir y assujettir personne; et j'avoue de bonne foi qu'un autre auroit pu beaucoup mieux faire.

Ce seroit ici le lieu de rendre grace au public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage, si je ne craignois que le lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ses jugemens mon soin à lui rappeler ici les applaudissemens qu'il m'a donnés comme spectateur. Quelle différence de la solitude et du sang-froid du cabinet à l'illusion du théâtre, à la chaleur de la représentation, aux inflexions, aux mouvemens d'acteurs habiles!

. . . . . Cùm carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
PERS., sat. I.

ACTEURS.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.
IRENE.
THÉODORE, prince grec, pere d'Irene.
LE GRAND-VISIR.
LE MUFTI.
L'AGA DES JANISSAIRES.
TADIL, confident de Mahomet.
ACHMET, confident du grand-visir.
NASSY, Grec, confident de Théodore.
ZAMIS, Grecque, confidente d'Irene.
PACHAS.
OFFICIERS DU PALAIS.
GARDES.
GRECS.

La scene est à Byzance.

Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.

Acte V. S. III.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

Enfin, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive:
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp;
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête...
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!

Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets;
La prudence peut seule assurer leurs succès.

ACHMET.

De quels succès encor se flatte votre haine?
Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne;
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour:
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y régner en monarque équitable:
Il a parlé; les Grecs ont vu tomber leurs fers;
De ses graces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence:
Imitez-le, visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran, dans ses brûlans accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints à l'adorer?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure;
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature!...
Ah! souvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils...
Il voulut son trépas, injuste ou légitime:
Mais mon bras ne dut point immoler la victime;
Je frappai.... C'en est fait; ami, laissons les pleurs,

Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare ;
De vices, de vertus, assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré;
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer ;
Et dans le seul excès il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître,
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractere, et ne l'a point détruit ;
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller ;
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-tems mes complots préparent sa ruine :
J'ai banni de son camp l'austere discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrace,
Mon adroite indulgence a caressé l'audace :
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,

Il la vit jeune encore arracher de ses bras;
L'esclavage la mit dans les mains de mon frere:
Je le pressai long-tems de la rendre à son pere;
Au serrail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore;
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux;
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux;
Le plaisir et l'orgueil de se voir près du trône....

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse;
Tout autre engagement n'est que crime, ou foiblesse.
Je connois Théodore; et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante

Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante:
Bientôt en zele ardent mon courroux déguisé
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime;
Ou, si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un pere malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien; s'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient.... C'est lui, seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre...
Il entre; laisse-nous. (*Achmet sort.*)

SCENE II.

LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi!
Généreux Théodore, ah! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse!

THÉODORE.

O toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore :
Il n'est plus tems; rends-moi ma prison et mes fers;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers....
(*à part.*)
Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes!...
De quel faste étranger me vois-je environné?
L'autel étoit ici... là, mon roi prosterné....
Malheureux Constantin!... Malheureuse Byzance,
Le ciel en son courroux a brisé ta puissance!
Ton effroyable chûte écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids!

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,
Il est vrai; mais l'amour a sauvé l'univers;
Au vainqueur de la terre il a donné des fers:
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur.... Mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris sans murmure à porter leurs entraves:
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir;

Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois!...

LE VISIR.

Rappelle ton audace:
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient; tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence:
Mes efforts ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amene?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable?....
Frémis; mais venge-toi: ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur:
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux.... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille!.... Ah! juste ciel! ma fille entre les bras....!
Non; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter; c'est elle, c'est Irène,
Que loin de tout danger ta prévoyance vaine

Long-tems avant la guerre envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle!
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zele;
Que je l'arrache....!

LE VISIR.

Espere un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais,
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue;
Un prétexte pourra te procurer sa vue;
Soit pour flatter ta fille enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du serrail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR, THÉODORE, ACHMET.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, sa retraite facile.
(*à Théodore.*)
Tu connois ce palais; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(*Théodore et Achmet sortent.*)

SCENE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces murs qu'a soumis ma valeur intrépide
Que du trône ottoman la majesté réside:
Ne changeons point leur sort; ils commandoient jadis;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis;
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous, y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendans de cet heureux séjour
A l'univers entier donner des lois un jour!
Les chemins sont ouverts; c'est assez pour ma gloire:
Il est tems de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux lois de la vertu:
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence:
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément vous m'avez vu cruel;
Tremblez.... Mais écartons un funeste présage;
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-tems courbés sous le poids des malheurs,
Respirez; votre maître est sensible à vos pleurs;
Votre maître est fléchi: l'humanité sacrée,

La mere des vertus, dans son ame est entrée;
En vain l'ambition veut étouffer sa voix,
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu'un roi qui conserve est égal en puissance
A l'être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis; je gouverne à présent.
(*au mufti et au visir.*)
Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône, et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple, et les vaincre en vertu
Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi:
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside;
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi:
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance;
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Écoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter:
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Éleve dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une chrétienne! ciel, sur le trône!

MAHOMET.

Obéis.

(*Il sort avec Tadil, les pachas, les officiers du palais et les gardes.*)

SCENE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'ai prévu les desseins que ce jour nous révele;
Je les ai dès long-tems confiés à ton zele,
Visir; et dès ce tems tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire,
Il ose des chrétiens se déclarer le pere:
Tu le vois, tu l'entends; et ses injustes lois

Ainsi que ton audace ont étouffé ta voix !

LE VISIR.

Mufti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace;
Éloigné du danger je bravois sa menace :
Mille moyens s'offroient, j'osois les embrasser;
L'approche du péril les fait tous éclipser :
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime;
Mais qu'un mufti l'approuve, il devient légitime :
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la religion par toi se fasse entendre;
Au prix de notre sang nous irons la défendre;
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur;
Et jusque dans les bras du monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le mufti condamne :
Mais sans toi nos efforts, sacrileges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains...
Tu balances, mufti !... C'en est fait, et je cede.
Le danger de l'état exige un prompt remede;
La religion sainte éleve en vain sa voix,
Son timide interprete abandonne ses droits:
Un visir, après lui le premier de l'empire,
Fait briller, mais en vain, le zele qui l'inspire :
En vain le janissaire offre un puissant secours,
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours;
Il ignore, ou plutôt il cede sa puissance;
D'un monarque infidele il craint la concurrence;

Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un prince qu'il condamne est un prince détruit.
Eh bien! va donc subir le joug d'une chrétienne;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne;
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend; va serrer ce lien solennel.
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être;
Et qu'un mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence:
Je m'abandonne à toi; je cede à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'état:
Avant d'autoriser un nécessaire éclat
Agissons; et tâchons, par force ou par adresse,
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin, loin du serrail, Irene désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais:
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne
L'aimable liberté déja vous environne;
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le serrail effrayant à vos yeux;
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où regne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRENE.

Je ne le cele point, ce changement me flatte:
Toutefois est-il tems qu'un doux espoir éclate?
En quel lieu sommes-nous? et qui nous y conduit?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit?...
(*à part.*)
Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs:
Je viens te secourir.... Affermis ma foiblesse,
O ciel, fais triompher le zele qui me presse!
Esther sut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime:
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime;
Qui le peut mieux que vous? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces tems remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui malgré lui pénétroit dans son cœur;
L'indomtable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits,
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime;

Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler il tomboit à vos pieds.

IRENE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace;
Cet espoir, que je n'ose encore interroger,
Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois.... le dirai-je? au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?
Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace!
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!...
A travers les dangers et l'horreur du trépas
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRENE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage;

N'égare point, Zamis, un reste de raison
Trop foible à repousser un dangereux poison:
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, sans conseil et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asyle;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.
C'est ici que mon sort a commencé son cours;
C'est ici que mon pere a vu trancher ses jours;
(*à part.*)
Et moi-même... Ah! Zamis!.. Ciel, qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret si je meurs innocente...
(*à Zamis.*)
Mais que nous veut Tadil?

SCENE II.

IRENE, TADIL, ZAMIS.

TADIL.

Les chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage;
Adoucissez les maux de leur triste esclavage:
Mahomet l'a permis; son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRENE.

Qu'il vienne. (*Tadil sort.*)

SCENE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à part.*

Juste ciel, une joie inconnue
S'empare malgré moi de mon ame éperdue!
Rois, maîtres des mortels, ah! quelle est votre erreur
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre!
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit relevez le courage;
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage!...

SCENE IV.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à part.*

Mais, hélas! quel vieillard se présente à mes yeux?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille; c'est elle.... Ah! pere déplorable!...
O ciel, ne me sois point à demi favorable;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder!

IRENE, *à Théodore.*

Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder;
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes?
Rassurez-vous, je viens dissiper vos alarmes;
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des chrétiens;
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables:
Notre culte, long-tems insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur;
Que dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je, à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune alégresse?
Madame, ayez pitié d'un pere malheureux!
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumiere,
Et je retrouve, hélas! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand;
Un superbe ennemi la tient sous son empire....

Un musulman cruel.... je tremble.... je soupire....
Il l'aime.... il est puissant.... Je ne puis achever!

IRENE, *à part.*

Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver?
Quel discours! quel rapport!... à peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire?
(*à Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente;
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra sa vertu:
Si, comme à votre fille, un destin favorable
Redonnoit à mes pleurs un pere respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur....
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes!
Moi-même en vous parlant je sens couler mes larmes:
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris!
Vous pleurez!... ah! j'ai peine à retenir mes cris;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue,
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue!

THÉODORE.

Irene!...

IRENE.

Eh bien! seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chere Irene!...

IRENE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure... je t'appelle... et tu doutes encore?

IRENE.

Ah! mon pere!... ah! grand dieu!... c'est lui, c'est Théodore!
Vous soupirez!... hélas! Irene a-t-elle pu
En blessant vos regards attrister la vertu?
Ah! mon pere, chassez un doute qui m'offense:
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance;
Je mérite l'amour d'un pere tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux!
Ma fille, embrassez-moi.... Vous dissipez la crainte
Dont en vous retrouvant j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;
Mais achevez, calmez mes craintes inquietes,
Ouvrez les yeux, Irene, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels;
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense:
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,

Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
Ma fille, grace au ciel, l'erreur ni la foiblesse
N'ont point dans cet abyme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit:
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRENE.

Mon pere, digne auteur de ma triste famille,
Mon pere, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux:
Fuyons: arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit et marchoit aveuglée et contente:
Vous m'éclairez; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidele au devoir, à l'honneur,
(*à part.*)
A ma foi... Oui, mon dieu! brise mon esclavage!
Tu parles; j'obéis: acheve ton ouvrage!

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute il brisera vos fers;
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts;
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours;
J'ai de puissans amis: mes soins et leur secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile:
Vous, flattez le sultan par une feinte utile,
Ménagez-le; et bientôt Irene en liberté,
Bravera son amour et son autorité.

Je vous laisse. (*il veut sortir.*)

IRENE, *l'arrêtant.*

Ah! grand dieu! vous me laissez!... mon pere!...
Et pourquoi différer un secours nécessaire?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours:
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours:
Dans l'abyme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi: tout ici m'est contraire.
(*elle se jette aux genoux de Théodore.*)
Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène à vos genoux aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE, TADIL, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

Que vois-je? Irene en pleurs! Irene suppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(*à Théodore.*)
Quel es-tu? réponds-moi.... Tu te tais vainement,
Perfide! tu trahis ou le prince, ou l'amant:
Réponds-moi; n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher

Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur:
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout; venge-toi, sultan, je suis son pere.

MAHOMET.

Son pere!

THÉODORE.

Oui, connois-moi; je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers: le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger: sa vertu m'est connue;
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour, ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure.
Tu me blessas: bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi,

J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irene,
Que mon amour pour nœuds et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévere,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irene à ma tendresse?
Imprudent! si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir;
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irene? ah! connois Mahomet;
Si c'est là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous: esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis:

Je vous rends tous les droits que le ciel m'a transmis;
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le ciel, que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile: ô grandeur qui m'étonne!
(*à Mahomet.*)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent malgré moi sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre princesse à ton pere asservie
Par un semblable hymen a sauvé la Servie:
Triste exemple!... mais quoi! la sagesse est sans choix
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irene.*

Le suffrage d'un pere est peu pour ma tendresse,
Irene; c'est à vous que Mahomet s'adresse:
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce:
M'aimez-vous? que le cœur dicte seul la réponse;
Vous êtes libre enfin.

IRENE.

Je l'ai toujours été;
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(*elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard.... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort....
(*à Théodore.*) (*à Mahomet.*) (*à tous deux.*)
Mon pere.... et toi, sultan.... connoissez dans Irene
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.
(*à Mahomet.*)
De ce fer à tes yeux j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus;
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus:
Cette preuve suffit.
(*elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis, et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire!
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au ciel, un cœur digne de moi!...
(*à Irene.*)
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore;

Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir;
Irene, partagez mon trône et mon pouvoir.
(*à Théodore.*)
Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure:
Je respecte et j'ignore une union si pure;
Instruis-moi, soutiens-moi: tu liras dans mon cœur;
Tes soins en banniront le crime et la fureur....
(*à part.*)
Plaisirs nouveaux pour moi, mouvemens pleins de charme
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes!
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux;
Un instant de vertu vient de me rendre heureux....
(*à Théodore.*)
Agissons, il est tems: va rassurer tes freres;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins séveres.
Des fureurs du Mufti j'ai su les affranchir;
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne, agis, guéris leurs blessures cruelles:
Soumis à toi, sans doute ils me seront fideles:
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne!
(*à part.*)
O plaisir, pour un roi, rare et voluptueux!
Je regne sur deux cœurs libres et vertueux.
(*Il sort avec Tadil.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame!
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux; attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout, quoi que dieu vous ordonne;
Recevez du même œil la mort, ou la couronne:
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.

Oserois-je blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue?
Vous soupirez! eh quoi! si pour quelques momens
Un pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare;
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le pere en affligeant l'époux.

IRENE.

Moi l'affliger, Zamis! ah! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité; pour lui rendre la paix
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin autour de moi je leve un œil tranquille;
Ce palais de nos Grecs est devenu l'asyle;

L'impiété, long-tems attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie ainsi que de la tienne,
Déja tout est chrétien auprès d'une chrétienne.
Ciel! qu'il va redoubler mon zele et mon ardeur
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!...
(*à part.*)
Ton Dieu s'appaise enfin, malheureuse Byzance!
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance?
Sur tes remparts fumans l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes:
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi:
Loin de tes chers enfans écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité!...

SCENE II.

IRENE, NASSI, ZAMIS.

IRENE, *à Nassi.*

Nassi, que voulez-vous?

NASSI.

Votre pere, madame,

Le trouble sur le front, et la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce billet important:
Il doit près du visir se rendre en cet instant.
(*il sort*)

SCENE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à part, après avoir lu.*
Qu'ai-je lu! Que devient mon bonheur et ma joie?
Je m'y livrois entiere, et le ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand!

ZAMIS.
Le sultan vient.

SCENE IV.

MAHOMET, IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à Mahomet.*
Seigneur, vous me voyez tremblante:
Connoissez un forfait dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*
« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit;
« Des musulmans jaloux la colere s'aigrit:
« Sans lui communiquer l'avis de votre pere,

« Ménagez le sultan, obtenez qu'il differe;
« On nous menace: on dit qu'un rebelle sujet
« Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRENE.

Seigneur, vous vous taisez! une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile!
Frémissant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace!...
Vous gémissez, Irene! épargnez-moi, de grace;
Vous m'outragez: trembler ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi?
Ah! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage:
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRENE.

Moi, seigneur, moi contre eux armer votre colere!
Epouse de leur roi, ne suis-je pas leur mere?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur!
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses!
Périssent à jamais ces beautés malheureuses

Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples supplians osent trahir l'espoir;
Qui pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître!
Non, seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter
Si jamais à punir j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irene, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse:
Souffrez que quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoin d'une union si belle
Mes peuples, mon armée, et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir;
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colere,
C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre
Pour le rompre il n'est plus que ma mort, ou la vôtre.

IRENE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité:
Je brave les clameurs du soldat irrité.

De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remede est sûr, puisqu'Irene en dispose.
Pour appaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, seigneur; et c'est assez...
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille:
Ce palais dans mes bras lui présente un asyle;
Il tarde trop long-tems; je cours le rappeler:
Près de vous, près de lui, qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si cheres
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sinceres;
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon pere et mon époux.

(*elle sort.*)

SCENE V.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Le frere du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds....

MAHOMET.

(*à part.*)

Qu'il entre... Ah! tremblez, téméraires!

(*Tadil sort.*)

SCENE VI.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*
Ton esclave à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.
Parle.

L'AGA, *se relevant.*
Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance:
Je suis leur chef, je viens m'offrir à ta vengeance;
Frappe, mais n'étends point ta colere sur eux:
Ils veulent t'arracher à des liens honteux;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite:
Satisfais le courroux que ma franchise excite;
Punis-moi: je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.
Malheureux! que prétend ton zele et ta fureur?
Ne me connois-tu plus? tu formas ma jeunesse:
Tu m'es bien cher; mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L'AGA.
Je mourrai; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.

Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejetés....
Ah! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colere!
« Eh quoi donc! répétoit le brave janissaire,
« Quoi! nous l'avons perdu ce sultan redouté
« Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité?
« Quoi! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire?
« Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
« Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
« Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant;
« Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
« Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme;
« Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
« Quoiqu'esclave et chrétienne, il l'épouse à nos yeux! »
Ah! seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence!
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentimens d'un généreux retour;
Vole à ton camp: ton œil redoutable et sévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux janissaire;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne, elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je le combattrai cette armée insolente
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante;
Oui, je le leur rendrai ce sévere empereur:
Ils me veulent cruel; qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure;
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure.
(*à l'Aga.*)
Et toi, sors, malheureux!

L'AGA.

Tu m'as promis la mort;
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître:
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais-tu dans ces murs? pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes lois: entre dans la carriere;
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entiere;
Son empire est à toi. Les imprudens chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste Occident daigne jeter la vue;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur;
Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime?
Ardens à s'entraîner dans un commun abyme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels y tombe renversé:

Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine;
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer;
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts:
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde;
Tonne sur ces cruels, et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux;
Ce sont là les projets qu'une funeste flamme
Interrompt, ou plutôt efface de ton ame.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans!
Là se terminent donc tant d'exploits éclatans!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme!
(*il se jette aux genoux de Mahomet.*)
Tu rougis!... Ah! rends-moi mon auguste empereur!
Que la gloire t'éveille! elle parle à ton cœur;
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle:
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle:
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette à mes yeux la honte et les remords:
Vainement à ses cris ton ame se refuse;
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé!

J'ai le prix de ma mort, la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur il force mon estime.
(*à l'Aga.*)
Je te laisse le jour : cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends par cet effort qu'il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire;
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats;
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats!
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux dès ce jour j'en célebre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups,
Ou les traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu: porte leur ma réponse.
(*il sort.*)

SCENE VII.

L'AGA.

Il menace; il me fuit: le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zele est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidele....
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat:
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au prince, et le prince à l'empire.
(*Il va pour sortir, et en est empêché par le visir qui survient.*)

SCENE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

Arrête! Où t'a conduit le zele qui t'inspire?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,

Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'armée entre mes mains a juré ton trépas?
On dit, vil délateur! qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fideles ministres;
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur:
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire;
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets; j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres;
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit:
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître:
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?

Quel es-tu pour oser de sa gloire à ton gré
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprends donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un visir est l'appui, le salut d'un empire,
L'oracle de l'état, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie, et le bras de son roi:
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au souverain dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir:
Elle est entre nos mains afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat; et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l'offense:
J'avois cru qu'un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zele et sa foi,
Que plus il approchoit du sacré diadême,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir;
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoit marquer sa place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître, et l'effroi d'un état;

J'ai cru que sans respect regarder la couronne
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zele qui m'irrite:
J'entrevois les projets que ta fureur médite;
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats:
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime;
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître:
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.
Souviens-toi qu'un sultan par le ciel couronné
Peut être condamnable, et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'état au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure; mais obéis: c'est là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage:
Où regne l'injustice il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? l'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne;
Je méconnois un roi digne de mes mépris:

Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets?
De tous les coins du monde Irene les appelle;
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle;
A l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du Mufti;
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux;
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon roi s'avilisse;
Borne là tes desseins, et je suis ton complice:
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre;
A ces conditions je suis prêt à te suivre:
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE VISIR.

Va, je te conduirai plus loin que tu ne penses....
De la révolte en lui j'ai jeté les semences:
Achevons.... ou, s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Seigneur, de vos transports calmez la violence;
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints....
(*à part.*)
Voile aimable, long-tems étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?....
Cruel Aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?....
Je crois l'entendre encor; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille, et m'accable à la fois;
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.

Tandis qu'il me parloit l'amour le condamna:
Le courroux l'immoloit; l'orgueil lui pardonna;
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour; son frivole courroux
A déja trop long-tems balancé la victoire;
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure:
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime;
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix;
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable
Apprit à distinguer l'innocent du coupable:
Sur mon trône, long-tems théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence, et la paix:
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer;
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;

Vainement à l'amour elle oppose ses charmes;
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes,
Le tumulte, l'horreur, l'accompagnent toujours;
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il, de vos exploits vous retraçant l'image?...

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté:
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance:
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit:
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens;
Il jette dans mon cœur le désespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage:
Mon ame, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable...

Juste ciel! je frémis... témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs...
Le visir m'est suspect... que la mort l'environne;
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne :
Mon pouvoir absolu dépose le Mufti;
Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCENE II.

MAHOMET.

Enfin j'évite ta présence,
Irene; et l'ascendant d'un funeste devoir
Pour la premiere fois balance ton pouvoir.
Ah! puisqu'il le balance, il le vaincra sans doute!
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?...
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire...
Tes murmures sont vains; je ne te veux plus croire.

SCENE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir;
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse:
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irene aille cacher de funestes appas;
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne? dis-tu... mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidele.

MAHOMET.

Mon armée!... Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie?
Tu n'es plus sous ces rois tremblans, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,

Monarques dépendans, asservis sur le trône,
Que sous le nom de lois l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe au gré de l'audace un sceptre obéissant.
Ah! si le despotisme a choisi quelque siege,
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiege;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu,
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire;
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé
L'image d'un objet si tendrement aimé:
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet hymen dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire;
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble et de tant de combats?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel;
Et, s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle...?

MAHOMET.

Je respire, je l'aime, et tu trembles pour elle!

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force, ont tonné sur sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien donc! sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime!
Reprends auprès de moi ta noble fermeté:
Opposons au péril une mâle fierté;
Frappons les premiers coups, cherchons qui nous offense,
Détruisons...

SCENE IV.

MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

TADIL, *à Mahomet.*

Pardonnez à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Mufti, déployant le terrible étendard,
Souleve à son aspect un peuple téméraire;
Tout le suit: le spahy, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même tems et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage; et déja dans la ville...

MAHOMET.

(*à part.*) (*à Théodore.*)
Traîtres, vous le voulez!... Demeure en cet asyle;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais:
Je te laisse ma garde, et je te la soumets....
(*à Tadil.*)
Tadil, qu'on obéisse aux lois de Théodore.

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE, TADIL.

IRENE, *à Mahomet.*

Quel attentat, seigneur! quel crime vient d'éclore!
Quel péril!...

MAHOMET.

Ce n'est rien; un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

IRENE.

Ah! seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir!

MAHOMET.

Vous me quitter, madame?
Juste ciel!... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats:
Rassurez-vous, calmez d'inutiles alarmes;
Il est tems de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laisse-moi!
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi?
(*Il sort, et Tadil le suit.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRENÉ.

THÉODORE.

Ma fille, à la pitié je porte un cœur sensible;
Vous pleurez Mahomet; sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-tems son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire:
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs; j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine:
Au mépris du danger l'amour le détermine;
Il se perd. Suivez-moi; les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRENE.

Ah! mon pere, en quel tems voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux, pourrai-je aimer la vie?
Je n'en saurois douter, Mahomet va périr:
Il meurt; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah! vous m'avez perdue; et mon ame tremblante
Succombe sous les noms et de fille et d'amante!

THÉODORE.

Chere Irene, cessez d'échauffer dans mon cœur

Une triste amitié qui parle en sa faveur;
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace?
Mais....

IRENE.

Ah! je vous entends; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet;
Dans votre ame, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiegent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu;
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un roi, s'il n'est chrétien, n'est-il plus votre maître?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains dons du ciel,
Qui lui peut arracher sans être criminel?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadême?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait?
(*à part.*)
Quel exemple aux chrétiens! Ah! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu, brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses rois plonge une aveugle erreur!

THÉODORE.

Pour aimer le sultan, pour lui rester fidele,
Irene, je n'ai pas besoin de votre zele:
Sans discuter ici les droits de Mahomet,

Ses bienfaits, ses vertus, m'ont rendu son sujet;
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte:
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours... Adieu, ma fille!

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon pere!
(*à part.*)
Arrêtez, ou je meurs... Ciel, quelle est ma misere!
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir...
(*à Théodore.*)
Vivez, seigneur, vivez! dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel...
(*à part.*)
Quel état! quel tourment!... épreuve rigoureuse!
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse!...
(*à Théodore.*)
Oui, ma vertu triomphe; et la faveur du ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel:
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende;
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande:
Mourir pour un sultan en vous c'est désespoir;
Mourir pour mon époux, seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus!... Une douleur si tendre
Ne peut... Nassi paroît; que va-t-il nous apprendre?

SCENE VII.

THÉODORE, IRENE, NASSI.

IRENE.

Ah! que fait Mahomet?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs et veut le sang d'Irene;
L'autre, dont le visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups:
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse;
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse;
La terreur, la vengeance, éclatent dans ses yeux;
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux:
Déja jusqu'au visir il s'est fait un passage;
Le visir frémissant voit approcher l'orage:
«Sultan, je puis te perdre, ou mourir: c'est assez»,
Dit-il; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux leve une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante;

Cependant les soldats dans ces murs répandus
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus:
Le sultan veut en vain détourner la tempête;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête:
Enfin de leur prophete il saisit l'étendard,
Rappelle les mutins fuyant de toute part;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Domte et suspend les coups du cruel janissaire.
Mais le trouble, seigneur, n'est point encor calmé;
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé:
Ils demandent le sang d'une tendre victime....
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRENE, *à part.*

Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups;
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!...
(*à Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus tems de fuir;
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais....

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

IRENE.

Oui, seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu bien plus que pour mes jours.

Pour la derniere fois ouvrez le sein d'un pere
Aux larmes que m'arrache une douleur sincere;
Pour fléchir l'être à qui j'ose les adresser
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser?...
(*à part.*)
Que fais-je?.... surmontons ces indignes alarmes;
L'innocence expirante est au-dessus des larmes:
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort;
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux gardes.*

Qu'on me laisse. (*les gardes sortent.*)

SCENE II.

MAHOMET.

Ah! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger...
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme?...
Ma flamme!... Quoi! parmi tant de transports affreux
J'entends encor les cris d'un amour malheureux?...

Qu'il gémisse! qu'il meure!... Ah! sa langueur funeste
A déja trop flétri des jours que je déteste!
Rhodes, Rhodes subsiste; et malgré mes sermens
Ce rempart des chrétiens brave les Ottomans;
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Épire,
Du creux de ses rochers insulte à mon empire;
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers...
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers!...
De tant de lâchetés il est tems de t'absoudre:
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux;
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime:
Effrayons l'univers; et, digne potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat...
Il est digne de moi cet exemple terrible;
Vaincre ma passion c'est me rendre invincible...
Que dis-je? ah! malheureux, quel horrible forfait!...
O mort, viens dévorer le cœur et le projet!...

SCENE III.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où tu me jettes;
Viens: tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;

L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur :
Inspire-moi ta rage, et comble mon malheur;
Que dis-je? il est comblé. Frémis, connois ton maître:
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître;
Ou la gloire, ou la rage, ont jetté dans mon sein
(*à part*).
Un projet.... Non, cruels! vous l'espérez en vain;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes,
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes:
Oui, vous périrez tous; et de ce crime au moins
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire:
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire;
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colere!
Tel est des musulmans l'effrayant caractere;
Dans le sang le plus pur ardens à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger:
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche:
S'ils ne craignent leur maître ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler....
Eh bien! cruels! eh bien! il faut vous satisfaire,
Il faut être parjure, impie, et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu....

Ah ! le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste maître;
Il te faut un tyran : sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc ! à l'amour seul borner tous ses desirs;
Quoi ! dormir sur un trône entouré de plaisirs;
Parer ses mains d'un sceptre, et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole;
Quoi ! c'est donc là régner ? ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assyrien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti:
Ils régnoient tous ces rois que leur valeur écrase;
De leur trône abattu l'équité fut la base:
L'amour ainsi qu'au tien siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah ! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah ! tu régnois alors; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l'empire;

L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel!... J'en appelle à toi-même:
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il? il aime...
Je me tais: mon audace a mérité la mort;
Mais puisqu'on me pardonne on cede à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel! pour le malheur du monde;
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur:
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur:
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de sang, chemin de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire:
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Jusque dans mes plaisirs leurs cris retentiront...
Tu triomphes!... Va, cours, éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon ame éperdue:
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage...
La voici... Juste ciel! je ne me connois plus....
(*à l'Aga.*)
Laisse-moi; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part en sortant.*

Quelle entrevue, ô ciel! que je crains sa tendresse!
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCENE IV.

MAHOMET, IRENE.

IRENE.

Mon abord vous surprend? Soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, seigneur, vous n'aimez plus Irene?
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne?
Rassurez-vous, chassez le trouble où je vous vois;
Elle vous parle ici pour la derniere fois....
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme;
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis je l'ai fait:
Cette même vertu veut que ma flamme expire;
En cédant à ses lois je tremble, je soupire:
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas;
Mais qui domte l'amour ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse:
L'effort est rigoureux; il est digne de moi....
Vous, seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une priere;

Ne la rejetez point, seigneur, c'est la derniere:
Soulagez les chrétiens; vous me l'avez promis!
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris:
Aimez-les, Mahomet; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irene vous fut chere, et qu'elle fut chrétienne!
Je lis dans vos regards de sinceres douleurs:
C'en est assez, ô ciel! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes!...
(*à Irene.*)
Irene, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux,
Hélas! vous méritiez un destin plus heureux!
Irene! chere Irene, il en est tems encore,
Fuyez, éloignez-vous: le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet...
Ah! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie!...
L'amour d'un mulsuman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solennel...
Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere,
Et cependant jamais l'implacable colere
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger...
(*Il leve son poignard sur Irene.*)
Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irene, crains la mort! son horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRENE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?... Ose tout;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup:
Frappe, finis mes maux; Irene te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes.... Ciel ! je frémis, je frissonne:
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier;
Le crime est imparfait, le remords est entier....
Tu pleures ! tu gémis !... Ah ! trop puissante Irene,
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne !
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.
(*il veut se percer, Irene l'en empêche.*)
Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu, que d'amour !... que de charmes !...
(*il laisse tomber le poignard.*)
Eh quoi ! tant de fureur se termine à des larmes !...
Irene, décidons: veux-tu vivre et régner?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner:
J'en jure par le ciel; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort, vaincront leur résistance....
Que dis-je ? ah ! fuis plutôt, fuis, dangereux objet !
Mon amour, ma vertu, mes pleurs, sont ton forfait:
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma premiere victime !

IRENE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux:
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux:
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irene ;

Cet instant pour jamais va briser votre chaîne....
Pour jamais!... Ah! seigneur.... Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour....
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.
(*elle sort.*)

SCENE V.

MAHOMET.

Je te laisse partir, Irene, et je t'adore!....
Quel horrible triomphe!... il accable mon cœur;
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide....
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour cede, et j'y sens le crime de retour....
Quel bruit se fait entendre?

SCENE VI.

MAHOMET, THÉODORE, GRECS.

THÉODORE, *désarmé, blessé, et soutenu par les Grecs.*

Ah! seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois.... Irene accourt avec transport:

Elle me voit sanglant, elle cherche la mort :
Par le fer des soldats son sang va se répandre....
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang les soldats aient osé...!
(à part.)
Ah ! courons, trop long-temps c'est être méprisé...
Traîtres ! vous fléchirez, ou cette même Irene,
J'en jure, ne mourra que votre souveraine !...
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois ;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des lois.
(il sort.)

SCÈNE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

Dieu ! de tant de périls garantissez Irene !

SCÈNE VIII.

THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe !... Ah ! seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irene ?...

ZAMIS.

Tout lui cede. Aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets;
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable;
Irene.... j'en frémis! Irene, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités;
Et méprisant la mort: « Perfides! arrêtez,
« Dit-elle: des chrétiens épargnez l'innocence;
« Tournez contre moi seule une juste vengeance:
« C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux;
« Frappez! trempez vos mains dans un sang odieux »!
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers, et bannit la licence;
Eperdus, consternés, tremblans à ses genoux,
Ils cedent en silence à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel! je t'offre ma mort; mon cœur n'a plus d'alarmes....
Je vois Nassi... Grand Dieu! que m'annoncent ses larmes!

SCENE IX.

THÉODORE, NASSI, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

Venez, seigneur, venez; sortons de ce palais.

THÉODORE.

Je tremble....

NASSI.

Épargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irene?....

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?....

NASSI.

Malheureuse victime!...
Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare instrument du forfait...?

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet!

ZAMIS.

Juste ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irene triomphante
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante:
Mahomet a paru; les chefs et les soldats
D'Irene par leurs cris célebrent les appas.

Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance:
Aux cris tumultueux succede un long silence;
Il marche.... dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
« A-t-il dit; cet objet à qui la vertu même
« Auroit du monde entier cédé le diadême!
« Vous étiez trop heureux sous un regne si doux;
« Je vous vois maintenant trembler à ses genoux,
« Traîtres! il n'est plus tems.... Pleurez sur sa mémoire;
« Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire. »
Ah! seigneur, furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irene un funeste regard,
La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule: déja la victime chancelle;
Elle tombe; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu, dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne appaisent ta vengeance!

FIN DE MAHOMET SECOND.

EXAMEN

DE MAHOMET SECOND.

La Noue semble insinuer dans la préface de cette pièce que les tragédies où un personnage auquel tous les autres sont sacrifiés domine et fixe seul l'attention du spectateur, sont préférables à celles où deux ou trois grands caractères sont dessinés et forment des contrastes sans détruire l'unité d'intérêt ; du moins prétend-il que l'exécution en est beaucoup plus difficile. C'est une question qu'il paroît utile de discuter sommairement dans l'examen d'une pièce qui offre toutes les ressources que l'on peut tirer du développement d'un seul caractère, et en même tems quelques uns des défauts qui résultent nécessairement de cette combinaison.

Au premier coup-d'œil il semble que dans une tragédie l'emploi de plusieurs personnages secondaires uniquement destinés à faire ressortir le caractere d'un héros, est une idée plus simple et plus facile à réaliser que celle de placer à côté de ce héros des caracteres tranchans et prononcés qui peuvent partager l'attention du spectateur. On se tromperoit en adoptant entièrement cette opinion. Si pour répandre quelque jour sur une question littéraire il est permis de rapprocher un moment un objet important et grave d'un objet de pur agrément, on pourroit comparer la com-

binaison dramatique dont nous venons de parler à celle d'un gouvernement dans lequel aucun corps de l'état, aucune puissance intermédiaire ne balancent l'autorité d'un monarque absolu. Si le monarque a des défauts essentiels, l'état tombe dans le plus affreux désordre, ou gémit sous le poids du despotisme ; si au contraire il est doué de grandes qualités, l'action du gouvernement est plus rapide et plus directe, et l'on bénit cette autorité bienfaisante et sans limites, quoique l'on reconnoisse que le système de la monarchie tempérée est préférable. Il en est de même du genre de tragédie où tout est sacrifié à un seul personnage. La premiere conception de l'auteur a-t-elle été heureuse? la marche de sa piece ne sera entravée par aucun incident inutile ; il ira au but sans être obligé de débrouiller une intrigue pénible. A-t-il moins bien choisi son sujet? tout alors contribuera à en faire ressortir les défauts; il n'aura point la ressource des contrastes, des ressorts ingénieux qui sauvent les invraisemblances, et des épisodes intéressans, qui couvrent quelquefois l'irrégularité ou la froideur d'une fable dramatique.

Tous nos grands poëtes tragiques ont paru pencher pour le genre de tragédie où plusieurs caracteres sont opposés l'un à l'autre : Corneille et Racine sur-tout n'ont jamais fait de pieces dans lesquelles un seul personnage domine ; Nicomede pourroit seul être excepté, si le caractere de Flaminius ne formoit le plus beau contraste avec celui du héros. La Noue lui-même, qui paroît professer une doctrine contraire, a opposé au farouche Mahomet l'aga des janissaires, personnage

important dans l'état, et qui par son influence sur l'armée peut exciter ou réprimer la révolte. Cet officier, plein de probité et de noblesse, gémit de voir son maître interrompre ses exploits pour soupirer auprès d'une captive; mais, loin de flatter le mécontentement des soldats, il vient s'expliquer avec Mahomet lui-même, aux pieds duquel il apporte sa tête. Malgré l'impétuosité du caractere du sultan, il parvient à lui faire entendre les vérités les plus fortes, et qui sur-tout doivent déplaire le plus à un despote éperdument amoureux: il prend sur lui l'ascendant que la grandeur d'ame a toujours sur les hommes les plus féroces et les plus violens; et Mahomet ne peut que l'admirer lorsqu'il lui dit:

Tu m'as promis la mort;
Je vais la mériter par un dernier effort.

Cette scene, l'une des plus belles qui existent au théâtre, plaît sur-tout par une grande fidélité de coloris local; toutes les anciennes maximes du gouvernement turc y sont introduites avec beaucoup d'art.

Vingt-cinq ans avant que La Noue fît représenter cette tragédie, Chateaubrun avoit traité le même sujet avec une apparence de succès; mais sa piece n'avoit pu se soutenir aux reprises. Un rapprochement des combinaisons générales des deux pieces suffira pour expliquer le sort différent qu'elles éprouverent. Chateaubrun suppose qu'un frere d'Irene est échappé au carnage de sa famille; il a caché son nom, s'est enrôlé dans l'armée turque, et par de grands exploits est parvenu

aux premiers grades militaires ; il conspire contre Mahomet, et veut rétablir l'empire grec. Irene entre dans cette conjuration, qui est bientôt découverte : le sultan veut les envoyer au supplice ; tous les deux se donnent la mort. Dans cette tragédie, Irene déteste le sultan, que son amour dédaigné ne sert qu'à rendre plus féroce. On voit que l'intérêt ne peut se fixer fortement sur aucun de ces personnages ; nulle douceur dans les caractères : d'un côté la soif de la vengeance, de l'autre la cruauté d'un vainqueur farouche. La Noue, au contraire, a conçu et exécuté le projet difficile d'intéresser par Mahomet et pour Mahomet : on aime à voir ce conquérant s'adoucir par les vertus touchantes d'une esclave chrétienne. Cependant, à la moindre contradiction, son caractere reparoît, et l'on pense qu'il pourra un jour, dans un moment de fureur, immoler la femme à laquelle il paroît vouloir tout sacrifier. Irene inspire une autre sorte d'intérêt : en partageant l'amour de Mahomet, elle est loin de se livrer au délire de cette passion ; en elle tout est paisible : sa tendresse acquiert un caractere respectable lorsqu'on voit qu'elle n'accepte le sceptre que pour protéger les malheureux chrétiens. Cette idée est très bien exprimée dans ces vers par lesquels son rôle commence :

Je te revois enfin, malheureuse Byzance...
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs :
Je viens te secourir... Affermis ma foiblesse,
O ciel ! fais triompher le zele qui me presse !
Esther sut désarmer le fier Assuérus ;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

Le cinquieme acte de cette piece est celui qui toujours a le moins réussi : on a été révolté du meurtre d'Irene ; cependant La Noue a préparé son dénouement avec beaucoup d'art en présentant au commencement de cet acte Mahomet prêt à immoler sa captive. Peut-être auroit-il été nécessaire que dans le court intervalle de cette scene et de la mort d'Irene il eût annoncé par des incidens terribles et nouveaux l'alternative affreuse dans laquelle se trouva Mahomet, ou de se séparer d'une femme qu'il aimoit éperdument, ou de la sacrifier pour qu'elle ne pût appartenir à d'autres qu'à lui.

FIN DE L'EXAMEN DE MAHOMET SECOND.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TROISIEME VOLUME.

INÈS DE CASTRO, TRAGÉDIE DE HOUDART DE LA MOTHE, page 1
Notice sur La Mothe, 3
Préface de l'auteur, 15
Avis de l'auteur, 19
Acteurs, 20
Examen d'Inès de Castro, 89

GUSTAVE-WASA, TRAGÉDIE DE PIRON, 95
Notice sur Piron, 97
Vers à M. le comte de Livry, 117
Épître dédicatoire, 119
Vers à la mémoire de M. le comte de Livry, 123
Préface de l'auteur, 133
Stances à la reine de Suede, 168
Acteurs, 170
Examen de Gustave, 267

DIDON, TRAGÉDIE DE LE FRANC DE POMPIGNAN, page 273
Notice sur Le Franc de Pompignan, 275
Préface de l'auteur, 293
Acteurs, 308
Examen de Didon, 385

MAHOMET SECOND, TRAGÉDIE DE LA NOUE, 389
Notice sur La Noue, 391
Préface de l'auteur, 405
Acteurs, 410
Examen de Mahomet second, 487

FIN DU TROISIEME VOLUME.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME QUATRIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THEATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉÂTRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE

DE CHATEAUBRUN,

Représentée pour la premiere fois
le 11 mars 1754.

NOTICE

SUR CHATEAUBRUN.

Jean-Baptiste Vivien de Chateaubrun naquit à Angoulême en 1686. On n'a pu se procurer aucun détail sur son éducation ni sur la maniere dont il se produisit dans le monde; on sait seulement qu'à vingt-sept ans il présenta aux comédiens une tragédie qui fut représentée avec quelque succès l'année suivante. Les productions dramatiques de Chateaubrun, qui presque toutes offrent de grandes beautés, nous dédommageront dans cette notice des anecdotes que nous n'avons pu recueillir. Nous l'avons déja insinué plusieurs fois; dans un recueil consacré à la gloire des lettres françoises, il nous a paru beaucoup plus utile de parler avec quelque étendue des ouvrages des auteurs dont nous réimprimons les chefs-d'œuvre, que de rechercher avec une curiosité minutieuse dans les secrets de leur vie privée des faits peu importans par eux-mêmes:

c'est dans les productions d'un homme de lettres que l'on doit trouver ses titres à l'estime publique. Comme particulier, il ne sort point de la classe des autres hommes, et il ne doit pas plus qu'eux au public un compte exact de sa conduite. Si nous avons quelquefois sacrifié au goût général que l'on témoigne aujourd'hui pour les anecdotes, on a dû remarquer que nous y avions été forcés, soit parcequ'elles étoient trop connues pour que nous pussions les passer sous silence, soit parcequ'elles avoient été altérées par les biographes : nous n'avons du moins reproduit que celles qui pouvoient honorer les poëtes qui nous ont fourni les matériaux de ce recueil. Les détails peu étendus que nous donnerons dans cette notice sur la longue carriere de Chateaubrun prouveront que s'il nous eût été possible de rassembler un plus grand nombre de faits, ils n'eussent servi qu'à faire partager au public l'estime qu'il inspira à tous ceux qui le connurent.

Mahomet second fut la premiere tragédie que donna Chateaubrun : elle eut onze représentations consécutives, et fit concevoir les plus gran-

des espérances. En examinant la tragédie que La Noue a faite sur le même sujet, nous avons remarqué les différences qui existent entre les conceptions générales des deux pieces, et nous avons indiqué les causes qui ont influé sur le succès de l'une et de l'autre. L'exposition de la tragédie de Chateaubrun est claire et méthodique. Un prince grec, frere d'Irene, a conçu le projet de faire une révolution en immolant Mahomet, et en rétablissant les Comnenes sur le trône de Constantin : pour cacher sa conspiration, il a pris le turban, et s'est enrôlé dans l'armée musulmane, où, par des prodiges de valeur, il est parvenu, sous le nom d'Osmin, aux premiers grades militaires. Il communique ses desseins à un Grec qui lui est resté fidele, et lui demande quel est l'état de Constantinople depuis sa longue absence. Ce tableau des suites d'un grand changement dans les lois et dans les mœurs d'un peuple asservi à un joug étranger mérite d'être remarqué par l'énergie des pensées et par la fidélité des couleurs locales :

Les Grecs, toujours frappés de leur dernier malheur,

Attendent le moment d'une vengeance entiere.
En vain ce fier tyran, devenu populaire,
Sous un dehors serein tempérant sa fierté,
Offre encore à leurs yeux un air de liberté:
Pour faire aimer aux Grecs la main qui les enchaine,
Par d'éclatans bienfaits il attaque leur haine;
Les Grecs sont sous son nom les arbitres des lois,
Leur mérite au serrail leur obtient des emplois;
Ses édits, dépeuplant le reste de la Grece,
Chaque jour dans ces murs attirent la noblesse:
Mais ses feintes bontés n'ont point gagné les Grecs;
Ses perfides bienfaits leur sont toujours suspects.
Ainsi, sans se flatter, seigneur, votre vengeance
Peut fonder dans ces murs une juste espérance;
Les Grecs avec plaisir suivront votre fureur:
Mais deux objets trop près captivent leur valeur;
A l'aspect du sultan leur ardeur ralentie,
Et ces murs trop voisins d'une armée ennemie,
Retiennent sous le joug leurs esprits ébranlés,
Au moindre mouvement sûrs d'en être accablés.

Dans cette tragédie, l'auteur s'est moins attaché à peindre les grandes qualités de Mahomet second qu'à faire ressortir la férocité qui accompagnoit toujours ses actions les plus brillantes. Irene le déteste, et ne répond aux témoignages de son

amour qu'en lui rappelant les maux qu'il lui a faits. On trouve dans la quatrieme scene du second acte des imitations fort heureuses de l'Andromaque de Racine: les souvenirs terribles que donne à Irene la vue du palais de ses aïeux livré à un maître barbare ajoutent à l'effet de ce morceau:

Que craignez-vous, seigneur, des larmes d'une fille
Qui ne retrouve plus ni parens ni famille?
Vos fureurs ont trop bien assuré vos exploits,
Et la mort de mon pere a consacré vos droits.
Après douze ans de fers, de pleurs, et de misere,
Je voudrois fuir des lieux où tout me désespere.
Palais sacré, palais jadis si précieux,
Auguste sanctuaire où régnoient mes aïeux,
Vous n'êtes plus pour moi qu'une horrible demeure.
Tout retrace à mes yeux les malheurs que je pleure:
L'image de Comnene y suit par-tout mes pas,
Je crois toucher encore au jour de son trépas.
Hélas! c'est près d'ici que mon malheureux pere
Eprouva de vos coups la fureur meurtriere!
Dans l'ardeur du combat vous ne cherchiez que lui,
Sûr d'enlever aux Grecs leur plus solide appui.
Une foule incroyable environna Comnene,
Ses fils percés de coups et respirant à peine,

Si j'en crois les témoins qui me l'ont raconté,
Couvrirent de leurs corps son corps ensanglanté:
Rien ne put appaiser votre soif sanguinaire;
Votre bras animé, pour parvenir au pere,
Eprouva sa fureur sur ces héros naissans;
Vous couvrîtes ses yeux du sang de ses enfans;
Et sous tant de douleurs la nature plaintive
Arracha de son sein son ame fugitive.
Est-ce trop peu pour vous de causer mes malheurs,
Si vous n'êtes encor le témoin de mes pleurs?

Le camp de Mahomet, indigné de ce qu'il interrompt ses conquêtes pour plaire à une captive, se révolte, et demande la mort d'Irene: Mahomet ne témoigne peut-être pas assez de fureur en apprenant le soulèvement de son armée. La Noue a beaucoup mieux rendu cette situation: dans sa tragédie, le farouche sultan, habitué à punir de mort le simple murmure, veut faire un massacre effroyable des janissaires qui osent blâmer sa passion; le dévouement sublime de l'aga est seul capable de suspendre les effets de sa rage. Chateaubrun en général a rendu beaucoup trop odieux son principal personnage; il ne paroît

cruel qu'avec Irene : c'est de toutes les conceptions celle qui est le moins susceptible d'effet au théâtre. Cependant Mahomet veut tenter un dernier effort auprès de celle qu'il aime; il lui dit qu'il la défendra si elle consent à lui donner sa main : pour la décider il lui cite l'exemple de Mélisse, princesse grecque qui épousa Orcan. La réponse d'Irene est éloquente et énergique ; elle fait sentir au sultan l'extrême différence de sa situation et de celle de Mélisse :

Quand l'hymen les unit, ce sultan en furie
Avoit-il à ses yeux embrasé sa patrie?
Avoit-il opprimé la liberté des Grecs ?
Offrit-il à ses vœux de farouches respects ?
Reçut-elle une main teinte du sang d'un pere?
La vit-on insulter au tombeau de sa mere ?
Elle-même livrée à des fers odieux,
Se vit-elle contrainte à recevoir ses vœux ?
Orcan fut pour Mélisse un vengeur nécessaire,
Par de puissans secours il protégea son pere;
Pour elle le serrail oublia ses rigueurs,
Et les nœuds de l'amour resserrerent leurs cœurs :
Mais toi, qui me retiens dans une affreuse chaîne,
Cruel dans ton amour, et cruel dans ta haine,

Tyran dans tes fureurs, tyran dans tes plaisirs,
Et toujours menaçant jusque dans tes soupirs,
Tu prétends m'épouser : le crime et l'innocence
Ont-ils jamais entre eux formé quelque alliance ?
Bien loin que tes grandeurs puissent tenter ma foi,
Le mépris que j'en fais est seul digne de moi :
Ton orgueil en chassa les maîtres légitimes ;
Partager tes grandeurs, c'est partager tes crimes.

Le frere d'Irene la reconnoît ; et la voyant dans une situation aussi indigne de sa haute naissance, sa haine contre Mahomet devient plus forte. Il forme le double projet d'immoler le tyran et de sauver sa sœur : la conspiration est découverte ; Irene et son frere se tuent. Ce dénouement, contraire aux traditions, est absolument sans effet ; ce qui dès les premieres représentations nuisit beaucoup au succès de cette tragédie.

Quoique Chateaubrun eût reçu à cette époque des encouragemens qui auroient enivré un homme moins modeste que lui, il passa un grand nombre d'années sans faire représenter aucune piece. Il se livra à l'étude des poëtes grecs, qui ne lui étoient pas encore bien familiers ; et ce

travail lui fit trouver un nouveau système de tragédie qui lui valut un succès distingué. Plusieurs poëtes avoient puisé dans la guerre de Troie les sujets de leurs pieces; mais aucun n'avoit rassemblé dans un seul cadre les grandes infortunes qui accablerent la famille de Priam. Chateaubrun, dans la tragédie des Troyennes, réunit les personnages d'Hécube, d'Andromaque, de Cassandre, et de Polyxene. Quel tableau touchant que celui qui présentoit ces foibles femmes qui n'avoient eu aucune part à la guerre, devenues captives, et exposées à l'insolence et aux cruautés des vainqueurs farouches! Cette tragédie, qui eut un grand succès dans la nouveauté, s'est soutenue au théâtre toutes les fois qu'elle a été reprise.

Après avoir adapté à la scene françoise quelques beautés d'une des tragédies les plus touchantes d'Euripide, Chateaubrun essaya de soutenir la même lutte contre Sophocle. Philoctete avoit toujours été considéré comme un des sujets les plus pathétiques de l'antiquité; on avoit surtout admiré la grande simplicité de cette tragé-

die, et tous les charmes d'une poésie éloquente et pittoresque l'avoient fait considérer comme un chef-d'œuvre; Fénélon, cet amateur si éclairé de la littérature ancienne, y avoit puisé un épisode de Télémaque. Cependant cette tragédie manquoit au théâtre françois. Chateaubrun n'osa pas traiter ce sujet avec toute la simplicité de son modele: une entreprise aussi difficile étoit réservée à M. de La Harpe, qui, avec quelques changemens très légers, est parvenu à enrichir notre scene d'une tragédie entièrement dans le genre grec. Il falloit, pour surmonter tous les obstacles que ce travail présentoit, un goût épuré, une connoissance parfaite de l'art du dialogue, et sur-tout un talent distingué pour la poésie descriptive; qualités que Chateaubrun ne possédoit pas à un assez haut degré. Il ne trouva d'autre moyen pour remplir le vide de l'action que d'introduire une fille de Philoctete dont Pyrrhus devient amoureux en arrivant dans l'isle de Lemnos. Le caractere de Pyrrhus conserve toute la générosité que lui a donnée Sophocle: il s'indigne d'abord à la proposition que lui fait

Ulysse de tromper Philoctete, et il ne cede qu'aux grandes considérations de l'intérêt public; mais, en faisant paroître dans sa tragédie Sophie, fille du héros abandonné, Chateaubrun s'étoit imposé une nouvelle difficulté, qu'il a surmontée avec un talent distingué. Il devenoit presque impossible à Ulysse de résoudre Pyrrhus à user de violence contre un héros dont il aimoit la fille: Chateaubrun suppose qu'Ulysse a arraché Achille mourant d'entre les mains des Troyens, et que ce grand homme lui a confié son fils en expirant. Les reproches qu'Ulysse adresse au fils d'Achille forment un morceau très éloquent: « Le jour « qu'il fut blessé, dit Ulysse,

Les Troyens à l'envi, le voyant renversé,
Sur lui de toutes parts fondoient avec furie,
Se disputant entre eux le reste de sa vie:
J'y courus; je lui fis un rempart de mon corps,
De ces fiers assaillans j'arrêtai les efforts;
Prodigue de mon sang dans ce péril extrême,
D'un si noble fardeau je me chargeai moi-même;
Combattant d'une main, j'emportai ce héros.
Lorsqu'il vit ma douleur éclater en sanglots:

« Cher ami, me dit-il, cache-moi tes alarmes,
« Et laisse-moi mourir parmi le bruit des armes.
« Par tes soins je suis libre, et je respire encor;
« Tu m'épargnes l'affront dont je flétris Hector:
« Que mon fils à jamais en garde la mémoire,
« Et te rende les soins que tu pris de ma gloire :
« Sers-lui de pere, ami; qu'il te serve de fils ».
Voilà ses derniers vœux; les avez-vous remplis?
De ses fiers ennemis j'affrontai la furie;
Vous, en m'abandonnant, vous leur livrez ma vie;
Vous me persécutez, et je fus son soutien;
Je lui sauvai l'honneur, et vous m'ôtez le mien.

Pyrrhus, partagé entre une femme dont il est fortement épris et un héros qui a sauvé l'honneur de son pere, se trouve dans une situation très dramatique. Le rôle d'Ulysse paroît tracé d'après Homere; il est beaucoup moins odieux que dans la tragédie de Sophocle. Le dénouement inventé par Chateaubrun mérite d'être remarqué. Le poëte grec ayant peint Philoctete implacable dans sa haine, n'a d'autre moyen pour le faire consentir à suivre Ulysse que de faire intervenir Hercule qui fléchit son ami: Chateaubrun, sentant le défaut essentiel de ce dénouement, en a ima-

giné un autre beaucoup plus conforme aux regles de l'art; il suppose que la présence de Philoctete et de Pyrrhus dans le camp des Grecs est absolument nécessaire pour la destruction de Troie; les dieux l'ont ainsi décidé. Ulysse, après avoir épuisé toutes les ressources de son génie pour ramener Philoctete, voyant que Pyrrhus est prêt à embrasser sa défense, leur propose à l'un et à l'autre de rester lui-même à Lemnos tandis qu'ils iront venger Achille. Ce dévouement absolu attendrit le compagnon d'Hercule, qui se résout enfin à retourner dans le camp des Grecs. Peut-être M. de La Harpe auroit-il pu profiter de l'idée vraiment dramatique de ce dénouement: après avoir évité, par la contexture simple de sa piece, le défaut que nous avons reproché à Chateaubrun, il auroit eu l'avantage de corriger la derniere scene de Sophocle, qui est beaucoup plus invraisemblable pour des spectateurs françois qu'elle ne l'étoit pour les Grecs.

Chateaubrun donna encore au théâtre françois une tragédie d'Astyanax dont les trois premiers actes furent très applaudis, mais dont les

deux derniers furent mal reçus. Quoique ses amis l'engageassent à faire quelques corrections, et à appeler du premier jugement du public, il retira le soir même sa piece, qui n'a pas été remise depuis.

Chateaubrun fut long-tems attaché au duc d'Orléans comme maître-d'hôtel. Ses qualités morales et ses talens lui procurerent des protecteurs puissans qui lui faciliterent souvent les moyens de faire une grande fortune; il s'y refusa toujours, préférant aux richesses l'honnête aisance dans laquelle il vivoit. Son caractere étoit doux et tolérant. A une époque où la littérature étoit partagée en plusieurs factions, il n'embrassa aucun parti. Une piété ferme et éclairée le préserva des erreurs de la philosophie moderne. « M. de Chateaubrun, dit M. de Buffon dans un « discours à l'académie françoise, homme juste « et doux, pieux, mais tolérant, sentoit, savoit « que l'empire des lettres ne peut s'accroître, et « même se soutenir, que par la liberté. Il approu- « voit assez volontiers, et ne blâmoit qu'avec « discrétion. Jamais il n'a rien fait que dans la

« vue du bien, jamais rien dit qu'à bonne in-
« tention. »

Chateaubrun avoit été reçu à l'académie française en 1753: il mourut à Paris, dans un âge très avancé, en 1775.

ACTEURS.

HÉCUBE, veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

ASTYANAX, fils d'Andromaque; on le suppose âgé de trois ou quatre ans.

CASSANDRE, } filles de Priam et d'Hécube.
POLYXENE, }

ULYSSE, roi d'Ithaque.

THESTOR, grand-prêtre des Troyens.

IPHIS, confident de Thestor, et sacrificateur chez les Troyens.

CÉPHISE, gouvernante d'Astyanax.

IDAS, } hérauts dans l'armée des Grecs.
HILUS, }

UN ENFANT de l'âge d'Astyanax, ou à-peu-près.

VIEILLARDS, prêtres des dieux chez les Grecs.

TROUPE DE SOLDATS.

La scene est dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie.

Perin del. *Gault de St Germain Sculp.*

J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

Acte I. Scè. III.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

On voit d'un côté du théâtre le tombeau d'Hector, et de l'autre celui de Pâris, exhaussés à l'antique; le tombeau d'Hector est plus élevé et plus orné.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

Sous les murs d'Ilion que cherchez-vous encore?
Le feu depuis trois jours l'embrase et le dévore;
Le carnage et l'horreur regnent de toutes parts,
Et le sang de Priam fume sur ces remparts.
Fuyez, craignez, seigneur, que les Grecs en furie...

THESTOR.

Calchas défend nos jours contre leur barbarie;
Pontife chez les Grecs, et moi chez les Troyens,

En consacrant mes droits il honore les siens:
Du glaive des vainqueurs nous n'avons rien à craindre.

IPHIS.

Faut-il de ce bienfait s'applaudir ou se plaindre?
Sommes-nous réservés à la honte des fers?

THESTOR.

Dussé-je m'exposer aux plus affreux revers,
Je déteste les cœurs qu'une amitié commune
Fait flotter incertains au gré de la fortune:
Je fus cher à Priam tandis qu'il fut heureux;
J'adore de son sang les restes malheureux,
Et je respecte en eux sa gloire anéantie.
Dans quel gouffre de maux sa veuve est engloutie!
D'autant plus exposée à de vives terreurs,
Qu'elle seule a creusé la source de ses pleurs.
Priam, que si long-tems éclaira la sagesse,
Succomba sous le poids de la triste vieillesse;
La reine gouverna le déclin de ses ans,
Ou plutôt sous son nom fit régner ses enfans.
Combien de fois Priam voulut-il rendre Hélene!
Mais les pleurs de Pâris attendrirent la reine;
Le courage d'Hector, qui brûloit d'éclater,
Acheva malgré nous de tout précipiter:
Voilà de nos malheurs la source trop amere;
Hécube aimoit l'état, mais Hécube étoit mere;
Nos farouches vainqueurs ne l'ignorerent pas.

IPHIS.

Je crains que le courroux n'ensanglante leurs bras:

Que d'objets de pitié vont tourmenter la reine,
Andromaque et son fils, Cassandre et Polyxene!

THESTOR.

Calchas, sans s'expliquer sur leur triste destin,
M'a fait de nos vainqueurs entrevoir le dessein:
Ces rois, depuis trois jours plongés dans le carnage,
Ont laissé le soldat s'engraisser du pillage;
Et brûlant maintenant de hâter leur retour,
Vont de leurs prisonniers ordonner dans ce jour.
Vois-tu non loin de nous cette tente dressée,
Par l'orgueil du vainqueur avec pompe exhaussée?
C'est là qu'avec les chefs le fier Agamemnon
Va décider du sort des restes d'Ilion.
L'appareil de l'arrêt m'en fait craindre la peine;
C'est parmi ces tombeaux qu'on doit juger la reine:
Son sang doit-il baigner la tombe de ses fils?
Est-ce celle d'Hector, ou celle de Pâris?
Elle vient.

SCENE II.

HÉCUBE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

HÉCUBE.

Est-ce vous, ami toujours fidele,
Dont le sort en courroux ne peut lasser le zele?
Dans le sein du malheur vous osez nous chercher:
Ah! Thestor, sans frémir pouvez-vous m'approcher?

THESTOR.

Madame, vous savez toute la bienveillance
Dont Priam m'honora dès ma plus tendre enfance;
J'ai joui quarante ans des bontés de mon roi;
Je mourrai, s'il le faut, victime de ma foi.

HÉCUBE.

C'est moi qui l'ai perdu ce roi trop magnanime,
C'est moi dont la fierté l'entraîna dans l'abyme
Le jour que, malgré vous captivant ses esprits,
J'arrachai son aveu pour l'hymen de Pâris:
Dans cet affreux moment je croyois être mere;
Dès-lors j'en démentis le sacré caractere.
Il a fallu, Thestor, pour dessiller mes yeux
Que Troie eût épuisé les vengeances des dieux:
Puis-je les désarmer par des regrets stériles?

THESTOR.

Pourquoi vous y livrer puisqu'ils sont inutiles?
Des crimes des Troyens ce fut le châtiment.

HÉCUBE.

Eh! devois-je, Thestor, en être l'instrument?
Le ciel m'en a punie: épouse, mere, reine,
A chacun de ces noms il attache sa peine.
Pyrrhus, dont la fureur anime tous les coups,
Fit jaillir jusqu'à moi le sang de mon époux;
Comme de tendres fleurs au matin moissonnées
Mes fils ont vu trancher leurs tristes destinées;
La guerre, dont j'ai seule allumé le flambeau,
Les a précipités dans la nuit du tombeau.

Reine! où sont mes sujets? qu'en reste-t-il? des femmes,
Des enfans, des vieillards, qu'ont épargnés les flammes,
Attendant comme moi d'un vainqueur irrité
Une mort trop tardive, ou la captivité.
O souvenir cruel de ma gloire passée!
J'ai vu dans un moment ma grandeur terrassée;
Epoux, enfans, sujets, il ne me reste plus
Que le remords vengeur de vous avoir perdus!

THESTOR.

Eh! madame, éloignez cette image terrible.

HÉCUBE.

Ah! trop d'objets présens me la rendent sensible;
Voyez-vous les débris de mes palais brûlans,
Ces temples embrasés et ces autels sanglans,
Ces enfans égorgés sur le sein de leur mere,
Et tout couverts du sang de leur malheureux pere;
Ces blessés, dont les cris me déchirent le cœur,
Qu'insulte avec orgueil la rage du vainqueur?
Le fer de tous côtés m'entoure de victimes,
Et la terre est par-tout couverte de mes crimes.

THESTOR.

Madame....

HÉCUBE.

Si les dieux ne menaçoient que moi,
J'offrirois à leurs coups un cœur exempt d'effroi:
Mes filles, dont le sort est si digne de larmes,
C'est pour vous que je sens de mortelles alarmes;
C'est sur Astyanax que je verse des pleurs;

Andromaque sa mere a part à mes douleurs.
Ignorez-vous combien mes filles me sont cheres?
Oui, je me nourrirai de mes larmes ameres
Jusqu'à ce que la mort, que je demande aux dieux,
En tarisse la source, et me ferme les yeux.
Mais on guide vers moi ma famille éperdue:
Dans quel état, hélas! frappe-t-elle ma vue!
Combien dans leurs regards j'apperçois de terreurs!

SCENE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXENE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS.

HÉCUBE.

Mes filles, puis-je encor vous mouiller de mes pleurs?
Dans vos embrassemens puis-je rendre ma vie?

POLYXENE.

Nos vainqueurs publioient qu'on vous l'avoit ravie;
Dans nos sombres prisons nous pleurions votre mort.

IDAS.

Quelques momens pourront éclaircir votre sort:
Vos vainqueurs rassemblés dans la tente prochaine
Vont signaler pour vous leur clémence ou leur haine;
Dans ces momens affreux où flottent leurs esprits
Puissent-ils oublier jusqu'au nom de Pâris!

Puissé-je, de leurs lois interprete et ministre,
N'être chargé pour vous d'aucun ordre sinistre!
(*Il sort.*)

SCENE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXENE, THESTOR, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah! que puisse bientôt, pour finir mes remords,
Un équitable arrêt m'entraîner chez les morts!

CASSANDRE.

Hélas!

HÉCUBE.

Et pourquoi donc pleurez-vous une mere
A qui vous ne devez que haine et que colere?
De votre amour pour moi j'ai rompu les liens,
J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

ANDROMAQUE.

Madame, de l'erreur qui vous avoit séduite
Pouviez-vous de si loin appercevoir la suite?
Vos tendresses pour nous n'éclaterent pas moins.

HÉCUBE.

Oui, vous étiez l'objet de mes plus tendres soins;
Quoiqu'aux vœux de mes fils je me fusse asservie,
Pour chacune de vous j'aurois donné ma vie,

Il est vrai: mais, malgré mon amitié pour vous,
Qu'auriez-vous craint de plus d'un barbare courroux?
Voyez l'état horrible où je vous abandonne,
Un rempart éternel vous sépare du trône,
A de superbes rois notre empire est soumis,
Vous voici sous la main de vos fiers ennemis;
(*à Astyanax.*)
Et toi, fils malheureux du plus vaillant des hommes,
Maintenant insensible à l'état où nous sommes,
Combien gémiras-tu quand l'âge et la raison
T'auront développé le sort de ta maison?
Dieux, épuisez sur moi toute votre colere!
N'ajoutez point sa mort aux malheurs de sa mere!
De son sang racheté que le mien soit le prix!
Il n'a point eu de part au crime de Pâris.

TRESTOR.

Non, ces cruels vainqueurs dont vous craignez la rage
Ont respecté ses jours dans l'horreur du carnage;
Rassasiés de sang, vont-ils s'y replonger?

SCENE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXENE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS, *trois prêtres qui se tiennent au fond du théâtre.*

IDAS.

Princesses, vos vainqueurs viennent de vous juger:
Ils ont réglé d'abord le sort de Polyxene;
Idas ignore encor si c'est faveur ou haine:
Vous voyez ces vieillards consacrés aux autels,
Ministres révérés de nos dieux immortels,
Il faut que sans tarder Polyxene les suive.

HÉCUBE.

Où vont-ils l'entraîner en quittant cette rive?

IDAS.

C'est un secret pour moi; mais je sais que ces rois
Veulent que sur-le-champ tout fléchisse à leurs lois.

HÉCUBE.

Arrachez-moi le cœur, ou laissez-moi ma fille.

CASSANDRE.

Frappez d'un même coup notre triste famille.

ANDROMAQUE.

Ne nous séparez point.

IDAS.

Vos vœux sont superflus,

La Grece ainsi l'ordonne, et vous êtes vaincus;
Obéissez.

HÉCUBE.

Hélas!

POLYXENE.

Ah! mes sœurs, ah! madame,
Cachez-moi des regrets qui déchirent mon ame:
Ma naissance et mon nom sont présens à mes yeux;
Je vais vivre ou mourir digne de mes aïeux.

SCENE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, IPHIS, IDAS, CÉPHISE.

IDAS, *à Hécube.*

Nos princes vous ont fait une autre destinée:
A des fers éternels vous êtes condamnée;
Vos filles sous le joug gémiront comme vous.

HÉCUBE.

La mort est à leurs yeux un supplice trop doux!
Ils font choix d'un tourment qui jamais ne finisse.

IDAS, *à Hécube.*

Vous vivrez dans les fers et sous les lois d'Ulysse.

HÉCUBE.

Moi, grands dieux! je vivrois dans ses indignes fers!
Cet opprobre est pour moi le comble des revers.

IDAS.

Andromaque à Pyrrhus est échue en partage.

ANDROMAQUE.

Pour la veuve d'Hector quel horrible esclavage!

IDAS.

Cassandre dans Argos va suivre Agamemnon.

CASSANDRE.

Le barbare m'arrache au culte d'Apollon;
Il brave le courroux du dieu qui me protége:
Affranchis-moi, grand dieu, de son joug sacrilége!

IDAS.

Les flots vont vous porter aux différens climats
Où vos maîtres bientôt reverront leurs états.
Après dix ans entiers d'une guerre sanglante
Dont le succès si tard a rempli leur attente
Ils brûlent de revoir leur patrie et leurs dieux:
Il faut les prévenir, et presser vos adieux.

Leur ample patrimoine à moi seul a passé;
Priam l'accrut encor par d'immenses largesses,
Sa main versa sur moi la gloire et les richesses;
Mes jours furent marqués par autant de ses dons:
Mon trésor peut ici suffire à vos rançons:
Je vais à vos vainqueurs l'offrir sur ce rivage;
Ils pourront cependant me garder en otage.
J'espere que pour prix d'un échange si doux
Ils vont rendre à mes vœux votre famille et vous.

HÉCUBE.

Faut-il, pour affranchir ma famille asservie,
Sacrifier vos biens et livrer votre vie?

THESTOR.

Périssent à l'instant et ma vie et mes biens,
S'il le faut, pour briser vos indignes liens!
Pourrois-je de mon sang faire un plus noble usage?
Vivrois-je dans le faste, et vous dans l'esclavage?
Enfans infortunés et trop dignes des pleurs
Que ma compassion répand sur vos malheurs,
Plus je vois votre gloire éteinte, humiliée,
Et plus à votre sort mon ame s'est liée;
Au travers de ses fers je reconnois mon roi:
(*il se jette aux pieds d'Astyanax.*)
Oui, mon cœur pour toujours vous consacre sa foi,
Rejeton précieux de mes augustes maîtres;
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres,
A mon plus tendre amour vous les retracez tous;
Jusqu'au dernier soupir tout mon sang est à vous.

SCENE VIII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

O fidélité rare autant que magnanime,
Tu balances les coups dont le poids nous opprime!
Non, la foudre sur nous ne frappe qu'à demi
Puisque dans nos malheurs il nous reste un ami.
En attendant qu'ici son zele le ramene
Allons nous informer du sort de Polyxene.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE.

HÉCUBE.

Ma fille, vous voyez avec quelle noirceur
On cache à mes regards le sort de votre sœur;
Nos barbares vainqueurs s'obstinent à *se taire*,
Et pour moi sa prison est encore un *mystere*:
Mais vous que dès l'enfance instruisit Apollon,
Et dont il éclaira l'esprit et la raison,
A vos yeux comme aux siens l'avenir se découvre;
Vous ôtez au destin le voile qui le couvre;
Le sort de Polyxene est visible pour vous,
Et cette obscurité n'enveloppe que nous.

CASSANDRE.

Que me demandez-vous? Eh! plût aux dieux, madame,
Que je pusse calmer le trouble de votre ame!
Il est vrai qu'Apollon m'inspire quelquefois;
Mais ce n'est qu'à son gré qu'il anime ma voix;

De son souffle divin organe involontaire,
Il me force à parler, il me force à me taire:
Mais ce funeste don que me sert-il, hélas!
Pour prévoir l'avenir on ne le change pas.
Madame, respectons le voile impénétrable
Qu'oppose à nos regards un destin favorable.
Non, non, ce n'est qu'aux dieux qu'il est doux de prévoir:
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir;
Ils ne voient devant eux qu'une immortelle joie
Qu'aucun tems n'affoiblit, que chaque instant déploie;
L'avenir est pour eux un bien toujours présent:
Mais nous, pour qui la vie est un fardeau pesant,
Nous, mortels dont le cœur n'est qu'erreur, que foiblesse,
Et qu'un essaim de maux environne sans cesse,
Hélas! que verrions-nous dans le triste avenir
Que de quoi nous confondre, et de quoi nous punir?
Laissons à chaque jour les chagrins qu'il amene,
Sans vouloir d'un coup-d'œil réunir notre peine:
L'homme le plus heureux ne le soutiendroit pas.
Les dieux, sur nos malheurs semant quelques appas,
Nous ont enveloppés d'une heureuse ignorance,
Et pour charmer nos maux nous laissent l'espérance;
Suivons aveuglément leurs ordres sur ce point,
Sans rapprocher des maux que nous ne sentons point.

ANDROMAQUE.

Madame, nous voyons un terme à nos alarmes;
Thestor peut rendre encor Polyxene à nos larmes:
Le zele qui l'embrase et ses trésors offerts

Peut-être dans nos mains brisent déja nos fers.
Samos peut nous offrir un asyle paisible,
Aux efforts ennemis toujours inaccessible;
Nous pourrions y goûter une profonde paix:
Mon fils y trouvera de fideles sujets;
Thestor nous est garant de leur obéissance.
Dieux, avec quel respect et quelle complaisance,
Par les plus tendres soins adoucissant vos jours,
Vos filles tâcheront d'en prolonger le cours!
Mon fils est pour vos yeux une source de joie;
Vous verrez croître en lui l'espérance de Troie;
Nous vous rassemblerons, Troyens infortunés
Que le fer du vainqueur n'aura point moissonnés;
Notre cœur et nos mains s'ouvrant à vos miseres,
Nous vous accueillerons moins en sujets qu'en freres:
Cet ami généreux, si prévoyant pour nous,
Nous comble de bienfaits qui s'étendront sur vous:
Mon Hector nous suivra, j'emporterai sa cendre;
Mon cœur se nourrira d'un souvenir si tendre.
Eh! n'est-ce pas un bien dans notre adversité
Que de pouvoir au moins pleurer en liberté?

SCENE II.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

IPHIS.

Madame, quel malheur! plût aux dieux que mon zele
N'eût point à vous porter cette affreuse nouvelle!...

HÉCUBE.

Ciel! sur combien d'objets se répand mon soupçon!
Parlez, expliquez-vous.

IPHIS.

Plus d'espoir de rançon:
Thestor est dans les fers; pour comble d'injustice
On l'ose menacer des horreurs du supplice
S'il ne livre pour lui l'or qu'il offroit pour vous.

HÉCUBE.

Malheureuses! faut-il qu'il s'immole pour nous?

ANDROMAQUE.

D'une pitié si noble on va lui faire un crime!

HÉCUBE.

On le croit innocent; mais mon destin l'opprime:
Le malheur qui me suit devient contagieux;
Hélas! en me plaignant on irrite les dieux.

IPHIS.

Thestor a cru d'abord son attente comblée:
Son offre et ses discours entraînoient l'assemblée;

Tous les cœurs se tournoient à la compassion;
La plupart acceptoient l'offre de la rançon,
Quand soudain Ménélas, animé par Hélene....

HÉCUBE.

Hélene! Quoi! ce monstre....

IPHIS.

Elle enflamme leur haine,
Et prenant en horreur ses amis malheureux,
Par des traits accablans se déchaîne contre eux.
Par combien de noirceurs sa bouche vous outrage!
Mais c'est Pâris sur-tout que déchire sa rage;
Qu'il ne fut à ses yeux qu'un lâche ravisseur,
Dont elle détestoit la flamme et la fureur;
Que, brûlant de revoir Ménélas et la Grece,
La reine et ses enfans l'en détournoient sans cesse;
Que d'affreux surveillans qui ne la quittoient pas
Traversoient ses desseins et retenoient ses pas.

HÉCUBE.

O monstre, que l'enfer tira de ses abymes
Pour couvrir l'univers de meurtres et de crimes!
Par combien de ressorts aigrissant les esprits
Elle éloignoit la paix dont elle étoit le prix!
Embrassant mes genoux et m'appellant sa mere,
Attestant un hymen qui me la rendoit chere,
Et prête, disoit-elle, à mourir dans mes bras,
Plutôt que de se voir dans ceux de Ménélas!

IPHIS.

La cruelle aujourd'hui devient votre Furie.

HÉCUBE.

Le voilà donc l'objet de ton idolâtrie,
Pâris! voilà le prix qu'on gardoit à ta foi!
(*elle s'approche du tombeau de Pâris.*)
Sors du séjour des morts que tu remplis d'effroi;
Sors, viens la contempler ton infidele amante,
Et regarde à ses pieds ta patrie expirante,
Ton pere massacré, tes freres égorgés,
Dans le feu, dans le sang tes citoyens plongés;
Ta mere avec terreur pleurant sa complaisance,
Et maudissant le flanc où tu pris la naissance;
Le fils d'Hector chargé de ton crime odieux,
Et tes sœurs dans les fers n'osant lever les yeux.
Malheureux! falloit-il par tant de sacrifices
De ton barbare amour nourrir les injustices,
Et livrant ta patrie à tes feux détestés,
Payer à si haut prix des infidélités?

SCENE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS, IDAS.

IDAS, *à Cassandre.*

Madame, Agamemnon demande sa captive:
Il est prêt de quitter cette sanglante rive;
De son heureux départ il hâte le moment,

Et vous devez répondre à son empressement.

CASSANDRE.

Allez; à son vaisseau j'aurai soin de me rendre,
Et sa flotte un moment n'attendra pas Cassandre:
Je brûle de me voir dans le palais d'Argos.

SCENE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

HÉCUBE.

Me voici parvenue au comble de mes maux;
Cassandre avec transport va quitter sa famille!
Je suis donc le supplice et l'horreur de *ma fille*!
Votre joie importune est un reproche amer
Dont Hécube après tout n'oseroit vous blâmer.

CASSANDRE.

C'est mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomtable destin à mes yeux se déploie:
Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon.
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mere.

HÉCUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant mystere.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne sa foi....

HÉCUBE.

Quel amant! quel époux!

CASSANDRE.

Ah! calmez votre effroi.
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides
Je vais ensevelir la maison des Atrides:
Hélene a fait de Troie un abyme de maux,
De carnage et de sang je vais remplir Argos;
Et l'amour, au sortir des ruines de Troie,
Me suit pour s'assurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur;
A ses cris menaçans vole, jalouse rage,
Et conduis sur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la soif du sang, les rapides transports;
Dans son ame orgueilleuse étouffe les remords.
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette son époux?
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime?
C'en est fait, Clytemnestre a consommé son crime.
Ton sort, Idomenée, est encor plus affreux;
Hâte-toi d'accomplir tes sacrileges vœux....
Et toi Pyrrhus aussi, fier de tant d'homicides,
Tu péris sans honneur par des mains parricides;
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part.

Quoi! c'est l'amour encor qui guide le poignard!
Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste:
Cours recevoir le prix de ta flamme funeste:
Oreste va punir tes crimes par les siens,
Et les Grecs que tu sers vont venger les Troyens.

HÉCUBE.

O favorable espoir!

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulysse,
Je vois tout l'univers armé pour ton supplice;
La mer pour t'engloutir a soulevé ses eaux,
Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux;
Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
Conspirent à l'envi pour te faire la guerre:
Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison,
Où tu ne trouveras que trouble et trahison?
N'osant plus sous ton nom jouir de la lumiere,
Où vas-tu terminer ta fatale carriere?
La Parque te présente au glaive que tu fuis;
Misérable, tu meurs de la main de ton fils!
Télégone cherchoit le sang qui l'a fait naître,
Et c'est en le versant qu'il va le reconnoître....
Mais quel fantôme encor se présente à mes yeux!
J'ai peine à discerner son visage odieux....
C'est Hélene, grands dieux! qu'entraîne une Furie!
Ses charmes dangereux embraserent l'Asie;
Perfide, et respirant de nouvelles amours,

Une rivale enfin s'arme contre ses jours;
La rage dans le cœur, elle fond sur sa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie,
Et d'un lien affreux qu'a tissu sa fureur
La rend pour son amant un spectacle d'horreur :
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reste!
L'univers est vengé de sa beauté funeste.

HÉCUBE.

Puisse le tems rapide avancer le moment
Qui doit à ses forfaits joindre son châtiment!

CASSANDRE.

Madame, quel que soit le sort qui nous accable,
Au sort de nos vainqueurs le nôtre est préférable.
Priam et ses enfans, par un noble destin,
Sont morts pour leur pays les armes à la main;
Leur nom vivra toujours : et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne seras la proie!
C'est peu que l'univers, dans un commun effroi,
Ait armé tous ses rois ou pour ou contre toi;
Nous avons vu les dieux entrer dans la carriere,
Et, dans le trouble affreux de la nature entiere,
Après neuf ans de guerre, ils combattoient encor
Pour renverser des murs que défendoit Hector.

HÉCUBE.

Vous soulagez les maux qu'Ulysse me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point sous le joug du barbare.

De mes propres malheurs je vous tairai la fin;
La mort doit me paroître un bienfait du destin...
Quel sort!... Mais épargnons la mere la plus tendre.
(*elle sort.*)

HÉCUBE, *à Andromaque.*

Ah! ma fille, arrachons ce secret à Cassandre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE, *embrassant son fils.*

Il goûtoit les douceurs d'un tranquille sommeil;
N'aurai-je point, Céphise, avancé son réveil?
Que veux-tu? mais sitôt que je le perds de vue
Tout m'afflige, tout manque à mon ame éperdue.
De la reine et d'Iphis j'ai devancé les pas
Pour voir plutôt mon fils se jeter dans mes bras;
Tandis qu'autour de lui tout est triste et terrible,
Il offre à nos regards un sourire paisible:
Heureux âge, Céphise, où la réflexion
De ses traits dévorans n'atteint point la raison!
Je frémis pour mon fils des périls qu'il ignore.

CÉPHISE.

Il suivra votre sort, que peut-il craindre encore?
Mais de quelque rempart dont on pût l'entourer
A peine votre cœur voudroit se rassurer;

Il est pour vous l'objet d'une amitié si tendre !

ANDROMAQUE.

A quel titre, Céphise, il a droit d'y prétendre !
Hélas ! nous n'avons plus de sceptre à lui donner,
Plus de Troie où ma main puisse le couronner :
Quels fruits recueille-t-il de son triste héritage ?
Des cendres, un tombeau, des larmes, l'esclavage ;
Pour adoucir son sort il est juste qu'au moins
Mon ardente amitié lui consacre mes soins.

CÉPHISE.

D'Agamemnon, dit-on, Cassandre est adorée ;
L'hymen la fait entrer dans la maison d'Atrée :
Cassandre sur les siens réfléchit sa faveur,
Et donne à votre fils un puissant protecteur.

ANDROMAQUE.

A peine Agamemnon a daigné nous entendre ;
Il ne prend, a-t-il dit, d'intérêt qu'à Cassandre :
Au nom de Polyxene interdit ou distrait,
Il garde sur son sort le plus profond secret.
Le barbare est parti ; pour prix de notre zele
Nous n'avons remporté qu'une injure nouvelle.

SCENE II.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE, IDAS.

IDAS.

Je viens avec douleur alarmer vos esprits ;

Nos princes assemblés demandent votre fils.

ANDROMAQUE.

Mon fils! ah dieux!

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Qu'en prétendent-ils faire?
Au vaisseau de Pyrrhus il va suivre sa mere;
Ne doit-il pas porter les mêmes fers que moi?

IDAS.

Quels que soient les soupçons qui vous glacent d'effroi,
Oubliez la fierté qui ne convient qu'au trône;
Vous êtes dans les fers.

ANDROMAQUE.

Puisque le sort l'ordonne
Portons le fils d'Hector à ces fiers ennemis.

(*Céphise fait quelques pas pour sortir avec Astyanax.*)

Arrête, ma Céphise; où portes-tu mon fils?

IDAS.

Vous craignez pour un fils les droits de la victoire?

ANDROMAQUE.

Non, non; puis-je penser, sans outrager leur gloire,
Que ces rois de sang froid, injustes, inhumains,
Livrassent un enfant à de barbares mains?
C'est déja trop pour nous d'un honteux esclavage.

(*elle regarde Idas avec inquiétude.*)

Ai-je quelque raison d'en craindre davantage?

IDAS.

Venez donc.

ANDROMAQUE.

Oui... j'y vais... et de vaines terreurs...

(*Céphise fait encore quelques pas.*)

Arrête, que mon fils vienne essuyer mes pleurs:
Il doit me tenir lieu d'un époux que j'adore;
Céphise, rends-le moi, je ne pars point encore.

(*à Idas.*)

Vous pouvez à vos rois annoncer mes refus;
Mon fils n'a plus ici de maître que Pyrrhus.

SCENE III.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Leur affreux tribunal respire le carnage;
Dois-je traîner mon fils au devant de leur rage?
De son sang innocent qu'ils viennent s'enivrer;
Mais ce n'est pas à nous, Céphise, à le livrer;
Dans mes bras tout sanglans il faut que mon fils meure,
Et que ce même coup marque ma derniere heure.

CÉPHISE.

Mes yeux ne verront point ce spectacle d'horreur.

ANDROMAQUE.

Dieux, il verse des pleurs! pressent-il son malheur?
Dans ce danger affreux il semble qu'il m'implore.

(*il va se jeter dans les bras de sa mere.*)
Hélas! mon fils, pour toi que puis-je faire encore?
Mon bras, mon foible bras peut-il te conserver?
Nous n'avons plus d'Hector qui puisse nous sauver.
Mais j'apperçois Thestor que le ciel nous ramene.

SCENE IV.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE, UN ENFANT DE L'AGE D'ASTYANAX.

ANDROMAQUE.

Quelle main secourable a rompu votre chaîne?

THESTOR.

Ma constance et Calchas ont ouvert ma prison:
Mais laissons ce détail pour une autre saison.
Nous n'avons pour agir que l'instant qui s'écoule:
Voici le fils d'un Grec dérobé dans la foule;
Le vôtre, par les Grecs déja trop redouté,
Doit d'une tour qui reste être précipité...

ANDROMAQUE.

Ah dieux!

THESTOR.

De ces cruels la sentence inhumaine
Semble n'avoir pour but que de punir la reine;
Idas va la placer vis-à-vis de la tour
D'où l'espoir des Troyens doit tomber sans retour:
Il faut substituer cet enfant à sa place.

Ulysse en frémissant s'avançoit sur ma trace;
Mais nos soins prévoyans lui cachoient cet enfant.
Dérobons votre fils à son regard perçant.

ANDROMAQUE.

Dans cet espace étroit comment tromper sa vue?

CÉPHISE.

Le seul chemin qu'il suit nous offroit une issue;
Sans perdre Astyanax vous ne pourriez encor...

ANDROMAQUE.

Donne, cachons mon fils dans le tombeau d'Hector:
Céphise, viens, suis-moi; je compte sur ton zele.

CÉPHISE.

Je descendrois pour lui dans la nuit éternelle.

ANDROMAQUE, *à son fils, en le remettant à Céphise qui est entrée dans le monument.*

Tu frémis! plonge-toi dans le sein de la mort;
Voici le seul asyle où te réduit le sort.
O mon fils! tu naquis pour régner sur l'Asie;
Il te reste un tombeau pour y sauver ta vie.
Et toi, mon cher Hector, sois sensible à mes cris,
De tes mânes sacrés enveloppe ton fils;
Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde:
Tu me l'as confié, j'attends aussi de toi
Que ton ombre le couvre et le rende à ma foi.

THESTOR, *la fait éloigner du tombeau.*

Madame, éloignez-vous, de crainte que vos larmes
Ne fassent soupçonner d'où naissent vos alarmes.

SCENE V.

ULYSSE, ANDROMAQUE, THESTOR, IPHIS, L'ENFANT GREC *à côté d'Andromaque*, TROUPE DE SOLDATS.

ULYSSE.

Madame, vos refus ne nous ont point surpris;
Mais déja vos terreurs ont jugé votre fils:
Plus vous appréhendez cet affreux sacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en est la justice.

ANDROMAQUE.

Et de quel crime, hélas! prétend-on le punir?

ULYSSE.

Son nom seul nous fait craindre un funeste avenir:
Vous tremblez pour un fils, nous en pleurons un nombre
Qu'Hector précipita dans le royaume sombre.

ANDROMAQUE.

Mais vos guerriers sont morts les armes à la main;
Hector fut leur vainqueur et non leur assassin;
Son bras ne s'arma point contre un âge si tendre.

ULYSSE.

Ainsi pour l'accabler la Grece doit attendre
Qu'Hector, qui vit en lui, puisse se déployer,
Et que son bras un jour vienne nous foudroyer:
Quel conseil! quelle erreur! la saine politique
Veut qu'on immole tout à la cause publique:

Elle ne risque rien à perdre votre fils,
Et court en le sauvant des risques infinis.
(*montrant l'enfant.*)
Soldats, vous m'entendez; voilà votre victime.
(*Deux soldats se saisissent de l'enfant. Andromaque, après avoir mis les mains au devant comme pour empêcher qu'on ne l'enleve, paroît vouloir le suivre; mais après quelques pas elle revient tout-à-coup, tandis que les soldats emportent le jeune Grec; et s'adressant à Ulysse.*)

ANDROMAQUE.

Non, mes bras.... Rois cruels dont la rage m'opprime,
Prenez, précipitez, dévorez cet enfant.
Dieux, écoutez les cris de son sang innocent!
Avec moins de douleur j'en fais le sacrifice
Si ce massacre affreux retombe sur Ulysse.

ULYSSE, *après un moment de silence.*

Madame....

ANDROMAQUE.

Que veux-tu? porte loin de mes yeux
L'épouvante et l'horreur dont tu remplis ces lieux:
Faut-il te ménager, pour combler mes alarmes,
Le barbare plaisir de jouir de mes larmes?

ULYSSE.

Interprete à regret d'un ordre souverain,
Le coup dont vous pleurez ne part point de ma main;
C'est un ordre absolu de la Grece assemblée:
Hélas! d'une autre crainte elle est encor troublée;

Mais non... vous chérissez la mémoire d'Hector;
Éloignez-vous, craignez que je ne parle encor.

ANDROMAQUE.

Faut-il de nouveau sang pour assouvir la Grece?

ULYSSE.

Madame, en rougissant j'avouerai sa foiblesse;
Quel honneur pour Hector, quelle honte pour nous,
Que même après sa mort nous en soyions jaloux!
Que tant de rois ne croient assurer leur victoire
Qu'en éteignant de lui jusques à sa mémoire!
Ils veulent l'abolir; et même son cercueil
Irrite leur colere et blesse leur orgueil.
Madame, ces soldats viennent pour le détruire.

ANDROMAQUE.

(*à part.*) (*haut.*)
O mon fils! Sur les morts avez-vous quelque empire?
Avez-vous oublié qu'un immense trésor
Fut le prix éclatant du corps de mon Hector?
A sa cendre immortelle on vendit cet asyle:
Êtes-vous plus cruels ou plus puissans qu'Achille?

ULYSSE.

Ilion sous sa cendre ensevelit vos droits,
Et les Grecs à leur joug ont enchaîné vos lois:
Nos héros, disent-ils, victimes de la guerre,
A peine ensevelis couvrent encor la terre,
Tandis que les vaincus, traités avec honneur,
Jusque dans la poussiere insultent au vainqueur;
Ils osent nous braver jusque dans la mort même.

Soldats, obéissez à leur ordre suprême;
Frappez; que ce tombeau par vos mains dispersé
Trompe jusqu'aux regards de ceux qui l'ont dressé:

ANDROMAQUE, *se met entre le tombeau et les soldats.*

Barbares, arrêtez! votre bras téméraire
Osera-t-il souiller ce sacré sanctuaire?
Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector?
Ses mânes furieux vous menacent encor:
Fuyez, traîtres; craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'auroit profanée:
Les foudres qu'il lançoit vont éclater sur vous.

ULYSSE.

Ces soldats craindront-ils un impuissant courroux?
Hector est sous la tombe, et ses cendres paisibles....

ANDROMAQUE.

Pourquoi donc à vos yeux sont-elles si terribles?
Les Grecs de son vivant n'osoient l'envisager,
Et mort jusqu'aux enfers ils osent l'outrager.
Ah! Thestor, je succombe à ma peine mortelle!
(*elle s'appuie sur le bras d'Iphis.*)

THESTOR.

Au nom des dieux, seigneur, daignez écarter d'elle
Les ombres de la mort qui vont l'envelopper!
Ce triste monument peut-il vous échapper?
Daignez devant les chefs conduire la princesse,
Qu'elle porte à leurs pieds sa profonde tristesse;
Peut-être que ces rois, touchés de sa douleur,

Voudront par quelque grace adoucir son malheur,
Et rendre à son amour des dépouilles si cheres :
Mais s'ils ne changent rien à leurs ordres séveres,
Qu'Andromaque se rende aux tentes de Pyrrhus,
Sans vous importuner par des cris superflus.

ULYSSE.

Je cede à ce conseil qu'inspire la prudence,
Quoique je sache assez comme la Grece pense.
(*à Andromaque.*)
Venez aux yeux des Grecs faire parler vos pleurs,
Madame : puissiez-vous désarmer leurs rigueurs ;
Et libre désormais d'un trouble si funeste,
Des dépouilles d'Hector conserver ce qui reste!

ANDROMAQUE.

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

ULYSSE.

Qu'importe à votre espoir, et d'où naît ce souci ?

ANDROMAQUE.

Ah! seigneur, ces soldats pourroient dans notre absence
Même contre vos vœux tromper mon espérance :
Des soupçons importuns me rempliroient d'effroi ;
Et je crains moins la mort qu'un doute....

ULYSSE, *aux soldats après un moment de réflexion.*

Suivez-moi.

SCENE VI.

THESTOR, IPHIS.

THESTOR.

Profitons du moment que son départ nous laisse;
Mais prends garde....

IPHIS.

A grands pas il guide la princesse.
(*Thestor court ouvrir la porte du tombeau.*)

SCENE VII.

ASTYANAX, THESTOR, IPHIS, CÉPHISE.

THESTOR.

Céphise, il faut quitter ces profonds souterrains,
Et que le fils d'Hector soit remis dans mes mains.

CÉPHISE, *sortant du tombeau avec Astyanax.*

Pour l'éloigner d'ici la route est-elle sûre?

THESTOR.

Peut-elle l'être moins que cette voûte obscure?
(*à Céphise.*)
Vous, courez à la tour, dans un deuil simulé,
Ensevelir l'enfant par les Grecs immolé.
(*Thestor emporte Astyanax.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Les deux tombeaux sont détruits dans l'entr'acte du IIIe au IVe acte.

ANDROMAQUE, *voyant le tombeau d'Hector détruit.*

Impitoyables rois, voilà donc votre ouvrage?
Les morts et les vivans, tout ressent votre rage:
O tombeau! que n'a pu défendre ma douleur,
Receles-tu pour moi le comble du malheur?
Mon fils infortuné, que le sort persécute,
Aura-t-il prévenu les horreurs de ta chûte?
Thestor a-t-il trompé les yeux de son bourreau?

SCENE II.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Oui, Thestor l'a tiré de la nuit du tombeau;
Hélas! n'en ressentez qu'une rapide joie,
L'inexorable mort redemande sa proie.

ANDROMAQUE.

Mon fils! Céphise, hélas! eh! quel nouveau danger
Dans le sein de la mort va donc le replonger?

CÉPHISE.

Idas, n'en doutez point, rend sa perte certaine;
Vis-à-vis de la tour il entraînoit la reine,
Quand soudain devant lui l'enfant est apporté
Qui devoit par les Grecs être précipité.
Quelle erreur, a-t-il dit, quel échange funeste
D'un sang fatal aux Grecs conserve ce qui reste?
L'esprit plein de ses traits, ils me frappent encor;
Ce n'est point là le fils du redoutable Hector.

ANDROMAQUE.

Ah dieux!

CÉPHISE.

Vous eussiez vu les Grecs frémir de rage,
S'amasser, s'écrier, s'apprêter au carnage:
Tout est en mouvement pour retrouver Thestor;
On croit qu'il guide seul les pas du fils d'Hector.

Ulysse est animé du feu de la vengeance;
Ulysse, confondu dans sa propre science,
D'artifices cruels si long-tems occupé,
Ne peut vous pardonner d'avoir été trompé.

ANDROMAQUE.

Thestor!... C'en est donc fait!...

CÉPHISE.

Vous connoissez son zele;
Mais que fera pour vous son amitié fidele?
Parmi tant d'ennemis ardens à le chercher
Dans ce camp odieux pourra-t-il le cacher?

ANDROMAQUE.

Non; je vois son destin; non, il faut qu'il périsse!
Le ciel à ma tendresse égale mon supplice.
Céphise, qui m'eût dit, quand je pleurois Hector,
Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor?
Tous les maux que jamais les dieux ont pu répandre
Ils les ont réservés pour l'ame la plus tendre:
J'adorois mon époux, ils l'ont abandonné;
Ils frappent dans mes bras mon fils infortuné:
Du plus grand des héros pourquoi l'ont-ils fait naître?
Et c'est Ulysse seul... Dieux! je le vois paroître.

SCENE III.

ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

ULYSSE.

Ce n'est point en vainqueur que je viens en ces lieux,
Un titre moins suspect me ramene à vos yeux;
Les Grecs sur votre fils ont changé de pensée:
Ne craignez plus pour lui; sa grace est prononcée.
Pyrrhus s'offre, madame, à garder votre fils;
Aux mains d'Idoménée il peut être remis:
Tous nos Grecs à l'envi briguent cet avantage:
Vous pouvez à nos soins le livrer en otage;
Dans le sein de la Grece élevé parmi nous,
Il prendra pour les Grecs des sentimens *plus doux.*

ANDROMAQUE, *à part.*

Ah! mon espoir renaît; Ulysse dissimule.
(*haut.*)
Seigneur, il n'est plus tems: ma tendresse crédule
Parmi tant de périls espéroit le sauver;
Mais proscrit par les dieux, qui l'eût pu conserver?
Cessez contre mon fils une recherche vaine,
Un tombeau le dérobe aux traits de votre haine.

ULYSSE.

Il est mort?

ANDROMAQUE.

Pour sauver mon unique trésor
Je l'avois renfermé dans le tombeau d'Hector:

Mais qui peut fuir des dieux la volonté suprême !...
Mes pleurs n'ont pu tromper votre prudence extrême;
Et ce tombeau fatal que l'on vient d'écraser....

ULYSSE.

La feinte désormais ne peut plus m'imposer;
Je perce vos détours : non, le cœur d'Andromaque
N'eût pu sans expirer soutenir cette attaque;
La tendresse de mere eût réglé votre sort;
Et puisque vous vivez, votre fils n'est point mort.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils n'est point mort! Ulysse m'en assure.
Heureux Grecs, triomphez! je le vois sans murmure;
Mon fils respire: eh bien! tous mes maux sont passés:
Partagez mon bonheur, vous qui me l'annoncez;
Partagez.... Mais vos yeux sont brûlans de colere:
M'envieriez-vous mon fils? Hélas! vous êtes pere,
Et vous offrez au sort, pour vous punir un jour,
Un cœur comme le mien rempli du même amour.

ULYSSE.

Non, non; de vos douleurs je saurai me défendre.
Où le cache Thestor? c'est ce qu'il faut m'apprendre :
Qu'il rende à ses vainqueurs votre malheureux fils,
Qu'il paroisse; on pourra l'épargner à ce prix.

ANDROMAQUE.

Où le cache Thestor? que prétend donc ta rage?
Quoi! que ma main te livre un si précieux gage!
Si je savois quel lieu cache un dépôt si cher,
Crois pour le révéler que le ciel, que l'enfer,

ANDROMAQUE.

D'un époux adoré tendre et parfaite image,
O mon fils !... les cruels t'immolent à leur rage!
Hector, mon cher Hector m'est ravi tout entier;
De mes jours malheureux ce jour est le dernier.
Du tombeau d'un époux, ô vous, débris funestes,
De tout ce qu'il aima recevez donc les restes!
(*elle tire un poignard.*)
Favorable ornement que je reçus d'Hector,
Et que mon sort présent me rend plus cher encor,
Tu vas dans cet instant me rendre à sa tendresse.

HÉCUBE.

O ciel!

SCENE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR.

THESTOR, *saisissant le poignard.*

Que faites-vous, malheureuse princesse?
J'ai sauvé votre fils, j'en atteste les dieux;
Le vaisseau qui le porte a fait voile à mes yeux.

ANDROMAQUE.

Quoi? mon fils!

HÉCUBE.

Quoi? Thestor!

ANDROMAQUE.

Croirai-je mon oreille?
Il respire; ah! grands dieux, je doute si je veille.

THESTOR.

Ce n'est qu'à mon retour que les Grecs m'ont surpris,
Et déja vers Samos on guidoit votre fils:
J'avois déja couru sur les bords du Scamandre,
Jusqu'au sombre vallon où la mer vient se rendre;
Dans cet affreux désert combien de nos amis,
Fugitifs comme nous, je trouve réunis!
Énée étoit chargé de ses dieux, de son pere,
Plus léger sous le poids d'une charge si chere;
Ascagne le suivoit que guidoit Antenor.
A peine à leurs regards j'offre le fils d'Hector,
Quels transports! quel amour! dans l'excès de leur joie
Ils pensent voir Hector que le ciel leur renvoie;
On se hâte, et bientôt on arrive aux vaisseaux
Qu'aux besoins d'Ilion avoit fournis Samos:
Un lamentable cri s'est fait alors entendre;
Quels soupirs! quels sanglots en fuyant Troie en cendre!
L'aspect d'Astyanax soulageoit leurs douleurs;
Je le livre à leurs soins arrosé de mes pleurs:
Sûr de son sort, tremblant pour vous et pour la reine
Je rentre dans le bois qui borde cette plaine;
Les Grecs y poursuivoient des enfans, des vieillards,
Que des feux dévorans pressoient de toutes parts:
Sur la foi des regrets qui partoient de mon ame
On a cru votre fils consumé par la flamme;
Les cruels m'entraînoient.

ANDROMAQUE.

Ah! que j'ai craint pour vous

De leurs rois inhumains l'implacable courroux!

THESTOR.

Hélas! et que ne peut le zele qui m'anime
Détourner tous les traits du sort qui vous opprime!
Que ne puis-je bientôt vous rendre au fils d'Hector!

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus! n'importe, il vit encor.
De mon unique bien digne dépositaire,
Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de pere.
Eh! qui peut mieux que vous l'élever en héros?
Si je pouvois un jour le revoir à Samos,
Si je pouvois franchir la mer qui nous sépare!
Mais non, je vais gémir dans un exil barbare;
Et ce fils fugitif, si cher à mon amour,
Pour mes yeux désolés est perdu sans retour.

THESTOR.

C'est pour le conserver que je consens à vivre.
Mais on vient.

ANDROMAQUE.

Que veut-on?

SCENE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR, IDAS.

IDAS, *à Andromaque.*

Madame, il faut me suivre;
Il faut quitter ces lieux et vous rendre à Scyros:

Pyrrhus veut qu'avant lui vous traversiez les flots;
Son cœur va s'occuper d'une fête immortelle
Que les mânes d'Achille exigent de son zele.

ANDROMAQUE.

C'en est donc fait, madame, il faut nous séparer.

HÉCUBE.

Me reste-t-il encor des malheurs à pleurer?

ANDROMAQUE.

O rives du Scamandre, ô divines contrées,
Par les exploits d'Hector autrefois consacrées,
Lieux chéris si long-tems, délices de mes yeux,
Recevez pour toujours mes plus tendres adieux!
Thestor, vous m'entendez et vous voyez mes larmes,
Thestor... mon cher Thestor!...

THESTOR.

Oui, partez sans alarmes.

ANDROMAQUE, *dans les bras d'Hécube.*

Adieu.

HÉCUBE.

Funeste adieu que je ne reçois pas;
Jusqu'au dernier moment je veux vous voir.

ANDROMAQUE.

Hélas!

(*Elles sortent dans les bras l'une de l'autre.*)

SCENE VIII.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

O jour vraiment affreux! ô vengeance inhumaine!
Voilà le dernier trait qu'on gardoit à la reine:
Elle en mourra, seigneur, et je n'en puis douter.

THESTOR.

De quel nouveau récit viens-tu m'épouvanter?
Quel est donc ce malheur que je ne puis comprendre?

IPHIS.

Vous frémirez d'horreur si vous osez l'entendre.
Les Grecs mettent Achille au nombre de leurs dieux;
Et, pour mieux lui marquer leurs soins religieux,
Ils souillent son tombeau d'une victime humaine.

THESTOR.

Et la victime?

IPHIS.

C'est...

THESTOR.

Acheve...

IPHIS.

Polyxene.

THESTOR.

O reine! en quels sanglots allez-vous éclater!
Dieux terribles! quels coups voulez-vous lui porter!

Pourriez-vous recevoir cette offrande exécrable?
Courons; Calchas encor me sera favorable,
Il pourra désarmer nos farouches vainqueurs:
Du zele qui m'anime embrasons tous les cœurs.

SCENE IX.

ULYSSE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

ULYSSE.

Thestor, où courez-vous? gardes, qu'on le retienne.

THESTOR.

Grace, grace, seigneur, il faut que je l'obtienne:
Polyxene...

ULYSSE.

Sa mort est juste, c'est assez;
Les Grecs à la hâter sont tous intéressés.
Retournez à Samos, la barque est toute prête;
Vos clameurs troubleroient l'éclat de cette fête.
Le sang d'Achille crie, et son ombre en courroux
N'a pas besoin ici d'un témoin tel que vous.

THESTOR.

Quelle fête, grands dieux, qu'un spectacle terrible
Où l'innocence meurt dans un supplice horrible;
Où, sans lois et sans frein, l'affreuse cruauté
Est poussée au-delà de l'inhumanité!
Honorez ce héros des titres les plus rares;
Mais pour mieux l'honorer faut-il être barbares?

Faut-il ne distinguer ni l'âge ni le rang,
Épouvanter la terre, et nager dans le sang,
Faire rougir le ciel de le croire capable
De se plaire aux fureurs d'un zèle abominable?

ULYSSE.

Thestor!

THESTOR.

En le plaçant parmi les immortels
Donnez-lui des vertus dignes de leurs autels;
Ne le supposez plus violent, sanguinaire,
Avide de carnage et bouillant de colere.
Les dieux jouiroient-ils d'un suprême bonheur
Si la rage barbare empoisonnoit leur cœur?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même patrie
Sitôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie;
La mort également les marque de son sceau:
La haine et l'intérêt meurent dans le tombeau;
Les folles passions n'en troublent point l'asyle;
Hector sans être ému voit les mânes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles transports,
Prenons les sentimens de ces illustres morts.
Achille ne veut point la mort de Polyxene;
Et si vous le croyez susceptible de haine,
C'est à de vils mortels que vous le comparez;
Et pour en faire un dieu vous le déshonorez.

ULYSSE.

Les dieux peuvent-ils trop détester des perfides
Que n'étonneront pas les plus noirs parricides?

La paix étoit signée, et pour la confirmer
Le flambeau de l'hymen tout prêt de s'allumer :
Achille qu'embrasoient les yeux de Polyxene,
La guidoit à l'autel à côté de la reine;
De la main de Pâris atteint d'un coup mortel,
Ce héros tout sanglant tombe au pied de l'autel :
Vengez-moi, nous dit-il, d'une injuste famille;
Je voue à vos fureurs et la mere et la fille;
Contraignez-les un jour à gémir de ma mort.
Pourrions-nous oublier son déplorable sort?
L'implacable justice a poursuivi la reine;
Et si vous vous plaignez du sort de Polyxene,
Qui des Grecs ou d'Hécube en faut-il accuser?
C'est son noir attentat qui ne peut s'excuser.

THESTOR.

Pâris médita seul ce piege abominable,
Dont la reine, seigneur, fut toujours incapable.
Ce meurtre évidemment les perdoit toutes deux;
Et vous leur imputez ce sacrilege affreux.

ULYSSE.

Si Pâris n'eût point eu la reine pour complice,
Aux yeux de l'univers elle en eût fait justice;
Hécube avoit saisi toute l'autorité :
L'avez-vous vu punir ce crime détesté?

THESTOR.

Confondez-vous, seigneur, le crime et la foiblesse?

ULYSSE.

Eh! qu'importe à quel titre elle ait trahi la Grece!

Finissons des discours désormais superflus.
(*aux gardes.*)
Qu'on l'emmene.

THESTOR.

Seigneur....

ULYSSE.

Ne nous résistez plus.
Gardes, obéissez sans tarder davantage:
Conduisez-le au vaisseau qui l'attend au rivage;
Et même en le guidant cachez-le à tous les yeux:
Que son zele indiscret ne trouble plus ces lieux.

SCENE X.

ULYSSE.

L'intérêt de l'état me force d'être injuste;
Je viole à regret son caractere auguste:
Quand de son zele ardent j'ai paru murmurer
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer;
Quel sujet! quel ami! quel zele pour son maître!
Zele pur que Priam ne peut plus reconnoître.
Les rois seroient des dieux sur le trône affermis
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉCUBE, CÉPHISE, GARDES.

HÉCUBE, *à ses gardes.*

Fuyez, et redoutez la fureur qui m'entraîne.
Ah! Céphise, sais-tu le sort de Polyxene?
On déifie un monstre; à quel titre! à quel prix!
Il a de son vivant exterminé mes fils;
Il s'est rassasié du sang de ma famille:
A ma vive tendresse il restoit une fille,
Et l'on va l'immoler à ce monstre odieux,
Plus barbare pour moi que tous les autres dieux.
C'est des dieux infernaux qu'il augmente le nombre;
Mais comme une Furie attachée à son ombre,
J'irai dans les enfers surpasser sa fureur.
Thestor est-il instruit de mon nouveau malheur?
Sait-il?...

CÉPHISE.

Saisi d'horreur pour ce noir sacrifice,

Que n'a-t-il pas tenté pour désarmer Ulysse?
Ses efforts généreux ont été superflus.
Hélas! il est parti; nous ne le verrons plus!

HÉCUBE.

Qu'entends-je? quoi! Thestor! Thestor nous abandonne!

CÉPHISE.

Les Grecs l'ont éloigné; son zele les étonne.

HÉCUBE.

Voici donc le moment de la fureur des dieux;
Aucun rayon d'espoir ne luit plus à mes yeux:
Je vois toute l'horreur de mon sort déplorable;
Le coup le plus cruel, le plus irréparable
Que puisse nous porter le destin ennemi,
C'est de nous enlever un véritable ami.
J'ai tout perdu... Ma fille... hélas! c'est elle-même;
Sa vue ajoute encore à ma douleur extrême.

SCENE II.

HÉCUBE, POLYXENE, CÉPHISE, VIEILLARDS, GARDES.

POLYXENE, *courant se jeter dans les bras d'Hécube.*
Ah! madame... ah! ma mere! est-ce vous que je voi?
Combien votre présence a de charmes pour moi!
Malgré tous les chagrins dont nous sommes la proie
Mon cœur en vous voyant s'ouvre tout à la joie:
Votre absence cruelle excitoit mes terreurs;

Ah! quel est votre sort et celui de mes sœurs?

HÉCUBE.

Les Grecs m'ont condamnée à vivre en servitude.

POLYXENE.

Ah! pour le cœur d'un roi que ce supplice est rude!
L'homme le plus obscur aime la liberté,
Et vous passez du trône à la captivité!
Et mes sœurs, puis-je apprendre où le sort les entraîne?

HÉCUBE.

Cassandre a déja pris la route de Mycene;
Andromaque à Scyros va précéder Pyrrhus.

POLYXENE.

Hélas! c'en est donc fait, nous ne les verrons plus!
N'importe, il faut au sort opposer du courage.
Ne puis-je point pour vous m'offrir en esclavage?
Je porterois vos fers, et pour vous soulager
Le poids le plus pesant me paroîtroit léger.

HÉCUBE, *à part.*

Elle ignore à quel sort les Grecs l'ont condamnée.

POLYXENE.

Eh! pourquoi me fait-on une autre destinée?
Pourquoi me distinguer de mes sœurs et de vous?
Je ne demande point un traitement plus doux:
On m'a remise aux mains de femmes révérées,
Au culte des autels de tout tems consacrées,
Qui, loin de m'offenser et de blesser mes yeux,
Me rendent des respects que l'on ne doit qu'aux dieux,
Comme un temple sacré regardent mon asyle,

Me nomment à genoux la compagne d'Achille;
Elles ornent mon sein de guirlandes de fleurs,
Et me parent d'habits des plus riches couleurs;
D'un superbe bandeau l'on doit ceindre ma tête.
A quoi bon ces honneurs que la Grece m'apprête?
Si l'on vous avilit, je les déteste tous,
Et mon cœur les fuira pour souffrir avec vous.

HÉCUBE.

Les perfides!

POLYXENE.

Pourquoi?

HÉCUBE.

Je me meurs.

POLYXENE.

O ma mere!
Daignez de vos terreurs m'expliquer le mystere.

HÉCUBE.

Je ne le puis.

POLYXENE.

Vos pleurs....

HÉCUBE.

Ah! laissez-les couler,
Et que puisse avec eux mon ame s'exhaler!

POLYXENE.

Ma mere, en me voyant votre douleur s'irrite;
Sans doute je rappelle à votre ame interdite
Mes sœurs que le destin vous enleve en ce jour,
Bien plus dignes que moi d'exciter votre amour:

Mais, ma mere, croyez que toute leur tendresse
Revivra dans le cœur de celle qu'on vous laisse;
Ce qu'elles eussent fait pour calmer vos douleurs,
Mon zele le fera pour adoucir vos pleurs,
Et je vous aimerai plus que toutes ensemble.

HÉCUBE.

Tu m'arraches le cœur; laisse-moi.

POLYXENE.

Ciel! je tremble:
Non, je n'aime que vous, croyez-en mes sermens.
Pourquoi fuir mes regards et mes embrassemens?
Ma vue à chaque instant semble aigrir votre peine;
Hélas! vous n'aimez plus la triste Polyxene!

HÉCUBE.

Moi, je ne t'aime plus!

POLYXENE.

Vous frémissez!

HÉCUBE.

Ah! vien,
Jette-toi dans mes bras, ô mon unique bien!
D'une injuste froideur n'accuse point ta mere;
O ma fille, jamais tu ne me fus si chere!
Trop digne de ces pleurs que tu me fais verser,
Ton sort.... mais est-ce moi qui dois te l'annoncer?

POLYXENE.

C'est moi que vous pleurez! ah! parlez sans contrainte;
Est-ce au sang dont je sors à connoître la crainte?
Croyez-vous qu'à la peur mon cœur puisse s'ouvrir,

Et que la sœur d'Hector ne sache pas mourir?
Daignez vous expliquer, la feinte est inutile.

HÉCUBE.

Les Grecs vengent sur toi l'assassinat d'Achille;
Sous le couteau sacré tout ton sang va couler,
Et c'est sur son tombeau que l'on doit t'immoler.

POLYXENE.

Moi, m'immoler! hélas! et quel est donc mon crime?
Je vis avec douleur frapper cette victime;
Non, je ne trempai point dans son funeste sort;
Sa vie eût sauvé Troie, et je pleurai sa mort.

HÉCUBE.

Les cruels, pour combler l'horreur du sacrifice,
Me condamnent à voir ton injuste supplice;
Leurs rois en me rendant le témoin de ton sort
Ont cru me punir mieux qu'en me donnant la mort:
Ils ne se trompent point dans leur projet barbare;
Je meurs à chaque instant du coup qu'on te prépare.

POLYXENE.

Peut-on pousser plus loin la haine et le courroux?
Ah! je sens maintenant tout le poids de leurs coups:
Ils veulent m'égorger; je mourrois sans murmure;
Mais de braver en vous les cris de la nature,
Mais de me faire voir vos larmes, vos terreurs,
Et de fixer vos yeux sur le coup dont je meurs...
O fille infortunée! ô mere malheureuse!
Hélas! que cette mort va me paroître affreuse!

HÉCUBE.

Non, tu ne me verras ni pleurer, ni souffrir.
Hilus vient nous chercher, ma fille; allons mourir.

SCENE III.

HÉCUBE, POLYXENE, HILUS, CÉPHISE, GARDES.

HILUS.

Gardes, vers le tombeau conduisons Polyxène;
Mais Calchas veut qu'ici l'on retienne la reine:
(*à Hécube.*)
Calchas n'approuve point que vos yeux soient témoins
Du sacrifice affreux qu'on commet à ses soins.

HÉCUBE.

Non, je n'accepte point cette odieuse grace:
Les Grecs n'ont pas encore éprouvé mon audace;
Sans relâche livrée aux traits les plus perçans,
La douleur, l'épouvante avoit glacé mes sens:
Ce coup, ce dernier coup m'en redonne l'usage.
Aux fureurs de Pyrrhus j'opposerai ma rage;
Je préviendrai ses coups, je percerai son sein;
J'arracherai ma fille à sa sanglante main.
Mais on l'entraîne.... O fille! ô mere désolée!
Que je l'embrasse encore, et je meurs consolée.

(*Céphise suit Polyxene.*)

Hélas! à ma tendresse accordez un moment...
Monstres! que ma douleur implore vainement,
L'enfer vous enseigna l'art affreux des vengeances.
Cruels! si vous n'osez terminer mes souffrances,
Si jusqu'à m'épargner vous poussez vos dédains,
Par pitié, d'un poignard armez mes foibles mains;
Je ne puis plus suffire aux excès de ma peine....
Quoi! je vis, et tu meurs, ma chere Polyxene!
Je vois ton sang mouiller un sacrilege autel.
Où m'éloigner! où fuir ce spectacle cruel!
(*à Iphis.*)
Que vient-on m'annoncer?... sans doute Polyxene....

SCENE IV.

HÉCUBE, IPHIS, GARDES.

IPHIS.

Hélas! sa destinée est encore incertaine.
Calchas a réuni presque tous les esprits
Que la pitié naissante avoit déja saisis:
Que d'Achille, dit-il, on célebre la gloire;
Par des honneurs divins consacrons sa mémoire;
Que sur son tombeau même un temple édifié
Soit à son nom sacré par nos soins dédié.
A son culte éternel il faut une prêtresse;
Ce choix ne peut tomber que sur une princesse:

Neptune, Jupiter, nos dieux les plus puissans
Des mains d'une princesse ont reçu votre encens.
Achille a mérité leur grandeur souveraine:
De cet emploi sublime honorez Polyxene;
Par là vous l'immolez aux mânes d'un époux;
Vous la sacrifiez par des moyens plus doux;
Qu'à veiller près de lui jour et nuit attentive,
Dans ses chants immortels le nom d'Achille vive.
Les vainqueurs d'Ilion sont devenus des dieux;
Pardonnez comme ils font, vous serez grands comme eux:
Mais le cruel Pyrrhus, frémissant de colere,
Réclame sa victime et veut venger son pere.

HÉCUBE.

Le barbare!... Grands dieux, favorisez Calchas!
Ah! s'il m'étoit permis!... Iphis, guide mes pas,
Hâtons-nous....

SCENE V.

HÉCUBE, IPHIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Arrêtez, malheureuse princesse!

HÉCUBE.

Ma fille?...

CÉPHISE.

Vous voyez la douleur qui me presse.

HÉCUBE.

Non, Calchas nous protege, et je dois à ses soins...

CÉPHISE.

Que mes yeux ne sont-ils d'infideles témoins!
Pyrrhus....

HÉCUBE.

O nom fatal!

CÉPHISE.

Dans sa fureur extrême
Il vient de l'immoler aux yeux de Calchas même.

HÉCUBE.

(*elle tombe sur le tombeau de Pâris.*)
Ma fille!... je succombe... Hélas! elle n'est plus...
De ruines, de morts, ciel! quel amas confus!
Je me meurs. Rois, tremblez; ma peine est légitime:
J'ai chéri la vertu; mais j'ai souffert *le crime*.

FIN DES TROYENNES.

EXAMEN

DES TROYENNES.

On a reproché à cette tragédie de renfermer trois actions qui, séparées, pourroient former chacune le sujet d'un ouvrage dramatique. Ce reproche seroit bien fondé si dans les Troyennes il ne se trouvoit pas un personnage auquel tous les incidens viennent se rattacher, qui prend à tous le plus vif intérêt, et dont la situation change à mesure que ces incidens se multiplient : ce personnage est celui d'Hécube, mere malheureuse, qui est témoin de l'esclavage, de l'avilissement, et de la mort de ses enfans. Il faut convenir que ce genre de tragédie est bien inférieur à celui dans lequel une seule action habilement nouée fixe l'attention des spectateurs ; mais il peut avoir de grandes beautés : Euripide en a donné un exemple que Chateaubrun a imité avec succès.

L'auteur moderne a profité des conceptions des anciens. Le rôle de Cassandre, alors neuf au théâtre françois, est puisé dans Eschyle, dans Euripide, et dans Séneque : abandonnée au fier Agamemnon, dont elle est aimée, elle prédit les malheurs qui menacent la famille des Atrides. Il nous semble que Chateaubrun n'a pas donné à ce rôle le ton mystérieux et sublime que l'on admire dans l'Agamemnon d'Eschyle : un exemple suffira pour le prouver. Dans la

tragédie grecque, Cassandre annonce le crime de Clytemnestre : « Que vois-je ? dit-elle ; quel est ce ré-« seau funebre ? ah ! c'est sous ce voile nuptial, sous « ce voile déployé par la main même d'une épouse, « que le crime va se consommer » ! Voici comment Chateaubrun a imité ce morceau :

Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette son époux?

Il est aisé de remarquer combien l'auteur moderne est inférieur au poëte grec. Le voile nuptial déployé par la main d'une épouse ne présente-t-il pas une image plus terrible que la hache barbare qu'elle aiguise?

L'épisode d'Andromaque est celui qui produit le plus d'effet dans la tragédie de Chateaubrun. Le moment où Ulysse ordonne la destruction du tombeau qui cache Astyanax fait une grande impression, et peut être regardé comme une des plus belles situations dramatiques. Lorsqu'à force de prieres la veuve d'Hector a obtenu que cet ordre soit suspendu, et qu'elle s'inquiete de ce qu'Ulysse laisse des soldats pour garder le tombeau, on partage la douleur et la crainte de cette malheureuse mere, et l'attendrissement est porté au plus haut degré. En général le caractere d'Andromaque est celui que l'auteur a le mieux tracé. Il faut convenir qu'il avoit de grands modeles à imiter ; Homere, Euripide, et Racine, avoient répandu sur ce personnage tout ce que la vertu, le chaste

amour, la douce modestie, ont de simple et de touchant. Euripide peint ainsi la tendresse d'Andromaque pour son fils lorsqu'elle craint qu'Ulysse ne le lui enleve : « Mon fils, je vois couler tes pleurs : tu sens les « maux qu'on te prépare. Pourquoi tes mains m'em- « brassent-elles ? pourquoi t'attacher à ma robe et te « réfugier comme un oiseau jeune et timide sous l'aile « de ta mere tremblante » ? On regrette que Chateaubrun n'ait pas employé ce mouvement si naturel et si tendre dans la scene où Astyanax se trouve avec sa mere. Euripide a peint le caractere d'Andromaque d'une maniere plus détaillée qu'Homere. Plusieurs traits de ce tableau jetteront quelques lumieres sur le parti que Chateaubrun a su en tirer. Andromaque étoit très sédentaire : « La femme, dit-elle à Hécube, qui sort « souvent de sa famille, lors même qu'elle est inno- « cente, s'expose à la médisance : je vécus retirée, et « n'eus pas même le desir de quitter la maison de mon « époux ; jamais il ne me vit chercher à briller par de « beaux discours ; mes sentimens et ma conduite « étoient ma seule éloquence ; un œil soumis, une « bouche silencieuse, étoient mes seules armes, et je « sus toujours distinguer quand il falloit céder ou dis- « puter la victoire... Je méprise celle qui, perdant un « premier époux, peut donner son cœur à un autre. « O mon Hector ! en toi je trouvai l'éclat de toutes les « vertus ; tu me reçus innocente et pure des mains de « mon pere ». Chateaubrun a mis en action ce personnage si intéressant ; il a fait ressortir quelques unes de ses qualités touchantes : mais il nous semble que le

seul Racine a su le développer et le présenter sous ses véritables couleurs.

Le style de Chateaubrun est souvent dur et incorrect : quelquefois il manque aux premieres *regles de* la versification ; c'est ainsi qu'il fait rimer *heureux* avec *malheureux*. Dans une des situations les plus belles de sa piece, il exprime ainsi la priere qu'Andromaque fait à Hector de cacher leur fils dans son tombeau :

> Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
> Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.

Le premier de ces vers est d'une dureté insupportable; le second présente une image gigantesque.

> L'affreuse cruauté
> Est poussée au-delà de l'inhumanité,

offre une image fausse exprimée d'une maniere commune ; car il n'y a point de cruauté qui ne soit renfermée dans les bornes de l'inhumanité ; on ne peut aller au-delà.

> Mais laissons ce détail pour une autre saison,

est un vers de comédie. Lorsque la reine parle de ses regrets stériles, et que le grand-prêtre lui répond :

> Pourquoi vous y livrer, puisqu'ils sont inutiles?

on croit entendre une soubrette qui essaie de consoler

une jeune veuve de la perte d'un vieux mari. Ces défauts de Chateaubrun sont rachetés par une grande connoissance de la scene, beaucoup de rapidité dans le dialogue, et une sensibilité vive et entraînante. Il n'en faut pas plus pour réussir à la représentation.

FIN DE L'EXAMEN DES TROYENNES.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,
TRAGÉDIE
DE GUIMOND DE LA TOUCHE,

Représentée pour la premiere fois
le 4 juin 1757.

NOTICE

SUR GUIMOND DE LA TOUCHE.

Claude Guimond de La Touche naquit à à Chateau-Roux en Berri, en 1729. Son pere, procureur du roi au bailliage de cette ville, et jouissant d'une honnête aisance, lui donna une excellente éducation : il en profita ; et son esprit vif et impétueux s'enrichit avec ardeur des connoissances que l'on acquiert par l'étude des auteurs anciens. Son caractere enthousiaste et mélancolique le porta d'abord vers les spéculations religieuses ; les exemples continuels qu'il avoit sous les yeux dans sa famille, qui étoit très pieuse, contribuerent à lui donner cette direction, et il s'y livra avec un excès qui pouvoit faire craindre qu'un jeune homme aussi passionné ne persistât point dans sa vocation. Ses parens n'apperçurent point ce danger ; et, loin de chercher à contenir dans de justes bornes son zele et sa ferveur, ils l'encouragerent à se dévouer à la vie

religieuse. La dévotion de Guimond de La Touche n'avoit point étouffé son goût pour la littérature; l'état d'inaction dans lequel il falloit vivre dans presque tous les couvens n'auroit pas convenu au desir qu'il avoit de perfectionner ses études et de produire quelque ouvrage d'imagination. A cette époque les jésuites étoient dans une situation florissante; l'emploi des talens, loin d'être interdit à ceux d'entre eux qui en annonçoient, étoit encouragé et soutenu de tout le crédit d'une société puissante: leur regle n'étoit pas rigoureuse, et leur constitution, en les destinant spécialement à l'éducation de la jeunesse, leur donnoit la faculté de prendre dans le monde les connoissances nécessaires pour mettre leurs éleves à l'abri de ses dangers. Plusieurs membres de cette société s'étoient acquis une réputation méritée, soit par de bonnes histoires, soit par des productions littéraires pleines de goût; enfin elle offroit en même tems un asyle monastique et une retraite favorable aux études à tout homme qui joignoit à une grande piété le goût de la belle littérature. Il paroît que Guimond de La Touche ne

balança pas dans son choix: voulant concilier le double penchant qui s'étoit emparé de sa jeunesse, il entra chez les jésuites à l'âge de quatorze ans. Pour se mettre en état d'obtenir des succès dans une société renommée par ses vastes connoissances, il se livra d'abord à de grandes recherches sur l'histoire et sur la théologie : il avoit malheureusement une sorte d'esprit pour qui de semblables études ne sont pas sans quelque danger; incapable de juger rien avec froideur et impartialité, il s'égara dans ses méditations, et le résultat de ses travaux immenses fut de concevoir des doutes que dans l'inquiétude continuelle de son imagination il lui fut impossible de résoudre. Les passions, qui dans sa retraite le troubloient souvent, contribuerent avec son nouveau septicisme à lui inspirer des dégoûts pour son état, auquel heureusement il ne s'étoit pas lié par des vœux indissolubles : une imprudence inexcusable finit par le rendre l'implacable ennemi de la société qui l'avoit reçu dans son sein. Les jésuites avoient coutume de faire représenter dans leurs colleges, à la fin de chaque année, des

pieces qu'ils composoient eux-mêmes ; cet *usage*, qui donnoit de l'agrément aux exercices et aux distributions de prix, avoit été blâmé non seulement par les ennemis de la société, mais par plusieurs personnes sages et impartiales : on pensoit qu'il pouvoit donner aux jeunes gens un goût prématuré pour des spectacles dont il est prudent d'éloigner l'enfance, et l'on observoit que des moines, parmi lesquels il existe souvent des inimitiés secretes, pouvoient profiter de ce moyen pour traduire leurs ennemis sur la scene. Cet inconvénient se fit sentir lorsque Guimond de La Touche fut chargé de composer une *piece* pour le college de Rouen, auquel il *étoit attaché*. Il fit une comédie dans laquelle plusieurs Peres crurent se reconnoître ; et les désagrémens qu'il essuya de la part des nombreux ennemis qu'il s'étoit faits lui rendirent bientôt son état insupportable. Il le quitta, et il entra dans le monde à vingt-huit ans, sans avoir d'autres moyens de succès que de grandes connoissances littéraires, dont le défaut de goût et d'usage l'empêcha d'abord de profiter.

Cependant on ne tarda point à remarquer que sous des dehors peu avantageux Guimond de La Touche cachoit un mérite distingué. Madame de Graffigni, chez laquelle il eut le bonheur d'être présenté, l'admit dans sa société, où il se lia avec plusieurs hommes de lettres qui lui firent bientôt connoître le ton et le goût du jour. A une époque où la fatigue et le dégoût de ce qui avoit fait l'admiration de l'Europe sous le regne de Louis XIV, portoit à épuiser tous les moyens de distraction, l'imagination sombre et ardente de Guimond de La Touche devoit réussir dans quelques sociétés : les lectures qu'il faisoit d'un poëme intitulé *les Soupirs du cloître*, ouvrage qui n'a paru qu'après sa mort, contribuoient à rendre sa situation plus piquante. En effet, quel intérêt ne devoit pas inspirer le tableau des passions d'un jeune homme qui dans un couvent s'afflige de ne pas trouver les jouissances du monde, et qui, consacré à la religion, croit que l'on exerce sur lui la plus affreuse cruauté en l'empêchant de se livrer à tous les raffinemens de la volupté et des plaisirs ! quel champ vaste pour la *sensibilité*

qui étoit alors à la mode ! aussi Guimond de La Touche devint-il un personnage digne de fixer l'attention de toutes les personnes *sensibles*. Le poëme des *Soupirs du cloître* est le seul ouvrage où le poëte donne une idée de son caractere et de ses principes. Il est peut-être utile de l'examiner sous ce rapport ; il servira en même tems à faire connoître le talent de l'auteur pour ce genre de poésie, et les opinions philosophiques qui étoient en faveur à l'époque à laquelle il écrivoit. Guimond de La Touche s'adresse à un ami qui vit dans le monde, et dont les goûts ne sont retenus par aucun frein :

> Heureux mortel ! tu n'as pour maître,
> Pour loi, que le présent desir ;
> Libre, tu jouis de ton être
> Dans le calme d'un doux loisir.

On voit que l'auteur aspire à cet état heureux où l'homme n'a pour maître et pour loi que le *présent desir*. Il est sûr que cette situation est un peu éloignée de celle des religieux, dont le devoir est de lutter sans cesse contre leurs passions. Ne

nous étonnons donc point de l'indignation du poëte. Il annonce qu'il va prendre la raison pour guide; mais ce n'est pas cette raison vulgaire à laquelle les peuples ont la foiblesse de se soumettre, c'est une raison beaucoup plus élevée:

Du moins je t'offrirai les traits
D'une raison mâle, intrépide,
Qui, s'élançant d'un vol rapide
Loin de tout sentier fréquenté
Du peuple et du cagot stupide,
Cherche et saisit la vérité.

Il promet de ne se permettre aucun écart, et de rester dans les bornes d'une sage modération:

Dans mon essor, prudemment libre,
Je saurai garder l'équilibre;
Ami du vrai, suivant ses pas,
Voler sans lui donner atteinte,
Et me renfermer dans l'enceinte
Qu'aux sages prescrit le compas.

Nous allons voir l'usage que Guimond de La Touche fait du *compas* du sage. Il parle de sa

vocation, qui, comme nous l'avons déja remarqué, avoit été parfaitement libre:

Je cours lui demander des fers :
J'entre dans son temple homicide,
J'embrasse l'autel parricide
Du meurtre des rois ruisselant,
Où du barbare fanatisme
Reposoit le couteau sanglant
Sous la garde du bigotisme ;
Je le saisis pâle et tremblant,
Et, sans songer au sacrifice
Que m'arrachoit son artifice,
Pensant plaire au ciel irrité,
Aux pieds de l'infernale idole,
Dévot et furieux, j'immole
La nature et l'humanité.

Qui ne reconnoît dans cette tirade, où le délire est porté au plus haut degré, le disciple de ces prétendus philosophes qui entassoient calomnies sur calomnies pour détruire la religion et ses ministres? On verra à la fin de cette notice comment M. de Voltaire récompensa le dévouement de cet adepte.

Cependant le poëte invoque toujours la raison:

il pense, comme les philosophes, qu'elle n'existe point en France, et il va la chercher dans les états du Nord:

Descends pour un moment du trône
D'où tu dictes au Nord des lois,
Où tu regnes sous la couronne
D'un roi qui fait aimer les rois.

On ne relevera point l'extrême dureté du second vers et la tournure bizarre du troisieme; on remarquera seulement que l'auteur se conformoit à la mode de son tems, qui consistoit à rabaisser continuellement la France pour prodiguer de fades éloges aux étrangers.

Après avoir peint l'atrocité des hommes qui l'empêchoient de se livrer à ses *présens desirs*, le poëte donne une idée de sa philosophie. Il faut convenir qu'elle n'est pas sévere, et que les jeunes gens qui pensent et qui philosophent le moins s'en accommoderoient très volontiers; c'est celle de Lucrece et d'Epicure:

J'irois sur-tout avec Lucrece
Dans ces jardins toujours fleuris

Dont son maître embellit la Grèce,
Où, dans le char de la Paresse,
Nonchalamment avec les Ris
Vient se promener la Sagesse,
Qui lui prodigue avec largesse
Ses dons suivis d'un doux souris.
Là, roi, libre de servitude,
Exempt des préjugés des sots,
Foulant aux pieds la multitude,
Riant des terreurs des cagots,
Brisant les fers de l'habitude,
Bravant l'erreur et ses complots;
Sans remords, sans inquiétude,
M'élevant au-dessus des flots
Du doute et de l'incertitude,
Régnant sur le sombre chaos,
Au sein de la béatitude,
Sur les roses, sur les pavots,
Sans dégoût et sans lassitude,
Je distribuerois mon repos
Entre l'indolence et l'étude,
Les jeux du Pinde et de Paphos,
Mes amis, et la solitude.

Il y a de la facilité et une certaine grace dans cette tirade, quoique les idées en soient trop souvent disparates. L'auteur reprend bientôt sa

dignité philosophique: il mépriseroit la royauté si l'on venoit la lui offrir:

> Je ne me baisserois pas même
> Pour ramasser le diadême
> Qui brilleroit sur mon chemin.

Les résultats de tous ces principes que vient d'étaler Guimond de La Touche sont la dissolution et la ruine des sociétés policées: mais on ne peut s'empêcher d'être étonné de sa conclusion. Il pousse ses conséquences jusqu'à dire sérieusement que l'on ne doit nul sacrifice à l'honneur: jamais aucun philosophe moderne n'a fait ouvertement un semblable aveu:

> Instruit par la philosophie,
> Je vois un tyran dans l'honneur;
> Je vois que qui lui sacrifie,
> S'il est heureux, perd son bonheur.

L'Epître à l'amitié, autre poëme du même auteur, est d'un ton beaucoup moins tranchant: quoique l'on y trouve des vers durs, des idées entortillées, elle plaît par la douceur du senti-

ment qui l'a inspirée. En général la recherche des rimes très exactes, l'envie de les redoubler, nuisent dans ces deux poëmes à l'aisance qui doit caractériser la poésie légere.

Guimond de La Touche n'auroit acquis aucune réputation s'il n'avoit fait que ces deux ouvrages: sa tragédie d'Iphigénie en Tauride, restée au théâtre, l'a placé au rang des poëtes tragiques dignes d'être nommés immédiatement après les grands maîtres. L'étude approfondie qu'il avoit faite des poëtes grecs, les réflexions que leurs chefs d'œuvre lui avoient suggérées, l'aiderent beaucoup dans la composition et dans *le coloris* de cette tragédie: cependant, à l'exemple de La Grange Chancel, il avoit introduit un amour épisodique dans ce sujet terrible. Collé, à qui il communiqua son ouvrage, obtint de lui qu'il corrigeroit ce défaut. Cette piece étant achevée, il étoit très difficile à un homme absolument inconnu dans ce genre de la faire recevoir par les comédiens, et d'obtenir qu'ils la représentassent: heureusement madame de Graffigni connoissoit mademoiselle Clairon; elle lui fit entendre la

tragédie de Guimond de La Touche, et cette grande actrice sentit aussitôt tout le parti qu'elle pouvoit tirer du rôle principal : l'influence qu'elle avoit à la comédie françoise fit admettre et jouer la piece très promptement. Elle eut beaucoup de succès : « L'affluence a été presque aussi grande « à toutes les représentations qu'à la premiere, « dit un journaliste du tems : il y a vingt ans que « l'on n'a vu un succès aussi brillant et aussi sou- « tenu ; c'est en été une réussite d'hiver ; tout « est plein à quatre heures, et les loges sont re- « tenues d'avance. »

Mademoiselle Clairon raconte dans ses mémoires qu'à la derniere répétition les comédiens s'apperçurent d'un défaut essentiel dans le cinquieme acte : cette réflexion un peu tardive effraya l'auteur, qui entreprit dans le foyer même de refondre cet acte. « Il étoit près d'une heure, « dit mademoiselle Clairon ; cet acte fut refait « en entier, appris, et répété : on leva la toile à « cinq heures et demie, et la piece eut le plus « grand succès. »

M. de Voltaire eut de l'humeur en apprenant

ce succès ; et, quoiqu'il sût que l'auteur avoit des principes parfaitement conformes aux siens, il ne put cacher son dépit à ses amis intimes. « Vous « pensez comme il faut sur l'Iphigénie en Crimée, « écrivoit-il à M. d'Argental ; mais ce n'est pas la « premiere fois que les badauds de Paris se sont « trompés, et ce ne sera pas la derniere »..... « Peut-être, dit-il dans une autre lettre, Alexan- « dre auroit récompensé Iphigénie en Crimée « comme il récompensa Chérile. »

Guimond de La Touche ne survécut pas long-tems à son succès. Il travailloit à une tragédie de Régulus, dont il avoit déja fait quatre actes, lorsqu'il fut attaqué par une fluxion de poitrine, qui l'enleva le 14 février 1760.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

D'ORLÉANS.

MADAME,

Sans les bontés dont VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *m'honora aux premieres représentations d'Iphigénie en Tauride, je n'aurois osé former le dessein de vous la présenter. L'accueil que vous daignâtes lui faire m'inspira une reconnoissance vive et respectueuse que je ne puis exprimer que par un hommage public à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *de ce premier fruit de mes veilles.*

Après m'être efforcé de le rendre moins indigne d'elle, je sens qu'il ne peut mériter de vous plaire que par les sentimens de bienfaisance et d'humanité qu'il exprime, et qui sont dans votre cœur.

Puisse-t-il, à l'ombre de votre nom, apprendre à la postérité qu'une auguste princesse, dès l'âge le plus tendre, honora les arts et les talens

de sa protection, les encouragea par ses bontés, et les éclaira par son goût et son esprit!

Je suis avec un très profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très humble et très obéissant serviteur,

GUIMOND DE LA TOUCHE.

ACTEURS.

THOAS, chef de la Tauride.

ORESTE, roi d'Argos et de Mycene, *frere d'Iphigénie.*

PYLADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.

IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.

ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.

EUMENE, autre prêtresse.

ARBAS, officier des gardes de Thoas.

UN ESCLAVE, attaché à Isménie.

PRÊTRESSES.

SOLDATS d'Oreste et de Pylade.

GARDES de Thoas.

La scene est en Tauride, dans le temple de Diane.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Perin del. *Gault de St Germain sculp.*

Mon frère est dans mes bras...et j'allois l'égorger !

Acte IV. Sce. VI.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *prosternée au pied de l'autel.*

Grands dieux, dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez en l'éprouvant soutenir ma constance!
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur;
De vos profonds décrets est-il l'avant coureur?

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

Quels douloureux accens me remplissent d'alarmes?
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule à ma douleur restes dans l'univers?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funebres,
Rendus plus effrayans par l'horreur des ténebres,
Pâle et tremblante, hélas! que venez-vous chercher,
Vous qui le jour osez à peine en approcher?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille:
Du farouche Thoas la cruauté sommeille;
Son cœur qui veille, en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels du trouble qui le tue
N'assiege point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je? vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés!...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée!
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main

Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie,
O déesse!

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours?
Craignez que sa bonté, si mal récompensée,
A la fin, de vos pleurs ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant qui peut les redoubler?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que, dans l'horrible excès du zele qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? n'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang, au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frere Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! son trépas ne m'est que trop prédit!
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?
Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins fatal avant-coureur,
Un songe également vint me remplir d'horreur:
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture;
Je le vis à l'autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,
Me présenter la mort, au lieu de mon époux!

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer; soulagez votre cœur:
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'alégresse!
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse;

Au sein de la nature et de l'humanité
Je respirois le calme avec la liberté :
Au fond de leur palais rempli de leur puissance
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'éleve, et fait trembler le marbre sous mes pas;
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre;
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre :
Je fuis; et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'éleve;
De ce vaste débris, qu'avec peine il souleve,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri;
Il m'appelle en poussant un lamentable cri :
J'accours; et, pleine encor du fatal ministere
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'étoit mon frere...
Sorti du sein des morts, mon parricide pere
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? en croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé?
Pour une autre Ilion ton sang a-t-il coulé?

Hélas! tu soutenois mon timide courage!
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse
Du cours de mes destins ignoré de la Grece;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! les dieux dans leur vengeance
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance!

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentimens:
Il n'est d'oracles sûrs que les évènemens.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs souvent les dieux, qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espere:
Je peux encor pour vous nommer ici mon pere;
Votre rang, vos vertus, mes pleurs, et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets;
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse:
Hélas! que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

EUMENE.

Votre tyran, pressé par ses sombres alarmes,
Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes:
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
Redoutant l'étranger, qui ne doit qu'être plaint,
Il vient, en ses terreurs aussi cruel qu'extrême,
L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? Fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si, brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayiez de vaincre et son zele et sa crainte!
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois!
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature!...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa religion et la crédulité
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grands dieux! si cependant votre gloire s'oppose
A ces meurtres sacrés qu'un faux zele m'impose,
Du sang des malheureux si ces autels baignés

Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,
Et l'embraser des traits d'une divine flamme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens
Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;
Que je puisse domter l'illusion farouche
D'un barbare que tout effraie, et rien ne touche;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre tyran paroît; renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect malgré moi l'excite et le redouble.

SCENE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous à qui l'avenir se doit manifester,
Sur mon sort en tremblant je viens vous consulter.
Je ne peux plus long-tems dans l'ombre du silence
De mes noires terreurs cacher la violence:
Sans être criminel j'éprouve des remords;
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts;
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle;
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:

Des dieux, qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer :
Diane, par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue;
De ce revers fatal dont dépendent mes jours
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous qu'approche des dieux votre saint ministere,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystere;
En appaisant le ciel daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune :
Tout m'est suspect en lui jusqu'à son infortune;
Ses regards furieux vers le ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvemens affreux, ses cris mêlés d'alarmes
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,
De l'horreur qui le suit frappe mon ame atteinte.
De ses gardes tremblans si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amere,
Il semble articuler les noms d'ami, de mere;
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpens prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie?

Condamné par les dieux et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? les dieux sont sourds à mes tristes accens;
Diane avec horreur repousse mon encens;
Sous mes genoux tremblans l'autel fuit et s'entr'ouvre;
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre;
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint:
Je ne sais, mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite
Loin d'appaiser les dieux, peut-être les irrite;
La vapeur de ce sang par devoir répandu
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur *privilege*;
Je crains d'être à la fois barbare et sacrilege:
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zele, seigneur, plus pur et moins austere,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystere;
Et ces autels de sang, effroi des malheureux,
Seroient contre le sort un asyle pour eux;
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin je ne sais trop si c'est les offenser;
Mais, pour l'honneur des dieux, je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,

Faisant de leurs autels une sanglante arene,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main;
A ces farouches traits peut-on les reconnoître?
Se pourroit-il, grands dieux! qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers?
C'est donc en me rendant à ces arrêts contraire
Qu'aux vengeances du ciel l'on prétend me soustraire?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens?
Sans doute qu'il le peut puisqu'il vous le demande;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous?
Ne peut-il pas frapper sans mésurer ses coups?
Quoi! les peuples, armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre;
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur;

Nous-mêmes dans le creux de nos antres sauvages
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages,
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans;
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes des hommes?
Le sang que nous faisons couler à notre gré
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juge et les condamne?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois?
Tremblez de vos discours; qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie:
Malgré les mouvemens dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! seigneur! eh bien! envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime!

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel:
Qui que ce soit, frappez; soyez inexorable;
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot c'est ma loi, c'est ma religion;
Et votre seul devoir est la soumission.

(*Thoas sort avec sa suite.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse !...
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je? malheureuse!
Tout mon sang se soulève et tout mon corps frémit;
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau ;
Craignez son zele affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide ;
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur:
C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet le crime est toujours crime;
Et la nécessité qui semble l'excuser
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande?
Si c'est un sang impur que son courroux demande?

IPHIGÉNIE.

Eh ! de quel vain effroi prétends-tu me frapper ?
La nature me parle, et ne peut me tromper :
C'est la premiere loi... c'est la seule peut-être...
C'est la seule du moins qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les tems, qui soit de tous les lieux,
Et qui regle à la fois les hommes et les dieux.

EUMENE.

Ah ! madame, pensez...

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare.
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare :
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations ?
Est-il pere ou tyran selon leurs passions ?
Mais non : peuples cruels, il n'a point votre rage ;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage ;
Tout homme à ses bienfaits a droit également ;
Aucun dans l'univers n'est né pour son tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE *enchaîné*, GARDES.

ORESTE, *dans le fond du théâtre.*

Ah! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

(*les gardes s'éloignent.*)

SCENE II.

ORESTE, *s'avançant sur le bord du théâtre.*

Ah! malheureux Oreste!
Pour m'accabler encor quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti?...
Cieux, quel enfer me suit! quels tourmens effroyables!...
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables!
C'est le crime des dieux.... je n'ai fait qu'obéir....
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,

Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez; quel est votre caprice?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant;
De mon pere égorgé par sa fureur jalouse
Vous marquez à mes coups la parricide épouse:
Je recule, je crains.... cruels! vous menacez;
Je me soumets, je frappe.... et vous me punissez!
C'est peu: n'appercevant dans la nature entiere
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mere;
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux!
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue;
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels profanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez:
Je pars, et tu me suis, ami fidele et rare;
Mais entrant dans le port l'orage nous sépare;
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau loin du tien vole en éclats brisé;
Englouti sous les flots, privé de la lumiere,
J'ignore qui me rend à ma fureur premiere.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars?
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore?
Pylade.... Acheve, ô ciel! frappe, je vis encore....
O rage! oui, c'est son sang; me laissant mon ami,
Les dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE, *enchaîné.*

PYLADE, *au fond du théâtre.*

Que vois-je? à mon transport puis-je le méconnoître?
(*il court embrasser Oreste.*)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être,
Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je? en croirai-je mes yeux?
Pylade dans mes bras! Pylade dans ces lieux!
Je sens mon ame errer sur mes levres tremblantes...

PYLADE.

Rappelle en me voyant tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié
Quel démon ou quel dieu t'a conduit?

PYLADE.

L'amitié.
Ayant par tes débris connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens luttans contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promesses des dieux:
N'osant et ne pouvant sans leur faire un outrage
Te croire enseveli sous ton propre naufrage,
Au milieu des rochers qui défendent ce port

J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport;
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas :
Près de ces murs sanglans le jour vient me surprendre;
J'allois pour tout tenter vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt et vient m'envelopper:
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper;
Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie;
Ils me traînent en foule et d'un commun transport
Devant leur chef tremblant qui m'envoie à la mort...
Mais quels profonds sanglots?...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes!
Quel est mon sort! faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher?...
(*se tournant vers Pylade.*)
Ah! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux?

PYLADE.

Pylade, ô ciel! Pylade abandonner Oreste?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste!

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi,
J'ai donc assassiné ma mere et mon ami!
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître!...
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!...
Graces au ciel, je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond de ces abymes?...
C'est ma mere, grands dieux!.. Fuyons... Mais la voici...
Égisthe l'accompagne... et toi, Pylade, aussi!
Comme eux tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire!
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colere!
L'ami qui me restoit devient mon assassin!
Il s'arme de serpens, il les jette en mon sein!
Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chere et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
Ah! je succombe...

(*il tombe dans les bras de Pylade.*)

PYLADE.

O ciel! et ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras?...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi!

PYLADE.

Vois ton ami, que ta fureur offense...
Barbare! voilà donc l'effet de ma présence!

Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié!

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même;
Mais peux-tu le blâmer? il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur? ose lui commander:
Illustre l'amitié, loin de la dégrader;
Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Oreste:
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste;
Sois homme, et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins si nos soldats, si le fidele Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime;
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime...
Ah malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi: maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts:

Aux yeux de mes bourreaux que mon ame affermie
Marque mon infortune, et non mon infamie :
Je mourrois doublement mourant déshonoré.

SCENE IV.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Qu'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, *à Pylade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(*aux prêtresses.*)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;
Accomplissez du ciel les ordres légitimes;
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.
(*pendant qu'on détache leurs fers.*)
Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!
(*après que les prêtresses se sont retirées au fond du théâtre.*)
Étrangers malheureux dont la noble douleur

Accuse en vous des rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon ame attendrie:
Quels sont vos dieux, vos lois? quelle est votre patrie?
Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux;
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez: ne craignez point ici de vous trahir;
Vous êtes malheureux, je ne peux vous haïr.

PYLADE.

Ah! qui que vous soyez, au malheur qui me presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse?
S'il faut mourir, frappez: votre pitié nous nuit;
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable:
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu!
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu?

PYLADE.

Plaignez moins nos destins, la mort fait notre envie:
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur;
Le plus heureux mortel a connu les alarmes:
Hélas! il n'en est point qui n'ait versé des larmes!

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Mais qui donc êtes-vous?... Parlez, vous dont le front...

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront?

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge: ah! daignez me répondre;
Et ne m'outragez pas jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un sort inoui me fait servir les dieux.
Parlez: à vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître...
Vous ne répondez rien; toujours vous me cachez
Vos douloureux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grece auriez-vous pris naissance?
Mycene, Argos... Où vont mes esprits prévenus?...
Ah! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus?

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie:

Au milieu de la gloire et des trésors de Troie
Quel est dans son palais le sort d'Agamemnon?
Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O ciel! que dites-vous? une main parricide....

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux! à la Parque homicide?
Et quelle main?

ORESTE.

Madame...

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez; que craignez-vous?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

ORESTE.

Son épouse adultere.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre?

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystere;
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! affreux transport!
De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, *troublé.*

Son fils...

PYLADE, *bas à Oreste.*

Arrête... Ah! qu'il me désespere!

IPHIGÉNIE.

Eh bien! son fils! parlez.

ORESTE.

Il a vengé son pere.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je?

PYLADE.

Au nom des dieux, madame, remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez:
Quel soin...

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misere profonde,
Il a cherché la mort, qu'il à trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang! implacable destin!
(*à Oreste.*)
Mycene n'a donc plus du grand vainqueur de Troie...

ORESTE.

Que la plaintive Électre à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses... conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.
(*à part.*)
Je ne peux plus long-tems devant eux me contraindre.
(*les prêtresses emmenent Oreste et Pylade.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! C'en est fait, tout est fini pour moi.

ISMÉNIE.

Ah! madame, quel est l'état où je vous voi?

EUMENE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée!
Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis!...
Poursuivez, dieux cruels, contre mon sang unis;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste....
Horrible perspective, effroyable avenir
Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir!
Eh quoi! traîner sans cesse un joug fatal au monde!
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde!
Ne voir pour tout objet que morts et que mourans
Avec de longs sanglots sous mes mains expirans!
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge...
Ah! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge!
Cessons de respecter l'ouvrage des humains:
Dans un temple de paix, eux seuls arment mes mains;
Suivons le désespoir où ma vertu me livre:
Où l'innocent périt c'est un crime de vivre.

ISMÉNIE.

Ah! pour vous arracher d'un rigoureux séjour
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour?
Quoi donc! oubliez-vous qu'Électre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste?
Osez-vous dans vos fers au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir?
Elle-même, grands dieux! mortellement atteinte,

Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort:
Ah! pour elle du moins supportez la lumiere;
Vivez, et rappelez votre force premiere
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir sur-tout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas!

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise;
Moins rigoureux enfin le sort vous favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos:
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux;
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage;
Qu'il retourne à Mycenes, et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi! vous balancez?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! je m'abandonne
Au dangereux conseil que ta pitié me donne...
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort;
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort...

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zele de mon pere,
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misere,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux!

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs cher à votre espérance
Vous allez voir bientôt les jours en assurance:
Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête: écoute, et que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble
Pourquoi les séparer? délivrons-les ensemble:
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également est homme et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit; le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abyme...
Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!

Si j'étois malheureuse et coupable à la fois!...
Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton pere:
Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibere;
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger:
C'est redoubler mes maux que de les partager.
(*Isménie sort.*)

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas: qu'une innocente feinte
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;
Qu'elle force son zele à différer la mort
De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort:
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables;
Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables;
Dis que Diane avant de les sacrifier
Vient de nous ordonner de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;
Mais le motif m'excuse en cette extrémité:
Qui sert les malheureux sert la divinité.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin nous voilà seuls et libres de contrainte;
Je peux et respirer et te parler sans crainte
Avant qu'un même sort, trop long-tems attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse;
O mon ami! dis-moi, quelle est cette prêtresse
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place?
Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait?

Enfin de mes remords qui peut m'avoir distrait?

PYLADE.

En cet instant fatal que ton honneur réclame
Quel méprisable soin vient agiter ton ame?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangere
Qu'aura versés sur nous sa pitié passagere?
Déja trop ébranlé par tes premiers tourmens,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire;
Meurs sans honte du moins, s'il faut mourir sans gloire;
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros :
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte;
Il cede à sa rigueur, le reste il le surmonte.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés; mon douloureux aspect,
O dignes étrangers! vous seroit-il suspect?
Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense:
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministere en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;

Je l'espere du moins : l'humanité, plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte ;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystere sanglant qu'ils semblent m'imposer ;
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce ciel m'est étranger ; ma patrie est la Grece :
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Madame...

(*appercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.*)

IPHIGÉNIE.

(*aux étrangers.*)(*à Isménie.*)

Éloignez-vous...Ciel! que viens-tu m'apprendre?

(*Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.*)

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux :

Tous nos amis, tremblans pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être en vain commettre un double crime;
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc;
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zele sanglant qu'il vous faut abuser;
Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice;
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon pere qu'à ce prix:
Aux prieres en vain son zele a joint les larmes.
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités!...

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix;
La nécessité parle, il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton pere;
Je cede à son danger, aux dieux, à ma misere.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, *dans le fond du théâtre.*

IPHIGÉNIE, *sur le devant.*

Sort cruel,
Quelles sont tes rigueurs! Ah! d'où vient que le ciel
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être?
(*à Oreste et à Pylade.*)
Approchez.... Je frémis.... Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez :
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur!
De vos destins communs diminuer l'horreur;
Je vous en ai flattés, je m'en flattois moi-même ;
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime :
Ma pitié m'aveugloit ; ses efforts hasardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux ;
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre
Qu'il faut que l'un, hélas! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez....
(*à Oreste.*)
Mais puisqu'il faut choisir.... c'est vous qui partirez :
Mes ordres sont donnés; le danger, le tems presse;

Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse,
Et je reviens. (*elle sort.*)

SCENE V.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE, *éperdu.*

Où suis-je!... Et je la laisse aller!...
Mais quelle voix pour moi, grands dieux! peut lui parler

PYLADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime!
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami! souscris à mon bonheur;
Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur:
Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidele
Donner à l'univers l'exemple et le modele;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi:
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la prêtresse.

ORESTE.

O fureur!.... M'aimes-tu?

PYLADE.

Quel étrange discours
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours?
Si je t'aime!

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace !
Parle ; que me veux-tu?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PYLADE.

Moi, renoncer au choix !....

ORESTE.

Et c'est là me chérir !
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie;
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie?
L'horreur de tes forfaits, ta rage, et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton pere,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mere?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée?
Marcher à tes côtés ta mere ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?...
Le seul trépas est-il ta derniere ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour, que je souille et j'abhorre!

Proscrit, désespéré, sans asyle, sans dieux,
Misérable par-tout, et par-tout odieux,
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déja de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau!
Ah! barbare! peux-tu jusque là méconnoître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu!
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PYLADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon *trépas* un crime?
Pour racheter ta vie as-tu vendu mon sang?
Dois-tu le glaive en main me déchirer le flanc?
Ton cœur, ton foible cœur, étonné du supplice,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel! l'instrument de ta mort?
Qui t'a conduit ici?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien!...

PYLADE.

Mais malgré toi, malgré ta résistance,
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer;
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine;
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux! t'es-tu joint à ma barbare mere
Pour redoubler l'excès de ma douleur amere?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait?
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile,
Eh! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asyle,
Si de concert avec le destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort et mon ami?

PYLADE.

Meurs donc, cruel! au gré de ta farouche envie
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas! je me flattois qu'au choix des dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'éleveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime;
Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
Et me ravir, ingrat! le prix de mon trépas.
Ah dieux!... mon cher Oreste, ah! par pitié, par grace,

Daigne pour ton ami survivre à sa disgrace!
Qu'au gré des dieux, contens du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours!
Faut-il pour triompher de ton humeur altiere
Qu'avec Agamemnon et sa famille entiere,
Qu'avec toute la Grece unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs...

ORESTE.

Arrête. Jusque là peux-tu pousser l'injure?
Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers et si multipliés
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés?
Barbare!... Ah! je succombe à ce dernier outrage...
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connois plus... Mais, loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir...
Eh bien! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
L'obliger par devoir à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire? ah, ciel!

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah! quel délire affreux! quelle rage ennemie!
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie?
De toi-même, grands dieux! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains; ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi, juste ciel!

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours;
Ou jure moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite:
J'en atteste les dieux, que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte?

ORESTE.

Eh! c'est toi qui la veux!
Oui, je la jure encore, ou réponds à mes vœux :
Je me déclare un monstre abhorrant la lumiere,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entiere;
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr;
Et si de cet aveu je ne dois pas mourir,
Si la prêtresse encore est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits... je m'immole à ta vue:
Si cette main balance, ô terre! entr'ouvre-toi;
Et vous qui m'entendez, ô cieux! écrasez-moi.

PYLADE, *à part:*

Je frémis! Qu'opposer à sa rage insensée?
Inspirez-moi, grands dieux!... Ah! sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PYLADE.

Je cede à ta fureur ;
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCENE VI.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(*à Oreste.*) (*à Pylade.*)
Voici.... Retirez-vous.... Guide ses pas, Eumene;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le remene.

ORESTE.

(*à Iphigénie.*) (*Retenant Pylade.*)
Ah ! madame, arrêtez. Non ! il ne mourra *pas;*
C'est à moi seul ici de subir le trépas :
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous ?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.
(*montrant Pylade.*)
Ah ! détournez sur lui l'effet de vos bontés,
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié;
Malheureux seulement par ma triste amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi! vous préférez une mort rigoureuse
Au soin de me servir et de me rendre heureuse?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur;
De mes destins plutôt accusez la rigueur:
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve;
Souffrez pour vos desseins que je vous le conserve:
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport! et quel effort insigne!...
Allez; de mes bontés vous n'êtes que plus digne:
Vivez, et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah dieux!... Ne rendez point mon sort plus déplorable;
Laissez sans s'avilir mourir un misérable:
La mort est mon espoir, n'allez point le trahir;
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,

Leur préférer la mort?

PYLADE, *à part.*

Hélas! que lui répondre?

ORESTE, *éperdu.*

(*bas à Pylade.*)

Madame... Ah! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre;
Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir
M'a fait de lui survivre un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse!
C'en est un digne effort s'il me laisse mourir;
En osant vivre il fait pour moi plus que périr...
Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même,
Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir je suis trop malheureux...
Tournez vers mon ami ces regards généreux;
Ne me refusez pas; ce cœur vous en conjure;
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon ame tremblante admire avec horreur...

Mourez.

PYLADE, *à part.*

Ciel, je frémis!

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Me serez-vous fidele?
Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connoîtrez mon zele...
Daignez de cet ami d'un seul jour différer
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante...
Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié:
Il faut que votre cœur par un serment s'engage;
Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux;
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux!...
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
(*à Oreste.*)
Étranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pylade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.

Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage;
L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage.
Adieu. Conserve en toi, fidele à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin à ton retour d'une sœur qui m'est chere;
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frere.
(*montrant Iphigénie.*)
Sois fidele sur-tout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pylade.*

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne....
Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami!... Mais mon destin l'ordonne.

PYLADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGÉNIE, *tout éplorée.*

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame....

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer?
(*elle conduit Oreste jusqu'au fond du théâtre.*)

PYLADE, *à part, sur le devant.*

Ami, va, je saurai te sauver, ou te suivre;
Eh! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre?
(*Oreste sort.*)

SCENE VII.

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas! que je vous plains!... Mais les momens sont chers:
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycene:
Du sort qui vous poursuit si vous domtez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Electre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je? et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez; j'obéis.

SCENE VIII.

PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt,

Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt;
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage :
Le tems presse.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglans, et mériter mes soins!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles alarmes!
Mes yeux sans le vouloir se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur?
Est-il environné de mon propre malheur?
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute,
En proie à tous les maux que mon ame redoute?...
Cruels délais! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'alarmer!
O ciel! encoure-t-on ta haine rigoureuse
Pour tendre à l'innocence une main généreuse?
Lorsque j'ai dû te plaire ai-je pu t'irriter;
Et me puniras-tu de t'oser imiter?

EUMENE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidele oracle.

EUMENE.

Aux maux que vous craignez que sert de vous livrer?
Que sert avant le tems de vous désespérer?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime!

EUMENE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie au moins attendez le rapport...
Je l'apperçois.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! que faut-il que j'espere?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton pere?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit n'ont point encor paru:
Mon pere impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre,
Il n'a rien vu; tous deux sont encore à se rendre:
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant regne dans le palais;
Et vos desseins, cachés dans la nuit du silence,

De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance...
Mais que vois-je ?

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez, soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié ?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Comment ?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déja vers l'asyle écarté
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté;
Je précédois ses pas, et lui frayois la route:
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute;
Et le moment d'après il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin;
Son cœur se trouble : il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite;
Je cede à la terreur dont je le vois frappé;

Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en mugissant se brise,
Le faisant retirer, de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé:
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui... Mais, ô soins superflus!
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus;
Les flots en s'y brisant selon toute apparence
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(*à l'esclave.*) (*à Isménie.*)

O sort!... Allez... Et toi, de ces bords ennemis
Fais éloigner ton pere ainsi que ses amis:
Conserve à ta tendresse une tête si chere;
Qu'il rentre en son asyle, et moi dans ma misere.

(*Isménie et l'esclave sortent.*)

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'en est donc fait! il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours!
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose,
Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...

Argos a disparu pour moi de l'univers !...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !
Ah ! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous : voyons l'autre étranger;
Sur mes tristes destins osons l'interroger :
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;
Il faut en profiter.

EUMENE.

Eh ! quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien ?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse ?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher ?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur première victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime !

EUMENE.

Ne voyez donc ce Grec, madame, qu'à l'autel,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre.
Sers ma douleur : je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire ;

Je promets tout son sang aux mânes de mon frere;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler!
(*Eumene sort.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE.

Daignez me rendre au moins mon devoir légitime,
Et me laisser frapper sans remords ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez en vous obéissant!
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélops, dont j'osois tout *attendre*,
Frere d'autant plus cher encore à *ma douleur*
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur,
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes;
Pour suprêmes devoirs, de mon amour tremblant
Reçois avec mes pleurs cet hommage sanglant;
Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire!
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire?
Hélas! il étoit né pour être leur soutien;
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCENE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

ORESTE, *à part.*

O mort, à tant d'horreurs arrache enfin mon ame!
(*à Iphigénie.*)
Pour vous suivre à l'autel m'appelez-vous, madame?
Allons, avec transport je marche sur vos pas :
Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas;
Allons... Quoi! vous pleurez?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse:
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse;
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut et qui ne peut être votre ennemi;
Cachez-vous tout entier à mon ame sensible:
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah! ne prolongez point l'excès de mes malheurs!
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle:
Venez; à mon bonheur cessez de mettre obstacle...
Mais, madame, parlez: qui peut vous arrêter?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter?
Armez mon bras; du vôtre il va faire l'office,
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser!
Et quel est donc le sang que vous voulez verser?
Quel sein vous l'a transmis? quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer; je crains de vous connoître...
Laissant votre secret entre vous et les dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux:
Que sait-on dans Argos du sort d'Iphigénie
Qui vit contre ses jours la Grece entiere unie?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur!
Que me demandez-vous? ah! mortelle rigueur!

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît à son nom le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir; vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs ardens à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice!

ORESTE.

Mais quel soin?...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,

Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que, la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux! est-il possible...
Elle vit?... Achevez; je meurs moins malheureux...
Dites... le savez-vous?... sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chere et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel!... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort?

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous;
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah dieux! que ce discours me fait naître d'alarmes!...
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez... Mais non... je lui ferois horreur...
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer? moi-même je m'abhorre...
Cieux, quels sont mes tourmens! puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!
De vos affreux transports quand je devrois frémir,

Mon cœur s'en attendrit; je ne sais que gémir!
Et qu'êtes-vous? parlez; il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout son espoir... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, madame, il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit, mais sans espoir pour elle!

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée, ô rigueur éternelle!
Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!
Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs!

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître...

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître?
Sa jeunesse... ses traits... un secret sentiment...
Se peut-il?... Achevez; finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras d'Eumene.*

Mon frere!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui; tout mon cœur m'atteste...
(*avec transport.*)
Iphigénie!...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste... Ah! tous mes sens charmés...
Mon frere!... ô nom si cher!...

ORESTE.

Ma sœur! quoi! vous m'aimez?...
Vous n'avez point horreur... je vois couler vos larmes...
Ma chere Iphigénie...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes!...
Mon frere est dans mes bras... et j'allois l'égorger!...
(*elle retombe dans les bras d'Eumene.*)

ORESTE.

Cessez... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger?

IPHIGÉNIE.

Eh! qui vous a conduit sur ce bord homicide?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas;
Et pour m'en délivrer le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane!

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler?...
Mais comment imposer au tyran qui m'observe?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs!...
O superstition! quelles sont tes fureurs!...
(*à Oreste.*)
J'entends du bruit... Fuyez... Cache ses pas, Eumene.
Dieux, si c'étoit Thoas! si sa rage inhumaine!...
Allez.

ORESTE.

Moi vous quitter!... que j'expire en vos bras,
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas?
(*Oreste sort avec Eumene.*)

SCENE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcenée:
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant; il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,

Mon pere et ses amis ont prévenu l'orage;
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé
Ils ont couru se faire un asyle assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frere.

ISMÉNIE.

O ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...

SCENE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

EUMENE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas;
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie
Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie!
Un courroux éternel semble-t-il t'animer?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frere?...
Dans ses embrassemens terminons ma misere:
Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?

EUMENE.

Ah! madame, arrêtez! Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art à me tromper employoit l'infidele!
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle!
O mystere fatal!... Pour m'en imposer mieux
Oser impunément faire parler les dieux!
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je sous mes yeux pressé le sacrifice!
Devois-je sur sa foi déposer ma fureur?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur?
De ma religion vengeant le privilege,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilege
Avec tous mes tourmens le fer et le poison!
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison?...
Mais qui suspend mon bras? frappons qui nous opprime;
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne;
La trahison me suit, et la mort m'environne:
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zele
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle;
Je vois se ranimer leurs membres desséchés
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayans miracles?
Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?..
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur,
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCENE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

Approchez et tremblez; que votre ame éperdue
Sente déja la peine à ses crimes trop due....
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! pourquoi cet étranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étoient vos projets? quel mystere odieux
Vous faisoit contre moi trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée

Semble m'avoir déja sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?...
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parens affligés
Du secret de mes jours malgré moi prolongés;
Et ce cœur innocent que noircit l'imposture
Écouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et, fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser,
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible
Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux?

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable
Pour le malheur du monde est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreurs ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles?
Hélas! pour approcher des dieux et des autels
En ressemblons-nous moins au reste des mortels?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus que votre ame redoute;

Mais la raison du moins doit les interpréter;
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour et quel affreux langage!
A me l'oser tenir quel motif vous engage?
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand?..
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor te respecter en elle?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé?

IPHIGÉNIE.

Eh bien! de vos fureurs comblez donc la mesure;
Épargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur...
Au gré de vos soupçons et de votre terreur
Frappez ce cœur, de crime et de crainte *incapable*,
Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable:
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.
(*à Iphigénie.*)
Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime
Va d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le ciel et son ressentiment.
(*l'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paroît et s'avance au milieu des prêtresses vers l'autel.*)

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je? et quel spectacle! ô nature! ô mon frere!
O sacrifice affreux d'une tête si chere!

SCENE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

Venez remplir les soins de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur....

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande,
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! ô dieux, venez me secourir!
(*haut.*)
Je succombe... Seigneur... je ne peux que mourir...

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici contre vous-même
Trahir des dieux présens l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran, dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce

Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre! peux-tu penser qu'ivres de sang humain
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage;
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre! que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je? oses-tu bien, insensé, téméraire..
(*à Iphigénie.*)
Obéissez; frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur... il est mon frere!

ORESTE.

Oui, je le suis... Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom;
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue.
Je voulois te ravir le jour et la statue:
C'est à la voix du sang des malheureux humains
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains;
C'est à ces cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre
Mon bras venoit venger et consoler la terre;
Et de l'atrocité d'un culte destructeur
Laver dans tout ton sang et l'homme et son auteur.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Cessez...

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie:

Votre terreur pour moi m'est une ignominie;
Ayez la fermeté qui sied à la vertu:
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée...
Pour me braver ici, parle, quel es-tu?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, *troublé.*

(*à Iphigénie.*)

Je cede à ma fureur... Frappez, quel qu'il puisse être;
Faites votre devoir, et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas!
Et vous tenez fermé l'abyme sous ses pas!
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature!
De mon frere tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau!
Que, respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes,
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le ciel épouvanté!
Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage?
Es-tu mon maître? es-tu le dieu de ces autels?

Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels?

THOAS.

Sans doute tu le dois: oses-tu méconnoître...

IPHIGÉNIE.

Frappe; sois mon bourreau; mais le ciel est mon maître.
(*elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis s'adresse aux prêtresses.*)
Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits:
N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix;
Rentrez dans les devoirs de votre ministere;
Défendez l'innocent, soulagez sa misere.
(*leur montrant Oreste.*)
Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.
(*les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.*)

THOAS.

Gardes!

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi!
(*les gardes font un mouvement.*)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes*

Profanes, arrêtez, et respectez un roi!

SCENE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, PRÊTRESSES, GARDES.

ARBAS, *éperdu.*

Ah! paroissez, seigneur; une effroyable escorte....

THOAS.

Quel bruit horrible! ô ciel! on enfonce la porte:
Courons... Mais immolons avant à mon courroux...

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous?

ORESTE, *repoussant avec force derriere lui Iphigénie, et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître! de ma furie....

SCENE VIII.

THOAS, ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, ARBAS, PRÊTRESSES, GARDES, TROUPE DE GRECS.

PYLADE.

(*il s'élance à la tête des Grecs sur la scene; il arrête d'une main Thoas, et le frappe de l'autre.*)

Arrête, et meurs, barbare! au pied de ces autels...

(*aux gardes et prêtresses.*)

Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels !

(*il se précipite dans les bras d'Oreste.*)

Ne crains plus rien: tout fuit; la garde est dispersée:
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,
Je rentre avec les miens triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie, avec transport.*

Cours délivrer ton père.

SCENE IX.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE,
TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O moitié de ma vie!

PYLADE.

Vivez!

ORESTE.

Ah! digne ami, revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie, ô ciel!

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort...
Mais les momens sont chers; de ce temple de mort,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,
Allons avec respect enlever la statue :

Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déja l'effet; quel changement j'éprouve!
Dans quel calme profond soudain je me retrouve!
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés;
L'abyme dévorant se ferme sous mes pieds:
L'horreur me fuit; tout semble autour de moi renaître;
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouis! je reconnois les dieux:
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons; et sous l'auspice
Du ciel fécond pour nous en miracles divers
Allons en étonner la Grece et l'univers.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

EXAMEN

D'IPHIGENIE EN TAURIDE.

Cette pièce a mérité son succès par quelques scenes où le dévouement de l'amitié est porté à un degré de chaleur qui ne convient ordinairement qu'aux passions. C'étoit pour la premiere fois que ce sentiment, ordinairement plus paisible que les autres affections de notre ame, étoit offert sur la scene françoise avec toute l'énergie que peuvent fournir l'exaltation d'une imagination ardente et la force des situations. Cette combinaison dramatique, aussi neuve qu'intéressante, ne pouvoit manquer de trouver grace devant un public avide de tous les genres d'émotion. La Grange Chancel, ainsi que nous l'avons déja remarqué, avoit gâté ce sujet si terrible en y introduisant une intrigue d'amour, et son succès passager n'avoit laissé aucune trace dans la mémoire des amateurs. Guimond de La Touche seroit malheureusement tombé dans le même défaut, si les conseils d'un ami éclairé ne l'avoient convaincu qu'en ôtant à la fable d'Euripide sa touchante simplicité on s'exposoit à lui faire perdre tout l'intérêt dont elle est susceptible.

En rejetant les conceptions romanesques de La

Grange, l'auteur d'Iphigénie en Tauride a fait quelques fautes qui tiennent au goût du tems où il écrivoit, et que par cette raison-là même il est utile de faire remarquer. Sa piece en général est trop remplie de déclamations ; les imprécations contre le fanatisme y reviennent trop souvent ; et le poëte moderne, au lieu de les puiser dans la nature de la situation, dans les sentimens que doivent inspirer à ses personnages les mœurs du tems où ils vivoient, s'efforce de donner à des héros grecs l'allure et les expressions des philosophes modernes. Le mot *humanité* est reproduit dans le rôle d'Iphigénie jusqu'à la satiété : elle dit aux dieux qu'ils *avilissent leur être* en demandant des sacrifices humains, et cependant elle se soumet sans résistance à cet affreux ministere. Sans doute il entroit dans le plan de cette piece de provoquer l'indignation des spectateurs contre la cruauté superstitieuse des habitans de la Tauride, et les plaintes ne pouvoient être mieux placées que dans la bouche des victimes dévouées à l'autel de Diane ; mais l'auteur ne devoit pas mettre en discussion la légitimité d'un usage reçu alors dans toute la Grece : il ne devoit employer dans les rôles d'Iphigénie et d'Oreste que des motifs tirés des mœurs du tems ; et les regles du théâtre lui prescrivoient de conserver scrupuleusement le coloris local : d'ailleurs il auroit dû remarquer que la force de la situation, les caracteres donnés, lui fournissoient beaucoup plus d'expressions touchantes que les raisonnemens déja rebattus de la doctrine nouvelle. M. de

Voltaire, qui avoit souvent blâmé la galanterie introduite dans nos anciennes tragédies, étoit quelquefois tombé dans le défaut de prêter aux personnages de ses pieces les maximes modernes. Ce défaut, qui se fait beaucoup moins sentir dans ses ouvrages que dans ceux de ses imitateurs, fut pour Guimond de La Touche un exemple dangereux, et l'empêcha de répandre dans toutes les parties de son ouvrage cette éloquence passionnée que l'on admire dans le troisieme acte. Pour obtenir un triomphe facile il flatta les idées dominantes; mais il n'observa pas que la tragédie, considérée avec raison comme un tableau d'histoire, ne peut obtenir un succès durable que par une fidélité de mœurs et de costume qui plaise dans tous les tems. Telle étoit l'opinion de Boileau, qui recommandoit aux poëtes de ne jamais s'écarter de cette regle fondamentale de l'art :

Conservez à chacun son propre caractere;
Des siecles, des pays étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.

On remarque dans le rôle d'Iphigénie une combinaison vicieuse dont il est difficile de deviner le motif: le poëte moderne la représente comme égorgeant elle-même les étrangers qui sont jetés sur le rivage de la Tauride; il la peint *s'abreuvant du sang dont elle est inondée*, et ne voyant *pour tout objet*

que morts et que mourans
Avec de longs sanglots sous ses mains expirans.

Quelle idée donne-t-il d'une jeune princesse qui sans mourir d'horreur peut se prêter à cet effroyable ministere ? quel intérêt doit-elle inspirer ? Euripide a eu grand soin d'écarter ces images affreuses, et de conserver à la fille d'Agamemnon cette pureté et cette douceur qu'elle n'auroit pu manquer de perdre en consommant tous les jours des meurtres. Iphigénie, dans la tragédie grecque, ne voit pas même l'assassinat des victimes : « C'est à moi, dit-elle, d'initier ceux qui doivent être « sacrifiés, tel est mon triste emploi ; c'est à d'autres « qu'est confié le soin d'achever dans l'intérieur du « temple des sacrifices dont je ne puis parler sans « frémir. »

Peut-être Guimond de La Touche, en chargeant Iphigénie de l'exécution de ces sacrifices sanglans, a-t-il voulu augmenter la force de sa situation lorsqu'elle est prête à immoler son frere ; du moins est-ce le seul motif raisonnable que l'on puisse attribuer à cette conception : mais comment concilier ces horreurs dont Iphigénie est le ministre avec l'*humanité* qui est toujours dans sa bouche ? Il nous semble que ce contraste est un des traits caractéristiques d'une époque où l'on étoit parvenu à faire adopter et réussir, en morale et en littérature, les disparates les plus monstrueuses.

Nous ne nous étendrons pas sur le rôle de Thoas, essentiellement vicieux au théâtre, où l'on ne peut souffrir la lâcheté unie à la barbarie la plus atroce. L'auteur a eu l'art de ne le présenter que rarement

aux yeux des spectateurs. Le dénouement est un coup de théâtre mal préparé ; mais l'exécution a de l'effet, parceque l'intérêt pour Oreste et pour Pylade a été porté au plus haut degré dans le troisieme et dans le quatrieme actes.

FIN DE L'EXAMEN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE

DE SAURIN,

Représentée pour la premiere fois
le 20 février 1760.

NOTICE

SUR SAURIN.

Bernard Joseph Saurin naquit à Paris au mois de mai 1706. Son pere, géometre distingué, et membre de l'académie des sciences, se fit moins connoître par ses ouvrages que par le procès qu'il eut avec le célebre et malheureux J. B. Rousseau. On sait qu'ils furent accusés l'un et l'autre d'avoir fait des couplets infâmes contre des hommes de lettres de leur tems, et que Rousseau, sans être jamais pleinement convaincu, fut condamné au bannissement. Ce procès donna une espece de vogue à Saurin, qui se défendit avec beaucoup d'adresse; et les ennemis nombreux de son adversaire s'étant rangés du côté du géometre, formerent une ligue pour faire à ce dernier une réputation qu'il n'auroit pas acquise sans cet évènement. Le jeune Saurin, élevé parmi des savans et des littérateurs, eut de bonne

heure le goût de la poésie; mais n'ayant à espérer qu'une fortune très bornée, il eut la sagesse de choisir un état qui pût le dispenser de la triste nécessité de spéculer sur les productions de son esprit. Malgré un dégoût qu'il ne put jamais surmonter entièrement, il suivit le barreau pendant plusieurs années; un jugement sûr, un grand désintéressement, lui firent obtenir quelque succès dans cette carrière. Dans sa première jeunesse il s'étoit intimement lié avec Helvétius: ce dernier, dont les actions étoient beaucoup meilleures que les principes, s'attacha à Saurin; quelques conformités dans les opinions serrerent les liens de cette amitié; et le plus riche des deux voulut contribuer à l'aisance de l'autre. Helvétius mit tant de délicatesse dans son procédé que Saurin ne put s'y refuser; et le fermier-général fit à son ami une pension de mille écus. Ce bienfait annuel mit l'auteur dont nous parlons en état de se livrer à ses goûts favoris. Agé de quarante ans, il se voyoit assuré d'un revenu suffisant, et toutes les circonstances se réunissoient pour lui faire espérer des succès dans la littérature. La

secte à laquelle il tenoit dominoit alors à l'académie françoise et au théâtre; il suffisoit d'y être attaché pour obtenir les applaudissemens des sociétés qui donnoient le ton; et l'adepte le moins distingué par ses talens pouvoit, s'il marchoit constamment sous les enseignes du parti, espérer de réussir dans le genre, quel qu'il fût, auquel il se livreroit. Saurin étoit sûrement loin d'être dépourvu des ressources de l'imagination et de l'esprit: il avoit de la raison dans ses conceptions; son ame s'échauffoit dans les situations qui peuvent étonner ou émouvoir; il possédoit une certaine élévation de caractere qui le rendoit propre à peindre l'héroïsme; et il joignoit à toutes ces qualités nécessaires aux auteurs tragiques une grande connoissance du monde, un coup-d'œil observateur, et des perceptions délicates, qu'il employa heureusement dans la comédie. Mais, comme nous allons le remarquer en jetant un coup-d'œil sur ses ouvrages, son début ne fut pas heureux; ses autres productions offrirent presque toutes des défauts essentiels: l'appui des philosophes modernes, et sur-tout de Voltaire,

qui ne le regardoit pas comme un rival à craindre, fut donc loin de lui être inutile.

Le premier ouvrage de Saurin fut la tragédie d'Aménophis. Ce sujet, tiré d'un roman qu'on ne lit plus, offroit au premier coup-d'œil des évènemens extraordinaires qu'un talent peu exercé pouvoit croire susceptibles de réussir au théâtre; mais ces évènemens n'avoient aucune vraisemblance: loin d'être le résultat du choc des passions des principaux personnages, ils n'étoient produits que par le hasard; enfin aucun caractere n'étoit fortement prononcé. Saurin n'étoit point en état de couvrir par les charmes du style les défauts de son sujet: sa versification, qu'il perfectionna par la suite autant que son talent put le lui permettre, étoit alors pénible, dure, et incorrecte. Toutes ces causes réunies firent tomber la tragédie d'Aménophis: elle eut cependant quelques partisans, puisque l'auteur se décida à l'imprimer. L'esprit du tems contribua à la faire juger avec moins de sévérité. En effet, les prêtres y sont représentés comme les meurtriers des rois; et dans une scene du quatrieme acte, ils

condamnent à mort l'héritier du trône de Memphis. Quoique cette conception soit absurde et invraisemblable, puisqu'il ne se trouve aucun exemple d'un pareil procès dans l'histoire d'Egypte, il n'en falloit pas plus pour procurer à la nouvelle tragédie la protection déclarée des philosophes modernes. M. de Voltaire fut un des premiers à féliciter l'auteur : « Vous êtes donc de « notre tripot, lui écrivoit-il en 1758, et vous « faites de beaux vers, monsieur le philosophe : « je vous en félicite, et vous en remercie. Les « prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous ; « l'archevêque de Memphis vous lâchera un man- « dement, et les jésuites de Tanis vous demande- « ront une rétractation ». On voit par ce compliment burlesque que M. de Voltaire estimoit beaucoup plus dans cette piece les déclamations contre les prêtres que les *beaux vers* qu'il prétendoit y trouver. Le dénouement de cette tragédie est un coup de théâtre invraisemblable, imité depuis dans Adele de Ponthieu, piece oubliée, et dans Hypermnestre, qui est restée au répertoire.

Le second essai de Saurin fut plus heureux.

La haine des peuples prêts à subir le joug des Romains avoit été peinte par Corneille dans la tragédie de Nicomede; conception étonnante où l'ironie presque continuelle est substituée aux passions qui animent ordinairement la tragédie, et où elle prend tant de formes différentes qu'elle ne fatigue jamais le spectateur par le retour des mêmes idées. Racine, en traçant le grand caractere de Mithridate, avoit perfectionné cette combinaison dramatique par tous les charmes que peuvent donner à la tragédie l'élégance et l'harmonie du style, l'art des contrastes, le développement des passions, et la force des situations. Crébillon avoit offert cette idée sous d'autres rapports dans Rhadamiste et Zénobie. Pharasmane, nourrissant contre les Romains une haine encore plus forte que celle de Mithridate, avoit paru épuiser toutes les ressources que l'on pouvoit tirer de cette situation: mais il restoit à peindre les Romains, à la plus brillante époque de leur gloire, vaincus par un chef de révoltés, et sur le point de recevoir la loi d'un gladiateur: c'est ce que Saurin osa entreprendre. La tragédie de

Spartacus, avant d'être représentée, obtint de grands applaudissemens dans quelques cercles; et, ce qui arrive rarement, les suffrages du public confirmerent le jugement des sociétés de l'auteur. On remarqua que Saurin avoit perfectionné sa versification; un grand nombre de beautés mâles provoquerent l'indulgence pour des vers durs, pour des phrases incorrectes, et pour un style en général trop peu soutenu.

Ce succès l'encouragea : il voulut prouver qu'il pouvoit réussir dans le genre dont l'intérêt est le seul mobile, comme dans le genre admiratif; et il donna la tragédie de Blanche et Guiscard, qui reçut moins d'applaudissemens que Spartacus. Le sujet de cette piece est puisé dans un épisode de Gilblas, intitulé le *Mariage de vengeance.* L'héritier du trône de Sicile a été élevé dans l'obscurité par le grand chancelier de ce royaume, qui a voulu soustraire le jeune prince à la politique cruelle d'un usurpateur. Dans la retraite il est devenu éperdument amoureux de la fille du chancelier; et lorsqu'il parvient à la couronne, il persiste dans le projet

de l'épouser ; mais le vertueux magistrat s'y oppose par des raisons d'état d'une très grande force ; et pour faire perdre tout espoir au prince il donne secrètement la main de sa fille au connétable de Sicile. Le prince au milieu de la nuit pénetre dans l'appartement de celle qu'il aime ; le connétable qui le surprend, est tué par lui, et avant d'expirer il égorge sa femme qu'il croit infidele. On a dû remarquer que cette fable convient beaucoup plus à un roman qu'à une tragédie. En effet on ne s'intéresse à l'amour du prince et de la fille du chancelier que parceque l'on a vu cet amour naître dès leur enfance, s'accroître et se développer par un grand nombre de circonstances qui ont éclairé les jeunes amans sur leur passion. Dans la tragédie ces détails font partie de l'avant-scene, et ne peuvent être que foiblement indiqués. L'auteur tragique, après avoir été obligé de resserrer cette partie importante de sa fable, se trouve forcé de précipiter ensuite son action d'une maniere peu vraisemblable. Les amours du prince, son avènement au trône, le mariage de sa maîtresse, son entrevue avec elle, et le double meurtre qui

termine la piece, sont pressés dans le court espace de vingt-quatre heures, quoiqu'il soit évidemment impossible que tant d'évènemens se soient succédés si rapidement. Dans l'examen de cette tragédie nous ferons appercevoir plus particulièrement les défauts de cette combinaison. Mademoiselle Clairon dit, dans ses mémoires, que les comédiens avoient fondé de grandes espérances sur Blanche et Guiscard, et que le succès ne répondit pas tout-à-fait à leur attente. Les premieres représentations n'attirerent pas la foule; cependant elle a été souvent remise, et toujours avec succès sur-tout en province. Quelques détails de style ont été admirés dans cette tragédie: nous y avons sur-tout remarqué des idées morales rendues avec beaucoup de justesse et de précision. Lorsque Guiscard est introduit près de Blanche, et qu'il apprend qu'elle est mariée, il veut briser les liens qui le privent de l'objet qu'il aime; un heureux divorce les rendra tous les deux aubonheur: il fait à Blanche cette proposition; et elle lui répond par ce beau vers:

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Cette maxime amenée très naturellement par la situation, peut être considérée comme un des meilleurs axiômes de morale. Que de désordres, que de malheurs domestiques n'auroit-on pas évité si cette grande vérité eût été présente à tant de personnes qui n'ont pas eu les mêmes scrupules que Blanche!

L'enthousiasme pour le théâtre anglais, et la manie des drames, étoient dans leur plus grande force à l'époque où Saurin fit représenter Beverley, tragédie bourgeoise. On a vu depuis tant de succès obtenus par des pieces de ce genre, sans que le moindre talent de style ou d'invention justifiât les suffrages du public, que l'on seroit tenté de ne pas considérer ce drame comme un des titres les plus glorieux de Saurin: cependant des beautés réelles doivent le faire distinguer de la foule des romans dialogués; la passion frénétique du joueur, la vertu et la douceur de sa femme, forment le plus heureux contraste, et rendent cette piece très intéressante. On peut blâmer l'auteur d'avoir adopté les vers libres dans cet ouvrage: l'espece de facilité

qu'ils donnent dégenere en négligence et en incorrection sous la plume de Saurin, et souvent on a peine à les distinguer de la prose la plus commune.

Nous avons dit que l'auteur avoit une grande connoissance du monde, qu'il étoit bon observateur, et qu'il saisissoit très bien le côté piquant des mœurs dégénérées de la fin du dix-huitieme siecle. La confusion de tous les états, l'extrême liberté dans la conversation, les mésalliances fréquentes, le rapprochement de la noblesse et de la finance, avoient fait disparoître les caracteres tranchans du genre comique, les ridicules qui tiennent aux professions et aux habitudes différentes; et n'avoient laissé subsister que de légeres nuances qui ne pouvoient être apperçues que par les esprits fins et délicats. C'étoit donc les mœurs générales que le poëte comique avoit à peindre; leur inconséquence, leur inconcevable facilité, étoient devenues sa seule ressource. Saurin traita très bien ce genre de comédie dans sa petite piece intitulée: *les Mœurs du tems*. Ce cadre trop resserré offrit une

suite de petits tableaux où l'on remarqua une maniere légere et élégante. Le succès passa les espérances de l'auteur ; il paroît même que cet ouvrage, qui au fond n'est qu'une bluette, contribua à lui faire ouvrir les portes de l'académie françoise. Il fut moins heureux dans une autre comédie du même genre intitulée, *le Mariage de Julie*. Quoiqu'elle offrît des scenes aussi agréables que les *Mœurs du tems*, les comédiens ne voulurent pas la recevoir. On a peine à concevoir les motifs de ce refus : nous pensons que plusieurs détails de cette petite comédie, et principalement la scene du *médecin*, auroient été alors très applaudis.

Les Contes de M. de Voltaire avoient obtenu un grand succès ; son style original et piquant, ses diatribes contre les institutions, déguisées légèrement par des peintures imaginaires de pays inconnus, avoient plu singulièrement aux personnes qui ne prévoyoient pas les suites de ce persifflage. Saurin voulut entrer dans la même carriere, mais il étoit loin d'avoir l'esprit et l'imagination de son modele. Son petit roman de Mirza et de Fatmé est un amas d'aventures ex-

traordinaires dont il est difficile d'appercevoir le but et le résultat: on y voit seulement que l'auteur n'aimoit ni les prêtres ni les rois; du reste il ne présente presque aucun contraste piquant, aucune conception originale. Lorsqu'un romancier met à sa disposition les fées et les génies, lorsqu'il peut faire servir toute la nature aux rêves de son imagination, on ne lui pardonne pas d'être froid et ennuyeux. Cependant nous avons observé un passage qui nous paroît digne d'être cité, parcequ'il rappelle les mœurs du tems. Il s'agit d'un général qui a sauvé l'état, et qui a le malheur de n'être point aimable: on sent qu'il ne doit pas réussir dans les sociétés de la cour, et qu'il y sera trouvé très ridicule. « On « pensoit, dit Saurin, qu'il n'avoit point le ton « de la bonne compagnie; qu'il pouvoit être mer- « veilleux à la tête d'une armée, mais qu'il n'é- « toit rien moins qu'agréable dans un souper. « *Après tout*, disoit-on encore, *qu'a-t-il fait de si « grand? Il a battu les ennemis, à la bonne « heure; qu'il les fasse encore mourir d'ennui, s'il « veut, mais qu'il épargne ses compatriotes* ». Ce dernier trait caractérise très bien l'esprit des

grandes sociétés, où le persifflage agréable faisoit passer toutes les absurdités et toutes les inconvenances.

Saurin, qui avoit puisé une de ses pieces dans le théâtre anglois, fut assez sage pour s'élever contre *l'anglomanie*. Celle de ses comédies qui porte ce nom attaque ce ridicule avec esprit et finesse, mais avec trop de ménagement; l'auteur ne s'éleve que contre les admirateurs outrés de la littérature des Anglois, et il ne parle point de ceux qui copient leurs manieres, leurs mœurs, et qui veulent paroître profonds en montrant le plus vif enthousiasme pour leur constitution. Si l'auteur avoit eu la hardiesse d'embrasser ce sujet dans toute son étendue, il auroit fait une piece beaucoup plus forte et plus comique; mais il auroit fallu qu'il se brouillât avec les philosophes ses amis, qui ne trouvoient la perfection imaginaire d'une constitution que dans l'idée qu'ils s'étoient formée de la constitution d'Angleterre. On voit dans sa préface combien il craignoit de blesser les opinions de la secte philosophique. « Je n'ai voulu attaquer, dit-il, que cet « enthousiasme aveugle de nos *anglomanes*, que

« cette espece de culte qu'ils rendent aux auteurs « anglois, peut-être moins pour les exalter, que « pour rabaisser les nôtres. Ce travers prend sa « source dans la jalousie secrete qu'on porte aux « hommes célebres de sa nation, jalousie qu'on « ne s'avoue pas, mais qui n'en est pas moins « réelle ». Le ridicule littéraire est en général peu propre à la comédie: il n'appartenoit qu'à Moliere, qui l'a employé deux fois, de lui donner ce ton comique et théâtral susceptible d'être senti par tous les spectateurs.

Saurin a composé plusieurs pieces fugitives qui sont presque toutes oubliées. La facilité, qui fait le plus grand charme de ces sortes d'ouvrages, manque à ses vers, qui ne peuvent se lire avec plaisir qu'autant qu'ils sont liés à un sujet intéressant. Son Épître sur la vieillesse mérite d'être distinguée: le poëte parle d'abord de la perte des illusions, qu'il regarde comme le tourment le plus insupportable de l'âge avancé. Il convient ensuite que quelques vieillards ont été heureux:

Je sais, cher Ariston, que l'orateur de Rome,
Qui réunit en lui Démosthene et Platon,

Qui sut parler, écrire, et mourir en grand homme,
Dans un de ses écrits introduisant Caton,
Offre de la vieillesse une plus douce image :
Qu'importe, fait-il dire à ce grand personnage,
Qu'importe, mes amis, que la fille du Tems
Ait de son doigt d'airain sillonné mon visage,
Rendu mon corps débile, et mes genoux tremblans?
La raison se mûrit sous les rides de l'âge,
Et l'esprit, affranchi du tumulte des sens,
Goûte ce calme heureux, la volupté du sage.

Saurin peint avec un seul vers l'humeur des vieillards qui regrettent sans cesse le tems passé. La vieillesse, dit-il, parle toujours de décadence :

Elle croit que tout change, et seule elle a *changé*.

Mais le plus grand malheur des vieillards est de survivre à leurs amis :

Il est un plus grand mal, des vieux ans le partage ;
On perd tous les objets que l'on avoit chéris.
O vous, qui de Nestor enviez le grand âge,
Songez que l'on n'obtient de longs jours qu'à ce prix.
Telle qu'on voit en butte aux foudres de la guerre
Une troupe en silence attendre son destin ;

Bellone en frémissant fait mugir son tonnerre,
Et vomissant la mort par cent bouches d'airain,
De cadavres fumans ensanglante la terre;
Dans les rangs éclaircis et rapprochés soudain
De momens en momens on entend crier, *Serre:*
Tel est le triste sort des mortels ici bas;
Mille effroyables maux assiegent tous leurs pas,
Et, planant sur leur tête, Atropos en furie
Ne cesse de lancer les fleches du trépas;
Chaque instant voit tomber une épouse chérie,
Un fils, l'unique espoir de ses tristes parens,
L'ami qui nous aidoit à supporter la vie;
Et sans cesse entourés de morts et de mourans,
D'une lugubre voix la nature nous crie,
Serre; Serre, dit-elle, au vieillard désolé
Qui, le dernier des siens, hors des rangs isolé,
Aux autres importun, à soi-même inutile,
Hait le jour, et demande à la tombe un asyle.

Cette peinture terrible montre combien l'auteur étoit frappé de l'idée de la mort: il paroît qu'il ne put jamais y penser sans frémir. « Quoi-« qu'il eût reçu de la nature, dit madame Saurin, « une justesse d'esprit, une force de raison qu'il « a conservées jusqu'à ses derniers momens, ce-« pendant cette force de raison n'avoit pu dimi-

« nuer la terreur que lui avoit inspirée dans tous « les tems de sa vie l'idée seule de la mort; et si « dans ses ouvrages on fait attention à la maniere « dont il en a toujours parlé, on sentira combien « cette pensée affectoit profondément son ame. « Dans les dernieres années de sa vie, elle a même « troublé presque toutes les distractions qu'il s'est « permises ». La philosophie moderne est donc d'un bien foible secours pour les hommes, puisque Saurin, l'un de ses plus ardens sectateurs, étoit sans cesse en proie à des terreurs qu'elle se vante de dissiper. Ce dégoût de toutes choses que le poëte peint avec des couleurs si sombres dans son Epître sur la vieillesse, n'est-il pas produit par les théories dont le but est de prouver que l'homme n'est heureux que par ses sens, et qu'il ne doit leur rien refuser de ce qui ne nuit pas à l'harmonie de la nature et des sociétés? Quand les sens sont émoussés, l'homme qui n'a fondé son bonheur que sur leurs jouissances n'est-il pas frappé d'une mort prématurée? La profonde mélancolie de Saurin et ses craintes de la mort ne doivent donc pas nous étonner.

Les autres pieces fugitives de Saurin sont des ouvrages de circonstance qui ne méritent aucune attention : quelques épigrammes ont du sel et de la précision ; nous en citerons une qu'il fit à l'occasion d'une anecdote qui donna lieu à un très joli conte de Marmontel intitulé *le Scrupule:*

En grasseyant la divine Chloé
Disoit un jour : « Qu'importe un œil, un nez?
« Est-ce le corps ? c'est l'ame que l'on aime;
« L'étui n'est rien ». Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son amant;
Taffetas noir étendu sur la face
Y couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt n'en couvre que la place :
Il voit Chloé, veut voler dans ses bras ;
Chloé recule, et sent mourir sa flamme :
« Mon dieu, dit-elle, est-il possible, hélas !
« Qu'un nez de moins change si fort une ame ? »

Saurin fut reçu en 1761 à l'académie françoise, où il remplaça l'abbé Duresnel. Il mourut le 17 novembre 1781, à soixante-seize ans.

PRÉFACE.

On a dit que cette piece manquoit d'intérêt; et si l'on veut parler de cet intérêt tendre qui caractérise les pieces de Racine, et dont la Zaïre de M. de Voltaire est peut-être le chef-d'œuvre, j'avouerai que cette espece d'intérêt manque à mon ouvrage: mais le genre de la piece en est-il susceptible? et ne pourroit-on pas faire le même reproche au pere de notre théâtre, ou du moins à plusieurs de ses pieces qui sont en possession de l'admiration du public? Je n'ai pas la vanité de croire qu'on puisse me soupçonner de vouloir faire quelque comparaison avec ce grand homme; mais en connoissant l'immense intervalle qu'il y a de son génie au mien, je demande si Nicomede, si Sertorius, si Don Sanche d'Arragon, etc., ont cette espece d'intérêt qu'on se plaint de ne pas trouver dans Spartacus? N'y a-t-il en effet que cette espece d'intérêt qui soit digne de nous occuper? notre théâtre, cette école publique de morale, ne nous offrira-t-il jamais que les foiblesses ou les fureurs de l'amour? La tragédie est le tableau des passions humaines; mais parmi ces passions faudra-t-il toujours choisir celles qui

amollissent l'ame plutôt que celles qui l'élevent? ne sera-t-il plus permis à l'admiration de nous arracher des larmes, de ces larmes dont notre foiblesse n'a point à rougir, dont la source est un sentiment noble, auquel notre ame se complaît, et qui la porte aux actions grandes et vertueuses? L'admiration est, dit-on, un sentiment froid : oui, quand, pure et reposée pour ainsi dire, aucun autre sentiment ne s'y mêle et ne la trouble; mais en est-il de même quand il s'y joint le mouvement d'une action grande et intéressante pour l'humanité, quand elle est accompagnée de crainte, quand elle conduit à la terreur et à la pitié?

Je crois qu'il faut distinguer trois genres dans la tragédie; le *grand*, le *terrible*, et le *pathétique*: non que le *grand*, le *terrible*, le *pathétique* ne puissent et ne doivent souvent se trouver ensemble dans une tragédie. Le *grand* ne seroit point tragique s'il n'étoit mêlé de terreur et de pitié; mais de ces trois caracteres, celui qui est le dominant donne le ton à la piece et en constitue le genre: ainsi Nicomede, Sertorius, le Brutus de M. de Voltaire, l'Athalie de Racine, sont dans le genre *grand;* la Rodogune de Corneille, la Sémiramis de M. de Voltaire, son Mahomet, l'Atrée de Crébillon, sont dans le genre *terrible ;* la plu-

part des pieces de Racine, Inès, Zaïre, sont dans le genre *pathétique*. Je n'examinerai point si un genre est préférable à l'autre : un auteur doit suivre son génie, et le public, pour son propre intérêt, ne devroit point avoir de goût exclusif; mais il faut avouer que du moins il en a presque toujours un de préférence, que ce goût differe suivant le pays, et dépend beaucoup du gouvernement et des mœurs : lorsqu'ils changent le goût varie aussi; et peut-être par l'histoire d'un peuple jugeroit-on moins bien de ses mœurs que par le genre de ses romans et de ses pieces de théâtre. Il me paroît qu'aujourd'hui les pieces du genre *pathétique* ont chez nous la préférence; mais il ne faut pourtant pas croire que ce soit un goût exclusif : le public est encore frappé du grand; les actions nobles et vertueuses font sur lui une vive impression : j'en ai pour garant l'accueil favorable qu'on a fait à ma piece; l'indulgence qu'on a eue pour ses défauts semble être une invitation aux auteurs que leur génie porteroit à travailler dans le même genre. Et qu'on ne dise pas que les femmes, cette partie de la nation qui entraîne presque toujours l'autre, ne sont affectées que des sentimens tendres : parmi celles qui sont faites pour donner le ton, j'en ai vu plusieurs que le caractere de Spartacus

avoit vivement frappées ; la grandeur d'ame a des droits sur leur sexe, et peut-être plus que sur le nôtre : ce n'est pas un sentiment particulier à Émilie que j'ai cru exprimer en mettant ces vers dans sa bouche :

Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

Un second reproche qu'on a fait à ma piece, c'est que j'ai, dit-on, avili les Romains ; on trouve que leur consul est trop petit vis-à-vis de Spartacus : ce n'est pas ainsi que Corneille en a usé dans Sertorius. Voici ma réponse :

1° A l'égard des Romains, je crois les avoir peints tels qu'ils étoient à l'époque dont il s'agit ; j'ai eu soin de distinguer les tems, et j'ai rendu justice aux beaux siecles de la république. Quand au cinquieme acte Crassus dit à Spartacus :

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître,
Je l'ai dû,

Spartacus lui répond :

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur

Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

Il y ajoutoit les vers suivans, que j'ai retranchés depuis comme faisant longueur, mais qui offroient, je crois, un tableau bien vrai des Romains d'alors:

Mais la discorde regne où le vice domine:
Rome, en ton propre sein tu portes ta ruine;
Tes citoyens déja ne sont que des rivaux;
Le luxe, dont l'éclat couvre un essaim de maux,
Déja forge tes fers et te promet un maître;
Des Marius encor, des Sylla vont renaître:
Dans vos divisions j'entrevois vos malheurs;
Fléaux de l'univers, vous serez ses vengeurs.

On peut voir encore dans le quatrieme acte les Romains du tems des Scipions opposés aux Romains du tems des Crassus: j'ose dire qu'en égard aux différentes époques, on trouvera que je les ai peints dans ma piece tels que l'histoire nous les a transmis; j'ajouterai qu'en exaltant leurs vertus on ne s'est pas assez élevé contre leur ambition, et que j'ai cru ne pouvoir pas trop rendre odieux cet esprit d'orgueil et de domination qui de ce peuple-roi, disons vrai, de ce

peuple-tyran, a fait l'oppresseur systématique de tous les autres peuples.

2° Quant à Crassus, il n'a pas sans doute les grandes qualités de Spartacus, et je ne pouvois ni ne devois les lui donner; mais il n'a rien de bas: il a un grand amour pour sa patrie; le salut de Rome est son premier intérêt, et s'il ne peut la sauver il est prêt à périr. Si j'avois mis sur le théâtre Pompée ou César, on auroit raison d'en demander davantage; mais, suivant l'histoire, Crassus n'étoit considérable que par son rang et par ses richesses. Corneille, dans Sertorius, a fait un grand homme de Pompée; mais dans Nicomede il en a fait un fort petit de Flaminius: cela dépend de la nature du sujet et de l'idée qu'ont laissé d'eux les personnages qui sont introduits sur la scene.

Des gens à qui je reconnois des lumieres très supérieures aux miennes m'ont fait un troisieme reproche: c'est d'avoir fait naître Spartacus de parens illustres; ils prétendent qu'en voulant l'ennoblir je l'ai rendu moins grand. J'avois d'abord pensé comme eux, et mon plan est fait en conséquence. Pour s'accommoder à leur idée il n'y auroit pas vingt vers à changer dans la piece; qu'on supprime ceux où il est question des aïeux de Spartacus, et que dans le récit qu'Émilie fait au

second acte, Spartacus, au lieu de reprocher aux Romains d'exposer le fils d'Arioviste sur une arene indigne, leur reproche comme un attentat à l'humanité ces spectacles atroces où des hommes prennent plaisir à voir couler le sang des hommes, etc., la piece sera telle que le desirent ceux qui font l'objection.

J'ai craint, je l'avouerai, ce vers de Racine,

Spartacus, un esclave, un vil gladiateur!

j'ai craint nos préjugés et notre délicatesse; et je m'y suis prêté parceque j'ai cru pouvoir le faire sans nuire à mon sujet: en effet, on verra que dans la piece Spartacus ne tire aucun avantage de sa naissance, que jamais il ne s'en prévaut, qu'il la met pour ainsi dire de côté; on verra qu'Emilie elle-même ne lui tient compte que de sa gloire et de ses vertus. J'ai d'ailleurs considéré qu'en faisant naître Spartacus d'un chef de Germains, sa mere seroit une femme qui auroit eu une noble éducation, et que je pourrois plus vraisemblablement supposer avoir formé les grands sentimens de son fils. Que je donne une basse origine à Spartacus ou que je le fasse naître dans l'esclavage, il n'aura point eu d'éducation, ou n'aura eu que celle d'un gladiateur; et dès-lors, quel-

que avantagé de la nature que je le suppose, si je veux la vraisemblance, il faudra que son caractere soit mêlé de grandeur et de férocité: un tel caractere auroit sans doute sa beauté; j'avouerai même que Spartacus n'en seroit que plus théâtral; mais je n'aurois pas rempli mon objet. Je voulois tracer le portrait d'un grand homme tel que j'en conçois l'idée, d'un homme qui joignît aux qualités brillantes des héros la justice et l'humanité, d'un homme en un mot qui fût grand pour le bien des hommes, et non pour leur malheur. On ne nous a que trop souvent peint en beau les conquérans et les ambitieux; et en cela les historiens et les poëtes ont fait beaucoup de mal au genre humain. Combien de jeunes princes, échauffés par leur lecture et séduits par *l'éclat d'un* faux héroïsme, ont causé de désolation et de ravage pour marcher sur les pas des Alexandre et des César! Ce sont les Marc-Aurele et les Titus qu'il faudroit leur proposer pour modeles; il faut s'attacher à leur faire connoître la véritable gloire, et les rendre noblement ambitieux du bonheur des hommes. J'ai donc voulu peindre un héros humain et vertueux; et il me semble que le public m'a du moins su gré de l'intention.

Je ne prétends point au reste avoir répondu à toutes les objections qu'on peut faire à ma piece;

peut-être même n'ai-je pas détruit celles auxquelles je viens de répondre : j'ai dit mes raisons, c'est au public d'en juger.

Si l'on fait à mon ouvrage l'honneur de le critiquer, je tâcherai de profiter des critiques : car je ne doute pas qu'on n'en puisse faire de très bonnes ; mais, à l'exception de quelques génies privilégiés, chaque auteur a ses limites qu'il ne sauroit passer ; il voit au-delà, et n'y peut atteindre. Après tout, au-dessous de nos grands maîtres il y a des places qu'on peut honorablement occuper : quant à moi, toutes mes prétentions se bornent à avoir fait un ouvrage qui ne soit pas jugé méprisable.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

AGRÉEZ, *mon cher Helvétius, que je vous dédie cette foible production ; c'est un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoissance ; mon cœur sent vivement tout ce qu'il vous doit : mais nous nous aimons, tout est dit.*

ACTEURS.

SPARTACUS.
CRASSUS, consul.
ÉMILIE, fille du consul.
MESSALA, envoyé du consul.
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, officier de Spartacus.
SUNNON, confident de Noricus.
SABINE, confidente d'Émilie.
UN TRIBUN de Spartacus.
UN TRIBUN de Crassus.
GARDES.

La scene est dans le camp de Spartacus.

Perin del *Gault de St Germain direx.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus...je me meurs !

Acte V. Sc. XII.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret, démentant sa fierté
Rome aux Insubriens offre la liberté:
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse.
Je le hais; mais je hais encor plus les Romains:
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels, sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance!

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;

Mais pour être vengé vous sera-t-il rendu?
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la Victoire,
Son bras des légions a moissonné la fleur;
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt au pied du Capitole
Nos drapeaux arborés...

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Ecrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant:
Oui, sans se réparer toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS.

Spartacus a ma foi; mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage;
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,

Regarder en arriere est une lâcheté;
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger; qui le trahit, infâme.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,
Va bientôt de sa chûte épouvanter le monde.
Déja dans notre camp et sous nos étendarts,
Aux cris de la Victoire, on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.
Ah! réunissons-nous, et le joug est brisé,
Pour tout assujettir Rome a tout divisé;
De son ambition instrumens et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abymes;
Mais, grace à Spartacus, nos yeux se sont ouverts;
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Leve un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déja marchent à Rome,
Tu veux que, rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros!

SUNNON.

Non; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle...

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.

De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres?
Fils d'un chef des Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suëves un jour il eût donné des lois.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa patrie;
Son pere Arioviste est privé de la vie;
On enleve la mere, et le fils au berceau.
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau;
Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui nourri par sa mere, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractere,
Démentant de son sort la bassesse étrangere,
Le distingua bientôt du reste des mortels.
Tu connois des Romains les passe-tems cruels;
Ce spectacle de sang, et ces combats atroces
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude :
A ces honteux combats Spartacus destiné,
Rappelle en rougissant le sang dont il est né;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'honneur:

Ils le prennent pour chef; ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée:
Il la forme; et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique:
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent desir dont il est dévoré.
Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout que lui-même il opprime.
De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre
(Que ce soit le prétexte, ou l'objet de la guerre),
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur.
D'ailleurs que m'offre-t-elle? un appât suborneur.
Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre;
Ainsi pour s'acquérir un utile renom
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître;
Et cette liberté qui par lui doit renaître

Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir;
Je vois, en frémissant, que lui seul en dispose;
Et toutefois, Sunnon, sa grande ame m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal:
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire;
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire:
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentimens, et même les balance,
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur.
C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore:
Il sait de me venger que la soif me dévore;
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare!
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu de Tarente épargnant la cité
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglans arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté?

NORICUS.

Quelle honte pour lui ! c'étoit une Romaine.
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine :
Il tremble pour l'objet respectable et chéri
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres ;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes ;
Il connoît les Romains ; il sait... Mais le voici :
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(*Sunnon sort.*)

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point !... Affreuse incertitude !
Je succombe au tourment de mon inquiétude ;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir !

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir :
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non; le ciel a marqué ce terme à notre gloire:
Rome le sait trop bien, une mere est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.
Eh! quelle mere, hélas! avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer par des soins assidus
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévere,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mere:
La guerre est une loi de sang et de rigueur;
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras qui sait combattre, et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid:
Si la guerre autorise un si terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame;
(*à part.*)
J'en respecte la voix... Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier!...
(*à Noricus.*)
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits.

Oui, par nous sans pitié Tarente saccagée...

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée;
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu :
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine!...
Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine... O ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mere,
Je ne puis écarter une image trop chere:
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher;
Il pese sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue...

SPARTACUS.

Non... n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal;
Non... je triompherai de cet amour fatal.
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.

Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire
Pour ramper ici bas quelques instans de plus;
Que mourant consumé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie;
Si la vie en effet n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant;
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable
Que la vertu consacre aux siecles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir:
Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde;
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mere conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse:
Votre envoyé paroît.

SCENE III.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, *tenant un poignard.*

SPARTACUS.

Je frémis! que m'annonce

Sa douleur, ce poignard...

ALBIN.

Je tremble de parler;
Ah! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler!

SPARTACUS.

Ma mere...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence.*

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Hé bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,
Ils ont à votre mere annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mere; elle, sans se confondre,
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre »:
A ces mots d'un poignard que receloit son sein...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit; on accourt, mais en vain;
Sa main, tout-à-la-fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc: « Je suis libre, dit-elle,
« Tyrans! Qui sait mourir brave votre pouvoir....
« Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
« Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chere,
« Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mere. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai!... Vous périrez, tyrans!...
(*prenant le poignard des mains d'Albin.*)
J'en jure sur ce fer, mânes chers et sanglans!...

SCENE IV.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, SUNNON, UN TRIBUN.

LE TRIBUN, *à Spartacus.*

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous?... ô justice! ô vengeance!

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome. Elle étoit sur un char,
Que de deux légions entouroit le rempart:

Soudain nous paroissons, et d'un cri de menace
Défiant les Romains qui se serrent, font face,
De toutes parts on perce, on enfonce leurs rangs;
Bientôt au pied du char tous les chefs expirans
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie:
Votre mere et mon fils vous demandent son sang;
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut...

SPARTACUS.

(*à part.*)

Oui, je le veux; oui... La douleur m'égare...
Les Romains m'ont appris à devenir barbare!

NORICUS.

Ah! songez...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit: qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare?
Madame, Spartacus fut toujours un barbare,
Et le sang de sa mere irritant sa fureur...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah! que dis-tu, Sabine, et quelle est ton erreur?
(*à part.*)
Spartacus un barbare! aveugles que nous sommes,
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel en effet que Rome le publie?
Ah! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et pour toutes vertus n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire

Qu'on admire et qu'on craint, qu'on haite et qu'on révere?
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Remplissant l'univers et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir enfin.... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur... quoi, madame? il se pourroit...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop long-tems;
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire?... ô ciel! ma surprise est extrême;
Spartacus!...

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie:
Te dirai-je encor plus? sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh! voilà donc d'où naissoient vos ennuis?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mere à Crassus secrètement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré:
J'admirois que passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,

En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah! que l'ame occupée
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,
Qui, brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus?...

ÉMILIE.

Une action d'éclat
Qui surprit à la fois le peuple et le sénat
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire:
Pour la premiere fois j'assistois à ces jeux
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine;
Mes yeux avec horreur se portoient sur l'arene;
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissemens,
Se mêloient à la joie, aux applaudissemens.
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc:
Il les fouloit aux pieds, il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,

Sur l'arene soudain on vit paroître un homme
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioit la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arene se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche:
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie;
Le frappe... Celui-ci s'élance avec furie,
Et présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple à grands cris applaudit sa victoire:
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire:
Peuple romain, dit-il, vous, consuls et sénat,
Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
Que d'exposer ainsi sur une arene indigne
Le fils d'Arioviste à vos gladiateurs:
Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
Votre opprobre et le mien, ou j'atteste le Tibre
Que si Spartacus vit et se voit jamais libre,
Des flots de sang romain pourront seuls effacer
La tache de celui que je viens de verser.
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse:
(*voyant Sabine en pleurs.*)
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse.

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs...

Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon ame prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits...
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix:
Tarente en fut l'écueil; Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée.
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence jointe avec la barbarie
De sang et de forfaits inonda nos remparts!...
Au temple de Vesta, femmes, enfans, vieillards,
Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la déesse:
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits;
On a forcé le temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelans d'une barbare joie,
Des cruels... Écartons ce funeste tableau...
Pour asyle l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta d'une main embrassant la statue,
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au ciel, par un dernier regard,
Quand Spartacus parut comme un Dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire !

ÉMILIE.

Ah ! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux !
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux !
Le soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh ! que pour secourir la triste humanité
Il est beau de montrer cette intrépidité
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage !
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
De tous les tems il fut d'illustres conquérans,
Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire :
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité ;
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont freres !

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus :
Vous lui devez beaucoup ; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire !
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,

Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah! songez qu'Émilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus;
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte:
Non pourtant que l'amour lâchement me surmonte...

SABINE.

Mais devant votre pere on porte les faisceaux;
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros!

SABINE.

Mais il fut notre esclave; et quoiqu'on le renomme...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès long-tems l'esclave a fait place au grand homme;
Il naquit libre; et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang;
Mais, de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eût-il pas en effet une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,
Et dont les descendans, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE.

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur, accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissans destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse monarque, esclave, ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Et vous louez le bras armé pour nous détruire!
Un ennemi de Rome!

ÉMILIE.

Elle-même l'admire:
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former;
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer:
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître;
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur;
Mais qu'il en coûte, hélas! d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente; il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus...
Que de raisons, hélas! d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur en secret j'en nourrissois l'idée;

Mais enfin me voilà sa captive aujourd'hui;
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui :
Dans son cœur étonné quels sentimens vont naître,
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut-être...

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même. Un sombre et fier chagrin
Obscurcit de son front l'air auguste et serein :
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCENE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Emilie, d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains
La fille du consul tombée entre nos mains
Doit craindre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

(*la reconnoissant.*)

Quelle voix ! et quels traits !... Emilie !
Est-ce un songe, madame?... En croirai-je mes yeux ?

La fille de Crassus... vous, Emilie?... O dieux!

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur peut-être plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur!...
A se percer le sein Rome a forcé ma mere...
Crassus est son consul!... Crassus est votre pere!...
Ah! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie:
Crassus de votre mere a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie!
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je?... Quelle honte! ô ciel! et quelle horreur!
Quoi! ma mere n'est plus! quoi! son sang fume encore;
Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore!
Non, je vous dois haïr!

ÉMILIE.

Moi qui de vos bienfaits,
Moi qui de vos vertus éprouvai les effets,
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,

Il aura mon estime et ma reconnoissance.

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! madame, excusez...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus,
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame:
Ma mere, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse:
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse,
C'est celui qui la domte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats!...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle...
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï...

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi:
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche;
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche:
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays...
Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance!
Ma mere attend de moi le sang de ses bourreaux,
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon pere,
Messala doit venir; et peut-être... j'espere...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non, n'en espérez rien; non, je vous tromperois:
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix;
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr vous m'exceptez en vain.

SCENE III.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE, ALBIN.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir? qu'annoncez-vous, Albin?

ALBIN, *à Emilie.*

Madame, pardonnez si ne pouvant me taire...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh bien?...

ALBIN.

On veut, seigneur, que vengeant votre mere,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux;
La mort pour Émilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame; entrez dans cette tente...

Ils me verront... Croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect...
Soyez sûre du moins que tant que je respire
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

DAIGNEZ leur pardonner un trop juste transport;
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense;
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéïssance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande?
Ah! je rejetterois la plus juste demande
Si la rebellion en étoit le soutien.
Mais qu'ose-t-on vouloir? votre opprobre et le mien:
(*aux chefs de l'armée, et aux soldats.*)
Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,

Que me demandez-vous? c'est le sang d'une femme.

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé;
Ce n'est qu'à leur exemple, ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple?
(*aux chefs de l'armée et aux soldats.*)
Vous, par qui les punit le ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels et barbares comme eux?
Vous êtes plus vaillans, soyez plus généreux:
La grandeur d'ame est rare, et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune;
Ah! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux;
Et contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est par l'impunité les enhardir au crime.
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande à grands cris
Un sang qui doit venger votre mere et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien! à vos fureurs moi-même je me livre;
Spartacus ne veut plus ni commander, ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre général,

Plongez vos bras fumans dans le sein d'Emilie ;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie;
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous ;
Que par les fondemens votre ligue frappée
Sera dans peu de tems détruite et dissipée:
Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus.
Encore une victoire et Rome n'étoit plus:
La liberté par vous eût relevé son temple;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple :
(*découvrant sa poitrine.*)
Vous en serez l'horreur... Frappez ! voilà mon sein ;
J'ai trop vécu.

NORICUS, *interdit.*

Seigneur !...

SPARTACUS.

Qui retient votre main ?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie:
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie?
Oubliez les sermens qui vous tiennent liés;
Je vous les rends. Frappez !

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les chefs de l'armée et les soldats.*

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh ! pensez-vous ainsi désarmer ma colere ?
Jusqu'ici votre chef, bien moins que votre frere,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,

Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit...
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble;
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble:
Eh bien!...

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

Ingrats!
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats:
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...
Ah! je sens que mon cœur est pressé de se rendre!...
(*aux chefs de l'armée.*) (*les chefs de l'armée se relevent.*)
Levez-vous, compagnons:.. Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir:
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage...
(*aux soldats.*)
Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner... Il faut s'en rendre dignes;
Et par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspens l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(*les soldats se relevent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les chefs de l'armée et les soldats sortent.*)

SCENE II.

SPARTACUS.

L'indulgence affoiblit et perd la discipline...
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine...
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas! me vaincre en tout!
O ma mere! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon ame est blessée!
Ah! pardonne... A l'amour je suis loin d'obéir;
Non, ton fils jusque-là ne sauroit se trahir;
Mais c'est un ennemi, je l'avoue à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte...

SCENE III.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

L'envoyé du consul...

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur! un Romain!...

(*à Albin.*) (*à part.*)

J'ai promis de l'entendre... O ma mere! ô destin!...

(*Albin sort.*)

SCENE IV.

SPARTACUS, MESSALA.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme
En esclave, en rebelle, indignement traité?
Mais lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté
Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête;
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand venant de forcer ma mere à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime;
Certes de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi:
Ne craignez pas pourtant...

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi:
Je connois Spartacus, sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr otage.
Quant à Rome, (souffrez que je parle sans fard),
Je croirois l'abaisser en venant de sa part;
Le consul m'a chargé d'un autre ministere,
Il ne députe ici qu'en qualité de pere.

SPARTACUS.

Eh! quel espoir encor lui peut être permis

Quand ma mere... Ah! cruel, qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte;
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice;
Si cet esclave enfin ne passoit en vertus
Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le sang dont elle est née;
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abyme:
Rassurez-vous, seigneur, l'humanité m'anime;
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger:
Il connoît vos vertus; et sa reconnoissance...

SPARTACUS.

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense;
Qu'il rende grace au ciel qui n'a pas dans mon sein
Mis l'ame d'un barbare... ou plutôt d'un Romain!...
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise

La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mere, et mes jours mis à prix,
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mere un traitement plus doux,
Et son sang est sans doute une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave!... Eh! quel droit me mit entre vos mains?
A quel titre, au berceau ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines!
Elle voudra s'en faire un titre révéré!...
Quoi! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon pere,
Traîne en captivité le fils avec la mere,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux!
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux
Dont il ose ravir la dépouille sanglante!...
(*à part.*)
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante;
Mais à la terre enfin le ciel donne un vengeur!
Il est tems de marquer un terme à ta fureur,
Il est tems d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans dont l'insolente audace

Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend, et maintient un empire:
Le droit de dominer où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux;
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même desir, mais non même vertu:
La loi de l'univers, c'est malheur au vaincu!

SPARTACUS.

Eh! malheur donc à Rome!... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave:
Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque de votre aveu le succès fit les siens.
Qu'étoit Rome en effet? qui furent vos ancêtres?
Un vil amas de serfs échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs!...
(*à part.*)
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...
(*à Messala.*)
Laissez donc là mes fers: non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous ainsi que l'injustice;
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.

Que Rome quitte donc cette vaine hauteur
Qui lui sied mal sans doute, et devant son vainqueur:
En barbares sur-tout ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais vous-même, de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente abandonnée aux fureurs du soldat...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines, féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité
Au desir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instrumens mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains...
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?

MESSALA.

Votre projet est grand: mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,

Et j'ose...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter:
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibere.
J'ose tout espérer; les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentimens il faut que j'applaudisse;
J'ose vous dire plus, Rome vous rend justice:
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de pere...
Ne vous chargez donc point d'un autre ministere:
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord;
Et ce seroit en vain. Sa ruine, ou *ma mort*,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide...
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide;
Je viens pour Émilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce:
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi; s'il remplit mon espoir,

Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Émilie... Oui, ma main la délivre;
Retournez au consul, sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : je n'entends rien de plus.
Vous pouvez cependant annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

SCENE IV.

SPARTACUS.

Que cet effort me coûte!
Et j'ai pu m'y résoudre!... Ah! je l'ai dû sans doute...
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCENE V.

SPARTACUS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte...

Que de cet entretien je crains la réussite !
Il part.... Ah ! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir?
Et mon pere...

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir;
A ce pere si cher dans peu d'instans rendue,
Émilie à loisir jouira de sa vue:
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur à ce trait reconnoît Spartacus !
Combien j'en suis touchée!... Eh! comment y répondre?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre.

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs, votre ame est attendrie:
Ah ! pourrois-je penser ?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité
Te donne droit au moins à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisemens
Te déroboient encor mes secrets sentimens.

Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte :
Je t'aime... reçois-en le généreux aveu
Qu'au moment de te dire un éternel adieu
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah!...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'acheve... Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme joint à tant d'humanité:
Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il éleve entre nous;
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chere;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon pere.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur!
Qu'en me désespérant il console mon cœur!
Qu'il déchire à la fois, qu'il éleve mon ame!
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu:
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru;
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort; et si Rome succombe
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.

Mais aussi, Spartacus, si tu péris...

SPARTACUS.

Eh bien?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit; un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un héros, comme d'une Romaine...
(*à part.*)
Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez du moins...

ÉMILIE, *l'interrompant et l'arrêtant.*

Non; jusqu'au camp de mon pere
Albin me conduira. Toi, si je te fus chere...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

SPARTACUS.

Elle sort!
Mon ame sur ses pas s'attache avec transport;
La lumiere à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité! nécessité cruelle!

Pour la derniere fois je viens donc de la voir!
O! combien sur un cœur l'amour a de pouvoir!
Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte extrême!...
Ah! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'Amour il le tient des mortels;
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels:
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un dieu de sa propre foiblesse...
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez du moins un éclat qui vous perd:
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes;
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers, ou la mort:
Osez le secourir, et la vengeance est sûre...
Mais que s'est-il passé? quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore...

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux.

Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine
Qui voit le camp Romain, le serre, et le domine,
Crassus m'a prévenu. Déja de toutes parts
J'y vois des légions flotter les étendards;
De dards, de javelots une forêt pressée
Offroit par-tout de fer la cime hérissée,
Et le soleil brûlant dans les yeux du soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat:
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage;
Mais le lieu, le soleil protegent les Romains;
Leurs traits lancés d'en haut portent des coups certains:
Ma troupe est repoussée; en vain je la ramene:
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard:
« Lâche! arrête, dit-il... Compagnons, qu'on me suive,
« C'est là qu'est l'ennemi ». Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un héros; c'est un dieu!
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu;
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne,
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté:
Sur la cime déja l'étendard est planté,

Et l'aigle des Romains fuit et se précipite...
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite ;
Mais méritois-je, moi, de m'en voir outragé?

SUNNON.

L'affront n'existe plus quand l'outrage est vengé:
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante
Tient le poste important par eux-mêmes forcé...

NORICUS.

Je ne balance plus... mon honneur offensé...
Oui, Sunnon.

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, SUNNON, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS, *à Noricus.*

Noricus, je confesse à ma honte
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur;
Mais, non moins que du mien jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage.
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport:
Vous avez vaillamment secondé mon effort
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître;
Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être

Qu'aux attaques déja deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès applani le chemin;
Votre haute valeur est par-tout reconnue:
Calmez le fier courroux dont votre ame est émue;
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,
(*lui présentant la main.*) (*l'embrassant.*)
Touchez dans cette main... embrassez votre ami
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage,
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez; et dans vos bras, seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur:
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme!

SPARTACUS.

Non, sans doute. Eh bien, donc! je crois qu'au fond de l'ame
Noricus ne me garde aucun triste retour;
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour,
Et que votre amitié vient de m'être rendue;
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici: j'ignore ses desseins;
Mais que peuvent de nous attendre des Romains?
Vengeurs des nations, enfans de la victoire,
Le jour approche enfin où, guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,

Ces remparts menaçans d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les chefs de l'armée sortent.*)

SCENE III.

SPARTACUS, CRASSUS, *sa suite restant au fond du théâtre.*

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage;
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du ciel irrité contre nous
Spartacus a trop bien secondé le courroux:
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême
Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup-d'œil indépendant du sort
Ce que le lieu, le tems, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur;

La victoire toujours ne suit pas la valeur;
Du succès trop souvent la fortune dispose:
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause:
Il a favorisé l'ennemi des tyrans.
Mais, sans plus nous livrer à de vains complimens,
Qu'avez-vous résolu? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours par la mienne enfermée.

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous;
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre:
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés:
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions que je viens apporter
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter! Rome avec un rebelle!
Et dont la tête encore est proscrite par elle!
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit, et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure, il m'en laisse le maître...
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non, à votre malheur je suis loin d'insulter;

Mais ces conditions qu'on me vient apporter
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire;
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser:
Sachons ce que par vous ce sénat me propose;
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens;
Rome à leur subsistance assignera des biens:
On fera chevalier le chef qui vous seconde;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du tems des Scipions j'aurois pu l'accepter;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter:
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un tems pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers!
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que, de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,

Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus:
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton; et si du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas;
Mais tandis qu'en Asie il soumet des états,
Rome peut dès demain tomber en ma puissance.
Eh! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront faits citoyens;
« Rome à leur subsistance assignera des biens;
« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde;
« Avec vous au sénat je régirai le monde »:
Mais peut-être demain sénateurs, citoyens,
Seront en mon pouvoir ainsi que tous vos biens;
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde;
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles;
Un noble désespoir enfante des miracles;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers:
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage:
On fit parler les dieux; mais on leur fit outrage:
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.
De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise;
Et j'espere...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir:
Notre courage au moins ne se peut démentir;
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(*Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et après un moment de silence il revient sur ses pas.*)

CRASSUS.

Écoutez, Spartacus:
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus.
Prenez Rome pour mere, avec vous je m'allie.

SPARTACUS.

(*à part.*) (*à Crassus.*)
Qu'entends-je?... Quoi! seigneur, votre fille... Émilie?...

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur...

(*à Crassus.*)

Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie;
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire...
Mais, fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous
Si je daigne allier mes victoires à vous.
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître;
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître.
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux;
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel et l'honneur de la terre,
Quoique Romaine enfin elle m'a trop su plaire.
C'est vous dire à quel point je la dois estimer:
Mais je serois, seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavoueroit un si honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il y faut renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,

La liberté du monde à l'intérêt d'un homme :
Je n'acheterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis,
Je le dis à regret ; ou combattre, ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis ; il n'en est qu'un, mourir.
(*il sort avec sa suite.*)

SCENE IV.

SPARTACUS.

A quelle épreuve, ô ciel, il a mis mon courage!
Sa fille!... Quel trésor eût été mon partage!
Il l'offroit à mes vœux; j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie?... O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?...
Je ne sais, mais je sens qu'en mon cœur combattu
Le consul, sa présence animoit ma vertu...
Que dis-je?... ah! malheureux! souviens-toi de ta mere!
Tu lui promis vengeance; il faut la satisfaire:
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglans

Qui du séjour des morts réclament tes sermens;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,
Ma mere!... votre fils ne sera point parjure;
Non, vous serez vengée!... et de nouveau j'en jure!
Rome, tu périras!... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire à ce prix payer l'affront de vivre.
Et vous, à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NORICUS.

Crassus vouloit traiter, Spartacus s'y refuse;
Seul il décide en maître... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait:
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait.
Oui, mon ame en secret combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine;
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré...

SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque; et par des cris de rage
Du soldat frémissant l'impatient courage

Appelle le combat, et presse le signal:
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal;
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.
(*à Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois, mettez-vous à leur tête...
(*aux chefs.*)
Que par chacun de vous, à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre soit attendu...
Allez.
(*Noricus et les chefs de l'armée sortent.*)

SCENE III.

SPARTACUS.

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

SCENE IV.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS.

(*à part.*) (*à Albin.*)
Ciel! Émilie!... Albin, je ne la veux point voir...
Volez, que de ces lieux...

ALBIN, *voyant entrer Emilie.*

La voici.

(*il sort.*)

SCENE V.

SPARTACUS, ÉMILIE.

SPARTACUS.

Quel espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous ramene?
Le consul se rend-il quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis:
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'amene; et la fiere Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même:
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime;
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu?

ÉMILIE.

Non; et pour le salut de mon pere et de Rome
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, et périr avec eux:
Mais toi-même aujourd'hui, crains de souiller ta gloire;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire,
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur et marqua son écueil.
Eh! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance:
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi;
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines:
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines:
La terre gémissante appeloit un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur:
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre?—
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre,
Et tu verrois bientôt, l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour-à-tour, tour-à-tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple: en grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir;
La guerre est moins cruelle et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix fille de l'esclavage;
Elle est pour les états le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique;
Son luxe insatiable engloutit les états;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien! si le poison de nos destins prospères
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,

De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le tems;
Viens, par Rome adopté, sois un de ses enfans;
Viens, et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.
Tu sus vaincre: il te reste une plus noble gloire;
Fais croître l'olivier au champ de la victoire;
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs:
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis en furieux une aveugle colere;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire:
J'ose t'en conjurer, Spartacus; tu le dois
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi...
Pour Émilie enfin; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui? moi vous y confondre!... ô ciel! moi vous haïr!
Ah! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance:
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier que son ressentiment!
Maître de se venger, on pardonne aisément;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel! c'est donc par moi qu'il te faut commencer:
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser

Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi...
(*lui montrant un poignard.*)
Ce poignard!...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez!... Ciel!

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse:
Sauve Rome et mon pere, ou je péris... Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCENE VI.

SPARTACUS, EMILIE, ALBIN.

ALBIN, *à Spartacus.*

Seigneur, tout est perdu:
Noricus, aux Romains secrètement vendu,
Fond avec tous les siens d'un côté sur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS, *à part.*

Ciel!

ALBIN.

Déja dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Emilie.*

Perfide!...

ÉMILIE.

Vous croiriez?...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis.

(*il sort avec Albin.*)

SCENE VII.

ÉMILIE.

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste!...
Mais, hélas! on combat, nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus!... ah! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Émilie!
C'est elle cependant qui t'arrache la vie;
En t'arrêtant ici j'ai causé ton malheur...
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur!...
(*on entend le bruit d'un combat.*)
Ciel!... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes!
On force cette tente, et le fer à la main,
Mon pere... Ah! Spartacus! quel sera ton destin?

SCENE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de Romains*, ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des Romains.*

Allez, que la poursuite acheve leur défaite:
Qu'à Spartacus sur-tout on coupe la retraite;
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi.
(*à Emilie.*)
Ah! ma fille!...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise?...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non; j'ai connu ton zele et vu ton entreprise;
Ton pere par prudence a feint de l'ignorer:
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'ame flottante;
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable;
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux à son tour;

Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour.
Oui... Messala s'avance.

SCENE IX.

CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Messala.*

Eh bien! quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous à l'instant vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala! qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras:
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats;
Terrible, et tout couvert de sang et de poussiere,
Des nôtres renverser l'impuissante barriere,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourans:
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles

Qui pour l'environner développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue;
De rage à cet aspect sa grande ame est émue;
Il pousse un cri, s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein; la pointe étincelante
Perce de part en part et sort toute sanglante;
Noricus à ses pieds roule en se débattant,
Le fer reste engagé dans son sein palpitant:
Le bras de Spartacus se trouve sans défense;
Et ce grand homme alors cédant avec constance...
Mais le voici, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands dieux!

SCENE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus; mais votre ame inflexible et superbe
Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe:
De tout ce grand projet que reste-il?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah! si, consultant moins une aveugle fureur...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi ; tu le peux : réduit à son courage
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître ;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?...
(*à part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui tenant tout abattu
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

SCENE XI.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, UN TRIBUN, SUITE.

LE TRIBUN, *à Crassus.*

Près d'ici ralliée une troupe ennemie
Grossit à chaque instant et marche avec furie;
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS, *à quelques soldats de sa suite.*

Il faut la voir... Qu'ici Spartacus soit gardé.
(*il sort avec Messala, le tribun, et une partie de sa suite.*)

SCENE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux gardes, en leur montrant Spartacus.*

Je veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.
(*les gardes se retirent au fond du théâtre.*)
(*à part.*)
Que je me sens émue!..
(*à Spartacus.*) (*à part.*)
Spartacus!... Ciel! il garde un silence glacé;
Un morne désespoir sur son front est tracé,

Il ne voit, n'entend rien... Ce spectacle me tue...
(*à Spartacus.*)
Spartacus! ah! sur moi du moins tourne la vue!
L'excès de ma douleur ne peut te consoler,
N'importe... vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire?
Je suis vaincu, captif... ô ciel! et je respire!
Me plaindrai-je d'un traître immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux protecteurs des Romains?
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme:
Sans accuser les dieux, ni Norieus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits;
Prêt à subir mon sort, je souffre, et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche:
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche...
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Écoute-t-on l'amour en ces momens affreux?
Et vous-même osez-vous?...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

Oui, cruel, on l'écoute;
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi! de la trahison vous au moins la complice,

Vous...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas; non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien! prouvez-le donc; et, si je vous suis cher...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour!

SPARTACUS.

Ma honte se prépare;

Songez...

ÉMILIE.

Ah! pour aimer faut-il être barbare?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie...
(*avec indignation en la voyant pleurer.*)
Vous répandez des pleurs!

ÉMILIE.

Non... je n'en verse plus,
Spartacus... non, tes vœux ne seront point déçus;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître;
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,

Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir.
Il ne te reste plus sans doute qu'à mourir:
Annibal s'immola persécuté par Rome;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme:
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux...
Je te dois les moyens de mourir en héros
(*lui montrant un poignard.*)
Reçois donc ce poignard dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez... ah! ce présent ne se peut trop chérir!

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel!...

ÉMILIE.

Prends!... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas!... trop cruelle Émilie!...
Qu'avez-vous fait?... Faut-il qu'au prix de votre vie...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus... Je me meurs!

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis...

(*Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.*)

SCENE XIII.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...
(*à Spartacus.*)
Que vois-je? juste ciel! Quoi! ma fille!... Ah! barbare!...

SPARTACUS.

D'amour et de vertu ta fille exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre:
Il vécut non sans gloire, et meurt en homme *libre*.

FIN DE SPARTACUS.

EXAMEN

DE SPARTACUS.

Lorsque cette piece parut, quelques critiques reprocherent à l'auteur d'avoir choisi pour le héros d'une tragédie un chef de révoltés, un vil gladiateur, dont ils pensoient que les triomphes passagers ne pouvoient exciter aucun intérêt. Cette observation seroit juste si Spartacus n'eût été qu'un chef de brigands ordinaire, et si les historiens n'eussent pas remarqué en lui ce caractere ferme, ce courage tranquille, et cette suite de projets qui caractérisent les hommes destinés à de grandes actions. Plus l'état de Spartacus étoit abject, plus son élévation est étonnante. Échappé de Capoue, il commence son entreprise avec soixante-dix de ses compagnons; bientôt il réunit une armée innombrable, et défait dans trois batailles rangées deux préteurs et deux consuls. Crassus est enfin envoyé contre lui: les Romains le regardent comme le libérateur de l'Italie lorsqu'il triomphe de ce chef de rebelles; et Pompée lui-même compte parmi ses titres de gloire l'honneur d'avoir exterminé les restes de cette armée échappés à la poursuite de Crassus. Plutarque, ce savant appréciateur des hommes extraordinaires, parle ainsi de Spartacus: « Il avoit non seu-« lement le cœur grand et la force du corps aussi,

« mais estoit en prudence et en douceur et bonté de « nature meilleur que ne portoit la fortune où il estoit « tombé, et plus approchant de l'humanité et de l'en- « tendement des Grecs que ne sont coustumièrement « ceux de sa nation ». A l'occasion de la derniere bataille que Spartacus livra aux Romains, le même historien cite un trait qui peut donner une idée du genre de courage qui distinguoit ce guerrier : « On lui amena « son cheval sur lequel il debvoit combattre, et, des- « gaînant son espée, il le tua à la vue de tous ses gens, « en disant : Si je suis desfait à cette bataille, je n'en « aurai plus que faire ; et si je demeure victorieux, « j'en aurai assez de bons et de beaux des ennemis à « mon commandement. »

Nous pensons qu'il suffit de rappeler ces faits pour prouver que Spartacus pouvoit être placé avec avantage dans une tragédie. Saurin a voulu *jeter de l'éclat* sur son héros en supposant qu'il étoit *du sang des rois* germains ; et plusieurs critiques contemporains, M. de La Harpe principalement, ont blâmé cette combinaison : ils ont pensé qu'un homme d'une naissance obscure qui s'est élevé de lui-même à une grande fortune est plus théâtral qu'un personnage issu d'aïeux illustres, qui ne fait en quelque sorte que suivre son destin en se distinguant par des actions éclatantes. Cette réflexion est juste en général ; mais nous doutons qu'elle puisse s'appliquer à Spartacus : il nous semble qu'un homme né dans l'esclavage, brisant ses fers pour se livrer au pillage et à la dévastation, eût inspiré moins d'intérêt qu'un prince pris dans un

combat, condamné au vil métier de gladiateur, et ne recouvrant sa liberté que pour venger l'outrage ineffaçable dont on l'a flétri.

Tous les rôles de cette tragédie sont sacrifiés à Spartacus : celui d'Emilie même, qui devoit partager l'intérêt des spectateurs, n'a point une couleur prononcée, et offre un grand nombre d'invraisemblances : son amour pour le héros est romanesque ; elle l'a vu pour la premiere fois dans le cirque, et son ame a été *émue ;* lorsqu'il l'a sauvée du massacre de Tarente, sa reconnoissance s'est changée en amour : faite prisonniere par Spartacus, elle lui déclare son penchant pour lui au moment où il va la mettre en liberté ; ensuite, à l'instant où une bataille sanglante est prête à fixer le sort de son pere et de son amant, elle vient dans le camp de ce dernier pour le prier de faire la paix. Pendant cette conversation toute politique, Crassus surprend l'armée de son ennemi ; et Spartacus, qui a eu la foiblesse de consentir à cet entretien dans un moment décisif, est vaincu et pris par le consul, qui avoue qu'il a fermé les yeux sur la démarche de sa fille. Il étoit difficile de réunir plus d'invraisemblances sur un rôle aussi important. Cette faute inexcusable rend presque nul l'effet du cinquieme acte de cette tragédie.

Mais le caractere de Spartacus, toujours brillant et bien soutenu, rachete ce défaut : on voit en lui un fils tendre, un amant délicat et passionné, et un guerrier qui possede toutes les qualités d'un grand général. La maniere dont il appaise la révolte de ses

soldats est pleine de dignité et de noblesse : cette scene peint très bien l'indiscipline qui devoit régner dans une armée composée de brigands, de vagabonds, et d'esclaves échappés de leurs fers. L'ascendant qu'un grand homme a su prendre sur cette multitude donne la plus haute idée de son caractere. Le pardon que Spartacus demande en présence de tous ses officiers à un chef dont il a humilié l'amour-propre dans la chaleur du combat, est un des traits les plus marquans de cette tragédie ; il inspire cette sorte d'admiration que l'on éprouve aux pieces de Corneille. On connoît Spartacus pour un guerrier invincible et généreux ; mais on ne s'attend pas qu'il joigne à son héroïsme cette modestie, cette noble franchise, si rares même dans les caracteres les plus parfaits. Cette scene nous paroît la plus belle conception dramatique de Saurin : elle étoit absolument neuve au théâtre. Dans deux *scenes*, Spartacus entre en négociation avec les Romains : le consul lui envoie d'abord un de ses officiers pour traiter de la rançon d'Émilie ; Spartacus la rend sans rien exiger ; il se borne à reprocher aux Romains la mort de sa mere. Cette scene offre des détails brillans sur la politique de Rome ; mais on y remarque quelques principes puisés dans la philosophie moderne, et qui font une disparate dans le caractere généreux du héros. Messala reproche à Spartacus le pillage et la destruction de Tarente ; celui-ci lui répond :

Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instrumens mercenaires,

Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.

. . . . . .

Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Et que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'arrive à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut?

Les hommes qui pendant la révolution ont sacrifié des villes pour *arriver à leur but* n'ont que trop pratiqué ces grands principes qui dans le tems de Saurin n'existoient encore qu'en théorie. Nous avons remarqué qu'à cette époque désastreuse on représentoit souvent Spartacus, et que l'on ne manquoit pas d'applaudir les vers que nous venons de citer. La conférence avec le consul offre une scene supérieure à celle-ci: la politique romaine y est peinte à grands traits; et les réponses de Spartacus, pleines de force et de précision, seroient à l'abri de toute critique, si le héros ne démentoit pas quelquefois son caractere modeste en employant l'insulte et le sarcasme.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que cette tragédie, sans être digne d'être placée au premier rang, plaira toujours à la représentation, et restera au théâtre. De grands défauts y sont compensés par de grandes beautés: le style est souvent dur et incorrect; mais il présente fréquemment des traits de force qui entraînent les applaudissemens; d'ailleurs le rôle principal est tellement favorable aux acteurs, qu'il est à présumer que jamais ils n'abandonneront une piece qui peut les faire briller sans qu'ils soient obligés de faire une longue étude des ressorts secrets des passions.

FIN DE L'EXAMEN DE SPARTACUS.

BLANCHE

ET GUISCARD,

TRAGÉDIE

DE SAURIN,

Représentée pour la premiere fois
le 25 septembre 1763.

AVERTISSEMENT.

Feu M. Tompson, célebre par le poëme des Saisons, dont madame B**[1] nous a donné une belle traduction, est l'auteur de la tragédie angloise dont celle-ci est imitée. Un épisode du roman de Gil-Blas, qui a pour titre le Mariage de vengeance, en a fourni le sujet. Ceux qui n'entendent pas l'anglois, et qui voudront connoître la piece originale, n'ont qu'à recourir aux Mercures de janvier et février 1761; elle y a été traduite par l'auteur estimable d'Adele de Ponthieu et de Venise sauvée.[2]

Il seroit à souhaiter pour ceux qui me liront et pour moi qu'on pût imprimer avec la piece le jeu inimitable de mademoiselle Clairon : elle n'a jamais été plus admirable, et je me fais gloire d'avouer que mes foibles talens doivent beaucoup à la sublimité des siens.

---

[1] Madame Bontemps.

[2] M. de la Place.

ACTEURS.

LE COMTE DE GUISCARD.

LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.

SIFFREDI, grand-chancelier.

BLANCHE, fille de Siffredi.

LAURE, amie et confidente de Blanche.

RODOLPHE, frere de Laure, et confident de Guiscard.

GARDES.

La scene est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffredi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.

BLANCHE ET GUISCARD.

Perin del. Gault de St Germain direxit.

Quel bruit se fait entendre?... ô destins! ô fureurs!

Acte V. Sc. VIII.

Ad. Godefroy

BLANCHE
ET GUISCARD,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O jour pour la Sicile à jamais déplorable!
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable!
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours!

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi!

Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons de cette haute sphere
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire
Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous;
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'ame glacée une sombre épouvante....
Je ne sais, chere Laure... en ce fatal moment
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique;
Mais s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.
Le connétable Osmont a toute sa faveur;
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême:
Ministre de l'état, et magistrat suprême,
Mon pere contre Osmont a souvent éclaté;
Inébranlable appui de ce trône *agité*,
Son zele toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-tems divisé le connétable et lui:
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui...

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincere?
Hier, vous le savez, Osmont et votre pere
Tous deux dans ce palais s'entretinrent long-tems,
Et parurent sortir l'un de l'autre contens:
Osmont est trop altier pour daigner se contraindre;
Siffredi, votre pere, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'état deux partis ennemis:
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis;
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment.
Vous savez si Guiscard est cher à votre pere.

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!
Mais jusqu'ici d'où vient qu'éloigné de la cour
A Palerme avec nous il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chere vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystere.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour pere,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zele entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna:
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon pere dans le fils honora la mémoire;
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur:
Il servit à Guiscard et de pere et de maître;

Mais ce héros enfin dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parens?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille:
Dans l'ame de mon pere, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.
Ton frere qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie?

LAURE.

Comme vous il balance, et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité;
Mais Guiscard plein d'ardeur, sans former aucun doute,
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route:
Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus.... Daigne ne me rien taire;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frere?

LAURE.

Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon ame.... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non; et de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître
Plus que je ne vous dis le comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé,

Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même:
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême;
Non cet amour qui regne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili,
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre ame
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présens que nous ont faits les cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
L'ame, à la fois la gloire et le bonheur du monde.

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami!

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh! que dit-il de lui, chere Laure?

LAURE.

Il assure
Que par les heureux dons qu'il tient de la nature
Guiscard honoreroit le sang même des rois;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits;
Qu'ardente, courageuse, et vraiment magnanime,
Son ame du héros a l'empreinte sublime;
Que toutes les vertus dont brille en lui la fleur,
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramene et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas... Ah! pour un tendre cœur
S'il est, ma chere Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même;
Notre ame éprouve alors un si doux sentiment!
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient... C'est votre pere.

SCENE II.

SIFFREDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFREDI, *à un homme de sa suite en dehors et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre :

(*à Blanche.*)

Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,
Mon pere?

SIFFREDI.

Des mortels il a subi la loi;
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus.

Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme.

SIFFREDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un œil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard?... le roi!... mon pere!

SIFFREDI.

Eh bien! au nom du comte,
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble, et cette émotion?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon pere.... il est le fils de votre adoption;
Je prends part à son sort comme à celui d'un frere.

SIFFREDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystere.

(*Blanche sort avec Laure.*)

SCENE III.

SIFFREDI.

Ciel! que dois-je penser? et que viens-je de voir?
S'aiment-ils? O malheur que j'aurois dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son ame...
Ah! qu'ils n'esperent pas que j'approuve leur flamme!

Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi :
De l'hymen de Constance on lui fait une loi;
Le repos de l'état sur cette loi se fonde;
Et, s'agît-il pour moi de l'empire du monde,
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs Blanche est promise : Osmont m'a fait parler;
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable :
Ma fille pour époux aura le connétable ;
Cet hymen politique est un point arrêté,
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente :
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des états,
Plein des vils sentimens que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire !...
Mais le comte paroît... je vais lire en son cœur.

SCENE IV.

GUISCARD, SIFFREDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur;
La nouvelle à Palerme en est déja semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas! ce roi chéri de tous!

La mort nous le ravit.

SIFFREDI.

Oui, le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare ;
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom ;
Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous sommes
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes :
Du trône il écarta ces mortels bas et faux
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime;
Il fut sourd à la brigue: il tenoit pour maxime
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige, au flatteur qui lui plaît:
On ne vit point, au sein de l'horrible misere,
Le laboureur gémir du bonheur d'être pere,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux,
Les palais insolens s'élever jusqu'aux cieux;
Protecteur éclairé des talens, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos;
Pere enfin de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces;
Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFREDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,
Et fille du tyran qui dans le grand Mainfroi
S'immola le héros et l'aîné de sa race?

SIFFREDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur;
D'un déluge de sang il couvrit la Sicile:
Enfin, après deux ans d'un regne peu tranquille,
Guillaume le Cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime, et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne.
Constance en est la sœur; et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh! qui peut donc prétendre à de si hauts destins?

SIFFREDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire?

SIFFREDI.

Oui, le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé;
Un prince reste encor de ce sang renommé

Dont un âge barbare emprunta tout son lustre,
Ah! de tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler!

SIFFREDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû dans le silence en vertus, en années;
On lui cacha toujours ses hautes destinées;
Mais le roi vient enfin par sa suprême loi
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi:
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD.

Heureux jeune homme, sors de ton obscur asyle;
Vois tous tes ennemis tremblans, humiliés;
Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds...
La fille de ce monstre assassin de ton pere!

SIFFREDI.

Ah! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire!
Constance a dans ses mains les forces de l'état,
Le connétable Osmont lui répond du soldat;
Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'état encor fumant de ses ruines.
Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage;
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage:
Le roi vient en mourant d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentimens je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance

On puisse de son cœur vaincre la résistance.
Eh ! que craindre après tout? il a pour lui, seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang;
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, Seigneur. Ah ! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Sur le théâtre obscur d'une scene privée
Confine les vertus de son ame élevée,
Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom.

SIFFREDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort
De mon état obscur je m'éleve à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carriere,
Mon ame avec transport s'élançant tout entiere
Brûleroit d'égaler en vertu comme en rang
Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFREDI.

Eh bien ! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace..
(*à part.*)
Et vous dont il promet d'être la digne race,

Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins...
(*à Guiscard.*)
O vertueux Guiscard, noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zele
Vous offre le premier un hommage fidele!

GUISCARD.

Siffredi, je serois?...

SIFFREDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos rois:
Oui, vous êtes celui dont le ciel a fait choix
Sur tous ceux que nourrit cette isle valeureuse
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui? moi! triste orphelin abandonné de tous,
Sans support, sans parens et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde!...
Ne m'abusé-je point?... Moi le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un héros! et le trône est à moi!...
(*à part.*)
O Blanche!

SIFFREDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire...
(*à part.*)
O ciel, qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,

Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur toujours égal en soutiendra le poids !...
(*à Siffredi.*)
Je sens, ô Siffredi ! tout ce que je vous dois;
Respectable vieillard, soyez toujours mon père:
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'état;
Je présumerois trop et serois un ingrat,
Si, novice au grand art de régir un empire,
Je me chargeois sans vous du soin de le conduire.

SIFFREDI.

Si la Sicile en vous, seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté dernière?

SIFFREDI.

A sa sœur, qui du trône eût été *l'héritière*,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi?

SIFFREDI.

Cet hyménée importe à l'état, à vous-même.
Oui, si vous n'élevez Constance au rang suprême,
Craignez de son parti le dangereux éclat;
Leurs mains ébranleront et le trône et l'état:
Quant à moi qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFREDI.

Un autre à vos refus doit avoir la couronne;
C'est le roi des Romains...

GUISCARD.

Mais le sang me la donne;
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFREDI.

Ah! sire...

GUISCARD, *l'interrompant.*

C'est assez... Mon pere, une autre fois
Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire:
Permettez cependant qu'un moment je respire;
J'ai besoin d'être à moi.

SIFFREDI.

Sire, il faut qu'au sénat
Les barons du royaume et les grands de l'état
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage;
(*à part.*)
Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!
(*il sort.*)

SCENE V.

GUISCARD.

Moi l'époux de Constance!... Ah! pour elle mon cœur

Sentoit sans se connoître une invincible horreur...
Écartons loin de moi cette funeste idée;
D'un plus doux sentiment mon ame est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux!
O cher et digne objet d'un amour vertueux,
Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune;
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi sans rougir abaissé son regard:
Enfin voici le jour du trop heureux Guiscard!
Ton amant à tes pieds va mettre un diadême:
O félicité pure! ô volupté suprême!
Blanche, ma chere Blanche, un trône t'étoit dû:
Je vais en t'y plaçant couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essuyer cette injure!

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur? vous paroissez interdit, égaré:
Tout retentit ici de votre nom sacré
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas! cette joie et ces cris?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis.
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son pere elle remît ce titre,

De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre;
Eh bien! ce titre auguste entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance.

RODOLPHE.

Eh! comment?...

GUISCARD.

En ce moment peut-être
Blanche pleure, gémit; Blanche me nomme traître;
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?
Son pere...

GUISCARD.

A quel excès il a porté l'audace!
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang;
Non loin de moi Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne;
Siffredi, chef des lois et l'organe du trône,
Après avoir de l'œil pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament
Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance:
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain;
« Voici l'acte signé de sa royale main
« Où sa foi, sa couronne à Constance est promise ».
Plein de rage à ces mots autant que de surprise,

Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti;
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts, chaque bouche l'exprime:
Constance est à mes pieds... Interdit et confus,
Comment en ce moment annoncer mes refus?
A peine sur le trône, et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'état?
Que dirai-je?... Peut-être il falloit un éclat!
Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même;
Mais j'ai dans Siffredi respecté ce que j'aime,
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours,
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours:
Par égard... par prudence... enfin l'ame troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée;
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!
Au rang des spectateurs par son pere placée,
Cette scene cruelle à ses yeux s'est passée:
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber;
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son ame prévenue,
J'ai volé vers ces lieux... O douleur qui me tue!
Sans doute Siffredi prévoyoit mon dessein;

Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme; il vous sera facile...

GUISCARD.

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,
Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,
(*voyant entrer Siffredi.*)
Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare.

SCENE II.

GUISCARD, SIFFREDI, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffredi.*

Oses-tu bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard? viens-tu braver *ton roi?*
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné qu'irrite ta présence;
Fuis.

SIFFREDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux:
Si je puis à ce prix sauver l'état et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage!...
(*à Siffredi.*)
Fuis, te dis-je; j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFREDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grace à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi;
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage:
Tu m'as ravi le mien... Eh! que pense, cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel
Qui crut en recevoir l'inviolable gage?
De ce gage sacré qu'as-tu fait? quel usage?

SIFFREDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing:
J'ai dû vous supposer un généreux dessein;
J'ai dû pour le remplir consulter votre gloire;
C'est elle et non l'amour que j'en ai voulu croire:
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu,
J'ai fait enfin pour vous ce que vous avez dû;
Et ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Être perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité;

J'en jure... le destin n'est pas plus immuable.

SIFFREDI.

Mais daignez voir du moins quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein :
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain,
Sur votre tête encor la couronne est flottante ;
Constance a dans l'armée une brigue puissante,
Et du roi des Romains elle aura le secours :
Vous hasardez l'état, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur déteste,
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux !...
(*à part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros !
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance...
(*à Siffredi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence !
On n'asservira point mon trône ni mon cœur ;
De Constance, d'Osmont je brave la fureur ;
Malheur aux factieux qui prendront leur défense !
Cette main qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang :
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous jusques à toi sentiront ma furie.

SIFFREDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie ;
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,

Sire, épuisez sur moi tous vos ressentimens :
Peut-être que plus calme, alors votre ame auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt cede et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un roi digne de l'être
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître;
Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son peuple avant tout que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;
Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,
Et j'envierois le sort des moindres citoyens,
Si maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.
Je ne souffrirai point, Siffredi, qu'on me brave :
C'est un pere qu'un roi, tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFREDI.

L'esclave du devoir... Ah! sire, écoutez moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
Celui qui fut ton pere et forma ton jeune âge,
Et qui pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur
Qu'offre l'ambition aux desirs d'un grand cœur;
Qui, refusant (dût-il en être la victime)
Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfere ton courroux...
(*il se jette aux pieds de Guiscard.*)
Vois ton ami, ton pere, embrassant tes genoux,

Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même;
A tes pieds avec moi vois un peuple qui t'aime,
Et que le ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, magistrats, ministres des autels,
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
Qui nourrissent l'état et supportent la faim;
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,
Et l'époux et l'épouse, et la mere et la fille,
Tout un grand peuple enfin composant ta famille,
(Car les sujets des rois sont leurs premiers enfans)
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblans;
« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine!
« Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
« Abandonner encor nos champs et nos cités?...
« Ah! pour d'autres exploits que nos calamités
« Réserve un sang pour toi tout *prêt à se répandre* »...
Résisterez-vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son peuple en l'ame d'un bon roi?
(*s'appercevant que Guiscard s'attendrit.*)
La vôtre... mais, seigneur, je vois qu'elle est émue:
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue;
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain.

GUISCARD, *attendri, et le relevant.*

Leve-toi, Siffredi; ton roi te tend la main...
Mes peuples me sont chers; je connois tes services,
Mais tu m'as mis, cruel, entre deux précipices:

A Constance engagé par toi dans le sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'état;
A cet engagement si je veux satisfaire
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon pere;
Et de tous les côtés déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu.
(*après une petite pause.*)
C'est à toi, Siffredi, de venir à mon aide:
Ton zele a fait le mal, j'en attends le remede;
Il faut que demain même au sénat assemblé
De ta témérité le secret dévoilé
D'un odieux hymen pour jamais me dégage:
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Constance et ses amis.
Qui rend un peuple heureux, le voit toujours soumis.
Je veux dans mes projets, si le ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFREDI.

Seigneur...

GUISCARD.

Sans répliquer obéis; à ce prix
Ton maître te pardonne, et redevient ton fils.

SIFFREDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne;
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne:
Incapable, seigneur, des souplesses de cour,
On ne me verra point par un lâche retour
Plier mes sentimens aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître...
Tu voudrois que, prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût sur le trône un fantôme de roi;
Mais ne t'en flatte pas... Adieu: quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma sujette.
Toi, rends grace à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protege encor lorsque tu le trahis.
(*il sort avec Rodolphe.*)

SCENE III.

SIFFREDI.

Ah! c'est cet amour seul qui confond ma prudence;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance;
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
O de la passion aveuglement extrême!
Le prince est le premier à se tromper lui-même;
Et lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux!...
Son caractere est vif, ardent, impétueux;
Et je crains de l'état l'embrasement funeste:
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'état et du roi...
L'espoir nourrit l'amour: détruisons l'espérance;

De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance;
J'ai promis... Mais il vient.

SCENE IV.

OSMONT, SIFFREDI.

OSMONT.

La Sicile, seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.
Oui, l'heureuse union du prince avec Constance
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence
Apporte enfin le terme à nos dissentions:
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami! je vous connoissois mal...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice.
De mes préventions je connois l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
De parti que l'état, d'intérêt que le sien.

SIFFREDI.

A cet aveu, seigneur, magnanime et sincere
On reconnoît une ame au-dessus du vulgaire:
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, seigneur, est un bien qu'il desire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et d'un ami commun si j'en crois le rapport
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFREDI.

Je rends grace au ciel qui me l'envoie:
Vous honorez ma fille, et je vois avec joie
Le repos de l'état par nos nœuds affermi...
(*il embrasse Osmont.*)
J'embrasse en vous, seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes desirs: Blanche a touché mon ame;
Mais pour elle brûlant d'une secrete flamme,
J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amans,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFREDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'état fixe les destinées;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon cependant, seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance:
Chaque instant est un siecle à mon impatience.

SIFFREDI.

Il importe à l'état que nous soyons unis;

J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont: venez sans plus attendre;
Auprès d'elle avec vous je consens à me rendre:
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scene est à Belmont.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE.

O BARBARE Guiscard ! ô cœur plus qu'infidele !
Ame tout à la fois et parjure et cruelle !
Voilà donc ces sermens, ces vœux, et cette *foi*
Que tantôt !...Tu blâmois mon trouble et *mon effroi*...
Ainsi donc ce matin quand mon ame glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité !
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas ! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les rois sont enchaînés?
Blanche en auroit gémi; mais moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être; un tendre souvenir

Eût rempli les momens de son triste avenir ;
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée...
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée
Pour offrir à mes yeux l'abyme plus profond !...
Ah ! cette cruauté m'accable et me confond...
Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême...
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...
Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus sous le faux nom d'honneur;
Mais l'orgueil, l'intérêt, qui de ce monde est l'ame,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels !
Ah !... Mais mon pere vient... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble ?

SCENE II.

SIFFREDI, BLANCHE.

SIFFREDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs,
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs :
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compatissant regarde ta foiblesse ;
J'espere cependant en ta noble fierté ;
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté:
C'est dans l'obscure nuit que la lumiere brille ;

Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFREDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison:
Ma fille n'a pas dû sans moi disposer d'elle;
Mais ton pere est sensible à ta peine cruelle;
Sous le poids du reproche, il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,
Ses graces, ses vertus ont fait naître ta flamme;
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah! traitez votre fille avec plus de rigueur:
Votre bonté m'accable et me perce le cœur;
Puis-je verser, hélas! des larmes trop ameres?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des peres.

SIFFREDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille... O toi, dans tous les tems
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans,
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu?... Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, seigneur... qu'exigez-vous de moi?

SIFFREDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que, pour son roi
Toujours des mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrît l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah! cet espoir, seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFREDI.

Il l'a dû: de vos feux quel eût été le fruit?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable héros,
Il dût pour être à toi hasarder sa couronne?
Crois-tu que pour placer ma fille sur le trône
Mon devoir eût souffert qu'on rouvrît nos tombeaux;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux
La discorde cruelle embrasât ma patrie;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.
Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton pere et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra... Mais qu'est-ce qu'ils demandent?

SIFFREDI.

Je connois ta vertu; c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps:
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire,
Tu dois les prévenir; et déja j'aime à croire
Que tu n'as plus que zele et respect pour ton roi.
Mais ce n'est pas assez: on ne vit pas pour soi;
Plus le sort nous éleve au-dessus du vulgaire,

Plus il nous met en butte à ce juge sévere
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médisant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFREDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre;
Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur;
Et coupant à l'espoir sa derniere racine,
Prendre un illustre époux que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel! un époux! à moi, mon pere?

SIFFREDI.

Au plus haut rang
Osmont joint le mérite et la splendeur *du sang*:
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon pere! daignez....

SIFFREDI, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, ma fille:
Cet hymen est pour vous l'asyle de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur
Qu'impunément ne puisse offenser le roi même:
Tel est le connétable; il est puissant, vous aime....
(*voyant de nouveau Blanche en pleurs.*)
Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,

Ma parole est donnée, elle doit s'accomplir,
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah! seigneur,... ah! mon pere,
Si jamais à vos yeux votre fille fut chere,
Si de ma mere en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFREDI.

Je vous l'ai déja dit, ma parole est donnée;
Il le faut.... c'est en vain.

BLANCHE, *se jetant aux pieds de son pere.*

Mon pere!

SIFFREDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non; mes tremblantes mains embrassent vos genoux;
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.....
Qu'exigez-vous? ô ciel! Votre rigueur ordonne
Que n'étant point à soi votre fille se donne!
C'est me percer le sein; c'est outrager Osmont:
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que loin du monde à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée.
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,

Vous ne devez pas plus en disposer sans moi :
Mon pere, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres.
Rompre à la fois mes nœuds et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir;
Je dis plus, cet effort surpasse mon pouvoir :
Peut-être avec le tems je le pourrai, mon pere.
Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du tems.... ou bien prenez mes jours;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours;
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.
(*voyant que Siffredi s'attendrit.*)
Mais j'apperçois des pleurs que mon pere dévore;
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFREDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre!

SIFFREDI.

Levez-vous. Je vous plains; mais gardez-vous d'attendre
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'état et celui de l'honneur :
L'un et l'autre ont parlé, la pitié doit se taire;
Et par tout le pouvoir dont le ciel arme un pere
Je veux être obéi.... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux :
Je vais l'amener.

BLANCHE, *avec l'air abymé de douleur.*

Ciel!

SIFFREDI, *à part.*

O nature trop forte!
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte!
Qu'il en coûte à mon cœur!... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon pere.

SCENE III.

SIFFREDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFREDI, *à Laure.*

Venez, Laure, et d'une triste amie
Rendez par vos conseils l'ame plus affermie;
Ramenez au devoir un cœur trop égaré;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

SCENE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose...
Quel amour est trahi! quel devoir on m'impose!
Ah! Laure!

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs:

Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame? Ah! c'est trop peu ressentir votre injure;
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute.... Mais, hélas! crois-tu qu'ainsi soudain
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain;
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer?
Long tems on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur malgré moi toujours chere!...
Où fuir, où me cacher aux humains, à mon pere?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensevelir mes jours moissonnés dans la fleur?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste?
Quel époux?...

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi:
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi;
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien! vous êtes outragée;

Ce jour a vu l'affront, il vous verra vengée.

BLANCHE.

Vengée! hélas! sur qui? sur Guiscard, ou sur moi?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux....

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être;
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître;
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel! que dites-vous?
N'a-t-il pas à Constance en présence de tous?....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai.... je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi! ce matin, madame, avec un soin extrême
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir! et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage;
Il veut que vous soyez témoin de votre affront;
Votre ressentiment ne peut être trop prompt...
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah! parjure!

LAURE.

Pouvez-vous balancer?...

BLANCHE.

Dès demain?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur
Le cri du sang d'un pere et le remords vengeur!...
Laure, je veux t'en croire: un fier dépit me guide.
(*à part.*)
Tu me regretteras, homme lâche et perfide!
(*à Laure.*)
Oui, mon hymen fera son tourment et le mien:
Il a trahi mon cœur, j'ai mal connu le sien;
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentimens que j'attendois de Blanche:
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche;
Mais gardez au dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter;
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie....
(*à part.*)
Quelle joie!... Ah! cruel! à quel nœud détesté
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté!

LAURE.

Osmont a des vertus ; le sang de ses ancêtres
En ses veines transmis est le sang de nos maîtres ;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui ;
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard : dis-moi bien que c'est un infidele,
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancele.

LAURE.

Songez que votre pere....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, *appercevant Siffredi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffredi.*

Osmont le suit.... O contrainte ! ô supplice !
Un pere exige, ô ciel ! cet affreux sacrifice !

SCENE V.

SIFFREDI, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

SIFFREDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main recevez un époux
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous ;

Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire au gré de mon cœur son bonheur et le vôtre !

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre pere autorise mes feux,
Madame ; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le cœur où j'aspire en ma faveur ne penche :
Croirai-je que du moins la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud ?

BLANCHE.

Seigneur.... l'obéissance.... un pere.... son aveu....
(*à part*)
Je me meurs !

OSMONT.

Ciel !

SIFFREDI.

(*à part.*)
Ma fille !.... à peine elle respire.

BLANCHE.

O mon pere !....
(*à Laure.*)
Aide-moi.... je ne puis me conduire.
(*Elle sort avec Laure qui la soutient.*)

SCENE VI.

SIFFREDI, OSMONT.

SIFFREDI, *à Osmont.*

Je la suis; pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE.

C'en est donc fait, hélas! un nœud fatal me lie!
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie!...
Puisse mon pere un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher!
« Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe »?
M'a-t-il dit. A ce mot mon courage succombe;
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur!
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante,
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts;
Tout sembloit s'écrouler.... Illusion trop vaine!
La mort que j'invoquois n'a point fini ma peine;
Je vis.... et, par mon cœur en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCENE II.

BLANCHE, LAURE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un billet à la main.*

Madame....

BLANCHE.

O ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! je suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue!
Ai-je quelque malheur encore à redouter?
Ce billet....

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas! vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble; explique-toi.

LAURE.

Mon frere....

BLANCHE.

Eh bien! ton frere?...

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins;
Guiscard a confié ce billet à ses soins,

Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi ! Guiscard... il m'écrit !... Croit-il par une lettre?...
Voyons, Laure... mais, non, mon cœur m'en presse en vain;
Non, je ne lirai point un billet que sa main....
(*à part.*)
Eh ! que peut-il me dire?... Ah ! d'une infortunée
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard, irriter les tourmens !
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes sermens;
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frere ose vouloir justifier son maître;
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité :
Il alloit plus au long m'expliquer ce mystere;
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre pere
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel ! que me dis-tu?
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu?
N'importe.... cette lettre.... il faut la lire... Donne,
(*prenant la lettre.*)
Ah! donne. Ma main tremble, et tout mon corps frissonne.
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein !
(*elle lit.*)
Mais lisons : « De ton cœur je conçois les alarmes,

(*elle s'arrête.*)

« Chere Blanche. » Ah! mes yeux se remplissent de larmes.

(*elle continue de lire.*)

« Je brûle de te voir et de les dissiper.
« L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper;
« Un cœur chéri du tien n'est ni lâche, ni traître:
« Je volerai vers toi dès que j'en serai maître.
« Ton pere.... à quel excès, ô ciel, il s'est porté!....
« Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
« Repose-toi du soin de notre destinée:
« Crois qu'à toi pour jamais la mienne est enchaînée,
« Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
« Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort ».

(*à part, après avoir lu.*)

Jamais, hélas! jamais.... Qu'ai-je fait? malheureuse!
Il accuse mon pere.... O conjecture affreuse!
Cet écrit par moi-même entre ses mains remis....
Quoi! sans l'aveu du prince il auroit.... j'en frémis...
« Tantôt tu sauras tout. » Ah! si je te suis chere,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystere!
Guiscard, ah! par pitié laisse-moi mon erreur.
Quel est donc mon destin? ciel! quelle en est l'horreur,
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie!
O dépit insensé! trop aveugle courroux!
Un instant a donc mis un abyme entre nous!....
De sa fidélité j'avois mille assurances;
En devois-je sitôt croire les apparences?

Devois-je me hâter de nous perdre tous deux?
C'est toi qui l'as voulu, père trop rigoureux!
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un desir de vengeance,
(*à Laure.*)
Toi-même, Laure, hélas! ta fatale amitié:
Vous m'avez tous trahie.... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zele:
Guiscard au fond de l'ame a pu rester fidele;
Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime;
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime....

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor *précipité*.
Dans l'abyme déja c'est toi qui m'as poussée;
Par mon pere, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai crus tous deux. O repentir trop vain!
L'affreux remords habite et déchire mon sein....
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le roi.... mais, hélas! cette lettre....
Ah! comment l'oublier... et me vaincre, et me fuir?...
Que Guiscard soit fidele, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais; oui, dans la solitude
Faisons-nous de nos maux une triste habitude;
Gémissons en secret, et dévorons mes pleurs;

Sur-tout à mon époux cachons bien mes douleurs;
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déja trop bien lu dans mon ame;
Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre, inquiet;
Il sembloit de mon cœur épier le secret:
S'il en est encor tems, qu'à jamais il l'ignore....
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat,
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
Et montrer au dehors un front calme et paisible;
Oh! que la vie alors est un fardeau pénible!...

LAURE.

Le roi paroît.

BLANCHE.

Fuyons.... ô ciel! mes pas tremblans....

SCENE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche en se jetant à ses pieds.*

Le voilà donc passé ce siecle de tourmens!
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.

Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,
(*à part.*)
Le tems en est passé... Levez-vous, sire. Hélas!

GUISCARD, *se relevant.*

Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon ame
Exhaler les transports de sa brûlante flamme....
Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô ciel, jusque-là te prévienne!
Ton ame ne t'a pas répondu de la mienne!

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*

Seigneur....

GUISCARD.

Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton pere, abusant de mon seing,
A tourné contre nous.... Mais quel tourment te presse?
Tu trembles.... tu pâlis.... Ma chere Blanche!

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*

Laisse,
Oh! laisse-moi, Guiscard.

GUISCARD.

Moi te laisser! jamais;
Non, jamais.... A mon cœur il faut rendre la paix;
Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi....

BLANCHE.

Mon ame est déchirée.
O crime irréparable!

GUISCARD, *vivement.*

Il ne l'est pas: eh bien!

Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien:
Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore;
Mais tout est réparé si tu m'aimes encore;
Dis que je suis aimé... donne-moi cette main,
Et que la mienne....

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas!

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre;
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

Blanche!... Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur.... O ciel! explique-toi:
Quel est donc le secret que ta douleur me cele?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas.... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle!

BLANCHE.

Un obstacle invincible....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous:
Non; je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain: le comte Osmont...

GUISCARD.

Le traître!
Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE.

Il respecte son maître...
Mais... il est mon époux.

GUISCARD.

Ton époux!... Que dis-tu?
Osmont!

BLANCHE.

Il est trop vrai.

GUISCARD.

Je reste confondu.
(*à part.*)
Qu'as-tu fait?... juste ciel!

BLANCHE.

L'autorité d'un pere,
Une fatale erreur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chere
Cette erreur que l'amour auroit su démentir.
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?
Osmont, ô ciel! Osmont posséder tant de charmes!
Tu l'aimois, oui.

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...

Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus.
(*à part.*)
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit!

BLANCHE.

Eh bien! tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon pere, que Laure...
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre.
Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir;
Victime d'une erreur que le remords expie,
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie:
Ma vie est de t'aimer....

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir;
Non... ton pere a tout fait; il t'a sacrifiée.
(*d'un ton très ferme.*)
Mais tes sermens d'avance avec moi t'ont liée:
Cette main est à moi.
(*il lui prend la main.*)

SCENE IV.

BLANCHE, GUISCARD, OSMONT, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

Madame, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux?

BLANCHE.

Non; ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révere.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace?

SCENE V.

BLANCHE, GUISCARD, OSMONT, SIFFREDI, LAURE.

BLANCHE.

(*à Guiscard.*) (*à Siffredi.*)
Ah! seigneur... Ah! mon pere...
Venez, et detournez les maux que je prévoi.
(*elle sort avec Laure.*)

SCENE VI.

GUISCARD, SIFFREDI, OSMONT.

GUISCARD, *à Osmont.*

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse il me le doit peut-être;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFREDI.

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de pere?
Eh! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite:
Au lieu de me juger regarde ta conduite.
Je connois mes devoirs et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
D'un zele spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature?
C'est assez, Siffredi; ne me réplique rien.
Toi, connétable, écoute, et consulte-toi bien:
Blanche aux autels n'a pu, par son pere entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.

Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir
Je briserai ces nœuds : ose t'en prévaloir,
Ose à ton souverain disputer sa conquête;
Mais, connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

Ma tête! Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans :
Des fiers enfans du Nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace;
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage;
Mais si le jour t'est cher, désormais n'envisage
Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.

(il sort.)

SCÈNE VII.

OSMONT, SIFFREDI.

OSMONT, *à part.*

O ciel, à cet excès porter la tyrannie!
Me ravir mon épouse et menacer ma vie!
J'ai, grace au ciel, un cœur, et trouverai des bras

Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme;
On peut l'en arracher. Oui, je vole à Palerme:
Il faut désabuser Constance et ses amis.
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour reine.

SIFFREDI.

La passion, seigneur, trop avant vous entraîne.
Le roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudens;
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille;
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille:
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice;
Sauvons nos droits enfin sans que l'état périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi:
Je connois bien Guiscard; d'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive:
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement.*

Je le crois qu'en effet il se repentira.
Vous connoissez Guiscard, vous auriez dû peut-être
Un peu plutôt, seigneur, me le faire connoître;
Mais que j'attende en paix et sans être vengé
Qu'il daigne faire grace à mon cœur outragé?

Non.... sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'état, mon honneur, et Constance:
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir....

SCENE VIII.

OSMONT, SIFFREDI, RODOLPHE, *à la tête des gardes.*

RODOLPHE, *à Osmont.*

Seigneur, au nom du roi
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFREDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut de plus au fort me suivre sans délai.

OSMONT, *à Siffredi.*

Voilà de son pouvoir un glorieux essai!

SIFFREDI, *à part.*

Juste ciel! pour l'état quel funeste présage!
Ce prince dont mes soins ont formé le jeune âge....

Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra.
(*à Osmont.*)
Allez.... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur, il aime la justice;
A ses pieds il verra le bord du précipice:
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

SIFFREDI.

Le roi me l'a promis.... Plus calme et plus traitable,
A ma priere enfin il rend le connétable;
Demain il sera libre aux premiers traits *du jour:*
Mais qu'espérer, hélas! d'un si *foible* retour?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le roi persiste encor dans son projet funeste;
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte, et la sienne... O que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes!
Que de sang innocent pour expier leurs crimes!
Que dis-je?... Ah! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil en voulant l'éviter;
Mais j'atteste du moins l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pénétre l'abyme
Que mon zele fut pur, et n'eut jamais pour loi

Que le bien de l'état et la gloire du roi.
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause;
N'importe. Quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel:
Soyons justes et vrais, et laissons faire au ciel....
Quelqu'un vient.... à cette heure?..

SCENE II.

OSMONT, SIFFREDI.

SIFFREDI.

O ciel! quelle est ma joie!
Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie!
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté;
Mais le roi le prévient, et ce retour efface....

OSMONT.

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grace;
Je n'en attends de lui ni n'en veux: non, mon cœur
Qui brave son courroux dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse;
Il m'a laissé sortir sur la simple promesse
Que l'aube en se levant me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens une troupe zélée
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée:
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi;
Nomment tyran celui que vous appelez roi:

« C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
« Et les lois de l'état, et la paix domestique.
« Quoi ! ce consentement authentique et formel
« Étoit donc pour Constance un affront solennel !
« Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.
« Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
« Qui l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
« Constance le partage et s'en rende l'appui,
« C'est au roi des Romains d'y monter avec elle;
« Au défaut de Guiscard le testament l'appelle ».
Voilà quels sont, seigneur, les sentimens de tous.
Refuserez-vous seul de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumieres
Ont dirigé du roi les volontés dernieres?

SIFFREDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
L'intérêt de l'état inspira plus que *moi*;
Mais craignons avant tout de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que prompts à se ranger
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre ou de mourir pour elle:
Ceux du roi sont nombreux; et sous ses étendards
Vous verrez à son nom voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître:
Ce trône dont jadis posa les fondemens

L'immortelle valeur de nos héros normans;
Leurs fils souffriront-ils que la race sueve
A la leur aujourd'hui le dispute et l'enleve?
Non; le roi des Romains leur seroit odieux.
Ah! que la passion ne ferme point nos yeux!
Et s'il est vrai, seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur comme dans notre bouche;
Si nous aimons l'état, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen: perdons qui nous offense;
Écrasons un tyran tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler:
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,
Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFREDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui, superbe et farouche, immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu, pour loi:
Le véritable honneur n'est que la vertu même;
Oui, de nos actions seule arbitre suprême....

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé:

Moi dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFREDI.

Eh bien! à vos fureurs immolez donc l'état!
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice;
Non... Du roi cependant je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous:
Le roi réclame en vain; vous êtes son époux:
Ma juste fermeté bravera sa colere;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son desir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi;
Je ne partagerai vos complots, ni son crime;
Mais je serai, seigneur, sa premiere victime.
Adieu... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, seigneur, d'inutiles efforts;
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFREDI.

Le roi verra l'abyme où son projet l'engage.
Demain tout peut changer: mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

SCENE III.

OSMONT.

Que je compte sur lui !... promesse trop frivole !
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole :
Il porte à ce tyran un amour insensé.
Dois-je lui confier mon honneur menacé ?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme ;
Mille soupçons affreux s'élevent dans mon ame.
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin....
Si cette nuit couvroit un horrible dessein !
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble....Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle...
La perfide !... Je crains un complot odieux...
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux....
Arrachons-la d'ici, prévenons l'entreprise :
J'ai des amis tout prêts, la nuit me favorise ;
Allons les disposer autour de ce palais :
Il faut de mon projet assurer le succès ;
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre....
Ah ! dans les noirs transports où mon ame se livre,
Blanche, Guiscard, et moi, je puis tout immoler.
J'entends du bruit.... sortons.

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Où voulez-vous aller?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promene au hasard sa démarche inquiete;
Et poursuivant en vain un repos qui *vous fuit*...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon ame au trouble qui la suit:
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi vous laisser! ô ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur.
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profonde
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi; je le veux; mon amitié l'exige:
Tes conseils m'ont perdue.... oui, laisse-moi, te dis-je;
N'aigris point ma douleur; ne me réplique rien.

(*Laure s'éloigne.*)

SCENE V.

BLANCHE.

Me voilà seule enfin !... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon cœur les cruelles alarmes !
O sommeil ! c'est en vain que j'implore tes charmes:
Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir.... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur....
O reproche cruel ! ô trop fatale erreur !
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte :
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte.
(*elle se jette dans un fauteuil.*)
Ne puis-je me calmer ? La terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit !
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille !
Mais qu'entends-je ?... quel bruit a frappé mon oreille ?
(*elle se lève.*)
Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient.... c'est le roi.
Quel projet !.... je frissonne.... ô ciel !

SCÈNE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

GUISCARD.

Rassure-toi,
J'ai su me ménager une secrete entrée.

BLANCHE.

Comment en vous voyant puis-je être rassurée?
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont.... Si mon honneur, si mes jours vous sont chers....

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez vous prétendre?
Quel dessein!... je ne dois ni ne veux vous entendre;
Non... Vous voyez ma peine et mon trouble mortel....
Songez à quel reproche....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire,
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincere;
C'est de m'avoir trahi.... Le tems est précieux;
Rodolphe avec ma garde attend près de ces lieux.
Et le trajet est court de Belmont à la ville;
Il faut me suivre: viens, un respectable asyle....

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous?
Un asyle! en est-il qu'auprès de mon époux?
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austere devoir
De ne jamais oser vous parler ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon ame
Le souvenir trop cher d'une premiere flamme;
Que nous devons nous fuir; et qu'épouse d'Osmont
Votre amour désormais n'est pour moi qu'un affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse;
Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main l'on a trompé ton cœur;
Rappelle nos sermens, et consens que l'on brise
De vains nœuds qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet....

BLANCHE.

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Tout cœur soumis à ce juge suprême
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même;
Vous n'étoufferez point son murmure importun:

Il dit qu'un souverain, comme pere commun,
Doit respecter les droits d'un pere de famille,
Le laisser à son gré disposer de sa fille;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine !

BLANCHE.

Le ciel, qui consacre ma chaîne,
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine:
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas !

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais !

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas !

GUISCARD.

Blanche, l'heure s'envole; il en est tems encore:
J'eus tes premiers sermens; tu m'aimas, je t'adore:
Viens; mon trône t'attend; mais il faut sans retard...

BLANCHE, *vivement.*

Que parles-tu de trône? un désert et Guiscard...
C'en est trop... près de vous malgré moi je m'oublie.
(*avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point; je demeure en ce lieu;
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.

Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! ciel, quel est mon effroi!

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... eh bien! j'obéis, et sur l'heure
(*tirant son épée.*)
Ce fer....

BLANCHE.

Guiscard! arrête, ou le plonge en mon sein;
Termine par pitié mon malheureux destin....
C'en est trop... je succombe à ma douleur mortelle:
Au nom de cet amour....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu qui console au comble du malheur:
Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma gloire?
Si je pouvois, cruel, et te suivre et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non...

GUISCARD, *se jetant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds.

SCENE VII.

GUISCARD, OSMONT, BLANCHE.

OSMONT.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
(*à Guiscard, l'épée à la main.*)
Guiscard aux pieds de Blanche!... A moi, tyran; vengeance:
Défends-toi!

GUISCARD, *aussi l'épée à la main.*

Songe, traître, à ta propre défense.
(*ils se battent; Osmont tombe mortellement blessé.*)

BLANCHE, *à Osmont en courant à lui.*

O malheureux époux!

OSMONT, *se ranimant et la frappant de son épée.*

Femme perfide, meurs.
(*il retombe.*)

SCENE VIII.

GUISCARD, SIFFREDI, BLANCHE, RODOLPHE, GARDES.

SIFFREDI.

Quel bruit se fait entendre?... ô destins! ô fureurs!

GUISCARD, *à Siffredi.*

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, *d'une voix mourante, à Guiscard.*

Ah! si je vous suis chere,

Epargnez ses vieux ans.

SIFFREDI.

O ma fille!

BLANCHE.

O mon pere!

GUISCARD.

Blanche, ma chere Blanche!...

BLANCHE.

Écoutez-moi tous deux:
O trop malheureux pere! amant plus malheureux!
Jurez de respecter ma volonté derniere.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumiere.

BLANCHE.

Non; vivez, je le veux: consolez ce vieillard;
(*à Siffredi.*)
Ne lui reprochez rien.... Vous, consolez Guiscard;
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...
(*à part.*)
La lumiere me fuit; la force m'abandonne.
(*à Guiscard, en lui tendant la main.*)
Ciel! prends pitié de moi... Guiscard... ta main... je meurs.

GUISCARD, *voulant se frapper de son épée.*

Elle expire: la mort réunira nos cœurs.
(*on le désarme.*)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

EXAMEN

DE BLANCHE ET GUISCARD.

Le début de cette pièce excite un grand intérêt, et l'exposition se développe sans que le spectateur soit obligé d'écouter de longs récits. Un roi chéri de ses peuples est prêt à terminer une carrière qu'il a honorée par de grandes actions et par l'exercice d'un pouvoir fondé sur la justice et sur la clémence: la Sicile, depuis long-tems déchirée par des guerres intestines, agitée par des révolutions, souillée par des attentats politiques, s'est enfin reposée sous ce regne trop court. Le prince qui va descendre au tombeau ne laisse point d'héritier mâle: une princesse haïe du peuple doit monter sur ce trône; et l'on craint sous sa domination les malheurs qui ont ébranlé les fondemens de l'état. C'est au milieu du trouble qui précede toujours les évènemens de ce genre que commence la tragédie de Blanche et Guiscard. Il étoit difficile d'imaginer une exposition plus théâtrale; mais le poëte prenoit l'engagement de soutenir cet intérêt qui s'empare du spectateur dès la premiere scène: plus le commencement de sa fable promettoit, plus il étoit obligé de remplir l'attente qu'il avoit eu l'art de provoquer. Les *mœurs* devoient être observées avec soin; les vraisemblances devoient être conservées; les évènemens ro-

manesques devoient être bannis ; et la catastrophe pathétique du cinquieme acte devoit être amenée par des incidens auxquels la raison et le goût, qui en est inséparable, n'eussent rien à opposer.

Nous allons examiner jusqu'à quel point Saurin a su remplir les lois qu'il s'étoit lui-même imposées. Siffredi, grand-chancelier de Sicile, est le personnage qui fait mouvoir les ressorts de l'action ; dépositaire du secret de l'état, il a été chargé de l'éducation de l'héritier du trône, à qui les circonstances l'ont forcé de cacher son illustre origine. L'amour du jeune prince pour la fille de Siffredi cause la catastrophe tragique de la piece ; il replonge la Sicile dans un abyme de maux. Le chancelier, que le poëte présente comme un sage et comme un grand ministre, auroit dû longtems avant l'époque de l'action empêcher que cet amour ne pût naître, ou du moins chercher à l'étouffer dès son origine ; au contraire *il a élevé Guiscard* avec Blanche dans une solitude : habitués à se voir sans cesse, ils se sont aimés ; nul objet de comparaison n'a pu les détourner de leur penchant, et ils se sont familiarisés avec l'idée qu'ils seroient unis. C'est au moment où le jeune prince est reconnu que Siffredi veut sur-le-champ rompre des nœuds si doux : il ne garde aucun ménagement avec une passion que les obstacles ne font ordinairement qu'augmenter ; il exige que le jour même Guiscard épouse la princesse qui partage ses droits à la couronne, et que Blanche donne sa main à un seigneur du parti opposé. C'est bien peu connoître le cœur humain que de se servir de

semblables moyens. Guiscard, parvenu au trône, revêtu du pouvoir suprême, consentira-t-il à étouffer une passion que l'espoir a nourrie depuis son enfance?

La conduite de Siffredi depuis que le prince est sous sa tutele a donc été imprudente; celle qu'il emploie pour réparer sa premiere faute n'est pas plus avouée par la raison et par l'expérience.

Le chancelier, pour exécuter son double projet, ne trouve d'autre moyen que de brouiller Guiscard avec Blanche: s'il pouvoit les séparer à jamais l'un de l'autre, ce moyen ne présenteroit aucun inconvénient; mais Blanche doit être unie à un seigneur de la cour qui, par sa dignité de connétable, ne quitte point le prince. Les deux amans se reverront, ils s'expliqueront; et il faut leur supposer une grande vertu pour croire qu'une réconciliation ne suivra pas cet éclaircissement: alors quels désordres dans cette cour! à quels attentats ne se portera point le connétable, homme puissant et d'un naturel jaloux!

C'est ce que Siffredi n'a point prévu. Guiscard, pour gage de son amour, a donné à la fille du chancelier un blanc-seing dont elle peut se servir comme elle le voudra; ce papier tombe entre les mains de Siffredi, qui y écrit une promesse de mariage à la princesse, et qui lit cette promesse en présence du roi dans une assemblée des grands de l'état. Ce moyen, puisé dans le roman de Le Sage, n'est ni vraisemblable ni dramatique; il jette de la défaveur sur Siffredi dont le noble caractere ne doit point s'abaisser à un stratagême si bas.

Abuser de la signature de son prince, dans quelque circonstance que ce soit, est un tort que rien ne peut excuser. Siffredi pense avoir fait contracter à Guiscard un engagement qu'il ne pourra plus rompre: la suite nécessaire de cette contrainte momentanée prouve assez combien le ministre s'est trompé. Blanche croit Guiscard infidele: pour se venger elle donne sa main au connétable; mais à peine a-t-elle promis au pied des autels d'oublier son amant, que le roi lui fait demander un entretien.

Ici la situation de Blanche a quelques rapports avec celle de Pauline et d'Alzire. Corneille et Voltaire ont senti combien il étoit délicat d'offrir sur la scene une femme mariée revoyant son amant; la vertu la plus éprouvée, la décence la plus sévere, pouvoient seules faire passer cette situation difficile. Dans Polyeucte, Pauline refuse d'abord de recevoir Sévere, quoique son pere le lui ordonne:

> Moi, moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
> Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!

Alzire ne revoit Zamore que par hasard: un mouvement de compassion pour ses malheureux compatriotes la porte à recevoir un Américain qui lui demande un moment d'entretien; et c'est son amant qui se présente à ses yeux. Leur réunion, après qu'elle l'a cru mort, la surprise, la joie, peuvent faire excuser les témoignages d'amour que lui donne Alzire, qui cependant ne consent à le revoir encore une fois que pour assurer sa fuite.

Saurin a eu moins de précautions que Voltaire même pour amener un entretien de Guiscard et de Blanche immédiatement après le mariage de celle-ci: elle consent presque au sortir des autels à recevoir un billet qu'il lui adresse. Cette faute est inexcusable; et il est probable qu'elle auroit causé la chûte de la piece dans le bon tems de notre théâtre: l'amour le plus ardent ne peut faire pardonner à une femme de lier une correspondance de ce genre le jour même de son mariage. Si une telle faute rend une femme ordinaire digne de mépris, quel sentiment doit-elle inspirer pour une héroïne de tragédie sur laquelle l'auteur s'efforce cependant de fixer tout l'intérêt?

La suite et le dénouement de cette piece se ressentent des fausses combinaisons que nous avons fait remarquer. Nous avons dit dans la notice sur Saurin que les évènemens de cette tragédie se succédoient avec trop de rapidité; c'est encore une des causes du peu de succès qu'elle obtint dans la nouveauté. Outre qu'il est hors de la vraisemblance que tant d'incidens se multiplient dans l'espace de vingt-quatre heures, l'intérêt ne pouvant s'arrêter que sur des situations approfondies, développées, et présentées sous toutes les faces, cet avantage se perd si pour produire des effets passagers on court de situations en situations.

Malgré ces défauts, Blanche restera au répertoire du théâtre françois par des beautés que le critique le plus sévere ne pourroit méconnoître. Le jugement de la représentation est moins difficile que celui du cabinet: les invraisemblances peuvent être

voilées par des détails de style ; le spectateur ne s'apperçoit pas toujours des inconséquences des héros tragiques, sur-tout lorsqu'ils lui imposent par de beaux sentimens ; la peinture vraie de l'amour fait en général presque tout excuser. Cette ressource, puisée dans un sentiment si puissant sur les hommes, a été employée avec succès par Saurin, et lui a fait pardonner ses fautes de combinaison : cependant ce qui prouve en faveur de l'opinion peut-être un peu sévere que nous avons cru devoir émettre sur cette piece, c'est qu'elle a toujours eu moins de succès à Paris qu'en province.

FIN DE L'EXAMEN DE BLANCHE ET GUISCARD.

SUPPLÉMENT

A LA NOTICE SUR SAURIN.

En parlant du fameux procès du pere de Saurin avec Jean-Baptiste Rousseau, nous aurions desiré pouvoir nous étendre sur un évènement qui priva la France de son plus grand poëte lyrique, et dont les détails sont aujourd'hui peu connus. Nous avons craint d'alonger cette notice qui devoit se borner à l'auteur de Spartacus, et nous avons jugé qu'il étoit plus convenable de rejeter à la fin du volume les renseignemens que nous avions recueillis sur une affaire dont les principales circonstances doivent intéresser tous les amateurs de la littérature françoise.

On sait que sous le regne de Louis XIV les gens de lettres vivoient entre eux; moins répandus dans le monde que sous le regne suivant, ils se réunissoient à des époques fixes; dans la liberté de la table, ils agitoient des questions littéraires, et s'entretenoient de leurs études. Dans le tems de la régence, cette ancienne coutume étoit passée de mode; seulement les auteurs qui travailloient pour le théâtre, s'assembloient dans un café avant et après le spectacle, et confirmoient ou rejetoient les arrêts du public. Une société de ce genre s'étoit établie dans un café de la rue Dauphine; beaucoup d'auteurs actuellement inconnus, tels que Maumenet, Raguenet, Perinet, Paris, Malafaire, etc.,

s'y trouvoient avec Lamothe, Saurin, et Boindin qui jouissoient alors d'une réputation distinguée, et qui ne craignoient pas de se lier avec des hommes médiocres parmi lesquels ils étoient sûrs de se faire des admirateurs et des partisans.

Rousseau prêt à faire représenter la comédie du Capricieux, fut introduit dans cette société qui lui promit son appui dans la carrière orageuse où il alloit entrer. Il paroît que ce poëte ignoroit la jalousie qu'il inspiroit déjà aux chefs de cette coterie, et qu'il se laissa séduire par les manières aimables de Lamothe qui, dans l'impuissance d'égaler un rival tel que Rousseau, ne négligeoit aucun moyen de le dénigrer sourdement. L'abandon de ses prétendus amis lors de la représentation du Capricieux, les diatribes violentes qu'ils se permirent ensuite contre cet ouvrage, ne servirent que trop à l'éclairer; mais la chûte de cette pièce ne suffisoit point encore à ses *ennemis: il lui* restoit tant de titres à l'admiration de ses contemporains, que ce foible échec n'avoit pas même effleuré sa réputation. Il se présenta une occasion de le perdre, et elle fut saisie avidement. Il étoit possible d'imaginer que Rousseau devoit être indigné de la conduite de la société du café de la rue Dauphine; on en conclut qu'il se livreroit à tous les excès de la vengeance.

Des couplets contre quelques membres de la société furent jetés à deux reprises différentes sous les tables du café: grande rumeur parmi les auteurs attaqués; démarches pour savoir qui avoit composé ces couplets; soupçons contre Rousseau qui s'en défendit

toujours, et qui continua à paroître quelquefois dans le café.

Cette aventure cependant ne fit aucun éclat; le public prit peu d'intérêt à la querelle; le tems n'étoit pas venu où la haine et la jalousie devoient exercer leurs fureurs sur Rousseau. Lamothe briguoit une place à l'académie françoise; Rousseau étoit aussi sur les rangs; par une de ces injustices trop communes dans les sociétés littéraires, Lamothe qui n'avoit encore fait que ses odes, fut préféré à son rival auquel on ne pardonnoit pas une trop grande supériorité. La saine partie du public murmura contre cette nomination; et la gloire de Rousseau en reçut un nouvel éclat. Il falloit lui faire perdre les fruits de ce triomphe qu'il ne devoit qu'à ses talens; on employa tous les moyens que peut fournir la calomnie pour flétrir son caractere, et pour le déshonorer.

De nouveaux couplets beaucoup plus violens que les premiers furent envoyés à Lamothe et à Boindin; ils réunirent leurs amis, ils se plaignirent de Rousseau, et ils résolurent de le dénoncer juridiquement comme auteur d'un libelle diffamatoire; le poëte indigné de cette persécution qu'il avoit si peu méritée, fit une faute qui fut la principale cause de ses malheurs. Il ne doutoit pas que ces infames couplets n'eussent été faits par ses ennemis pour les lui attribuer. Une multitude d'exemples prouvoient la possibilité d'une pareille noirceur. Quelques indices trop peu fondés arrêterent ses soupçons sur Saurin, dont le caractere peu franc pouvoit servir à les justifier; il l'accusa donc, et il le fit arrêter.

Plusieurs personnes ont cherché à trouver dans cette démarche imprudente la preuve que Rousseau étoit l'auteur des couplets; il suffit de réfléchir un moment pour se convaincre de la fausseté de cette présomption. Si Rousseau eût été coupable en effet, n'étoit-il pas de son intérêt de se borner au désaveu formel qu'il avoit fait? en accusant Saurin, ne s'exposoit-il pas à faire approfondir l'affaire et à être lui-même convaincu d'un double délit? Si, comme nous n'en doutons pas, on consent à accorder à ce grand poëte le simple bon sens, on verra au contraire, dans son procédé avec Saurin, la preuve complette qu'il n'avoit pas composé le libelle.

Le crédit des ennemis de Rousseau influa sur le jugement qui fut porté contre lui. Il paroît que le déchaînement contre cet homme aussi célebre que malheureux étoit porté à son comble; on lui disputoit même alors jusqu'à son talent poétique: *le factum de* Saurin en offre la preuve; voici comme il parle des ouvrages de ce poëte: « Le sieur Rousseau s'est appli-« qué toute sa vie à la poésie; il a sur-tout étudié « Marot et Rabelais, et il faut avouer qu'il ne réus-« sissoit pas mal à suivre ses maîtres: il a une imagi-« nation assez délicate, un grand amour pour la ri-« chesse des rimes, un bon goût d'expressions et de « tours, sans nouveauté pourtant; et je ne le regarde « que *comme le premier des plagiaires* ». Ce jugement, en offrant une idée du goût de Saurin, prouve aussi qu'il n'étoit pas scrupuleux sur les imputations dont il vouloit accabler sa partie adverse; il suffit en même

tems pour donner la mesure des raisonnemens qu'il employoit contre Rousseau.

Lorsque Rousseau fut condamné au bannissement, il trouva un asyle chez le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse. Si ce seigneur eût pensé que la punition infligée au poëte fût juste, auroit-il admis dans sa maison et à sa table, un homme déshonoré? Pendant vingt ans qu'il survécut à son exil, il protesta toujours de son innocence. Dans la maladie où il reçut les secours de la religion, il renouvella solennellement cette protestation. Peut-on croire que, dans un moment où rien n'attache plus l'homme à la terre, il eût persisté dans cette dénégation, sur-tout si l'on se rappelle que dans les dernieres années de sa vie il eut une piété aussi solide que sincere.

Ses ennemis l'ont accusé d'hypocrisie: à une époque où la philosophie moderne étoit professée dans toute l'Europe, où les protecteurs même de Rousseau la soutenoient, quel motif auroit-il pu avoir d'affecter une piété qu'il n'auroit pas sentie? Sa liaison avec Louis Racine, les conseils qu'il lui donnoit dans une correspondance particuliere sur le Poëme de la Religion, suffiroient seuls pour lever tous les doutes à cet égard.

Rousseau est un grand exemple des effets terribles de la calomnie et de l'injustice des contemporains envers un homme de génie. Pendant le dix-huitieme siecle, quelques réclamations se sont élevées en sa faveur; mais elles ont été aussitôt étouffées par les philosophes modernes. La plus forte de ces réclamations est celle qui fut appuyée sur le testament de

Boindin, l'un des auteurs attaqués dans les couplets. Nous nous servirons des expressions même de M. de Voltaire qui parle de ce testament dans le siecle de Louis XIV: « Nicolas Boindin procureur général des « trésoriers de France, en mourant en 1752, laissa un « mémoire très circonstancié dans lequel il chargea, « après plus de quarante ans, Lamothe Houdard de « l'Académie françoise, Joseph Saurin de l'Académie « des sciences, et Malafaire d'avoir ourdi toute cette « trame; et le châtelet et le parlement d'avoir rendu « consécutivement les jugemens les plus injustes ». M. de Voltaire cherche ensuite à atténuer l'autorité de ce testament dont il reconnoît l'authenticité, en rappelant les manieres douces et les qualités aimables de Lamothe, et en disant que Boindin a fait en mourant un *libelle diffamatoire*, parcequ'il *haïssoit également tous ceux dont il parle dans cette dénonciation.* On appréciera facilement la valeur de ces raisonnemens sur lesquels nous ne ferons pas de réflexions.

La conduite du gouvernement à l'égard de Rousseau pendant son bannissement, donne lieu de croire que personne n'étoit convaincu qu'il fut coupable. Le régent lui fit écrire en 1717, par le marquis de la Fare, qu'il pouvoit revenir à Paris sans craindre d'y être inquiété, et qu'il seroit même accueilli à la cour. Rousseau ne voulut pas reparoître dans sa patrie, flétri par un arrêt; il demanda donc qu'on lui donnât de nouveaux juges pour revoir son affaire. L'orgueil des cours souveraines ne put se prêter à cet arrangement; et le poëte aima mieux vivre dans l'exil, que d'obtenir une grace qui ne lui auroit pas rendu l'honneur.

Cependant après plusieurs années de bannissement l'amour de la patrie se réveilla dans le cœur de Rousseau ; las d'être errant dans l'Europe à un âge où l'on a besoin de tranquillité, il fit une tentative pour rentrer en France. Voici comment un journaliste du tems rapporte le voyage secret qu'il fit à Paris. On verra que les hommes les plus distingués rendoient une justice éclatante à l'innocence du poëte. « M. le comte « du Luc et M. de Senozan écrivirent à Rousseau au « mois de septembre 1738 de venir à Paris, et qu'ils « comptoient terminer l'affaire de son bannissement ; « ce qui le détermina à faire ce voyage à la fin d'oc- « tobre de la même année. M. Aved, peintre très-habile, « qui avoit été l'année précédente à Bruxelles faire le « portrait de Rousseau, alla au devant de lui à Conflans, « maison de campagne de l'Archevêque de Paris, où il « avoit passé la nuit, et le conduisit sur les neuf heures « du matin à l'archevêché, où M. le comte du Luc l'em- « brassa, et témoigna une joie extrême de le revoir ; il « le présenta ensuite à M. l'Archevêque son frere, qui « lui fit un accueil des plus gracieux. Rousseau resta « à l'archevêché jusqu'à l'entrée de la nuit, ensuite « M. Aved le mena chez lui où il lui avoit préparé un « appartement commode qu'il occupa pendant trois « mois. Je vis M. Rousseau à Paris le plus souvent qu'il « me fut possible. Sa malheureuse affaire le forçoit à « garder l'incognito, sous le nom de M. Richer, nom « qu'il avoit pris, disoit-il, par rapport à quelques « fables de cet auteur qu'il avoit lues avec plaisir. Le « prétendu M. Richer apprit au bout de trois mois « que son affaire alloit de plus mal en plus mal ; et il

« ne put même obtenir un sauf-conduit d'un an, qui « étoit le tems de l'expiration de son bannissement. Il « fut donc contraint de retourner à Bruxelles. Il « partit ayant les larmes aux yeux, étant plaint et re- « gretté d'un grand nombre d'honnêtes gens ».

On voit que la crainte de revenir sur un jugement, quelque injuste qu'il fût, empêcha le gouvernement de rappeler Rousseau. Sa mort, qui arriva peu de tems après, fut imputée au chagrin qu'il eut de quitter de nouveau son pays. Cependant les partisans de M. de Voltaire ne manquerent pas, même après cette époque, de servir la haine de leur chef en soutenant que Rousseau étoit l'auteur des couplets : c'est aujourd'hui une opinion tellement accréditée que nous nous sommes crus obligés de la combattre sérieusement. Nous terminerons cette digression par le témoignage d'un ami des philosophes, qui a écrit sur le caractere et les ouvrages de Rousseau. Vauvenargues s'exprime ainsi : « On ne sauroit trop honorer les grands talens d'un « auteur dont la célébrité a fait les disgraces, comme « c'est la coutume chez les hommes ; et qui n'a pu « jouir dans sa patrie de la réputation qu'il méritoit, « que lorsque, accablé sous le poids de l'humiliation « et de l'exil, la longueur de son infortune a désarmé « la haine de ses ennemis, et fléchi l'injustice de « l'envie ».

FIN DU SUPPLÉMENT A LA NOTICE SUR SAURIN.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE QUATRIEME VOLUME.

LES TROYENNES, TRAGÉDIE DE CHATEAUBRUN, page 1
Notice sur Chateaubrun, 3
Acteurs, 18
Examen des Troyennes, 83

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, TRAGÉDIE DE GUIMOND DE LA TOUCHE, 89
Notice sur Guimond de La Touche, 91
Épître dédicatoire, 105
Acteurs, 106
Examen d'Iphigénie en Tauride, 183

SPARTACUS, TRAGÉDIE DE SAURIN, 189
Notice sur Saurin, 191
Préface de l'auteur, 211
Épître dédicatoire, 221
Acteurs, 222
Examen de Spartacus, 295

BLANCHE ET GUISCARD, TRAGÉDIE DE SAURIN, page 301
Avertissement de l'auteur, 303
Acteurs, 304
Examen de Blanche et Guiscard, 379
Supplément à la Notice sur Saurin, 385

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.